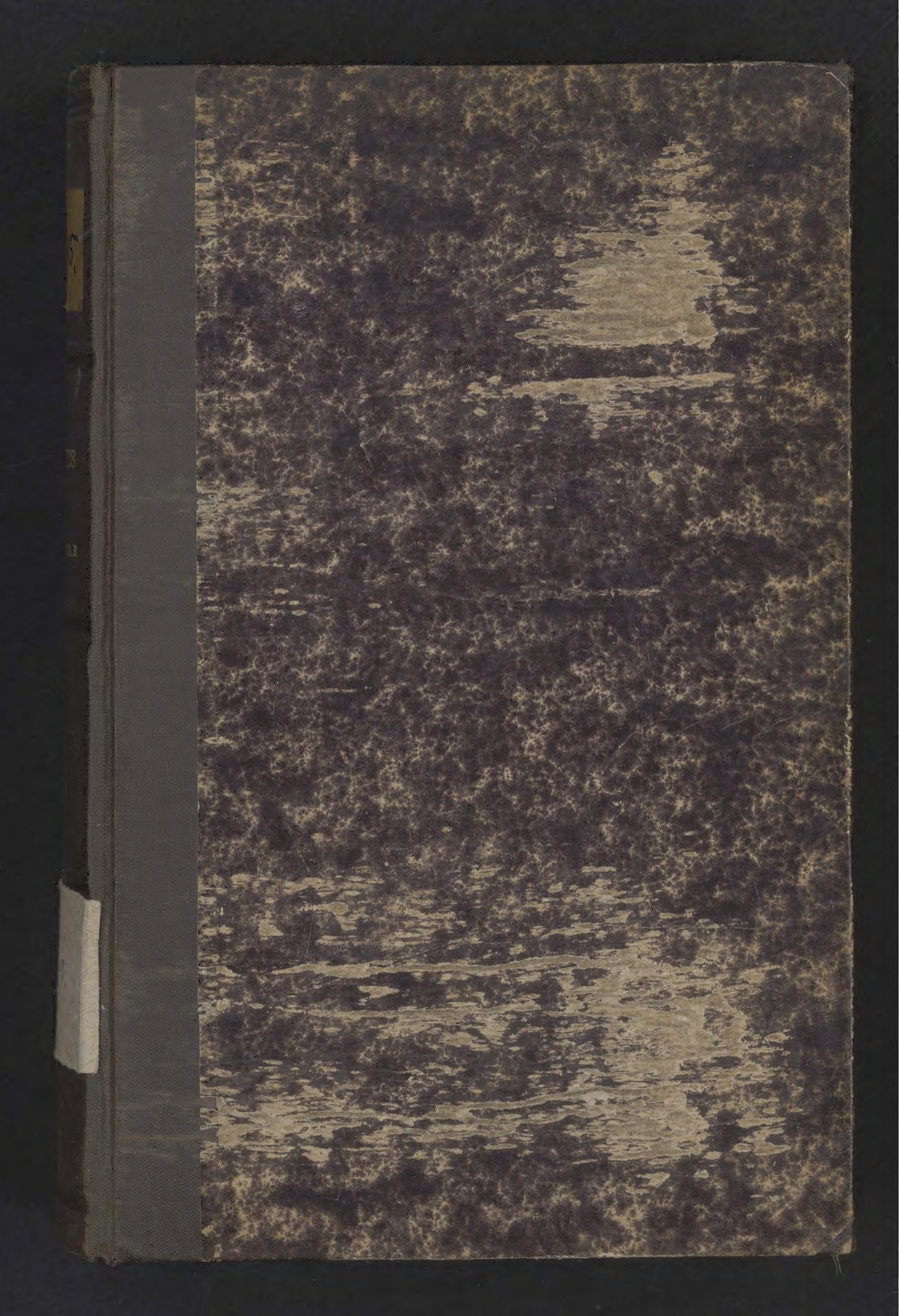


LES

FEMMES DE L'ÉVANGILE

Paris. — Imprimerie de G. GRATIOT, rue Mazarine, 30.

LES

FEMMES DE L'ÉVANGILE

HOMÉLIES

PRÊCHÉES A PARIS, A SAINT-LOUIS D'ANTIN,

PAR

LE R. P. VENTURA DE RAULICA,

Ancien général de l'Ordre des Théatins,
Membre de la Sacrée Congrégation des Rites, Examinateur
des Évêques et du Clergé romain.

DEUXIÈME ÉDITION,

revue et augmentée

DE NOUVELLES HOMÉLIES.

TOME SECOND.

PARIS
A LA LIBRAIRIE DE PIÉTÉ ET D'ÉDUCATION
D'AUGUSTE VATON, EDITEUR
RUE DU BAC, 50

1856

HOMÉLIES
SUR LES
FEMMES DE L'ÉVANGILE.

HUITIÈME HOMÉLIE.

MARIE AU PIED DE LA CROIX (*),
OU
LA MÈRE DE L'ÉGLISE.

(Saint Jean, chapitre XIX).

Cum vidisset JESUS *matrem et discipulum stantem quem diligebat, dicit matri suæ : « Mulier, ecce filius tuus. » Deinde dicit discipulo : « Ecce mater tua. » Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua;*

Jésus, ayant vu sa mère, et, debout près d'elle, le disciple qu'il aimait, il dit à sa mère : « Femme, voilà votre fils. » Et ensuite il dit au disciple : « Voilà votre mère. » Et depuis cette heure-là le disciple la prit comme une chose qui lui était propre (v. 26 et 27).

INTRODUCTION.

1. Explication du mystère d'Adam appelant sa femme « La mère des vivants. » Ce fut une magnifique prophétie du mystère de Marie devenant, au Calvaire, la Mère de l'Église; et c'est ce mystère qu'on propose pour sujet de cette homélie.

IL est dit dans la Genèse qu'après avoir été, lui, sa compagne et sa postérité, condamnés tous à mourir, Adam, en s'adressant à sa femme, lui donna le nom

(*) Cette Homélie n'est que le résumé de notre ouvrage intitulé : LA MÈRE DE DIEU MÈRE DES HOMMES, que nous avons publié en Italie, qu'on a traduit en français et publié en France, et dont nous pré-

mystérieux et ineffable d'ÈVE, qui signifie la VIE, l'ÊTRE VIVANT et la MÈRE DE TOUS LES VIVANTS; *Dixit Deus : Pulvis es, et in pulverem reverteris... Et vocavit Adam nomen uxoris suæ, Heva : eo quod mater esset cunctorum viventium* (*Genes.*, III).

Or, il est certain que, par son péché, Ève était elle-même morte, par rapport à la vie de l'âme, était assujettie à la mort et devait infailliblement mourir aussi par rapport à la vie du corps. N'est-il donc pas étrange, dit saint Épiphane, que c'est précisément alors qu'Adam lui impose le nom d'ÈVE et qu'il l'appelle VIVANTE ou simplement la VIE? Il est certain qu'Ève, en péchant d'abord seule, puis entraînant son époux à désobéir au commandement du Seigneur, avait occasionné une révolution immense dans toute la nature, et qu'elle avait appelé la mort non-seulement sur elle-même, mais aussi sur toute sa race : *Per peccatum mors* (*Rom.*, v). N'est-il donc pas étrange qu'Adam appelle ÈVE « LA MÈRE DES VIVANTS » au moment même où Ève est devenue *la mère des morts*; et que, pendant que Dieu fait résonner à l'oreille de cette malheureuse femme l'horrible parole de la mort, Adam lui adresse une salutation, un augure heureux d'immortalité et de vie (1)?

Ah! dit le même grand docteur, il n'y a rien dans ce fait d'étrange et d'humain, mais tout y est grand,

---

parons une nouvelle traduction, que précéderont d'autres homélies sur les grandeurs de la sainte Vierge, telles qu'elles résultent de l'Évangile expliqué par les Pères de l'Église.

(1) « Illa (Heva) *mater viventium* vocata est, postquam audivit : « Pulvis es et in pulverem reverteris; et mirum est quod post trans- « gressionem hoc magnum cognomen habuerit. »

mystérieux et divin. Éclairé, dans ce moment, par la lumière d'en haut, Adam vit l'avenir se déployant au regard de son esprit, à l'espérance de son cœur; et dans la femme qui était près de lui il reconnut la figure, l'emblème, l'énigme d'une autre femme qui, semblable à la première par le sexe et par la fécondité, mais bien différente d'elle par la sainteté et la justice, devait rendre la vie à ceux qu'Ève n'aurait engendrés que pour la mort. Dans la personne de sa femme il considéra Marie, et c'est littéralement et directement à Marie qu'il adresse de loin cette grande salutation prophétique, en l'appelant **LA MÈRE DE TOUS LES VIVANTS** (1).

Ainsi, le transgresseur du commandement de Dieu, changé en un instant en prophète inspiré de Dieu, en promenant le regard effaré de son esprit de l'Éden au Calvaire, de l'arbre défendu à l'arbre de la croix, d'un côté il y voit l'Adam céleste, pur, obéissant et fidèle, expiant le péché de l'Adam terrestre, impur, prévaricateur et rebelle; et de l'autre côté il y voit Marie, associée aux peines et aux opprobres de Jésus, et engendrant, en lui et par lui, les enfants de la nouvelle alliance. Il voit le nombre prodigieux de ces enfants, leur innocence, leur gloire, leur dignité. Et dans la personne d'Ève, qui ne conçoit que dans le péché, qui n'engendre que pour le tombeau, qui ne multiplie ses enfants que pour peupler l'enfer et à laquelle d'autre nom ne peut convenir que celui de *la mère des morts*,

---

(1) « Beata mater Dei Maria per Hevam significabatur, quæ per « enigma accepit ut mater viventium vocaretur (*Ibid.*). »

il voit Marie concevant les hommes, mais dans la grâce, ne les engendrant que pour l'immortalité, ne multipliant sa race que pour peupler le ciel, et à laquelle seulement appartient littéralement et proprement le nom de MÈRE HEUREUSE DE TOUS LES VIVANTS; et sous la figure de la fécondité naturelle de la mère de l'humanité il chante, il célèbre, il glorifie la fécondité glorieuse de la mère de l'Église : *Vocavit nomen uxoris suæ Heva, eo quod mater esset cunctorum viventium.*

Or, c'est l'accomplissement de cette magnifique prophétie, c'est la réalisation de ce grand et délicieux mystère de Marie, mère des chrétiens, MÈRE DE L'ÉGLISE, que le nouvel Adam, l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, a annoncé au monde du haut de sa croix lorsque, voyant près de cette croix l'Ève nouvelle, Marie, en compagnie du disciple bien-aimé, il dit à sa mère : « Femme, voilà votre Fils; » et au disciple il dit : « Voilà votre Mère; » et dès lors le disciple l'accepta et l'honora comme sa propre mère : *Cum vidisset Jesus matrem et discipulum stantem quem diligebat, dicit matri suæ : « Mulier, ecce filius tuus. » Deinde dicit discipulo : « Ecce mater tua. » Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua.* Et c'est ce mystère et cette prophétie que je vais vous expliquer.

Dans la semaine qui commence aujourd'hui, d'autres voix bien plus éloquentes que la mienne vous exposeront les grands mystères de la passion de Jésus-Christ, notre aimable Sauveur. Pour moi, ne voulant pas sortir de mon sujet, LES FEMMES DE L'ÉVANGILE, je veux vous entretenir aujourd'hui particulièrement de la pas-

sion de Marie. Vous verrez donc dans cette homélie comment, au Calvaire, pendant que le Fils de Dieu nous régénérait par son sang, la mère de Dieu nous a conçus et enfantés par ses peines; vous y verrez encore à quels titres Marie, au pied de la croix, est devenue LA MÈRE DE L'ÉGLISE, notre véritable mère; et comment nous devons soutenir la grandeur, accomplir les devoirs de cette grande dignité d'avoir la mère même de Dieu pour notre propre mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

LES TITRES DE LA MATERNITÉ DE MARIE A L'ÉGARD DE L'ÉGLISE.

2. La femme dont Dieu a parlé dès l'origine du monde. Les mystères du Calvaire ayant leur raison dans la catastrophe de l'Éden. Pourquoi Jésus-Christ, sur la croix, a appelé Marie « FEMME, » et non pas « MÈRE. » Grandeur et magnificence du mot « FEMME » adressé à Marie.

Le prophète a dit que Dieu, au milieu même des transports de sa juste colère contre le péché, n'oublie jamais sa miséricorde envers le pécheur : *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis* (*Habac.*, III). C'est ce qui est arrivé à l'origine du monde. Au même moment où Dieu, souverainement irrité de la faute de nos premiers parents, les condamnait eux et toute leur race à l'esclavage, à la malédiction et à la mort, il leur fit la grande promesse du Rédempteur qui, en rachetant l'homme et toute son espèce, l'aurait rappelé à la liberté, à la bénédiction et à la vie. Car c'est en présence d'Adam et d'Ève qu'il dit au serpent qui les avait sé-

duits : J'établirai un jour une inimitié éternelle entre toi et LA FEMME, entre ta race et la sienne. En vain tu dresseras des embûches à son talon ; ce sera cette femme qui t'écrasera la tête : *Inimicitias ponam inter te et* MULIEREM, *inter semen tuum et semen illius; et tu insidiaberis calcaneo ejus; ipsa conteret caput tuum* (*Gen.*, III).

Or, voulez-vous savoir, mes frères, quelle était cette FEMME, sans nom, dont Dieu parlait alors avec tant d'intérêt et avec tant d'amour? C'est, dit saint Augustin, la sainte Vierge, mère du Sauveur; ce n'est qu'elle, tout aussi bien que le serpent n'était que le démon, et ce n'était que lui; et cela est connu par tout le monde (1).

En effet, c'est Marie qui, exemptée dans sa conception de la tache originelle, triompha des embûches et des assauts du démon au moment où tous les hommes deviennent ses esclaves, et lui écrasa la tête; et c'est encore Marie qui, en devenant la mère de Jésus-Christ, de qui est née la grande famille des chrétiens, est, par cela même, devenue elle aussi le chef d'une race sainte et divine, la race de Jésus-Christ, éternellement opposée à la race méchante et diabolique du serpent.

Mais souvenons-nous que la catastrophe de l'Éden n'a été réparée que sur le Calvaire; et que les mystères qui se sont accomplis sur le Calvaire n'ont leurs raisons de convenance que dans les circonstances qui accom-

---

(1) « Draconem illum diabolum esse, MULIEREM vero illam VIRGI-« NEM MARIAM significasse nullus vestrum ignorat (*Ad Catechumen.* « lib. IV, 1). »

pagnèrent le péché de l'Éden. L'arbre de la croix n'a été élevé au milieu de la synagogue juive que parce que l'arbre *de la science du bien et du mal* surgissait au milieu du paradis terrestre. Le second Adam n'a étendu ses bras obéissants sur la croix et n'y a été attaché par des clous cruels que parce que le premier Adam avait étendu ses mains sacriléges et rebelles à l'arbre défendu et qu'il y était resté attaché par sa convoitise. Et c'est parce qu'Adam s'était associé une femme, Ève, dans la perpétration de son crime, que Jésus-Christ, en expiant ce crime, a voulu s'associer une femme, Marie, afin, disent saint Pierre Chrysologue et saint Bernard, en suivant la pensée d'anciens Pères (1), que les deux sexes concourussent tous les deux à notre salut, comme tous les deux ils avaient conspiré pour notre ruine. C'est ainsi qu'Ève au pied de l'arbre nous explique Marie au pied de la croix (2).

---

(1) « Congruum fuit ut adesset nostræ reparationi uterque sexus, « quorum corruptioni neuter defuisset. »

(2) Les saints Pères sont unanimes à reconnaître cette substitution de Marie à Ève, et la coopération de celle-là pour la réparation du mal que nous avait fait celle-ci. Saint Irénée dit : Comme le genre humain a été poussé à la mort par une Vierge (Ève étant encore vierge lorsqu'elle pécha), c'est aussi par une Vierge qu'il a été sauvé : *Quemadmodum morti adstrictum est humanum genus per virginem, salvatur per virginem.* Tertullien a dit, lui aussi : La faute qu'Ève avait commise par sa crédulité (aux suggestions du serpent), Marie l'a effacée par sa foi (à la parole de Dieu). En sorte que ce qui était allé en perdition par le sexe est revenu au salut par le sexe : *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit, ut quod per sexum abierat in perditionem per eumdem sexum redigeretur in salutem.* Saint Augustin s'exprime ainsi : Comme la

Mais comme c'est dans le paradis terrestre qu'Ève, en écoutant le serpent, le fit triompher, et devint, par sa concupiscence, la mère malheureuse de la race maudite du démon, de même c'est particulièrement au Calvaire que Marie, en s'associant aux sublimes sentiments de Jésus-Christ, confondit le serpent, lui écrasa la tête, et devint par sa vertu la mère heureuse de la race sainte de Jésus-Christ, et c'est aussi au Calvaire que s'est accomplie la grande parole que Dieu prononça sur LA FEMME au commencement du monde.

Ces rapports, ces liaisons entre l'événement fatal du paradis terrestre et les mystères précieux du Calvaire sont frappants, sont manifestes, sont clairs. Cependant notre aimable Sauveur n'a pas voulu nous les laisser à chercher, à trouver, à deviner; il a daigné nous les révéler lui-même. Et c'est ce qu'il a fait lorsque, en regardant du haut de sa croix son auguste mère, qui était là, debout, l'âme plongée dans un océan d'amertume et de douleur, et le disciple bien-aimé qui était près d'elle, il dit à Marie : « Femme, voilà votre Fils; » et à Jean : « Voilà votre Mère; » *Dicit matri suæ : « Mulier, ecce filius tuus. » Deinde dicit discipulo :*

---

mort est venue par une femme, c'est aussi par une femme qu'est venue la vie. Comme c'est par Ève que nous avons été ruinés, c'est par Marie que nous avons reçu le salut : *Per fœminam mors, per fœminam vita. Per Hevam interitus, per Mariam salus.* Enfin l'Église elle-même félicite Marie dans ces termes : O Marie, vous nous rendez par votre adorable fils tout ce que la malheureuse Ève nous avait enlevé. Vous ouvrez les portes du ciel, afin d'y faire entrer les pauvres exilés de la terre : *Quod Heva tristis abstulit, — Tu reddis almo germine; — Intrent ut astra flebiles, — Cœli recludis cardines.*

« *Ecce mater tua.* » O paroles! qu'elles sont touchantes! et en même temps qu'elles sont mystérieuses et profondes dans leur simplicité!

Remarquez d'abord que le divin Sauveur n'appelle pas Marie de son nom; il ne lui dit pas non plus : « Ma Mère. » Il ne l'appelle que FEMME, *mulier*. Or, qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que Jésus-Christ ne reconnaissait pas, en cette grande circonstance, Marie pour sa Mère?

Un ancien auteur, plus pieux qu'éclairé, a affirmé que Jésus-Christ, dans ce moment suprême, n'a appelé Marie « Femme, » et non pas « Mère » qu'afin de ne pas déchirer davantage, par ce pieux et touchant mot de mère, les entrailles maternelles de Marie (1). Mais cette interprétation sent trop l'humanité, et elle me paraît également fort peu convenable pour un Fils Sauveur et ayant Dieu pour son Père, et pour la Mère de ce Sauveur ayant Dieu pour son Fils. Cette interprétation rabaisse trop les paroles du Seigneur; car elle en fait la manifestation d'un sentiment humain, tandis que ces paroles sont évidemment la révélation d'un mystère divin, de ce grand mystère que Dieu avait prédit dès l'origine du monde. Car en appelant Marie « Femme, » et non pas « Mère, » il nous a donné à entendre que Marie, au pied de la croix, était cette FEMME mystérieuse et prophétique dont Dieu même avait, dès l'origine du monde, prédit la grandeur, et je dirai presque chanté le triomphe.

Oh! que cette parole est donc grandiose, féconde,

---

(1) Ne materna pium laceraret viscera nomen (*Prudentius*).

magnifique, sublime! Elle nous découvre un immense horizon dans la science des Livres saints. Elle lie, dans un tout merveilleux, le passé et l'avenir, l'Ancien Testament et le Nouveau, les prophètes et les évangélistes. Elle reflète un éclat divin sur ce code sacré. Elle y imprime un cachet divin en nous prouvant qu'un livre où tout se concilie, s'harmonise avec un si étonnant accord n'est pas la pensée, l'œuvre de l'homme, et que l'homme ne l'a écrit que sous la dictée de Dieu!

Mais souvenons-nous encore que le Fils de Dieu s'est lui-même appelé « le FILS DE L'HOMME » sans autre adjonction, et que c'est ce titre d'HOMME qu'il répète toujours, et dans lequel il se complaît le plus dans son Évangile. Or, comme ce titre d'HOMME sans nom, d'homme au sens indéfini, au sens général et absolu, signifie qu'il est l'homme par excellence, l'homme modèle, l'homme parfait, l'homme rédempteur et sauveur de l'homme, parce qu'il est le seul homme qui en même temps est Dieu, de même le nom de FEMME, que Jésus-Christ a donné à sa Mère, au sens indéfini, au sens général et absolu, signifie que Marie est la femme par excellence, la femme modèle, la femme parfaite, la femme bénie parmi toutes les femmes, et par qui la femme en particulier a été relevée, régénérée et délivrée de sa servitude et de son abjection; parce que Marie est la seule femme sans tache, la seule femme qui, en même temps, a été épouse et chaste, vierge et mère. Et comme ce mot HOMME est le vrai titre de la dignité, le résumé de toutes les grandeurs, de toutes les gloires de Jésus-Christ, de même ce mot FEMME est le vrai titre de la dignité, le résumé

de toutes les grandeurs, de toutes les gloires de Marie. Comme rien n'est plus profondément mystérieux, ni plus grand, ni plus sublime que cette parole de Pilate en parlant de Jésus-Christ : « VOILA L'HOMME, *Ecce Homo;* » de même rien n'est plus profondément mystérieux, ni plus sublime, ni plus grand que cette parole de Jésus-Christ : « VOILA LA FEMME, *Ecce Mulier.* » C'est comme s'il eût dit : Voici la femme que Dieu s'est formée avant tous les siècles, que tous les siècles ont attendue, que tous les prophètes ont prédite, que toutes les saintes femmes ont figurée, que tous les poëtes ont chantée, à qui même toutes les fausses religions ont rendu hommage. Voici la femme au-dessus de toutes femmes et même de toutes créatures; la femme ministre de la plus grande des œuvres de Dieu ; la femme symbole de la grâce, de la réconciliation et du pardon; la femme que toutes les générations appelleront heureuse, que tous les peuples béniront; la femme gloire de l'Église, au-dessus de l'humanité, que les anges vénéreront comme leur reine, et que les chrétiens regarderont et respecteront comme leur mère, parce que c'est la seule femme qui, fille de l'homme, est mère de Dieu : *Mulier, ecce filius tuus, ecce mater tua.*

Qu'ils sont donc simples, qu'ils sont petits ces esprits qui s'étonnent, qui regrettent que le Fils de Dieu n'ait pas, sur sa croix, appelé Marie « Mère, » mais « Femme! » Ah! si Jésus-Christ, dans une circonstance si solennelle, avait appelé Marie « Mère, » il aurait manifesté un sentiment pieux; en l'appelant « Femme » il nous a révélé de grands mystères. S'il l'avait appelée « Mère, » il l'aurait profondément

émue; en l'appelant « Femme » il l'a élevée à la plus haute grandeur. S'il l'avait appelée « Mère, » il l'aurait déclarée sa mère; en l'appelant « Femme » il l'a déclarée corédemptrice. S'il l'avait appelée « Mère, » Marie ne serait que sa mère; en l'appelant « Femme, » et en lui donnant Jean pour fils, il en a fait la femme mère de l'univers, mère de l'Église. S'il l'avait appelée « Mère, » il ne se serait montré que fils; en l'appelant « Femme » il s'est déclaré lui-même rédempteur. S'il l'avait appelée « Mère, » il aurait parlé en homme; en l'appelant « Femme » il a parlé en Dieu.

Car, en l'appelant « Femme, » c'est comme si Jésus-Christ eût dit à Marie : « O Marie! vous êtes la femme bienheureuse, la femme puissante qui, en vous immolant en moi et avec moi, en partageant mes humiliations et mes douleurs, écrasez, en moi et par moi, la tête de l'ancien serpent, et qui, en moi aussi et par moi, devenez la mère féconde de la race sainte de mes disciples, de mon Église. Et voilà, dans la personne de Jean, le type de ses enfants de bénédition qui, en naissant de mon sang, de mes souffrances et de ma mort, naissent aussi de vous, parce que vous êtes ma mère, parce que je suis né de vous; et c'est de vous que commence cette race sainte dont je suis le père : *Ecce filius tuus.* »

3. Pourquoi Jésus-Christ n'a pas appelé non plus Jean par son nom. La maternité de Marie à l'égard de l'Église résultant de la circonstance que Marie a été la Mère de Jésus-Christ, au même titre que Dieu en est le Père.

Remarquez aussi, mes frères, que le divin Sauveur n'appelle pas plus le disciple par son nom que la mère

par le sien. Jean n'est appelé que le DISCIPLE BIEN-AIMÉ, comme Marie n'est appelée que « la FEMME » : *Discipulus quem diligebat Jesus*. Or, cette particularité du disciple sans nom est aussi mystérieuse que la particularité de la femme sans nom, *Mulier*. Comme la femme sans nom n'est pas une femme commune, mais la femme par excellence, la femme perfection, honneur et gloire de son sexe, de même le disciple sans nom, dont Marie, par sa charité, est devenue et a été déclarée la mère, n'est pas, disent les Interprètes, un disciple commun de Jésus-Christ; ce n'est pas même précisément Jean; mais ce sont tous les vrais disciples du Seigneur, tous les vrais chrétiens, les chrétiens d'esprit et de cœur, aussi bien que par leurs œuvres et leur conduite, que Jésus-Christ aime, que Jésus-Christ chérit à cause de la pureté de leurs mœurs, de la confiance et de la fidélité de leur foi (1). Nous voilà donc avertis, par cette mystérieuse parole, que tout véritable disciple de Jésus-Christ est le fils de Marie; et que tout vrai fils de Marie est le *disciple bien-aimé* de Jésus-Christ. Et puisque ces caractères ne conviennent qu'aux enfants de l'Église, à l'Église elle-même, voilà Marie déclarée par cela même la VRAIE MÈRE DE L'ÉGLISE.

Ainsi la génération virginale de Marie est aussi féconde et au même titre, que la génération virginale du Père éternel. Ce Père éternel n'a qu'un fils, le Verbe, qu'il engendre de toute éternité, tout seul, de son unique substance, sans mère. Mais par ce fils unique

(1) « In Joanne intelligimus omnes Christi fideles quorum beata « Virgo per charitatem effecta est mater (*Sylveira*). »

de Dieu, tous les êtres ayant été créés; *Omnia per ipsum facta sunt;* le Père éternel, dans ce Fils et par ce Fils, est aussi le père de toute créature dans l'ordre de la nature. Marie aussi n'a eu qu'un fils, Jésus-Christ, que, dans le temps, elle a engendré toute seule de sa substance, sans père. Mais par ce fils unique de Marie, tout ce qui avait été créé ayant été restauré, *Instaurare omnia in Christo* (*Ephes.*, I), dans ce fils et par ce fils, Marie est donc devenue la mère de toute nouvelle créature dans l'ordre de la grâce.

Jésus-Christ est Dieu et homme : en tant qu'il est Dieu, il est le Fils consubstantiel du Père éternel; en tant qu'il est homme et Dieu, il est aussi le Fils consubstantiel de Marie. Comme donc tout ce que le Verbe a fait dans la création remonte à Dieu, qui était son père, de même tout ce que ce Verbe-Homme a fait dans la rédemption remonte non-seulement à Dieu même, qui était son père, mais aussi à Marie, qui était sa mère. Voilà donc Marie, rien que par sa maternité divine de Jésus-Christ, devenue, à toute rigueur, la mère du peuple chrétien naissant de Jésus-Christ, comme le Père éternel, rien que par sa paternité éternelle du Verbe, est le père de tout ce qui a été fait par le Verbe. C'est donc à juste raison que Dieu, dans le Paradis terrestre, a appelé cette race sainte de Jésus-Christ, l'Église, « la race de la femme, *semen illius;* » et que Jésus-Christ lui-même a, sur le Calvaire, appelé cette même race à lui, cette Église qui lui est si chère, « la race, la descendance, le fils de Marie; *Ecce filius tuus;* » et c'est à juste raison que Marie est la mère de l'Église.

4. C'est sur le Calvaire que Marie subit la peine infligée à Ève, « d'enfanter dans la douleur. » Grandeurs des douleurs de Marie sur le Calvaire. Elle y souffre dans son cœur tout ce que Jésus souffre dans son corps. Attitude sublime dans laquelle elle toléra ce martyre.

Mais, indépendamment de ce titre général et indirect, dérivant de sa maternité divine, Marie est encore d'une manière plus particulière et plus directe la mère de tous les chrétiens, la MÈRE DE L'ÉGLISE, parce qu'elle a partagé les souffrances de Jésus-Christ et l'amour du divin Père pour les hommes. Ce sont ces titres que nous devons maintenant expliquer.

On sait qu'en punition de son péché Adam avait été condamné à ne pouvoir gagner son pain qu'à la sueur de son front : *In sudore vultus tui vesceris pane* (*Gen.*, III). Or Jésus-Christ, ayant volontairement pris la place d'Adam pour expier son péché, a subi ce même châtiment ; car il n'a gagné qu'à la sueur de son sang son pain, qui, comme il l'a dit lui-même (*Joan.*, VII), n'était que notre salut. Mais on sait aussi qu'en punition d'avoir coopéré à la faute de son époux Ève avait été condamnée à n'enfanter ses fils que dans la douleur : *In dolore paries* (*Gen.*, III). Or Marie, ayant été appelée, comme on vient de le voir, à prendre la place d'Ève dans l'expiation de son crime, a dû partager la même peine. Mais il est certain que, par rapport à son premier-né, Jésus-Christ, Marie l'a enfanté sans douleur, comme elle l'avait conçu sans concupiscence. Quand et comment Marie aurait-elle donc enfanté dans la douleur ? Ah ! dit saint Jean de Damas, cela lui est arrivé au temps de la passion du Seigneur. C'est sur le Calvaire, en enfantant les

hommes coupables, qu'elle a rencontré, mille fois plus atroces, les douleurs qu'elle n'avait pas souffertes en enfantant son fils innocent à Bethléhem (1).

Saint Thomas, avec la précision de son langage théologique, soutient que les douleurs de Marie sur le Calvaire furent les plus aiguës, les plus poignantes qu'on puisse souffrir dans la vie présente (2). Et si elle a survécu à de pareilles douleurs, c'est, dit saint Anselme, parce que la tristesse de cette auguste mère, dans ce mystérieux enfantement au Calvaire, a été de la même espèce que la tristesse de Jésus-Christ au Jardin, c'est-à-dire une tristesse assez forte pour lui donner mille fois la mort, mais en même temps assez miraculeuse pour la retenir en vie (3).

Comblée de grâce et mère de Dieu, Marie a été audessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Placée, pour ainsi dire, aux limites de la création, elle a épuisé tous les priviléges qu'une pure créature est capable de recevoir. Marie est l'œuvre de Dieu, qui, en degrés de perfection, n'est surpassée que par le divin Ouvrier qui l'a faite (4). Or, c'est précisément cette immense richesse de perfections, dit saint Amadée, qui est la mesure de ses peines. Comme aucune créature ne s'est plus approchée du Dieu fait homme par la splendeur de ses priviléges, de même aucune créature ne s'est plus

---

(1) « Quos dolores effugit pariens, eos passionis tempore sustinuit. »

(2) « Dolor Virginis fuit maximus inter dolores præsentis vitæ. »

(3) « Non crediderim tantos cruciatus, quin vitam amitteret, potuisse sustinere, nisi ipse spiritus filii sui eam confortaret. »

(4) « Opus quod solus artifex supergreditur (*S. Bern.*) »

approchée de ce même Homme-Dieu par la grandeur de ses douleurs (1). Ainsi, tout en elle est mystérieux et incompréhensible ; et comme en elle ce sont d'incompréhensibles mystères que la sainteté de sa conception, l'abondance de ses grâces, l'intimité de son union avec Dieu et la hauteur de sa dignité de mère de Dieu, de même, dit encore saint Amadée, c'est un mystère incompréhensible que la douleur de son cœur dans la passion de son Fils (2).

Jésus-Christ a dit dans l'Évangile : « La femme, lorsqu'elle enfante, est au comble de la tristesse, car c'est une heure affreuse que l'heure de l'enfantement ; *Mulier, cum parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus* (*Joan.*, XVI). » Mais il est certain que pour la femme accouchant les douleurs du corps sont bien plus acerbes que la tristesse de l'âme. Quelle est donc cette femme mystérieuse, si différente des autres femmes, et dont le Seigneur dit qu'en enfantant elle ne souffre pas de douleurs dans son corps, mais a seulement le cœur absorbé dans la tristesse et navré dans une angoisse profonde ; *Cum parit, tristitiam habet?* C'est Marie, dit saint Bernard, qui, en enfantant les hommes à la vie spirituelle, a enduré dans son tendre cœur toutes les peines, tous les tourments, tous les déchirements atroces que son divin Fils a endurés dans son corps (3). Tâchons donc de sonder, en quelque

(1) « Præ cunctis sanctis fuit Christo vicinior, non tantum in odore « unguentorum, sed et in multitudine dolorum. »

(2) « Effugit omnem sensum humanum, intellectum exsuperat « concepta de Nati passione tristitia. »

(3) « Quod Christus in corpore, beata Virgo in corde perpessa est. »

manière, cette tristesse et cette douleur de notre bonne Mère, dont les prophètes comparent l'immensité à un océan sans fond et sans limites ; *Magna est velut mare contritio sua* (*Tren.*, II).

Ayant prévenu l'arrivée de son Fils bien-aimé à la fière montagne pour y être crucifié, elle avait vu ce divin Fils entouré de bourreaux et de soldats, le poussant, l'entraînant et le foulant aux pieds ; elle l'avait vu couronné d'épines, le saint visage défiguré par le sang qui s'y était coagulé, haletant sous l'énorme fardeau de sa croix, et gagnant à grand'peine la cime escarpée du Calvaire.

Elle venait de voir les bourreaux de son Fils lui arrachant violemment ses vêtements attachés à ses plaies et les lui renouvelant, ces mêmes plaies, de la manière la plus brutale et la plus atroce. Et l'amour maternel, imitant la cruauté des bourreaux, venait, dit saint Bonaventure, de recopier et de réunir dans son cœur toutes ces plaies et ces douleurs du corps de Jésus-Christ(1). Elle venait de voir, enfin, l'horrible insolence avec laquelle on l'avait attaché à sa croix ; et, par consentement d'affection, dit saint Jérôme, tous les coups des marteaux qui avaient enfoncé des clous cruels dans les mains et les pieds du Fils, et ces mêmes clous, et les déchirures qu'ils ont causées dans ces membres délicats, s'étaient répétés, d'un terrible écho, dans l'âme de la Mère(2). Mais là ne finit pas ; bien plus, là re-

(1) « Singula vulnera per ejus corpus dispersa in uno Mariæ corde « sunt congregata. »

(2) « Quot clavi, quot ictus Christi carnem rumpentes, totidem « Mariæ animam verberantes. »

commence, d'une manière encore plus douloureuse, la passion de la REINE DES MARTYRS.

On élève la croix, on suspend entre le ciel et la terre le Médiateur auguste entre Dieu et les hommes. Et Marie, que fait Marie? Loin de s'éloigner d'un spectacle si déchirant, elle se tient debout près de la croix de son Fils, décidée à le voir, de ses yeux, exhalant cette vie qu'elle lui a donnée : *Stabat juxta crucem Jesu Mater ejus.* Loin de craindre les bourreaux de Jésus-Christ, elle est là, dit saint Ambroise, bravant leur fureur, s'offrant à leur brutalité, et se pressant à la croix où pendait son trésor, et embrassant ce bois (1)!

Ah! sur le Calvaire, dit encore saint Ambroise, tout est digne de la grande victime qui s'y immole. Il n'appartient qu'à un homme, qui en même temps est Dieu, d'y mourir comme y meurt Jésus-Christ; et il n'appartient qu'à une femme, qui est mère de Dieu, d'assister à cette mort de la manière dont Marie y assiste. Dans le sublime maintien de la Mère vous avez une preuve nouvelle, une preuve frappante de la divinité du Fils (2).

Cette femme que vous voyez prosternée au pied de la croix, fondant en larmes et recueillant les gouttes précieuses du sang du Sauveur du monde, c'est Madeleine. Cette attitude d'une désolation se traduisant au dehors par des pleurs convient à une femme qui n'est que le disciple fidèle, la fille bien-aimée du Seigneur :

---

(1) « Pendebat in cruce Filius; mater persecutoribus sese offerebat. »

(2) « Spectabat non degeneri spectaculo mater. »

Diligebat Mariam Jesus (*Joan.*, XII). Mais quant à Marie, dit toujours saint Ambroise, je lis dans l'Évangile qu'elle était là debout; je n'y lis pas qu'elle était là pleurant (1). Elle est mère, il est vrai; mais elle est la mère d'un Dieu; elle ne dément donc pas cette grande dignité, et elle se montre dans une attitude conforme à la hauteur de son rang. Son auguste visage, que pas une larme ne sillonne, trahit une immense résignation, au milieu d'une immense douleur. Absorbée comme dans l'extase d'une profonde affliction et d'une contemplation sublime, elle ne détourne pas un seul instant ses regards maternels de l'horrible scène de sang de son unique Fils, le Fils de Dieu, expirant au milieu des plus atroces tourments, saturé d'insultes, de malédictions et d'opprobres, comme le plus criminel des hommes. Au contraire, elle arrête sur cette scène ses pieux regards, pleins d'intérêt et de charité pour les hommes, bien plus que de compassion pour son propre Fils; elle passe en revue, une à une, avec un religieux respect, toutes ses déchirures cruelles, toutes ses plaies et les gouttes du sang qui en découlent. Et elle approuve tout cela, dit saint Ambroise, elle y applaudit, elle s'y plaît même et s'en réjouit, en pensant que c'est de ces déchirures, de ces plaies et de ce sang que va jaillir la grâce, et que ce sont là les conditions nécessaires, le prix de la rédemption et du salut du monde (2).

Oh! dit un interprète, que cette attitude de Marie,

---

(1) « Stantem lego; flentem non lego. »

(2) « Piis oculis spectabat filii vulnera, ex quibus sciebat redem-« ptionem hominibus futuram. »

au pied de la croix est noble, grandiose, sublime! L'excès de ses peines n'est surpassé que par l'excès de sa constance. La gloire de sa pudicité virginale est rehaussée par le prodige de sa tranquillité. La plus délicate de toutes les vierges, la plus désolée de toutes les mères apparaît la plus héroïque de toutes les femmes. Pas un signe d'impatience dans sa figure; pas un mot de plainte ne sort de sa bouche. La dignité de la posture de son corps n'est surpassée que par la grandeur, l'élévation et la fermeté de son âme. S'élevant au-dessus de l'immensité de sa douleur, plus qu'à l'événement tragique qui va la priver de son fils, elle n'arrête sa pensée qu'à l'excès de la charité de Dieu, dont elle a sous les yeux la preuve et l'exemple; et, partagée entre l'étonnement et la douleur, la compassion et l'amour, elle demeure extatique en présence du sacrement ineffable de la piété infinie du Fils de Dieu agonisant et expirant sur la croix pour le salut des hommes (1).

Saint Augustin va même plus loin. Et ne nous arrêtons pas aux apparences, nous dit-il; Marie corporellement n'est que près de la croix; mais spirituellement elle est aussi sur la croix de Jésus-Christ; et le fils et la mère ne sont que deux victimes sur le même autel, deux hosties du même sacrifice (2). C'est que Marie ne jette pas seulement des regards fugitifs sur le spectacle déchirant qui se déploie sous ses yeux; elle le consi-

---

(1) « Corpore excelsa animo excelsior, spectans et admirans « magnum pietatis sacramentum, Deum in cruce (Cornelius a Lapide, *in Matth.*). »

(2) « Christo crucifixo, crucifigebatur et mater. »

dère attentivement dans toutes ses parties; elle le pénètre avec toute la vivacité de son intelligence si claire, avec toute la vigueur de son imagination si pure; elle se place, par son esprit, dans la position où son fils se trouve par son corps; elle fixe sa réflexion sur tous les tourments qui déchirent une humanité si précieuse et qui lui est si chère; elle arrête sa pensée à ces tourments et se les représente d'une manière si vive, avec une activité si profonde, qu'elle les fait passer en elle-même, et que par la force imaginative elle souffre dans les différentes parties de son corps ce que Jésus-Christ souffre dans les différentes parties du sien. Ce sont deux lyres, dit saint Grégoire de Nazianze, accordées à l'unisson; si l'on en touche une, les sons se répètent sur l'autre.

C'est ainsi qu'elle aussi se sent la tête tourmentée par les épines, les mains et les pieds déchirés par les clous, les membres tiraillés par le chevalet de la croix de son fils. C'est ainsi qu'elle éprouve encore l'ardeur de la soif qui le brûle, l'amertume du fiel qui l'empoisonne, les affronts des hommes qui l'insultent, la peine du père qui paraît l'abandonner. C'est ainsi qu'elle change de couleur, agonise comme lui, et qu'en attendant d'avoir, elle aussi, selon la prophétie, son âme transpercée par la lance qui ouvrira le cœur de son fils, elle partage sa mort, dit saint Bernard, comme elle partage sa croix (1).

Il est vrai qu'elle ne meurt pas. Mais loin que ce soit un soulagement pour elle, c'est un supplice. Oh! si une

---

(1) « Imo et in cruce cum filio cruciatur. »

victime purement humaine eût pu satisfaire la justice divine, avec quel transport cette tendre mère se serait substituée à son fils pour mourir à sa place (1)! Mais, ne le pouvant pas, elle brûle du désir affectueux de mourir au moins avec lui. Si donc elle ne meurt pas de cette espèce de mort qui sépare l'âme malgré elle du corps, elle meurt de cette espèce de mort bien plus douloureuse que les Écritures appellent la *mort seconde*, qui retient l'âme malgré elle dans le corps (2). Parce que, dit saint Amadée, la pire de toutes les morts, c'est d'éprouver toutes les douleurs de la mort sans mourir (3). Et saint Bernard dit aussi : Marie vivant mourait en effet, par cela même qu'elle restait en vie. Elle meurt par cela même qu'elle vit. Sa vie est pour elle une véritable mort; elle meurt précisément parce qu'elle ne peut pas mourir (4).

5. Fécondité des douleurs de Marie. Elle nous a engendrés par ses douleurs, en même temps que Jésus-Christ nous engendrait par son sang.

Mais comment cette horrible mort de Marie, semblable à celle d'Abraham immolant son fils, comment cette mort toute d'esprit et de cœur a-t-elle pu être

---

(1) « Infinities, si potuisset, se morti pro filio tradidisset (*Sanct.* « *Amad.*). »

(2) « Prima mors animam nolentem tollit a corpore; *secunda* « *mors* animam nolentem retinet in corpore (*August.*). »

(3) « Ibi mors morte durior, ubi vita non tollitur, et mortis an- « gustia toleratur. »

(4) « Moriebatur vivens, vivebat moriens, nec mori poterat, quia « vivens mortua erat. »

féconde, a-t-elle fait devenir Marie la mère de l'Église? De la même manière que, comme l'avait prédit Isaïe, la mort de Jésus-Christ pour le péché a été une mort génératrice, une mort vivifiante, faisant naître une race nombreuse à la vie; *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum* (*Isaï.* LIII, 10).

Oh! que les mystères du Calvaire sont grands et profonds! Que fait Jésus-Christ sur la croix? Ah! dit saint Paul, l'Homme nouveau, par les tourments atroces qu'il endure, par la mort ignominieuse qu'il subit sur cet infâme gibet, ne faisait que détruire le vieil homme, l'homme du péché et le péché même qui le perdait; *Nos scimus quia vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati* (*Rom.*, VI). Il effaçait par son sang l'horrible *chirographe* qui condamnait l'homme à mourir; *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti* (*Coloss.*, II). Il réanimait l'homme, le vivifiait, en le faisant entrer dans un ordre tout nouveau de providence et de grâce; il en faisait une créature nouvelle; juste de sa justice, sainte de sa sainteté, glorieuse de sa gloire et vivante de sa vie; *Sed nova creatura. In Christo omnes vivificabantur.*

Mais remarquez bien que ce sang très-pur qui, répandu sur la terre, y fait ainsi germer, éclore la race nouvelle des enfants de Dieu; cette chair innocente qui, étrangère au péché, représente en elle-même tous les pécheurs (1); ce corps de l'Homme nouveau, dans lequel notre vieil homme est crucifié pour renaître à une

---

(1) « Per eum agebatur omnium causa, in quo erat omnium natura sine culpa (*S. Léon*). »

nouvelle vie; ce sang, dis-je, cette chair, ce corps appartiennent à Marie, sont la propriété de Marie et elle en est maîtresse : elle seule les ayant fournis de son propre sang, de sa propre chair, de son propre corps. Par conséquent, les grands mystères qui s'accomplissent par le corps de ce Fils divin sont communs, même à la mère, non-seulement parce que cette mère souffre, en compagnie de ce fils, mais encore parce que ce fils lui-même, en tant qu'homme, est seulement sang et chair de sa mère. La génération spirituelle, divine qui s'opère dans la chair et par la chair de Jésus-Christ remonte donc jusqu'à Marie. Dans le grand sacrifice qui est offert pour le salut du monde, par rapport à l'infinité de son prix, c'est la personne du Verbe qui est tout. Mais, à quant son accomplissement extérieur, ce sacrifice est tout dans l'humanité dans laquelle il est offert, Jésus-Christ ayant souffert, étant mort en tant qu'homme et ayant relevé à l'infini le prix de sa Passion et de sa mort en tant qu'il était Dieu. Or, puisque cette humanité, c'est Marie qui l'a fournie, le fruit de ce sacrifice et son mérite sont partagés par Marie, qui en a fourni la victime.

Le mystère funeste du péché peut, lui aussi, nous aider à mieux comprendre cette théologie de l'heureux mystère de piété qui le répare et l'efface. Au paradis terrestre Adam prévariqua plus qu'Ève; car il avait plus de lumière, plus d'intelligence et plus de force. Et parce qu'il a prévariqué en qualité de chef et de père de l'humanité, son péché se transmet dans tous les hommes. Mais ce péché, que nous recevons tous d'Adam, celui-ci ne l'a consommé que sur un fruit qu'Ève a recueilli,

qu'Ève a offert, qu'Ève a fait manger à son époux, contre la défense de Dieu; *Tulit et dedit viro suo; qui et comedit* (*Genes.*, III). C'est pour cela que le péché d'Adam est aussi le péché d'Ève; et quoique ce soit réellement Adam qui nous donne la mort; *In quo omnes moriuntur* (I *Cor.*, XV), cependant une telle mort nous arrive encore de la part, par la coopération et par les mains d'Ève.

Il en est de même au Calvaire, où ce péché est puni et expié, où cette mort est réparée et détruite. Jésus souffre infiniment plus que Marie. Et puisqu'il souffre en qualité de chef, de père, et de chef et de père qui est Dieu, c'est sa justice et sa sainteté qui se transmettent en nous; c'est par lui seul que nous devenons la justice même de Dieu; *Ut nos efficeremur justitia Dei in ipso* (II *Cor.*, V, 21). Mais cette sainteté que nous recevons de lui et que nous ne recevons que de lui, il ne nous l'a méritée que dans une chair que Marie lui a librement fournie. Par conséquent, le sacrifice de Jésus-Christ c'est encore le sacrifice de Marie; et quoique ce soit Jésus-Christ et que ce ne soit que lui qui nous vivifie; *In quo omnes vivificabuntur* (I *Cor.* XV), cependant une telle vie nous arrive encore de la part, de la coopération et des mains de Marie.

Que fait-elle donc Marie au pied de la croix! Ah! elle est là, dit saint Bernard, partageant les souffrances de Jésus-Christ, et par cela même nous enfantant, par la grandeur de ses douleurs, à la vie en Jésus-Christ(1). Et puisque, dans ce mystérieux enfantement, ajoute

(1) « Erat magno dolore parturiens. »

saint Bernardin de Sienne, Marie a tous les hommes pour enfants, elle a enduré à elle seule, réunies dans son cœur, toutes les souffrances que toutes les mères en enfantant ont éprouvées séparément dans leur corps (1).

On comprend encore par là que cette grande parole que Dieu prononça contre Ève : « Tu enfanteras dans la douleur, » fut en même temps une loi et un mystère, un châtiment et une prophétie. Dès ce moment, la douleur devint la condition inévitable pour devenir mère non-seulement dans l'ordre de la nature, mais aussi dans l'ordre de la grâce. Le bonheur d'avoir des enfants spirituels, aussi bien que le bonheur d'avoir des enfants corporels, n'a pu être acheté qu'au prix de grandes douleurs. La qualité de mère n'a pas pu être séparée de la qualité de martyre : *In dolore paries*. Et Ève, qui ne devient mère des fils de l'homme qu'en endurant d'atroces tourments dans son corps, fut la figure de Marie, qui n'est devenue mère des enfants de Dieu qu'en endurant d'horribles tourments dans son âme; *Erat magno dolore parturiens*.

O tendre et généreuse Marie! qu'il est beau de la voir ainsi devenue miraculeusement féconde au pied de la croix! Qu'il est beau de savoir que nous lui devons, à elle aussi, après Jésus-Christ, notre nouvelle naissance; qu'au Calvaire, où son Premier-né a eu sa sépulture, nous avons trouvé notre berceau; et qu'elle

---

(1) « Omnium parturientium cruciamenta in hanc conspirave-« runt matrem, quia omnium matrum collective dolores adæ-« quavit. »

aussi nous a conçus et enfantés là par ses souffrances, pendant que Jésus-Christ nous y engendrait par son sang ! Elles furent vraiment grandes, inouïes les douleurs de cet enfantement ; *Erat magno dolore parturiens* ; mais il fut très-nombreux, immense le peuple qui en sortit. Ce fut l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe « que la vraie Sion aurait mis au jour, en un seul instant, une grande nation ; *Numquid parietur gens simul, quia parturivit Sion filios suos* (*Isa.*, LXVI, 8). » Et c'est à cette nation, à ce peuple, naissant des douleurs de Marie comme un seul enfant, que Jésus-Christ a fait allusion en disant à cette heureuse mère : Femme, voilà votre enfant ; *Mulier, ecce filius tuus.*

6. Rébecca figure de Marie. Amour de Marie pour les hommes lui ayant fait sacrifier son fils, pour leur salut. Générosité sublime de ce sacrifice.

Mais Marie nous a engendrés au Calvaire non-seulement en partageant les douleurs atroces de son fils, mais encore en s'unissant aux dispositions sévères du divin Père. Et à ce point de vue elle est encore la femme mystérieuse de l'Évangile, qui, toute accablée de tristesse dans son enfantement, se réjouit de ses souffrances dans la pensée que par ces souffrances l'homme est né dans le monde ; *Mulier, cum parit, tristitiam habet* ; *cum autem peperit, non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum.* Tâchons encore de comprendre ce touchant mystère.

Il n'y a pas de doute que Marie aime Jésus-Christ de l'amour le plus saint, le plus pur, le plus parfait, parce qu'il est son Dieu, et en même temps de l'amour le

plus tendre, le plus intense et le plus violent, parce qu'il est son fils, et un fils qu'elle seule a conçu de son sang. Mais à cet amour si énergique de Marie pour son Fils-Dieu s'oppose un autre amour à elle, non moins tendre, non moins fort; c'est son amour pour les fils de l'homme. Ces deux amours luttent dans le cœur de cette tendre mère, comme les deux jumeaux Ésaü et Jacob luttaient dans le sein de Rébecca; *Collidebantur in utero parvuli* (*Genes.*, xxv). Ce que l'un de ces deux amours exige, l'autre le repousse. Ce que l'un de ces deux amours désire, l'autre l'abhorre. Marie ne peut satisfaire l'un de ces amours sans sacrifier l'autre, les intérêts de ces deux amours étant aussi contraires que les objets en sont différents. Marie ne peut vouloir le salut des hommes sans vouloir la mort de son fils, ni vouloir la vie de son fils sans consentir à la perte des hommes. Voir le monde sauvé et son fils mort, c'est trop douloureux. Voir son fils épargné et le monde perdu, c'est trop cruel. O lutte donc, ô combat de deux amours rivaux dans un même cœur; *Collidebantur in utero parvuli !*

Mais il est dit de Rébecca, qu'instruite par l'oracle de Dieu que dans les desseins de l'élection divine « L'aîné de ses deux enfants devait servir le cadet; *Et major serviet minori* (*Genes.*, xxv); » elle donna, dans son amour, la préférence au fils mineur sur son fils majeur, à Jacob sur Ésaü; *Diligebat Rebecca Jacob* (*Ibid.*).

Or, il en a été de même de Marie; instruite, elle aussi, d'en haut que, par le décret de Dieu, le Fils de Dieu devait servir de victime, de sacrifice, de prix de

rédemption aux fils des hommes, elle consent, elle aussi, que l'enfant de ses entrailles soit immolé aux enfants de son adoption. Dans son cœur contristé, tiraillé, déchiré, le désir du salut des hommes obtient la préférence sur le désir de la vie de son fils, et lui fait endurer avec une magnanimité admirable, et même avec joie, la mort de son fils devant apporter aux hommes la vie; *Non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum.*

O mystère de grande douleur, et en même temps d'ineffable piété! Le ciel et la terre paraissent conspirer de concert à désoler les derniers moments de la vie de l'Homme-Dieu. Jésus, suspendu à la croix par des clous déchirants, élève vers le ciel la voix de sa douleur comme pour lui demander ce confort que la terre lui refuse. O Père saint, Père juste, Père amoureux, ne reconnaissez-vous plus votre fils? Vous aussi le livrez à la haine des hommes; *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* (*Matth.*, XXVII). De l'autre côté, l'enfer déploie contre Jésus-Christ crucifié ses extrêmes fureurs. Les scribes et les pharisiens, les magistrats et le peuple, les bourreaux et les soldats, les Juifs et les Romains se plaisent, avec une joie féroce, à cette scène de douleur, et dans les emportements de leur brutalité satanique, font résonner tout autour d'horribles blasphèmes, d'insolents défis, des plaisanteries amères, d'atroces insultes contre le Sauveur du monde. Marie écoute cet affreux concert d'outrages sanglants qu'on fait contre la majesté, l'innocence d'un Dieu qui est son fils, d'un fils qui est son Dieu, et par la voie de l'oreille tout cela se répète d'un terrible écho dans son

cœur. A travers la faible lumière que les astres à demi éteints répandent sur ce drame déicide, elle contemple ce corps sacré couronné d'épines, couvert de plaies, de la tête aux pieds, transpercé par les clous, épuisé de force, dégouttant tout son sang. Elle voit son front pâle, ses lèvres livides, ses yeux larmoyants, ses joues enfoncées, sa respiration haletante. Elle entend les derniers gémissements de cette auguste humanité prête à exhaler une âme noyée dans la douleur et enflammée d'amour pour ceux mêmes qui veulent la lui arracher. Cependant, en présence de cette horrible scène, toute affection humaine se tait en Marie vis-à-vis des dispositions divines. Son amour pour le Dieu-Père, dont elle est la fille; son amour pour le Dieu Saint-Esprit, dont elle est l'épouse, l'emportent en elle sur l'amour du Dieu-Fils, dont elle est la mère. Ainsi, tandis que la terre tremble, le soleil s'éclipse, le Calvaire s'écroule; au milieu du bouleversement, du deuil de toute la nature pleurant son auteur, Marie seule, à l'imitation du Dieu-Père, demeure spectatrice silencieuse et impassible des souffrances de son divin Fils (1).

Mais si ses lèvres se taisent, son cœur ne se tait pas. Et, dans l'excès de son amour pour les hommes, s'adressant au divin Père : « Père saint, Père divin, lui dit-elle, ne faites pas attention à mon chagrin et à ma douleur. Je suis mère, il est vrai, et vous savez, mon

---

(1) « Amor Dei tantum in ea prævaluit, ut omnem humanum « affectum devinceret. Omni creatura in morte filii dolente, ipsa sola « cum divinitate immobilis perseverat (*S. Amad.*). »

Dieu, ce que mon amour de mère me fait souffrir. Mais, vous aussi, n'êtes-vous pas son Père? C'est le chaste fruit de mes entrailles; mais n'est-il pas aussi l'image de votre substance? Mon sang coule dans ses veines; mais, avec votre nature, ne sont-elles pas recopiées en lui aussi toutes vos perfections? Je l'aime comme mon Fils chéri; mais ne l'aimez-vous pas aussi comme votre Fils bien-aimé et l'objet de toutes vos complaisances divines (*Matth.*, XVII)? Cependant vous paraissez l'abandonner. Eh bien, moi aussi je l'abandonne. Vous ne l'épargnez pas, vous ne lui pardonnez pas; ni moi non plus, je ne l'épargne pas, je ne lui pardonne pas. Vous le condamnez; et moi aussi je le condamne. Vous voulez qu'il meure sur la croix; et moi aussi je le veux, je l'exige. Oui, oui, qu'il meure sur ce bois infâme, pourvu que votre justice soit satisfaite et l'homme sauvé; *Crucifige*, *crucifige eum* (*Matth.*, XXVIII).

Cet horrible cri de mort contre le saint enfant de Dieu est donc sorti en même temps de l'âme impure et brutale des Juifs et de l'immaculé et tendre cœur de Marie, avec cette différence que sur les lèvres des Juifs ce fut un cri de rage, tandis qu'il est un cri de pitié dans le cœur de Marie. Les Juifs crient : « Mort à Jésus! » par haine contre Jésus; tandis que Marie crie, elle aussi : « Mort à Jésus! » mais par amour envers les hommes. Pour les Juifs, ce cri féroce, c'est un nouveau crime, et le plus grand des crimes qui les perd; pour Marie, c'est le cri de sa miséricorde qui nous sauve; parce que, en vertu d'une pareille résignation et d'une pareille offrande, les hommes pécheurs re-

naissent aussi de Marie au monde de la grâce, en vrais enfants de Dieu; *Non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum.*

7. A l'exemple du Père éternel, en livrant son Fils pour le salut des hommes, Marie est devenue leur mère au même titre que Dieu est devenu leur père. La mère des Machabées. Paraphrase des mots : FEMME, VOICI VOTRE FILS.

Or, rappelons-nous ces délicieuses paroles de saint Jean : « Voyez jusqu'à quel point le Père céleste nous a aimés; il nous a donné non-seulement le nom, mais aussi la qualité de fils de Dieu; *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus* (I *Joan.*, III)! » Mais par quels moyens le divin Père est-il devenu notre Père et nous a-t-il fait devenir ses véritables enfants? *Qui ex Deo nati sunt* (*Joan.*, I)? Jésus-Christ nous l'a appris par cette ineffable parole : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a livré à la mort son Fils unique pour le salut du monde; *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret ut salvetur mundus per ipsum* (*Joan.*, III, 16, 17). » Et saint Paul a dit aussi : « Dieu a poussé à un tel excès sa charité envers nous qu'il n'a pas même épargné son propre Fils, mais qu'il l'a sacrifié pour nous tous; *Proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum* (*Rom.*, VIII). » Ainsi Dieu, qui était déjà notre Père par la création, est devenu, d'une manière encore plus noble et plus réelle, notre Père par la Rédemption. Car dans la création nous étions nés à la vie naturelle, par la puissance de sa parole; dans la Rédemption, nous sommes nés à la vie spirituelle par

l'excès de son amour ; *Propter nimiam charitatem suam* (*Eph.*, II).

Or, il est hors de toute contestation, dit saint Bonaventure, que Marie, dont la sainteté a été dans une conformité parfaite de sentiments et de vues avec les sentiments et les vues de Dieu, a partagé ces prodiges de la charité de Dieu pour les hommes ; et que, par conséquent, elle aussi nous a donné son Fils, a offert son Fils à la mort, comme le Père divin nous l'a donné, nous l'a offert, et comme le divin Fils s'est offert, s'est donné lui-même dans le même but, afin que la conformité de la volonté de la mère avec l'amour du Père et celui du Fils fût entière et parfaite (1). En sorte que, d'après le même docteur, on peut dire de Marie aussi, dans une certaine proportion : « Marie a tellement aimé le monde qu'elle a donné son unique Fils pour le salut du monde (2). » Et saint Bernard dit : « Comme la donation que Dieu nous a faite de son unique Fils est l'objet d'une charité telle qu'il est impossible d'en trouver une plus grande, de même la donation que Marie nous a faite de ce même Fils est l'effet d'une charité telle qu'il est impossible d'en trouver une plus grande en dehors de la charité de Dieu même (3). »

Mais comme le divin Père, en nous livrant son Fils

---

(1) « Nullo modo dubitandum est quin Maria voluerit filium tra-« dere, propter salutem generis humani, ut in omnibus et per omnia « mater fieret conformis Patri et Filio. »

(2) « Ita ut de ea quoque dici potest : « Sic Maria dilexit mun-« dum, ut filium suum unigenitum daret. »

(3) « Fecit illud charitas qua majorem nemo habet; fecit et hoc « charitas cui post illam similis altera non fuit. »

unique afin de nous régénérer à la grâce, nous a lui-même engendrés et nous a fait devenir réellement ses enfants; *Ut Filii Dei nominemur et simus*; de même Marie, en nous donnant, en quelque façon, avec le même transport, avec le même désintéressement, avec le même amour et pour la même fin, ce même Fils, nous a, elle aussi, engendrés et nous a fait réellement devenir ses enfants; *Ut Filii Mariæ nominemur et simus.*

C'est par un reflet de la fécondité du Dieu-Père que Marie a conçu, de sa seule substance humaine, Jésus-Christ, en tant qu'il est homme; comme le Père éternel l'a conçu de sa seule substance divine, ce même Fils, en tant qu'il est Dieu. Or, comme le sein de Marie a été conforme au sein de Dieu même, par rapport à la génération, son cœur a été conforme au cœur de Dieu même, par rapport à l'amour; et comme, en partageant la fécondité divine, elle est devenue la mère du Fils de Dieu, de même en partageant l'amour divin, elle est devenue la mère des fils des hommes.

Nous sommes donc nés de Marie de la même manière, aux mêmes conditions que nous sommes nés de Dieu même; *Qui ex Deo nati sunt*; et notre filiation par rapport à Marie est de la même nature et a la même réalité que notre filiation par rapport à Dieu.

On peut même dire que nous sommes nés de Marie, en quelque sorte, comme Jésus-Christ lui-même. Car le même Saint-Esprit, l'amour personnel du Père et du Fils, qui, en remplissant de la vertu du Très-Haut le sein de Marie, la rendit corporellement féconde et la fit mère de Jésus-Christ, c'est lui aussi qui, en rem-

plissant son cœur des flammes de son amour pour les hommes, l'a rendue spirituellement féconde et l'a faite notre mère. Ainsi, dit saint Augustin, cette même auguste Vierge qui, selon la chair, est la mère véritable de Jésus-Christ, notre chef, est aussi la mère véritable de tous les membres de ce Chef divin, selon l'esprit; car, au Calvaire, c'est par la grandeur de sa charité qu'elle a coopéré à la naissance des fils de Dieu dans l'Église (1).

Tout cela nous explique encore pourquoi, sur le Calvaire, Jésus-Christ ne dit pas à Marie : « Femme, Jean *sera dorénavant* votre fils; » mais il lui a dit : « Femme, *voilà* votre fils; *Mulier, ecce filius tuus*; » car la multitude des fils de Dieu, des disciples de Jésus-Christ, la chrétienté entière, l'Église représentée dans saint Jean et par saint Jean, ne devait pas naître dans la suite du cœur de Marie, mais elle était née déjà de l'excès de son martyre, de la ferveur de sa charité. Dans la personne de Jean, cette Église était déjà là toute vivante, et, comme parle saint Paul, lavée, purifiée, embellie dans le sang et par le sang de Jésus-Christ. En sorte que, en disant que Marie est la mère de Jean ou de l'Église, et que Jean ou l'Église est l'enfant de Marie; *Ecce filius tuus, ecce mater tua*; Jésus-Christ n'a pas opéré un nouveau mystère d'amour, de nous donner Marie pour mère et de nous donner à Marie pour ses enfants; mais il n'a fait que découvrir,

---

(1) « Maria carne mater Capitis nostri; spiritu mater membrorum « ejus; quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Eccle- « sia (*Ad Catechum.* IV, 1). »

publier un mystère caché, mais qui s'était déjà opéré, qui s'était déjà accompli dans le cœur et par le cœur de Marie, dans les profondeurs de son amour pour les hommes : amour le plus généreux dans son offrande, le plus pur, le plus élevé dans ses motifs, le plus constant dans ses épreuves, le plus héroïque dans ses sacrifices. Et tout en le révélant ce délicieux mystère, et en l'annonçant du haut de sa croix au monde, qui, sans cette parole divine, l'aurait toujours ignoré, Jésus-Christ l'a revêtu de la formalité de son consentement divin, l'a confirmé, l'a sanctionné de l'autorité de sa divine parole, et l'a érigé en loi dans l'ordre spirituel du salut.

En parlant de la mère des Machabées, saint Augustin a dit que cette femme héroïque devint plus féconde en offrant, en consacrant elle-même ses sept enfants à la mort que lorsqu'elle les enfanta à la vie. Car, par cet acte de foi sublime, ayant confirmé tous ses conationaux dans la vraie religion, elle ne perdit ses enfants, selon la nature, que pour devenir mère de tout un peuple selon l'esprit (1). Or c'est, dit l'abbé Rupert, une belle figure de Marie. Car en offrant de plein gré son unique Fils à la mort et en le perdant dans la douleur, elle devint, elle aussi, une mère plus féconde que lorsqu'elle le conçut dans la sainteté et l'enfanta dans la joie. Car, pour un Fils dont elle fut privée, elle obtint plusieurs fils. Elle livra Jésus-Christ à la mort, et par lui et en lui elle engendra à la vie le peuple

(1) « Fœcundior virtutibus quando filii passi sunt quam fœtibus « quando nati sunt. »

fidèle ; elle devint la mère heureuse non-seulement de Jean, mais de tous les chrétiens (1).

En lui disant donc : Femme, voilà votre fils, ce fut comme si Jésus-Christ lui eût dit : « Femme, — car dans ce moment j'oublie que vous êtes ma tendre mère pour ne voir en vous que la femme par excellence, la femme forte, la femme sublime, la femme héroïque, la femme parfaite que j'ai fait annoncer et exalter dans mes Écritures, *Mulier.* — Femme, voyez-vous là, Jean? Il est pur, il est saint, il est courageux, il est fidèle, il ne rougit pas de mes ignominies et de mes peines ; et il est, par conséquent, tout vivant de la vie de ma grâce. Or c'est le type des enfants dont vous, dans ce moment, devenez la mère : enfants vivants de la vie de la grâce eux aussi, parce qu'eux aussi seront purs, saints, fidèles, et ne rougiront pas de mon nom, de mon Évangile, de ma religion. Votre cœur est transpercé par les clous qui déchirent mes membres ; votre âme partage et l'amour de mon divin Père, et les peines de mon corps, et les opprobres de ma personne. Entrés en société d'amour avec mon divin Père par votre généreuse charité, et en société de supplices avec moi par votre profonde désolation, entrez-y donc encore avec moi et avec mon Père en société de mystère, de grandeur et de prodiges. Aimant le monde avec mon Père ; souffrant, vous aussi, pour le monde avec moi, votre Fils, vous êtes féconde de ma fécondité et de la fécondité de mon Père. Les enfants qui naissent de l'amour infini

---

(1) « Suis in cruce doloribus hoc etiam promeruit ut non solum « Joannis, sed et omnium credentium mater diceretur et esset. »

de mon Père et de mes peines infinies naissent encore de vous. Par la même raison qu'ils sont à mon Père et à moi, ils sont à vous; vous aussi les engendrez dans votre amour et dans votre douleur. Ces enfants, à vous, ne naîtront pas, ils sont nés déjà, et voyez-en dans Jean le type et le modèle; *Ecce filius tuus*. Ces enfants sont plusieurs, sont innombrables, et en même temps ils ne sont qu'un seul, parce que la communauté de mes fidèles, mon Église, n'est qu'un seul corps dont je suis le Chef et eux les membres, et vous, mère de leur Chef, par cela même vous êtes leur mère; *Filius tuus*. Mais en même temps, en un seul, ils seront plusieurs, ils seront innombrables; ce seront tous ceux qui croiront en moi. C'est là la race nombreuse que vous enfantez, dans ce moment, comme un seul enfant. Dieu en est le père, moi je suis leur frère aîné, le Rédempteur, et vous la mère; *Mulier, ecce filius tuus*. »

O fécondité des douleurs de Marie! O enfantement de la mère de Dieu, d'autant plus fécond qu'il est plus douloureux! O transfixion de son tendre cœur très-précieuse pour nous! C'est dans ce cœur que nous avons été régénérés par son amour! O sein, ô cœur, ô tabernacle du Fils de Dieu, ô arche de salut des fils des hommes! O gloire, ô bonheur des vrais chrétiens! En passant par ce cœur, enveloppés dans cet amour, nous sommes menés du monde terrestre et corporel au monde spirituel et divin.

DEUXIÈME PARTIE.

SENTIMENTS DE MARIE A L'ÉGARD DE L'ÉGLISE, ET DE L'ÉGLISE A L'ÉGARD DE MARIE.

8. Jésus-Christ faisant son testament sur la croix, et nous laissant, à titre de legs, Marie pour Mère, aussi bien que Dieu pour Père.

Mais voici encore un autre titre, non moins sacré pour nous à la filiation de Marie.

D'après saint Paul, Jésus-Christ, en mourant, a fait son testament. Et saint Ambroise, en commentant cette grande pensée de saint Paul, nous dit : Voulez-vous savoir ce qu'a fait Jésus-Christ, à quoi il pensait, de quoi il s'est occupé pendant les trois heures qu'il a passées sur sa croix? O excès d'incompréhensible amour! rassasié d'opprobres, abreuvé de fiel, au comble de ses angoisses et de ses douleurs, il ne méconnaît pas les hommes qui lui font subir un traitement si horrible et si cruel! Et, près de mourir, il déclare ses dernières volontés en leur faveur. Il dispose de tout ce que son divin Père a mis en son pouvoir. Père aussi généreux que tendre, il divise son héritage à ses enfants, n'oubliant aucun d'eux, pas même les plus ingrats et les plus rebelles. Il rédige et il dicte, avec toutes les formalités d'usage, son testament public et privé (1).

Rien ne manque, en effet, aux conditions d'un véritable testament. D'un côté, c'est le mourant qui le prononce; de l'autre côté, tous ceux en faveur de qui il

(1) « Condebat in cruce Dominus non solum publicum, sed et do-« mesticum testamentum. »

est prononcé, dans l'attitude d'acceptants, y sont présents dans la personne de leurs procureurs et de leurs fondés de pouvoirs. Les soldats romains représentent le peuple gentil; les habitants de Jérusalem sont là pour le peuple juif; les saintes Marie jouent le rôle de tous les justes, saint Jean de tous les innocents, les larrons de tous les pécheurs, Madeleine de tous les pénitents. Tous les peuples, tous les sexes, tous les hommes, quels que soient leur condition et l'état de leur âme, assistent à cet acte solennel qui est fait pour tous. Mais saint Jean soutient encore, poursuit saint Ambroise, un autre rôle très-important, le rôle de notaire public, de grand chancelier de l'Église, recevant et enregistrant les paroles du Seigneur, et en même temps le rôle de témoin qui les confirme, témoin bien digne d'un si grand Testateur (1).

En effet, après avoir rédigé, dans son sublime Évangile, ce précieux et divin testament de notre amoureux Père; après avoir attesté que cet auguste testateur est vraiment mort, saint Jean a mis tout cela en forme d'acte public, d'instrument authentique; il y a apposé sa signature, et il a déclaré, sous la foi du serment, qu'il n'a écrit que ce qu'il a vu de ses propres yeux et entendu de ses propres oreilles, et que son témoignage est sincère, véridique et fidèle : *Et qui vidit testimonium perhibuit; et scimus quia verum est testimonium ejus* (*Joan.*, XXI).

Or, d'après saint Jean même, l'un des articles de ce

---

(1) « Testabatur in cruce Dominus, et testamentum suum condebat Joannes, dignus tanto Testatore testis. »

testament de notre divin Sauveur est la disposition que Jésus-Christ a faite de sa propre mère en la destinant pour mère à tous ses disciples, et la disposition qu'il a faite de tous ses disciples en les destinant pour fils à sa propre mère : *Ecce filius tuus, ecce mater tua.*

Marie ne nous aurait donc réellement pas enfantés par son amour et par ses douleurs qu'elle n'en serait pas moins notre véritable mère, et nous ne serions pas moins ses véritables enfants, en vertu de la disposition testamentaire de notre aimable et généreux Sauveur.

Car, en disant à Jean : « Voilà votre mère, » c'était nous dire : « Je vous avais promis, vous devez vous en souvenir, que je ne vous aurais pas laissés orphelins sur cette terre ; *Non relinquam vos orphanos.* Or, le temps est venu de réaliser cette parole, d'accomplir cette promesse. En vous recommandant tous à mon divin Père, en vous déposant tous dans ses bras comme si vous étiez mon propre esprit, mon âme, comme si vous étiez moi-même ; *Pater, in manus tuas commendo Spiritum meum* (Luc.) ; je vous laisse pour père mon propre Père ; et vous aurez en lui un père nouveau qui vous aura régénérés à la vie, à défaut d'Adam, votre ancien père, qui ne vous avait engendrés que pour la mort. Mais tout cela ne suffit pas à mon amour. Si je m'arrêtais là, vous resteriez toujours orphelins du côté de la mère, ne pouvant plus regarder, invoquer comme votre mère l'ancienne mère Ève, qui, elle aussi, vous a donné la mort en vous enfantant à la vie. Afin donc que vous ayez aussi une nouvelle mère, comme vous allez avoir un nouveau père,

je vous laisse, je vous destine pour mère ma propre Mère, comme je vous laisse, je vous destine pour père mon propre Père. Et la voilà en Marie cette mère qui vous manquait, cette mère que je vous donne, cette mère à laquelle je vous confie et vous recommande. *Ecce mater tua;* et qui vous dédommagera de la mère ancienne qui vous a perdus. Ainsi un père et une mère vous sont assurés pour la vie spirituelle, comme vous avez eu un père et une mère pour la vie corporelle. Mais ces nouveaux parents que mon amour vous lègue ne vous feront jamais défaut, ne mourront jamais; vous les trouverez toujours à vos côtés; vous pourrez, et pendant la vie et au moment de la mort, vous jeter dans leurs bras, et vous y serez toujours bien reçus. Ils vous accueilleront, ils vous embrasseront, ils vous aimeront comme si vous étiez moi-même; car je vous ai cédé ma place auprès d'eux, ou bien je vous ai identifiés, unis tous en moi-même; et dès lors ils ne pourront pas s'empêcher de vous regarder, de vous traiter comme leurs propres fils, comme si vous étiez moi-même.

C'est ainsi que j'ai pourvu à tous vos besoins, que je vous ai assuré toute espèce de consolation. C'est ainsi que je me suis dépouillé de tout en votre faveur, que je vous ai tout légué. C'est ainsi que je n'ai plus rien à vous donner, que je vous ai tout donné, même ce que j'avais de plus cher, mon propre Père et ma ma propre Mère. C'est ainsi que mon héritage est complet, que mon testament est clos, et que tout est consommé. *Consummatum est.* Il ne me reste plus qu'un souffle de vie; prenez-le, je vous le donne aussi; et

vivez de ma mort, et soyez riches de mon bien et heureux de mon amour. » Et ainsi disant il baissa la tête, et rendit l'esprit. *Et inclinato capite tradidit spiritum.*

9. Efficacité des paroles adressées par le Seigneur à Marie et à Jean; et sentiments qu'elles créèrent dans le cœur de la Mère et du disciple. Amour de l'Église pour Marie. Il n'a sa source que dans ces paroles de Jésus-Christ.

Mais remarquons encore que ce précieux testament tire une importance toute particulière de la grandeur du personnage qui l'a fait. Un testateur qui n'est qu'un homme peut bien en mourant recommander un ami à son propre père et à sa propre mère; il peut bien dire à sa mère : « Je vous recommande cet ami; regardez-le comme votre propre fils; » et dire à l'ami : « Je vous recommande ma mère; regardez-la comme votre propre mère. » Mais, tout en manifestant ces volontés et ces désirs, ce testateur ne peut pas créer, ne peut pas faire naître, par ses paroles, des sentiments maternels dans le cœur de sa mère à l'égard de l'ami qu'il lui recommande, ni des sentiments filiaux dans le cœur de l'ami à l'égard de la mère qu'il lui confie. Et, hélas! de pareils désirs, de pareilles volontés des testateurs humains trop souvent sont oubliés; trop souvent ils demeurent des désirs inefficaces et stériles; trop souvent ils ne restent que sur le papier testamentaire, pour attester de la sollicitude de celui qui les a émis, et de l'insensibilité de ceux à qui ils ont été adressés.

Mais le testament de Jésus-Christ est le testament d'un homme qui en même temps est Dieu; et par con-

séquent c'est l'acte d'un testateur dont la volonté toute-puissante produit tout ce qu'elle veut; dont la parole thaumaturge accomplit tout ce qu'elle nomme; dont les désirs sont des réalités, et les mots sont des créations.

En prononçant donc, non pas du ton de l'homme qui supplie, mais du ton de Dieu qui commande, ces grandes paroles : « Femme, voilà votre enfant; Disciple, voilà votre mère ; » il opéra une révolution complète dans le cœur de la mère et dans celui du disciple. Ces paroles se répétèrent d'un écho puissant et efficace dans ces deux cœurs, et y opérèrent et y réalisèrent des prodiges conformes à leur signification. Marie sentit, au même instant, se former en elle un cœur de mère pour l'Église, et Jean ou l'Église un cœur d'enfant pour Marie. Ils se sentirent tous les deux remués jusqu'au fond de l'âme, élevés, retrempés et formés tout d'un trait à des sentiments en harmonie avec la nouvelle charge qu'ils venaient de recevoir.

Marie se trouva au même instant impressionnée, investie des sentiments de la plus tendre des mères à l'égard de l'Église; et l'Église, représentée par Jean, se trouva à son tour saisie, pénétrée des sentiments du plus affectionné, du plus dévoué des fils à l'égard de Marie. Et c'est ce que l'Évangile a exprimé par ces mots : « Et depuis cette heure-là le disciple reçut Marie comme une chose qui lui était propre et qui était entièrement à lui; *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua*; c'est-à-dire que c'est dès ce moment que l'Église entra en possession de l'amour maternel de Marie, et Marie de l'amour filial de l'Église.

Voilà donc la date véritable de l'amour de l'Église pour Marie. Cet amour n'est pas né à Rome, mais à Jérusalem. Cet amour ne jaillit pas du Vatican, mais du Calvaire. Cet amour n'est pas d'hier, n'est pas du moyen âge, mais il date de la même heure où Jésus-Christ mourut sur la croix; il remonte à l'heure même de la naissance de l'Église, au pied de la croix; *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua.*

Cela vous explique ce fait que l'hérésie ne peut contester sans se mettre en opposition flagrante avec tous les monuments des antiquités chrétiennes; ce fait, dis-je, que les premiers siècles du christianisme ont été plus fervents pour Marie que les siècles suivants, et que les Pères du temps des Apôtres et de leurs disciples, saint Denis l'Aréopagite, par exemple, saint Ignace martyr, saint Irénée, le grand docteur des Gaules, ont été plus emphatiques en parlant de la sainte Vierge que les Pères qui leur ont succédé.

Aux catacombes de Sainte-Agnès, qu'on fouille en ce moment à Rome, et dont l'antiquité remonte au premier siècle de la foi de la ville éternelle, on trouve partout, sur tous les murs, sur tous les autels, des images de Marie, l'enfant Jésus dans ses bras : preuve sans réplique d'abord de l'ancienneté du culte des images sacrées en général et de la dévotion, du zèle, de l'amour, en particulier, des premiers chrétiens, de l'Église primitive, pour Marie.

En second lieu, cet amour de l'Église pour Marie n'est pas superficiel et stérile, mais profond et efficace. Voyez combien de fêtes l'Église a instituées, combien de pratiques elle a consacrées, combien de

prières elle a rédigées, combien de communautés religieuses elle a autorisées en l'honneur de Marie. Voyez le culte qu'elle lui rend, les titres qu'elle lui prodigue, la confiance avec laquelle elle l'invoque, la tendresse avec laquelle l'Église salue Marie tous les jours et à toutes les heures du jour. Voyez le goût, le bonheur, les transports avec lesquels l'Église célèbre les fêtes de Marie, rappelle ses grandeurs, défend ses priviléges, exalte ses mérites, implore sa protection!

Enfin cet amour de l'Église pour Marie, si ancien, si actif, est aussi universel et commun à tous les peuples restés sincèrement chrétiens. Dans l'ancien monde et dans le monde nouveau, chez les vieux fidèles et chez les fidèles récemment convertis, chez les Églises grecques comme chez les Églises latines, chez les nations civilisées et chez les nations qui ne font que sortir du sein de la barbarie, chez tous les vrais chrétiens, chez toutes les âmes vraiment catholiques, de tous les temps et de tous les lieux, on trouve les mêmes sentiments, le même cœur, la même dévotion, le même attachement, le même amour pour Marie.

Or, un tel amour de l'Église pour Marie, si ancien, si profond, si tendre, si industrieux, si constant et si vivace, malgré son vieil âge, ne s'explique pas par des raisons particulières et humaines. Le fanatisme et la superstition ont pu en abuser; mais ils n'ont pas pu le faire naître, et moins encore le faire subsister pendant dix-huit siècles en des contrées si éloignées les unes des autres et chez des peuples si différents entre eux par le langage, par les mœurs et par les degrés de leur civilisation. Il n'est pas donné à la superstition et au

fanatisme de produire des effets constants, uniformes et durables. Le prodige d'un pareil sentiment, produit par de pareilles causes, serait encore plus grand et plus incompréhensible que le prodige qui l'a réellement engendré, et que l'orgueil aveugle et stupide de l'incrédulité et de l'hérésie se refuse d'admettre. Cet amour de l'Église pour Marie est donc le reflet de l'esprit de Jésus-Christ lui-même, qui, étant resté dans l'Église et avec l'Église, est l'âme, la vie, la lumière de l'Église, lui inspirant non-seulement la foi aux mêmes doctrines, mais aussi le zèle et l'amour pour les mêmes pratiques de piété et de religion.

C'est l'effet de cette grande parole prononcée au Calvaire, et qui, ayant donné à Marie un cœur de mère pour l'Église, a donné aussi à l'Église un cœur de fille pour Marie. C'est ce mot de « fille » qui explique tout, qui dit tout, qui autorise tout : aucune marque de tendresse et d'amour ne pouvant paraître excessive entre fille et mère.

Ainsi, comme les hommes ne naissent à la vie naturelle qu'en vertu de cette grande parole du Dieu créateur, qui, depuis six mille ans, se répète d'un écho tout-puissant dans toute l'humanité : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre ; » de même les fidèles ne naissent à la vie morale de l'amour de Marie qu'en vertu de cette grande parole du Dieu rédempteur qui, depuis dix-huit siècles, se répète d'un écho tout-puissant dans l'Église : « Femme, voilà votre Fils; Disciple, voilà votre mère. » Et c'est en vertu de cette parole divine que l'Église est toujours à Marie, comme Marie est toujours à l'Église ; et qu'elle est, après Jésus-

Christ, le bien de l'Église, la gloire de l'Église, l'amour, les délices de l'Église; *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua.*

Mais les belles et douces paroles de notre divin Sauveur, que nous venons d'expliquer, donnent encore lieu à deux réflexions pratiques que je veux bien vous développer, afin que cette homélie soit, pour ceux qui m'écoutent, un sujet d'édification en même temps qu'elle est un sujet d'instruction.

10. Les mêmes paroles de Jésus-Christ sont une loi. Tout vrai chrétien est et doit être l'enfant dévoué de Marie. Stupidité des hérésiarques qui blâment le culte que l'Église rend à Marie. Misère de leur prétendue religion.

Faites attention d'abord, mes frères, à ce que notre adorable Sauveur a mis de majesté et de grandeur dans l'ineffable élocution de son amour, que nous venons de méditer. Le mot « Voilà, *Ecce*, » n'est pas un mot de supplication, mais un mot d'autorité, de puissance et d'empire. En disant donc à Marie : « Femme, voilà votre Fils, » et à Jean : « Disciple, voilà votre Mère, » Jésus-Christ n'a pas seulement énoncé un désir, mais il a fait une loi; il n'a pas seulement parlé en maître de Jean, en fils de Marie, en homme, mais il a ordonné, il a commandé en Seigneur, en Roi, en Dieu. Ce fut leur dire : « Femme, en tant que votre fils, je vous demande; mais, en tant que Fils de Dieu, en même temps, je vous ordonne de regarder, d'aimer mon Église comme votre fille : *Mulier, ecce filius tuus.* Et vous aussi, mes disciples bien-aimés, qui allez former mon Église, sachez que moi, votre Seigneur et votre Maître, je veux, je vous

commande, à vous aussi, de regarder, d'honorer Marie comme votre mère. C'est ma volonté. Vous l'aurez pour entendue; vous vous y conformerez; et il en sera toujours ainsi, et pas autrement. »

Or, il s'ensuit de là que l'amour filial envers Marie est l'une de ces lois morales que Dieu avait promis d'écrire, à l'époque de la rédemption, dans le cœur des vrais disciples du Rédempteur : *Dabo legem meam visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam* (*Jerem.*, XXXI, 33); et que, par conséquent, tous ceux qui n'éprouvent pas dans leur cœur des sentiments d'amour filial pour Marie sont étrangers à cette délicieuse loi, et ne sont pas des vrais disciples de Jésus-Christ.

Ah! comprenons-le bien; la même grâce qui nous fait catholiques ou vrais disciples de Jésus-Christ nous forme à l'amour de Marie. Il n'y a pas de catholicisme véritable sans le culte affectueux de Marie; comme il n'y a pas de vrai culte de Marie hors du catholicisme.

Jésus-Christ ayant dit à Jean, son disciple bien-aimé : « Voilà votre mère, » il a empreint dans le cœur de tous ses véritables disciples bien-aimés ce sentiment de tendresse, cet instinct d'amour, cet empressement de zèle, cette inclination à la confiance, à l'égard de Marie, que les enfants éprouvent envers leur mère; en sorte qu'au moment où l'on devient vrai disciple de Jésus-Christ et son bien-aimé, on devient aussi un fils affectueux pour Marie, s'attachant à Marie comme à sa propre mère; *Ex illa hora accepit eam discipulus in sua*; et que ces deux qualifications de « disciple bien-aimé du Seigneur » et « d'enfant

dévoué à Marie » sont devenues deux choses corrélatives, inséparables, se prouvant l'une par l'autre, et ne pouvant subsister l'une sans l'autre (1). Tous ces prétendus chrétiens, qui ne sont pas, à l'égard de Marie, dans ces dispositions du cœur que la parole puissante du Fils de Dieu a créées dans le cœur de ses vrais disciples, et dont il a fait une marque de distinction de ses vrais disciples d'avec ceux qui ne le sont pas; tous ces prétendus chrétiens, élevés à l'école de Calvin ou de Jansénius, qui se scandalisent du culte que l'Église catholique rend à Marie, qui crient contre les pratiques de dévotion, de vénération, de confiance et d'amour par lesquelles les vrais fidèles honorent Marie; tous ces prétendus chrétiens qui n'aiment pas Marie, qui la jalousent, au contraire, qui la dédaignent, et, tranchons le mot, qui la haïssent, ne sont donc pas de vrais disciples, des disciples bien-aimés du Sauveur, ils ne sont pas de vrais chrétiens, tout vrai chrétien, tout vrai disciple bien-aimé du Seigneur

---

(1) Cela vous explique ce phénomène qui, pour être bien singulier et bien touchant, n'en est pas moins vrai : que tout infidèle qui embrasse le vrai christianisme, tout incrédule qui vient à la vraie religion, tout hérétique qui rentre dans la vraie Église, se sent tout à coup saisi des sentiments les plus doux et les plus tendres envers Marie. C'est que par le baptême ou par leur réconciliation avec l'Église, en devenant vrais disciples, disciples bien-aimés de Jésus-Christ, ils reçoivent toutes les grâces habituelles, tous les sentiments propres à cet état; et l'une de ces grâces est la filiation de Marie, et l'un de ces sentiments est l'amour, le respect filial envers Marie, que Jésus-Christ a érigé en loi et dont il a fait l'une des conditions indispensables, l'un des caractères propres de ses vrais disciples bien-aimés; *Dicit discipulo quem diligebat : « Ecce mater tua. »*

étant et devant être, en vertu de la loi qu'en a faite Jésus-Christ lui-même, l'enfant dévoué de Marie.

Ils peuvent être des Pierre reniant leur divin maître, des Thomas ne voulant pas croire en lui, des disciples l'abandonnant, et même des Judas le trahissant et le vendant à ses ennemis; mais tant qu'ils restent dans ces dispositions sataniques à l'égard de Marie, quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils disent, ils ne sont pas, ils ne seront jamais des Jean, le disciple fidèle de Jésus-Christ qui n'a jamais quitté d'un seul pas son divin maître, qui l'a toujours aimé, et qui était aimé, chéri par lui et appelé son bien-aimé; *Discipulus quem diligebat Jesus.*

Par cela même que rien sous leur sein gauche ne palpite, ne tressaille au nom de Marie, et qu'ils ne sentent pas Marie; par cela même que rien ne les attire vers Marie, ne les attache à Marie, ils ne sont pas ses fils, ils ne sont pas de sa race et de sa descendance. Or, en dehors de cette race sainte de Marie, qui remonte à Marie par Jésus-Christ, il n'y a que la race du serpent. Par cela même donc que ces ennemis personnels de Marie n'appartiennent pas à la race de Marie, ils appartiennent à la race du serpent.

C'est pénible pour nous de le dire. Nous ne voudrions pas articuler une pareille flétrissure contre nos frères séparés. Mais le moyen de croire qu'il en soit autrement en présence des textes formels des Livres saints que nous venons d'expliquer. N'est-ce pas Dieu lui-même qui a dit qu'une inimitié irréconciliable aurait toujours existé entre ces deux races? Faire donc la guerre à la race de la FEMME, particulièrement à

cause de la femme même qui en est le chef, c'est se déclarer pour la race opposée, c'est se déclarer appartenant à cette dernière race, partageant l'esprit du serpent, faisant cause commune avec lui, c'est se déclarer son descendant et son enfant.

Sans doute que le christianisme ne consiste pas seulement, il s'en faut, dans une dévotion enthousiaste pour Marie. Mais comme la respiration, dit le docteur Saint-Germain, n'est pas la vie, mais l'indice et le signe certain de la vie, de même l'amour, la dévotion pour Marie ne constituent pas à eux seuls le vrai disciple de Jésus-Christ; mais c'est le signe, l'indice qu'on est de sa suite, qu'on appartient à son école, qu'on est son disciple.

Ainsi ne vous laissez pas tromper, mes frères, par les modernes pharisiens, à des exceptions près, aussi faux et aussi hypocrites que les pharisiens du judaïsme; ne vous laissez pas tromper par leurs sophismes, par leurs critiques, par leurs railleries, par leurs blasphèmes contre le culte que l'Église catholique rend à Marie.

A les entendre, ils ne condamnent ce culte que dans l'intérêt de la pureté du christianisme, de la gloire de Dieu et de l'honneur de Jésus-Christ, toutes choses auxquelles, d'après eux, le culte que les catholiques rendent à Marie porte sérieusement atteinte. N'en croyez rien, mes frères, je vous en supplie. Ce rôle menteur est bien souvent l'effet de la plus déplorable ignorance du vrai esprit du christianisme, et plus souvent encore n'est qu'un calcul de l'orgueil, un masque de l'hypocrisie et de l'erreur. La dévotion à Marie est

dans l'esprit et dans la lettre de l'Évangile, et elle y est parfaitement conforme. C'est l'Évangile qui nous assure que Jésus-Christ, assis sur la chaire de la croix, a ordonné, de la manière la plus claire, la plus précise et la plus formelle que Marie doit regarder Jean, ou tous les disciples de Jésus-Christ ressemblant à Jean et représentés par Jean, comme ses enfants; et que ces disciples doivent, à leur tour, honorer et aimer Marie comme leur mère. C'est la signification la plus logique, la plus simple, la plus naturelle de ces touchantes paroles du Seigneur : « Femme, voilà votre fils; Disciple, voilà votre mère; » et elles ne peuvent pas admettre d'autre signification.

Enfin, ce ne sont que les doctrinaires de toutes les nuances de l'hérésie, ce ne sont que les maîtres de toutes les sectes rebelles à l'Église, ce ne sont que les philosophes protestants et les protestants philosophes, ce ne sont que tous les incrédules, tous les ennemis de toute religion qui font concert de blâmes, de censures et de blasphèmes contre les démonstrations simples, naïves, pieuses de l'amour des peuples catholiques pour Marie. Or, à coup sûr que ces malheureux ne sont pas de vrais disciples, des disciples bien-aimés de Jésus-Christ. Il n'est donc pas étonnant qu'ils n'éprouvent rien de ces doux sentiments envers Marie que les vrais disciples de Jésus-Christ éprouvent et doivent éprouver, d'après la loi que Jésus-Christ en a faite et publiée sur le Calvaire.

Ils ne sont donc pas à écouter, mais à plaindre, ces censeurs, dans leurs emportements sacriléges, dans leurs plaisanteries de mauvais goût contre la piété ca-

tholique à l'égard de Marie! Ils croient y voir mieux que les autres, et ils sont aveugles. Ils se croient maîtres, et il n'y a pas de petite femme sachant son catéchisme qui ne soit en état de leur donner des leçons sur le véritable esprit de l'Évangile. Laissons-les donc avec leur prétendue religion de l'esprit, et tenons-nous à notre religion du cœur. Laissons-les avec leur religion du respect, et tenons-nous à notre religion de l'amour. Laissons-les avec leur religion du Sinaï, et tenons-nous-en à notre religion du Calvaire. Laissons-les avec leur prétendue religion de la Bible et du raisonnement, religion étrangère à toutes les douces émotions de l'âme, à tous les sentiments délicats du cœur; religion indifférente comme l'examen, froide comme la raison, sombre comme le doute, dure comme l'erreur, vide comme le néant, déchirante comme le remords, funeste comme le désespoir; religion, enfin, qui ne leur laissera jamais comprendre tout ce qu'il y a de délicieux pour le juste, de consolant pour le pécheur, d'honorable pour le chrétien, de glorieux pour l'homme d'avoir la Mère de Dieu pour sa mère; et en répandant des larmes sur un tel aveuglement, sur une telle misère de ces âmes égarées, continuons par la ferveur de nos sentiments, par la fidélité et la constance de notre culte envers Marie, à goûter les douceurs, les délices, les charmes de la piété catholique, qui est la vraie piété, puisqu'elle est la fleur de la vraie religion.

11. On n'est enfant de Marie qu'autant qu'on est vrai disciple de Jésus-Christ, semblable à saint Jean par la pureté des mœurs et le courage de la foi. Nécessité de ne pas séparer la dévotion à Marie de l'imitation de ses vertus et de l'accomplissement de tous les devoirs du chrétien.

Mais la doctrine que je viens d'expliquer donne lieu à une autre conclusion encore; c'est-à-dire que, comme on n'est pas vrai disciple de Jésus-Christ si l'on n'est pas enfant dévoué à Marie, de même on n'est pas vrai enfant de Marie si l'on n'est pas disciple bien-aimé de Jésus-Christ. Car c'est en indiquant saint Jean que le Seigneur a dit à Marie : « Femme, voilà votre Fils. » Et par là il a déclaré que les vrais fils de Marie sont ceux seulement qui ressemblent à Jean par la pureté de leurs mœurs et par leur constante fidélité à Jésus-Christ.

Saint Jean d'abord était innocent, était vierge, était pur, et, d'après les Pères, c'est le mérite de son innocence, de sa pureté, de sa virginité qui lui valut, de la part du Fils de Dieu, l'insigne honneur de recevoir en dépôt le Tabernacle vivant de Dieu sur la terre, la plus auguste Relique, le Trésor le plus précieux, sa propre Mère; *Matrem virginem virgini commendavit* (*Beda, ex sancto Hieronymo et aliis*).

C'est donc en vain que même le catholique redoublerait ses pratiques de dévotion envers Marie s'il n'accompagne pas ces pratiques par l'observance de la chasteté de son état, la plus belle des vertus de l'Évangile, la fleur de la vie chrétienne, la première des lois des vrais disciples de Jésus-Christ. Le catholique qui sépare la dévotion de Marie de l'observance de la chasteté n'est pas un vrai disciple de Jésus-Christ; et, par

conséquent, il n'est pas non plus le chrétien que Marie doit regarder comme son enfant. Le jeûne du samedi, l'office de la Vierge, le chapelet, la médaille, le scapulaire sont d'excellentes choses lorsqu'elles marchent ensemble avec l'accomplissement exact de tous nos devoirs. Mais séparées de la pratique de ces devoirs, elles peuvent bien nous exposer à de grandes méprises et à de déplorables illusions; mais elles ne pourront pas nous sauver. Marie ne compte au nombre de ses fils cadets que ceux dont la vie est conforme aux doctrines, aux lois de son fils aîné, Jésus-Christ.

En second lieu, saint Jean porta jusqu'à l'héroïsme sa fidélité envers son divin maître. Il ne se sauva pas, comme ses collègues, lors de l'arrestation du Seigneur. Il ne le quitta pas un seul instant, il ne le perdit jamais de vue pendant sa passion. Et voyez avec quel courage, debout auprès de la croix, il brave la cruauté des soldats, la fureur des bourreaux de Jésus-Christ, et partage ses douleurs, et s'honore, se glorifie de ses humiliations et de ses opprobres! Heureux s'il pouvait aussi partager sa mort, en donnant sa vie pour lui! Son intrépidité et son dévouement, sa ferveur et sa piété ne sont surpassés que par l'intrépidité, le dévouement, la ferveur, la piété de Marie, dont cet heureux disciple fait son modèle avant de l'avoir pour mère, et imite ses exemples avant d'en posséder l'affection. Et c'est cette sainte fierté de la croix, c'est cette constance et ce courage qui lui ont valu encore l'honneur d'être l'unique apôtre témoin de la mort du Sauveur du monde, l'historien, le dépositaire et l'exécuteur de ses dernières volontés.

C'est donc en vain aussi que même le catholique suit en secret certaines pratiques de dévotion envers Marie si en public il cache sa foi, et rougit d'appartenir à Jésus-Christ et d'être chrétien. O malheureux hypocrites de l'incrédulité et du vice, mille fois plus lâches et plus méprisables aux yeux de Dieu que les hypocrites de la foi, de la piété et de la vertu! C'est une lâcheté, sans doute, que d'affecter dans les paroles une foi qu'on n'a pas dans le cœur, d'emprunter à la sainteté les apparences d'une vertu qu'on désavoue, qu'on dément par les plus honteuses actions! Mais c'est une lâcheté encore plus grande que de se vanter d'excès qu'on n'a pas commis, que de se montrer indifférent, incrédule même, tandis qu'on croit au fond du cœur. Afficher la vertu pour s'en honorer, c'est mal; mais afficher le vice pour plaire au monde, c'est encore pis : c'est plus que de la lâcheté, c'est de l'apostasie, c'est du sacrilége. Et quel sacrilége plus grand et plus honteux que celui de ne pas avoir le courage de la foi, tandis qu'on a le courage de la politique; que de rougir d'être homme de l'Église, tandis qu'on ne rougit pas d'être homme de secte, homme de coteries, homme de partis; que de suivre de tristes maîtres en philosophie, tandis qu'on ne veut pas de maître en religion; que de confesser l'homme et de ne renier que Dieu?

Hélas! Jésus-Christ a dit qu'il rougira, à son tour, devant son divin Père, de ces lâches chrétiens qui auront rougi de lui devant le monde; qu'il les désavouera, les rejettera du nombre de ses disciples; et dès lors Marie aussi ne pourra pas les compter parmi ses enfants.

Comprenons donc bien, mes frères, l'esprit de la

vraie dévotion envers Marie, d'après l'esprit de l'Évangile, et ne séparons pas ce que Jésus-Christ a uni, le respect et l'amour d'enfants envers Marie d'avec la fidélité, la docilité, l'obéissance de vrais disciples envers Jésus-Christ. Aimons et honorons Marie en enfants, car elle nous aime en mère, comme ses Benjamins ou les enfants de sa douleur : *Filios doloris mei* (*Genes.*, XXXV). Mais en lui rendant le culte de mère qui lui est dû, d'après l'ordre formel de Jésus-Christ; *Ecce mater tua;* soyons aussi dociles à ses inspirations. Célébrons ses grandeurs; mais imitons aussi ses exemples. Récitons ses louanges et ses prières; mais pratiquons aussi ses vertus. Ayons confiance dans sa protection; mais soyons aussi fidèles et bien-aimés disciples de son Fils. C'est à ces conditions qu'elle voudra bien nous regarder, nous aider, nous défendre, nous aimer comme ses enfants; et c'est aussi à ces conditions qu'admis dans le ciel et présentés par Jésus-Christ à cette auguste mère, nous l'entendrons répétant à Marie : « Femme, voilà votre fils; *Mulier, ecce filius tuus;* » et nous disant, à nous : « Voilà votre mère; *Ecce mater tua;* » et qu'en compagnie d'un tel père, Dieu, d'une telle mère, Marie, d'un tel frère, Jésus-Christ, nous serons heureux pour toute l'éternité. Ainsi soit-il.

APPENDIX

A L'HOMÉLIE PRÉCÉDENTE.

Les soins de Marie pour l'Église naissante.

On vient de voir que Jésus-Christ, ayant associé Marie à toutes ses peines, ne l'a pas aussi associée à sa mort, et n'a pas permis qu'elle mourût de la transfixion de son âme, comme il est mort du crucifiement de son corps. Mais savez-vous pourquoi? C'est qu'il avait promis de ne pas laisser orpheline son Église; *Non relinquam vos orphanos.* Et par conséquent, dit l'Interprète, il a laissé sa Mère lui survivant, afin qu'elle fût le centre d'union et de ralliement des apôtres et des disciples qui formaient l'Église; afin qu'elle les consolât dans leur affliction, les raffermît dans leur inconstance, leur donnât des conseils dans leurs anxiétés, et les instruisît, les dirigeât, les encourageât en tout, en vraie mère de l'Église; *Relicta fuit a Christo, ut lapsos apostolos colligeret, afflictos solaretur, titubantes solidaret, anxiis consuleret, eosque per omnia dirigeret, instrueret, animaret* (*A Lapide, in Matth.*).

En effet, c'est Marie, ajoute le même interprète, qui réunit dans le Cénacle les apôtres que la peur des Juifs, après la capture du Seigneur, avait dispersés. C'est elle qui, par l'espérance du pardon, remonta l'esprit de Pierre, abattu par la pensée de son reniement. Ce fut elle qui, par la foi dans la résurrection de leur divin maître, rassura les apôtres, que sa mort avait complétement bouleversés; *Unde ipsa apostolos a Christo capto diffugientes collegit. Petrum, ob negationem pusillanimem, spe veniæ erexit; discipulos, ob mortem Christi turbatos, fide resurrectionis confirmavit* (*Ibid.*).

C'est par la même raison qu'en remontant au ciel le Fils de Dieu laissa Marie encore pendant douze ans sur cette terre; c'est-à-dire, poursuit Cornélius à Lapide, afin que cette mère divine, en qualité de vicaire de la tendresse de Jésus-Christ pour l'Église, fût le soutien de l'Église, l'institutrice des apôtres et la consolatrice des fidèles; *Hac de causa Christus matrem sibi superstitem esse voluit, ut quasi sui vicaria, columen esset Ecclesiæ, doctrix apostolorum, consolatrix fidelium* (*Ibid.*).

Et un autre interprète dit encore que le Fils de Dieu ressuscité, en retournant à son divin Père, a laissé encore pour quelque temps dans ce monde sa propre mère, comme la nourrice de l'Église encore enfant, encore au berceau, afin qu'elle l'alimentât de son lait mystérieux, et l'échauffât de son amour; *Ut Ecclesiam lactaret et foveret, matrem suam reliquit ei nutricem* (*Apud Cornelium a Lapide*).

Au fait, Marie, par l'efficacité de ses prières, par la sainteté de ses exemples et par la solidité de sa doctrine, nourrit, de son vivant, l'Église, l'épouse encore petite de son Fils, comme jadis elle avait nourri de son lait virginal Jésus-Christ enfant, l'époux de l'Église; *Oratione, exemplo, doctrina filii sui sponsam nutrivit, quæ jam virgineo lacte parvulum Ecclesiæ nutriverat sponsum* (*Ibid.*).

Oh! qu'ils sont donc à plaindre ceux qui s'étonnent, qui se scandalisent de la tendresse de l'Église pour Marie! Ils ne savent donc pas, ou ils ne veulent pas savoir que, dans l'absence corporelle de Jésus-Christ, c'est Marie qui prit soin de l'Église, en véritable mère, que c'est pour cela que les apôtres et les disciples lui obéissaient comme à leur maîtresse, l'aimaient et l'honoraient comme leur mère; et que le souvenir de ces bienfaits que Marie répandit sur l'Église et de la reconnaissance de l'Église pour Marie est resté toujours vivant dans l'Église; *Christo corporaliter absente, Maria Ecclesiæ curam materna sedulitate suscepit. Proinde apostoli et discipuli eam ut matrem et magistram obsequio et amore sunt prosecuti* (*Ibid.*).

C'est encore bien singulier qu'on ne tienne pas compte à Marie des belles et touchantes révélations qu'elle fit à l'Église naissante et que l'Église ne put apprendre que d'elle et par elle. En effet, saint Joseph étant mort depuis longtemps et les vieux parents de saint Jean-Baptiste aussi, Marie seule a pu instruire les évangélistes de son mariage avec saint Joseph, des doutes de cet époux vierge qui ont été une confirmation éclatante de la virginité de l'épouse; du discours de l'Ange au moment de l'annonciation; de la conception et de la naissance du Précurseur; de la visite que Marie fit à sainte Élisabeth, des circonstances de la naissance du Sauveur, de l'adoration des bergers et des mages, de sa circoncision, de sa présentation

au temple, de sa fuite en Égypte, de la cruauté d'Hérode et de tous les délicieux mystères de la sainte enfance du Seigneur. C'est elle qui nous a conservé, en les dictant aux écrivains sacrés, son propre cantique, aussi bien que les cantiques de Zacharie et de Siméon, ces trois pièces d'une poésie toute divine, si remplies de mystères, et que l'Église répète tous les jours et qui font les délices de l'Église.

Ce n'est donc qu'à Marie qu'a fait particulièrement allusion l'évangéliste saint Luc lorsqu'il a dit, au commencement de son évangile, « que tout ce qu'il y a rapporté, il l'avait appris par les personnes qui furent les premiers témoins et qui jouèrent le plus grand rôle « dans la vie du Sauveur; *Sicut tradiderunt nobis qui ab initio « ipsi viderunt et ministri fuerunt sermonis.* » Enfin ce fut Marie qui instruisit les historiens sacrés non-seulement des plus grands mystères, mais encore du style dans lequel il les ont racontés. Ce style des Évangélistes donc, si magnifique, si sublime dans sa naïveté, ce style reflet fidèle de l'auguste personnage qui fait le sujet de l'Évangile, parce que ce style n'est que la sagesse divine dans la simplicité de la lettre, comme Jésus-Christ était le Fils de Dieu dans l'enveloppe de l'homme; ce style si délicieux, si au-dessus de tout ce qui a été écrit par l'homme et par conséquent si manifestement divin; ce style si rayonnant de vérité et si ravissant de douceur, ce style, lumière de l'âme et en même temps baume céleste de toutes les plaies du cœur; ce style, dis-je, n'a eu pour modèle que le langage de Marie, le dialecte de son esprit et de son cœur.

C'est là la pensée de saint Bernard lorsqu'il a dit que la conception miraculeuse du Précurseur ne fut, avant toute autre personne, révélée à Marie qu'afin qu'elle *pût ensuite mieux en instruire les évangélistes* et leur en attester la vérité. Car on savait que personne n'avait été mieux qu'elle instruite dès le commencement de tous les mystères de l'Évangile et que personne ne connaissait mieux qu'elle les secrets de Dieu; *Ideo conceptus Joannis Mariæ est annuntiatus, ut ipsa melius postmodum scriptoribus Evangelii reseraret veritatem, quæ plene de omnibus, a principio, fuerat instructa mysteriis. Ipsa conscia secretorum Dei.* C'est aussi la pensée de saint Bonaventure, appelant Marie la MAITRESSE DES MAITRES, le docteur DES ÉVANGÉLISTES eux-mêmes; *Magistra magistrorum, magistra evangelistarum.*

Lucius Dexter, dans sa Chronique, que saint Jérôme a traduite du grec, affirme que Marie présidait toujours le collége apostolique, et s'y faisait admirer par la sagesse de ses conseils et par les lumières de sa doctrine; et que les Apôtres n'entreprenaient rien de grave que sur les conseils et la direction de Marie; *Consilio et doctrinæ luce collegio præsidet apostolico; nihilque grave faciunt illi quod non ejus consilio ductuque gerant* (*Ad annum* XXXV). Et c'est sur le témoignage de cet ancien écrivain que le docteur Sylveira a dit, lui aussi, que Marie siégeait toujours au milieu des Apôtres, afin de les éclairer tous par sa présence et par sa parole; *Sedebat in medio Apostolorum, ut sua præsentia et suis verbis cunctos illuminaret.*

L'abbé Rupert soutient que toutes les fois que les Apôtres eurent besoin de quelques éclaircissements et de quelques témoignages en confirmation des sens bibliques que le Saint-Esprit leur avait appris, ils ne reçurent ces éclaircissements et ces témoignages que des lèvres religieuses de Marie; *Apostoli quidquid supplementi vel testimonii ad confirmandos sensus quos a Spiritu sancto acceperant ex religioso Mariæ ore perceperunt.*

Le même docteur et avec lui de Castro, Canisius et Cornélius à Lapide, sont d'avis que la grande question *des rites judaïques* qu'on voulait imposer aux convertis du paganisme, question au sujet de laquelle les Apôtres étaient divisés d'opinion, ne fut résolue que sur la décision qu'en donna l'auguste Vierge, que tous regardaient comme la maîtresse de l'Église; *Beata Virgo quasi magistra omnem hanc quæstionem solvit.* Voilà donc ce que Marie a été, ce qu'elle a fait à l'enfance de l'Église, et voilà ce qui lui a valu, de la part de l'Église, les titres glorieux de REINE DES PATRIARCHES, de REINE DES PROPHÈTES et de REINE DES APÔTRES.

Remarquons enfin que ce sont les Évangélistes qui nous ont appris qu'à Bethléhem les saints rois ne retrouvèrent l'enfant Jésus qu'avec Marie; *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus* (*Matth.*, II); qu'au Calvaire Jésus-Christ n'accomplit notre salut qu'en présence de sa mère, debout au pied de la Croix; *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus;* qu'au Cénacle le Saint-Esprit ne descend sur les Apôtres qu'autant qu'ils y sont réunis en prières avec Marie, la mère de Jésus; *Ibi omnes erant unanimiter perseverantes in oratione, cum* MARIA

MATRE JESU (*Act.*, I). Voilà donc les trois plus grands mystères du christianisme, la naissance et la manifestation de Jésus-Christ au monde, sa mort précieuse et la descente du Saint-Esprit sur l'Église, ne s'accomplissant qu'en présence de Marie et avec son concours et sa coopération. Or, qu'est-ce que tout cela, si ce n'est la leçon la plus claire, pour tous les chrétiens, qu'il ne faut jamais séparer le culte de Marie du culte de Jésus-Christ, puisque Jésus-Christ ne s'est jamais séparé d'elle en accomplissant ses plus grands mystères?

C'est donc à l'école de l'Évangile que l'Église a appris à rendre à Marie un culte tout particulier, le culte le plus honorable après celui qn'elle rend à Jésus-Christ, à la vénérer, à l'aimer au-dessus de tout, après Jésus-Christ; à l'invoquer comme sa mère et sa médiatrice auprès de son fils; après avoir, elle l'Église, invoqué Jésus-Christ comme son médiateur auprès de son Père. O malheureux chrétiens, qui, élevés à l'école de Calvin, l'ennemi personnel de Jésus-Christ et de sa divine mère, trouvez de l'exagération et même de la superstition dans cette conduite de la vraie Église envers Marie, commencez donc par effacer de l'Évangile ces passages où la coopération de Marie dans le grand mystère du salut du monde est si clairement annoncée. Il ne vous reste d'autre moyen d'avoir raison. Mais alors que devient votre prétendu respect pour la parole de l'Évangile?

NEUVIÈME HOMÉLIE

LES SAINTES FEMMES AU TOMBEAU DU SEIGNEUR RESSUSCITÉ,

OU

LE BONHEUR DES PETITS.

(Matth., XXVIII; Marc, XVI; Luc, XXIV; Joann., XX).

« *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis;*

« Vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et ne les avez révélées qu'aux petits (*Matth.*, XI, 25). »

INTRODUCTION.

1. Les PETITS selon l'Évangile; les révélations divines leur sont exclusivement réservées. Les saintes femmes au tombeau du Seigneur preuve de cette vérité. Sujet et importance de cette homélie.

AYANT un jour appelé un petit enfant, et l'ayant placé au milieu de ses disciples, le divin Sauveur leur dit : « En vérité, je vous l'assure, si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux : *Et advocans Jesus parvulum, statuit eum in medio eorum. Et dixit: « Amen dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* (*Matth.*, XVIII).

Par ces graves et importantes paroles, nous savons

donc bien, mes chers frères, que les PETITS DE L'ÉVANGILE ne sont autres que ces âmes nobles et généreuses qui deviennent par vertu ce que les enfants sont par nature, humbles d'esprit et dociles de cœur ; et que ces petits sont les êtres heureux auxquels le Dieu Père révèle les plus grands mystères, les plus hautes vérités qu'il cache aux hommes, orgueilleux de leur prudence et de leur sagesse : *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.*

Ne vous étonnez donc pas, mes frères, de ce que, comme l'Évangile d'aujourd'hui vient de vous l'apprendre, ce n'est qu'aux femmes qu'a été faite la première révélation du grand mystère de Jésus-Christ ressuscité ; et que ce sont les femmes qui en ont été les premiers témoins, les premiers apôtres, les premiers évangélistes.

Ce n'est certainement pas que la femme soit un être plus noble que l'homme et qu'elle vaille mieux que l'homme aux yeux de Dieu, mais c'est parce que *les femmes de l'Évangile* ont été, en général, plus humbles, plus dociles, plus fidèles, plus généreuses que les hommes de l'Évangile. Ayant donc mieux mérité, il est bien naturel qu'elles aient été mieux récompensées. Car ce n'est pas à la prééminence du rang, à la supériorité du talent, à la noblesse du sexe, mais c'est à l'humilité et à la docilité de l'esprit, c'est à la pureté, à la simplicité et à la générosité du cœur que Dieu aime à se révéler, à se communiquer, à se donner ; ce sont là les vrais titres, les titres uniques qui donnent droit à la singularité de ses dons, à l'abondance de ses miséricordes, à la préférence de son

amour, aux tendresses de sa bonté : *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.*

C'est cette grande leçon, c'est ce délicieux mystère du BONHEUR DES PETITS SELON L'ÉVANGILE qui ressortent d'une manière toute particulière de l'histoire *des saintes femmes au tombeau du Seigneur ressuscité;* et je suis heureux, en vous expliquant aujourd'hui cette histoire, de vous entretenir du mystère de la résurrection sans sortir du sujet *des femmes de l'Évangile*, que j'ai choisi pour cette station.

Ah ! ces saintes et bienheureuses femmes sont elles-mêmes une prédication vivante, un magnifique évangile pour tout le monde. A leur école peuvent, mieux qu'ailleurs, s'instruire non-seulement toutes les femmes, mais aussi tous les hommes eux-mêmes. Elles nous montrent, mis en action, le vrai mérite de l'homme et ses récompenses de la part de Dieu. Elles nous apprennent la vraie science, la vraie sagesse, la science, la sagesse chrétiennes ; en un mot, tout l'Evangile, renfermé dans un court et simple récit, mais plein de charmes et de lumières, plein de grâces et de vérités ! Oh ! les graves et en même temps les touchantes et consolantes choses que j'ai à vous dire aujourd'hui ! Hâtons-nous donc d'entrer en matière, après avoir félicité Marie, la *femme de l'Évangile* par excellence, de la glorieuse résurrection de son fils : *Regina cœli, lætare*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

LE BONHEUR DES SAINTES FEMMES VOYANT LES ANGES.

2. Dévouement de la femme au Seigneur pendant sa passion. La femme de Pilate proclamant Jésus-Christ JUSTE. Courage des femmes l'accompagnant au Calvaire et assistant à sa mort.

L'UN des traits les plus édifiants de l'histoire évangélique est certainement le récit de la conduite admirable des femmes au temps de la passion et de la mort du Sauveur.

Ce fut beau vraiment de voir alors Pilate, avant de livrer Jésus-Christ à la mort, se laver les mains devant le peuple, et dire à haute voix : « Je suis innocent « du sang de CE JUSTE ; c'est à vous d'en répondre : « *Accepta aqua, lavit manus, coram populo dicens* : « *Innocens ego sum a sanguine JUSTI HUJUS* : « *vos videritis* (*Matth.*, XXVII, 24.). » C'est ainsi que le Dieu, qui se joue de la volonté perverse des hommes, qui la plie, à son gré, quand il veut et comme il veut, et la fait servir à ses desseins, se plut à ce que son Fils fût, d'une manière si solennelle, déclaré juste et innocent, au moment même où il allait mourir comme un criminel. Mais rappelons-nous, mes frères, que ce fut Claudia Procula (1) qui fit dire à Pilate, son époux,

---

(1) Dans la chronique de Lucius Dexter (*an.* 34), il est dit que la femme de Pilate s'appelait Procula : *Uxor Pilati Procula*. Nicéphore (*lib.* 7, *c.* 30) l'appelle PROCULA lui aussi, ainsi que le Ménologe des Grecs et l'Évangile de Nicodème, qui tout apocryphe qu'il soit, ne renferme pas moins, comme le remarque Cornelius à Lapide, bien des choses vraies et édifiantes : *Quod licet apocryphum multa tamen vera probaque continet* (*In* XXVII *Matth.*).

en plein tribunal : « Ne vous mêlez pas de ce qui touche à ce juste ; car j'ai été aujourd'hui étrangement tourmentée en songe à cause de lui : *Sedente autem illo pro tribunali, misit ad eum uxor ejus, dicens : « Nihil tibi et Justo illi; multa enim passa sum hodie per visum propter eum (ibid.,* 19). » Ainsi Pilate n'appelle Jésus-Christ LE JUSTE, *Justi hujus*, qu'après que sa femme lui a fait savoir que Jésus-Christ est le JUSTE PAR EXCELLENCE ; *Justo illi.* Ainsi Pilate ne fait que répéter le même mot que sa femme lui a mis sur les lèvres. Et ce magnifique et éclatant témoignage que l'innocence du Messie reçoit de la bouche du juge même qui le condamne, avant d'être formulé par l'homme, était sorti des lèvres et du cœur d'une femme, et a été inspiré par elle, suggéré par elle (1). Ainsi c'est la femme qui, avant l'homme, reconnaît la sainteté et la justice de Jésus-Christ et la proclame. Ah ! ne vous étonnez pas de cela, dit saint Augustin. C'est la femme qui fait amende honorable du mal qu'elle a causé à l'homme. Au commencement du monde, c'est par la femme que l'homme a été attiré à l'infidélité et à la mort ; et pendant la passion du Seigneur, c'est la femme qui rappelle l'homme à la foi, au salut et à la vie (2).

---

(1) « Saint Hilaire, Origène, saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostôme, Euthymius, Théophylacte et bien d'autres pensent que ce fut le Saint-Esprit qui fit connaître en vision à la femme de Pilate que Jésus-Christ était juste et saint, et qu'il était le Messie. Ainsi, c'est à une femme qu'a été faite la première révélation du mystère de Jésus-Christ parmi les Gentils.

(2) « In nativitate mundi, uxor ducit virum ad mortem ; in pas

Et remarquez bien, nous dit saint Chrysostôme, que cette femme, aussi intelligente qu'elle est zélée, ne communique pas en secret, à son époux, la révélation qu'elle vient de recevoir. Elle la lui apprend en public, par un message qu'elle lui adresse pendant que Pilate siégeait sur son tribunal, entouré des princes du sacerdoce, des scribes, des pharisiens et du peuple, afin que tout le monde en eût connaissance ; et par là cette femme confesse, évangélise devant tout le monde, prêche à tout le monde que Jésus-Christ est le Juste, le Messie, le Sauveur du monde (1).

Mais ce n'est pas le seul témoignage glorieux que le Sauveur ait reçu par des femmes au temps de ses plus grands opprobres. Les disciples, à une seule exception près, comme un troupeau auquel on vient d'enlever le berger, s'étaient débandés et avaient abandonné leur divin et aimable Maître aux mains de ses cruels ennemis. Personne, parmi tant d'hommes qui avaient été rassasiés, guéris, convertis par lui, n'ose se déclarer

---

« sione Christi, uxor provocat ad salutem (*Serm.* 121, *de Temp.*). »

(1) Il paraît, dit Cornelius à Lapide, que Claudia Procula était une femme honnête, pieuse et charitable, et que c'est en récompense de ses vertus qu'elle connut, par une révélation immédiate de Dieu, que Jésus-Christ était le Messie. Ce qui est certain c'est que cette femme fortunée a cru en Jésus-Christ, s'est faite chrétienne, et a été sauvée. Car Lucius Dexter le dit expressément en ces termes : *Procula, uxor Pilati, admonitâ per somnum, in Christum credit et salutem consequitur.* Le Ménologe des Grecs l'énumère dans le catalogue des SAINTS ; et le grand interprète que nous venons de citer, Cornelius à Lapide, pense qu'il est très-probable que Claudia, la femme chrétienne dont parle saint Paul dans sa seconde lettre à Timothée, n'est pas autre que Claudia Procula, la femme de Pilate.

pour lui. Pierre lui-même, qui avait juré de mourir en sa compagnie, au moment du danger le renie lâchement, et jure, au contraire, de ne pas le reconnaître et de n'avoir rien de commun avec lui. Or, par une admirable inversion de l'ordre naturel, dit Euthymius, pendant que les hommes tremblent, fuient et se dispersent, il n'y a que les femmes qui montrent du courage; pendant cette apostasie générale des hommes vis-à-vis de Jésus-Christ, il n'y a que les femmes qui se montrent envers lui constantes et fidèles (1).

On mène Jésus-Christ à la mort, comme le plus grand criminel. Jamais homme n'avait paru en un état de plus grande faiblesse, de plus grande humiliation, aux yeux des hommes. Écrasé sous le poids de sa croix, il marchait en marquant de chutes et de sang le chemin du Calvaire, tandis que ses bourreaux le poussent, le frappent, l'entraînent, le foulent aux pieds, comme le plus abject des êtres et que le peuple se moque de lui, le blasphème et paraît jouir de ses peines et insulter à sa douleur. Or, il n'y eut que les femmes, ses disciples, qui, — en prévenant la constance et la générosité des martyrs, et condamnant d'avance la lâcheté de ces chrétiens qui, même à présent, paraissent rougir de lui, et, pour plaire au monde, le renient aux yeux du monde, — osèrent partager les ignominies de sa croix, et qui le suivirent les larmes aux yeux et les lamentations sur les lèvres : *Et mulieres plangebant et lamentabantur eum*

---

(1) « Vide ordinem conversum : discipuli siquidem fugerunt; dis« cipulæ assistentes permanebant (*Expos.*). »

(*Luc.*, XXIII, 27). Il n'y eut que les femmes qui lui témoignèrent leur foi, leur respect et leur dévouement, et confessèrent en public le Seigneur pendant qu'il était l'objet de la haine et du mépris de tout le monde. Ah! elles ne se laissent effrayer ni par l'animosité des prêtres, ni par la fureur du peuple, ni par le pouvoir des juges, ni par la licence des soldats. Elles paraissent même provoquer, par leurs pleurs, la rage aveugle, la vengeance cruelle des ennemis de Jésus-Christ; et, par le spectacle de leur douleur, elles paraissent prononcer une condamnation publique contre l'injustice et la barbarie avec lesquelles on traitait Jésus-Christ, leur Maître. Rien, remarque un interprête, ne peut les éloigner de lui ni les décider à l'abandonner. Depuis le Prétoire jusqu'au Calvaire, elles ne l'ont pas un seul instant perdu de vue; elles l'ont suivi, désolées et pleurantes; et, enfin, elles vont assister à sa mort, heureuses d'admirer ses derniers exemples, d'entendre ses dernières paroles, de méditer ses derniers mystères, de recueillir son dernier soupir; prêtes à tout souffrir pour lui, et, s'il le faut, à mourir aussi pour lui (1).

Voyez-les, en effet : c'est Marie-Madeleine, c'est Marie Salomé, c'est Marie, femme de Cléophas et mère de Jacques, ce sont toutes les autres saintes femmes que le Seigneur avait guéries, converties, attirées à sa suite, qui, en suivant l'exemple et se groupant autour de l'auguste Vierge, mère du Sauveur, s'établirent

---

(1) « Nec ab eo intuendo, meditando et admirando Judæorum « metu et minis avelli potuerunt (*A Lap., in Matth.*). »

intrépidement sur la fière montagne, près de la croix, autant que l'insolence des soldats le leur permettait, les yeux fixés sur Jésus-Christ crucifié : *Erant autem ibi mulieres multæ a longe aspicientes* (*Marc.*, xv); et qui, comme d'après le texte grec, le remarque Cornelius à Lapide, s'occupèrent à contempler, avec un sentiment de compassion mêlé au chagrin, avec un sentiment de tendresse mêlé à la religion, cette scène de miséricorde, de douceur et de paix de la part de Jésus-Christ, et de rage infernale et d'une cruauté inouïe de la part de ses bourreaux. On le hait, elles le chérissent ; on l'insulte, elles l'honorent ; on le maudit, elles le bénissent ; on le blasphème, elles l'adorent.

Saint Luc (xxiv, 10) nomme, comme étant du nombre de ces femmes héroïques et sublimes, Jeanne, femme de Chusa, l'intendant de la maison d'Hérode, ce monstre de libertinage et de cruauté, chez lequel le divin Sauveur venait d'être méprisé par *toute la cour*, et renvoyé revêtu de la robe blanche, qui était le signe distinctif des fous. Voici donc la femme de celui qui venait, lui aussi, d'insulter le Seigneur comme fou l'adorant comme la sagesse même de Dieu; ainsi que Procula, la femme de celui qui fit crucifier Jésus-Christ comme un criminel, l'avait publiquement déclaré innocent.

3. Le corps du Seigneur incorruptible, même après la mort. Pieuse intention des saintes femmes de parfumer encore ce corps divin. Pourquoi la sainte Vierge ne s'est pas associée à elles dans la visite du tombeau.

On descend de la croix le corps sacré du Seigneur ; Joseph d'Arimathie, l'enveloppant d'un linceul, va

le déposer dans un tombeau nouveau. Et les saintes femmes, que font-elles? Oh! elles ne savent pas quitter un instant cet objet saint et chéri ; elles veulent se trouver près de lui jusqu'au dernier instant. Elles suivent Joseph jusqu'au sépulcre ; elles veulent tout voir, tout observer, comment le corps du Sauveur y est mis ; elles veulent s'assurer que rien ne manque à l'honneur et à la dignité de l'auguste corps de leur Seigneur : *Subsecutæ autem mulieres viderunt monumentum, et quemadmodum positum erat corpus ejus* (*Luc.*, XXIII, 55) ; afin, dit Bède, de pouvoir, plus tard, aller honorer encore ce divin corps et lui offrir les derniers hommages de leur religion (1).

Car ces âmes si pures, si pieuses et si dévouées à Jésus-Christ ne pensaient qu'à lui, ne s'occupaient que de lui, même mort, comme elles l'avaient nourri de leurs fortunes et suivi partout lorsqu'il vivait. En rentrant donc chez elles, elles n'eurent d'autre pensée que d'acheter et de préparer des aromates, des parfums, pour revenir embaumer encore le divin corps du Seigneur, ne leur paraissant pas l'avoir été assez : *Et revertentes emerunt et paraverunt unguenta et aromata, ut venientes ungerent Jesum* (*Luc.*, XXIII, 56 ; *Marc.*, XVI, 1).

Lorsque nous mourons, la corruption de notre corps commence dès l'instant même que l'âme s'en sépare ; dès cet instant il devient *cadavre*, du latin *cadaver*, c'est-à-dire, selon l'étymologie de ce mot, il devient

---

(1) « Ut scilicet, congruo tempore, possent ei munus suæ devo« tionis offerre (*Cat.*) »

de la *chair donnée en pâture aux vers* (CARO DATA VERMIBUS). Mais il n'en a pas été de même du corps de Jésus-Christ. Séparé de son âme bénie, — car sa mort fut une mort réelle, fut une véritable mort, — ce corps immaculé, étranger au péché, n'en demeura pas moins, ainsi que l'âme, intimement uni à la personne divine du Verbe, comme, lorsqu'on tire l'épée du fourreau, le fourreau et l'épée, momentanément séparés l'un de l'autre, n'en restent pas moins inhérents à la même personne, le fourreau au côté gauche, l'épée à la main droite de celui qui l'a dégaînée. Pourtant, hypostatiquement uni à la divinité, qui est essentiellement la vie, le corps du Seigneur, le SAINT DE DIEU par excellence, ne fut pas même un seul instant à l'état de cadavre, n'éprouva pas, ne pouvait pas éprouver, selon la prophétie, la corruption de la mort : *Nec dabis* SANCTUM TUUM *videre corruptionem* (*Psal.* XV). Il n'avait donc pas besoin d'onguents et d'aromes pour se conserver incorruptible et intact.

Mais cette belle doctrine, résultant nécessairement du mystère de l'Incarnation, n'était pas encore claire et distincte dans l'esprit des saintes femmes. Elles croyaient bien que le corps de leur Maître bien-aimé avait quelque chose de divin, puisqu'elles se proposèrent de l'honorer avec un culte religieux. Mais cette croyance était bien confuse et imparfaite, au point qu'elle leur laissait à penser qu'en redoublant les embaumements sur ce corps saint on l'aurait mieux conservé, et pour plus longtemps, dans son intégrité et dans sa beauté.

C'est dans cette pensée que, en revenant du tombeau où elles avaient vu renfermer le corps du Sei-

gneur, les saintes femmes allèrent acheter des baumes odoriférants, et les tinrent prêts pour le moment où il leur aurait été permis d'en parfumer ce corps divin. Elles savaient que Nicodème avait employé cent livres des aromes les plus précieux pour embaumer cette chair sacrée (*Joan.*, XIX) avant de l'envelopper dans le linceul neuf, dans les linges délicats que Joseph d'Arimathie avait apportés. Mais ce qui était plus que suffisant pour le besoin supposé d'éloigner la corruption de ce dépôt chéri ne l'était pas pour satisfaire la piété de leur cœur. Elles voulaient avoir leur part aux honneurs qu'on venait de rendre au corps de leur saint Maître, et lui donner cette dernière preuve de leur dévouement et de leur religion.

Il ne faut pas s'étonner que la sainte Vierge ne se soit pas trouvée dans cette pieuse compagnie, allant vénérer le corps de son fils. D'abord, ayant seule conservé, dans toute sa perfection, la foi de la résurrection de Jésus-Christ, la foi de l'Église, afin que cette foi parfaite ne manquât pas tout à fait dans l'Église, l'auguste Marie savait bien que le corps divin du Sauveur n'avait pas besoin d'onguents et de parfums, puisqu'il allait ressusciter. En effet, pendant que les saintes femmes allaient au tombeau, vers le point du jour, le Seigneur avait repris sa vie glorieuse, et, d'aprés l'opinion des Péres (1), il avait déjà apparu à sa sainte mère. Avant de se montrer aux autres après sa résurrection, il devait bien sa première visite à cette âme sublime qui avait cru, qui avait espéré, qui avait aimé,

(1) S. Ambrosius, *de Virginitat.*

qui avait souffert plus que tous les autres; à cette mère chérie que Jésus-Christ aimait au-dessus de tous les autres. Car jamais fils n'aima sa mère autant que Jésus-Christ aima Marie, comme jamais mère n'aima son fils autant que Marie aima Jésus-Christ.

4. La Madeleine allant au tombeau. Les prodiges qui avaient accompagné la résurrection du Seigneur. L'attitude de l'ange, consolante pour les justes, effrayante pour les méchants.

Le jour suivant étant le jour solennel du Sabbat, où toute œuvre corporelle était interdite, les saintes femmes se tinrent tranquilles par respect pour la loi : *Et Sabbato quidem siluerunt secundum mandatum* (*Luc.*, *ibid.*). Mais le premier jour férié du Sabbat (1), elles ne purent résister au pieux désir qui les attirait au saint tombeau où elles avaient laissé leur cœur.

Il paraît cependant que Madeleine, plus impatiente que les autres, parce qu'elle aimait plus que les autres, ne voulut pas attendre ses compagnes; et dès le matin, avant que les ténèbres de la nuit fussent dissipées, elle se rend au sépulcre : *Una autem Sabbati*, *Maria*

---

(1) Les Juifs commençaient à compter les jours de la semaine du jour du sabbat, qui était leur jour de fête; et ils disaient la *première*, la *seconde*, la *troisième*, etc., *férie du sabbat*, pour dire le *premier*, le *second*, le *troisième* jour de la semaine. En souvenir du grand mystère de la résurrection du Seigneur, qui s'est accompli le premier jour après le sabbat, ce premier jour est appelé parmi les chrétiens le jour *dominical* (le dimanche), ou le jour du Seigneur; et, par institution des apôtres, c'est le jour de fête des chrétiens. Aussi c'est de ce jour que nous encore commençons à compter les jours de la semaine et que notre semaine commence.

Magdalene venit mane, cum adhuc tenebræ essent, ad monumentum (*Joan.*, xx, 1). Mais quelle ne fut pas sa surprise et sa douleur en voyant qu'on avait ôté la pierre du tombeau, et que le corps du divin Maître n'y était plus! C'est que, ainsi que nous le rapporte un autre Évangéliste, au moment même où notre divin Sauveur ressuscité, en vertu de cette propriété de tout corps glorifié de pouvoir traverser les plus épaisses murailles sans les fendre, s'était lancé triomphant hors du sépulcre sans en briser les portes, comme il avait en naissant, dit saint Augustin, franchi le sein de sa divine mère sans en altérer la virginité (1), un grand tremblement de terre se fit, et l'ange du Seigneur, descendu du ciel, s'approchant du tombeau, en avait, d'un coup de pied, fait sauter et en avait lancé à une grande distance la grosse pierre qui le fermait et s'était assis sur cette pierre : *Et ecce terræ motus factus est magnus. Angelus enim Domini descendit de cœlo, et accedens revolvit lapidem; et sedebat super eum* (*Matth.*, xxviii, 2), paraissant dire, d'après saint Jérôme, d'un air de dédain à la mort : O mort, où donc est ta victoire (2)?

Le vêtement de cet ange, poursuit l'Évangéliste, était de la blancheur éclatante de la neige, son visage plus redoutable et plus menaçant que la foudre : *Erat autem aspectus ejus sicut fulgur, et vestimentum ejus sicut nix* (*Ibid.*, v. 3). Imaginez donc, mes frères, la sur-

---

(1) « Sicut ex intactis matris visceribus, salva virginitate processit. »

(2) « Revolvit lapidem, quasi dicens : Ubi est, mors, victoria tua (*in Matth.* xxxviii)? »

prise, l'effroi, l'horreur des soldats, gardiens du tombeau, en voyant en même temps de si grands phénomènes et autant de prodiges : la terre qui tremble, la pierre qui saute, le sépulcre qui s'écroule, la lumière qui les éblouit, l'ange qui les darde de ses yeux. L'Évangile dit que, saisis de frayeur, ils devinrent comme morts : *Præ timore autem ejus exterriti sunt custodes et facti sunt velut mortui* (*Ibid.*, v. 4); et que, aussitôt qu'ils revinrent de l'épouvante qui les avait frappés, s'enfuyant à toutes jambes vers la ville, ils allèrent annoncer aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé : *Quidam de custodibus venerunt in civitatem, et nuntiaverunt principibus sacerdotum omnia quæ facta fuerant* (*Ibid.*, v, 11). C'est pour cela que Madeleine trouve le tombeau ouvert, vide, et abandonné.

Oh! que ce récit est beau, est magnifique dans sa simplicité! Chaque circonstance a ici un sens profond ; chaque mot est un mystère. Les Pères de l'Église nous aideront à connaître ces sens, à pénétrer ces mystères.

Il est dit que l'ange est apparu assis sur la pierre du tombeau. Oh! que cette circonstance est importante! Cet esprit céleste, dit Sévérien, qui, n'étant pas capable de lassitude, est cependant assis sur la pierre du tombeau comme le premier précepteur du mystère de la résurrection, comme le premier docteur de la foi, nous annonce, dès ce moment, la stabilité du dogme chrétien, l'une des plus grandes garanties de sa vérité pour ceux qui croient ; et nous apprend que les fondements de cette foi, sur lesquels Jésus-Christ va édifier son Église, sont, dès ce moment, assis sur une pierre que

rien ne pourra jamais ébranler, et qui ne changera, ne bougera jamais (1).

Il est dit encore que la figure de l'ange était menaçante, paraissant tout foudroyer autour de lui, tandis que son vêtement était blanc comme la neige : *Erat autem aspectus ejus sicut fulgur, vestimentum autem ejus sicut nix.* Or, par le mot « la foudre, » dit saint Grégoire, l'Évangéliste a voulu indiquer le frissonnement de la peur; par le mot « la neige, » la joie caressante que la blancheur inspire. C'est donc à juste raison que l'ange témoin, l'ange évangéliste de la résurrection du Seigneur, apparaît terrible par son regard et attrayant par ses vêtements, afin que dans cet ange, qui aujourd'hui terrifie les réprouvés et caresse les âmes pieuses, nous sachions qu'un jour le Dieu tout-puissant se montrera aussi doux et aimable pour les justes qu'il sera redoutable pour les pécheurs (2).

Les soldats étaient là, non, comme y étaient les saintes femmes, pour honorer le Seigneur par les hommages de leur piété, mais comme des ennemis animés d'un sentiment de malveillance et de cruauté.

---

(1) « Sedebat, cui nulla inhæret lassitudo, ut fidei doctor, ut « resurrectionis magister, sedebat supra petram ut soliditas sedentis « daret credentibus firmitatem. Ponebat angelus super petram fun- « damenta fidei, super quam Christus erat Ecclesiam ædificaturus « (*In Cat. in Matth.*). »

(2) « In fulgure terror timoris est, in nive blandimentum candoris. « Quia vero omnipotens Deus est terribilis peccatoribus et blandus « justis, recte testis resurrectionis angelus et in fulgure vultus et in « candore habitus demonstratur, ut de ipsa sua specie et terreret « reprobos et mulceret pios (*Homel.* 21, *in Evang.*). »

Il n'est donc pas étonnant que le même ange, le même ministre de Dieu, qui vient de foudroyer et de terrifier les soldats, ait, comme on va le voir, encouragé et consolé les femmes, ne leur parlant que le langage de la confiance et de la douceur (1).

C'est encore bien avec raison, ajoute le savant Rabbanus, que l'Évangéliste nous dit que les gardiens du tombeau restèrent cloués là comme des hommes morts. Ils étaient vraiment morts par rapport à l'esprit bien plus que par rapport au corps, puisqu'ils n'avaient pas voulu croire le dogme vivifiant de la résurrection du Seigneur (2).

Enfin, la circonstance même du renversement de la pierre renferme un mystère. L'ancienne loi avait été écrite sur la pierre. La pierre renversée et le tombeau ouvert aujourd'hui signifient donc, d'après le vénérable Bède, que l'ancienne loi est abolie, et que les grands mystères de la vie et de la mort du Seigneur, qui jusqu'ici étaient demeurés enveloppés sous le voile des figures et des rites de la loi mosaïque, deviennent, dès ce jour, clairs, manifestes et accessibles à tout le monde (3)

N'ayant donc pas aperçu le corps du divin maître, Madeleine revient à la hâte sur ses pas, et va tout droit

(1) « Custodiebant enim crudelitatis studio, non pietatis obsequio. « Hinc angelus percellit impios, alloquitur pios (*Severian.*). »

(2) « *Facti sunt velut mortui;* quia resurrectionis veritatem cre- « dere noluerunt. »

(3) « Revolutio lapidis reserationem insinuat sacramentorum « Christi, quæ velamine litteræ legis tenebantur. Lex enim lapide « scripta est. »

trouver Pierre, comme chef de l'Église, et Jean, le disciple bien-aimé du Seigneur, et leur dit d'un air consterné et effaré : « Les scélérats! ils ont même enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons pas où ils l'ont mis : *Vidit lapidem sublatum a monumento. Cucurrit ergo, et venit ad Simonem Petrum et ad alium discipulum quem amabat Jesus, et dicit illis : Tulerunt Dominum de monumento, et nescimus ubi posuerunt eum* (*Joan.*, XX, 1 et 2). »

5. Les autres saintes femmes allant au tombeau du Seigneur. Vision de l'ange et explication des circonstances de cette apparition. Son discours aux femmes.

En attendant, les autres saintes femmes, à la première lueur du jour, avaient, elles aussi, à leur tour, pris le chemin du tombeau sacré, lorsqu'une pensée parut les arrêter. « Nous n'avons pas réfléchi, se disent-elles, que le monument est fermé par une énorme pierre; qui trouverons-nous donc pour nous aider à ôter cette pierre de l'entrée du sépulcre? *Valde mane una sabbatorum veniunt ad monumentum, et dicebant ad invicem : Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti? Erat quippe magnus valde* (*Marc.*, XVI, 2, 3, 4). » Mais elles n'avaient pas fini de se faire cette question qu'en regardant de loin, le soleil étant déjà levé, elles s'aperçurent aussi que la pierre avait été enlevée du tombeau, et que l'entrée en était ouverte à tout le monde : *Orto jam sole, et respicientes in monumentum viderunt revolutum lapidem* (*Ibid.*, 2 et 4).

Elles y entrent donc avec un sentiment de religieux respect et de recueillement profond. Mais elles n'ont fait qu'un pas dans le monument que les voilà reculant

pleines de surprise et de frayeur. Car, au lieu du corps sacré du Seigneur qu'elles cherchaient, elles ne virent qu'un ange assis à la droite, vêtu d'une robe blanche resplendissante et rayonnant de lumière et de beauté : *Et introeuntes in monumentum, non invenerunt corpus Domini Jesu. Viderunt juvenem sedentem in dextris, coopertum stolà candidà, et obstupuerunt* (*Marc.*, v. 5; *Luc.*, XXIV, 3). C'était l'ange gardien du tombeau, temple véritable, tabernacle auguste, ciboire saint consacré par la présence réelle du corps du Seigneur, uni à sa divinité. Ainsi, il n'y a pas de doute, dit Cornelius à Lapide, que plusieurs anges soient restés là, à la garde du sépulcre, et que, pendant les trois jours que le corps du Seigneur y est demeuré, ils y aient adoré ce corps sacré, qui, tout séparé qu'il était de l'âme, n'en était pas moins uni hypostatiquement à la divinité (*In Matth.*).

Mais les autres circonstances de cette apparition de l'ange que l'Évangéliste enregistre avec tant de soin, ont, elles aussi, de mystérieuses significations.

Il est dit que cet ange était assis à la droite du tombeau; et savez-vous pourquoi? parce que la droite c'est la vie éternelle, comme la gauche c'est la vie du temps. Puisque donc notre divin Rédempteur allait, par sa résurrection, changer sa vie mortelle pour la vie immortelle, il était très-raisonnable, dit saint Grégoire, que l'ange évangéliste de ce grand mystère apparût assis à la droite (1).

---

(1) « Quid per sinistram, nisi vita præsens? quid per dexteram, « nisi vita perpetua designatur? Quia igitur Redemptor noster jam

Il est dit encore que cet ange était revêtu d'une robe resplendissante : *In veste splendenti.* C'est que cette robe, dit Sévérien, n'éclatait pas par des couleurs terrestres, mais par une lumière céleste dont un jour éclateront les corps des justes ; le prophète ayant dit : « Il sera habillé de lumière comme d'un vêtement (1). »

Enfin, l'ange n'apparaît pas avec la figure d'un vieillard ou celle d'un enfant, mais avec la figure d'un jeune homme au plus beau de l'âge, pour nous indiquer, dit le même Père, que la résurrection ne connaît ni la faiblesse de l'enfance ni la caducité de la vieillesse (2). C'est pour cela qu'il est dit aux justes dans les Livres saints : Comme l'aigle, vous aussi, vous verrez votre jeunesse renouvelée : *Renovabitur velut aquila juventus tua.* Et saint Jérôme dit aussi que cet ange, apparaissant sous la figure d'un jeune homme, est un sujet de consolation pour les justes qui craignent la mort, parce qu'il leur rappelle la beauté de la vie à laquelle ils doivent s'attendre au jour de leur résurrection (3).

Mais poursuivons cette délicieuse narration. A la vue de cet ange, les saintes femmes, consternées et tremblantes, abaissèrent leurs yeux par modestie mêlée au respect, et semblèrent vouloir se retirer : *Dum mente*

« præsentis vitæ corruptionem transierat, recte angelus, qui nun-« tiare perennem ejus vitam venerat, in dextra sedebat. »

(1) « *In veste fulgenti* cœlesti luce, non colore terreno, dicente « propheta : *Amictus lumine sicut vestimento.* »

(2) « Non senem, non infantem, sed jucundam vident ætatem, quia « nescit resurrectio senectutem. »

(3) « Hic juvenis formam resurrectionis timentibus mortem os-« tendit. »

consternatæ essent de isto, cum timerent et declinarent vultum in terram (*Luc.*, 4 et 5) (1). Mais le héraut du ciel les arrête et les rassure, car du ton de la plus grande familiarité et de la plus grande douceur, il leur parle ainsi : « N'ayez pas peur, vous dont je connais les pures et saintes intentions qui vous amènent ici : *Respondens autem Angelus dixit illis : Nolite timere, vos* (*Matth.*, XXVIII, 5). Vous êtes venues chercher Jésus le Nazaréen, qui a été crucifié, n'est-ce pas? Mais que vous êtes simples de vouloir trouver Celui qui vit parmi les morts! je vous dis qu'il n'est plus ici (2) ; il est ressuscité, ainsi qu'il vous l'avait prédit lorsque vous étiez encore en Galilée. Ne vous avait-il pas dit qu'il fallait

---

(1) D'après le vénérable Bède, nous devons croire que les anges assistent d'une manière toute particulière à la consécration du mystère du corps du Seigneur, à la Messe, comme ils environnaient jadis ce même corps divin déposé au tombeau. Nous aussi, lorsque nous nous disposons à célébrer les mystères célestes, nous devons donc, à l'exemple de ces femmes de l'Évangile, abaisser le front avec la plus grande humilité, en nous rappelant que nous ne sommes que terre et poussière ; et cela non-seulement à cause de la profonde révérence qui est due à l'oblation sacrée du corps du Seigneur, mais à cause des anges qui y sont présents. *Quomodo, posito in sepulcro Corpore Domini, Angeli astiterunt, ita etiam, tempore consecrationis mysterii Corporis Christi, assistere sunt credendi. Nos ergo, exemplo devotarum mulierum, quoties mysteriis cœlestibus appropinquamus, tum propter angelicam præsentiam, tum propter reverentiam sacræ oblationis, cum omni humilitate vultum in terram declinare debemus, nos cinerem et terram esse recolentes.*

(2) Il n'est pas ici, dit saint Grégoire, par la présence de son corps, quoiqu'il soit partout par la présence de sa majesté divine. *Non est hic per præsentiam carnis, qui tamen nusquam deest per præsentiam majestatis.*

que le Fils de l'Homme fût livré entre les mains d'hommes pécheurs, et qu'il fût crucifié et qu'il ressuscitât le troisième jour? Vous devriez bien vous ressouvenir de tout cela. » C'est vrai, répondirent les saintes femmes; et nous nous souvenons bien de ces paroles du Seigneur. Eh bien, reprit l'ange, il vient de tenir sa parole, il vient d'accomplir sa promesse : *Scio enim quia Jesum Nazarenum, qui crucifixus est, quæritis. Quid quæritis viventem cum mortuis? Non est hic, sed surrexit, sicut dixit. Recordamini qualiter locutus est vobis, cum adhuc in Galilæa esset, dicens : Quia oportet Filium hominis tradi in manibus hominum peccatorum, et crucifigi, et die tertia resurgere. Et recordatæ sunt verborum ejus* (*Matth.*, 6; *Luc.*, 6, 7 et 8). Ne craignez donc rien, poursuit l'ange; approchez et venez voir le lieu où le Seigneur a été déposé; et puis hâtez-vous d'aller dire à ses disciples, et particulièrement à Pierre, qu'il est ressuscité. Voilà qu'il va vous précéder en Galilée (1). Vous le verrez certainement là, je vous le prédis; et d'ailleurs ne vous l'a-t-il pas prédit lui-même? *Nolite expavescere. Venite et videte locum ubi positus erat Dominus. Et cito euntes dicite discipulis*

---

(1) Par ce mot *Galilée* il ne faut pas entendre, dit un ancien commentateur (JOARIUS *Epis. Conimb. apud Barradium*, DE APPARITIONE CHRISTI IN MONTE GALILÆÆ, cap. 6), la province de ce nom; mais la montagne voisine du mont des Oliviers, où les Galiléens s'étaient bâti une ample habitation pour y demeurer quand leurs affaires les appelaient à Jérusalem, et qui par cela même s'appelait la montagne de Galilée. C'est donc là que Jésus-Christ fait annoncer à ses Apôtres qu'il se trouvera avant eux pour les rendre témoins de la vérité de sa résurrection.

suis et Petro quia surrexit et ecce præcedet vos in Galilæam. Ibi eum videbitis. Ecce prædixi vobis sicut dixit vobis (*Matth.*, 6, 7; *Marc*, 6 et 7).

6. Beau témoignage que les anges ont rendu à la divinité de Jésus-Christ. L'ange s'entretenant avec les saintes femmes figure de la bonté avec laquelle Dieu se révèle aux petits. Explication d'un mot de l'ange consolante pour les vrais serviteurs de Dieu : ils n'ont rien à craindre; c'est aux méchants à trembler.

C'est avec cette touchante bonté qu'a parlé à nos saintes femmes ce même ange de Dieu qui venait de frapper de la majesté de son regard les gardiens du tombeau. Mais que d'instructions, de consolations et de charmes ne se trouvent pas dans ce discours du Messager de Dieu! Arrêtons-nous-y quelques instants; tâchons de le comprendre et d'en faire, nous aussi, nos délices. Est-il possible d'abord qu'un ange, un des nobles habitants du ciel, ait voulu s'entretenir avec tant de familiarité avec de simples femmes que les grands, les sages de la terre ne daigneraient pas même honorer d'un regard? Et pourquoi pas? Cet ange est le ministre de ce Dieu de bonté qui, ainsi que l'Écriture sainte l'atteste, aime de préférence à se révéler aux âmes simples et à s'entretenir avec elles : *Et cum simplicibus sermocinatio ejus* (*Prov.*, III). Pourquoi donc l'ange aurait-il dédaigné de s'entretenir avec de telles âmes, lui serviteur, avec lequel, comme nous allons le voir tout à l'heure, n'a pas dédaigné de s'entretenir son divin maître lui-même? Ainsi, jadis, ce furent les simples bergers de Bethléhem qui apprirent les premiers, de la bouche de l'ange, la naissance du Sauveur; et maintenant ce sont de simples femmes de Jérusalem

qui apprennent les premières, de la bouche des anges, elles aussi, sa résurrection. Les Apôtres verront, eux aussi, Jésus-Christ ressuscité, afin de pouvoir, comme témoins oculaires, attester au monde ce grand mystère; mais, la première nouvelle de ce prodige accompli, les Apôtres, les colonnes de l'Église, et Pierre lui-même, le chef de l'Église, ne la recevront que de la bouche des femmes, et les femmes seules ont le privilége de l'apprendre de la bouche de l'ange : *Ite et dicite discipulis ejus et Petro quia surrexit.* Oh! que cette leçon est importante! Oh! qu'elle est consolante pour tous ceux que le monde ne croit pas dignes de son estime et de ses égards! C'est que Dieu préfère toujours la femme pieuse à l'homme puissant, l'homme simple au philosophe, la docilité au talent, l'humilité à la science, la droiture du cœur à l'élévation de l'esprit et à la hauteur du rang et de la condition. C'est qu'à son école celui qui prie profite plus que celui qui étudie, celui qui désire voit mieux que celui qui raisonne, celui qui aime comprend plus que celui qui discute, et que ce que Dieu cache aux savants, aux prudents selon la raison, il le révèle aux petits selon la foi : *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.*

Remarquez aussi la manière toute particulière dont l'ange du Seigneur rassure les saintes femmes, dissipe leurs craintes et relève leur confiance. Il leur dit : Ne craignez point, VOUS : *Nolite timere, VOS.* Oh! que ce mot VOUS, à la fin de la phrase, est beau, est ravissant, est mystérieux! C'est comme si l'esprit céleste eût dit : « Que les autres craignent, que les autres trem-

blent, rien de plus juste et de plus naturel; mais quant à *vous*, vous n'avez aucune raison de craindre et de trembler : *Nolite timere, vos.* Oui, femmes, laissez trembler ceux qui demeurent incrédules au mystère qui vient de s'accomplir (1). Laissez trembler les princes des prêtres, qui ont conspiré contre le Seigneur; laissez trembler Judas qui l'a trahi, Pilate qui l'a condamné, les bourreaux qui l'ont crucifié, le peuple qui l'a renié, tous ces esprits orgueilleux qui ont méconnu, en Jésus-Christ crucifié, le grand et profond mystère de la sagesse, de la puissance et de l'amour de Dieu. Mais *vous*, âmes fidèles et dévouées à ce divin Sauveur, vous qui l'avez accompagné au Calvaire, adoré sur sa croix; vous qui venez le chercher pour l'honorer dans son tombeau; vous qui n'avez jamais voulu vous séparer de lui; vous pour qui Jésus le Nazaréen, Jésus crucifié, objet de scandale pour les Juifs et de mépris pour les Gentils, est le chef-d'œuvre de la vertu de Dieu; vous qui, après lui avoir vu subir une mort si ignominieuse et si cruelle, ne le croyez pas moins, ne l'aimez pas moins, ne le cherchez pas moins comme votre Sauveur et votre Dieu, vous auriez tort de craindre, tandis que vous avez, au contraire, tout à espérer : *Scio quia Jesum Nazarenum, qui crucifixus est, quæritis*; *nolite timere, VOS.*

D'après saint Grégoire, ces mêmes mots de l'ange peuvent se traduire ainsi : « Que ceux qui n'aiment pas la présence de citoyens d'en haut, et qui, cloués à la terre, par le poids de leurs désirs charnels, désespé-

---

(1) « Illi timeant, in quibus remanet incredulitas (HIERON., *in* « *Matth.*). »

rent d'arriver à la société des habitants du ciel ; que ceux-là, dis-je, soient dans la crainte et la frayeur, c'est juste, c'est raisonnable. Mais vous, pourquoi craignez-vous, vous qui avez le sort de voir, dès à présent, vos concitoyens célestes, en compagnie desquels vous vous trouverez un jour dans la même patrie (1)? »

Remarquez, enfin, ce mot si doux, si ravissant : « Je sais que vous cherchez Jésus. » Jésus signifie *Sauveur*. C'est donc comme si l'ange avait dit : Vous cherchez, je le sais bien, LE SAUVEUR. Or, puisqu'on ne peut pas chercher sincèrement le Sauveur sans être sauvé, vous le retrouverez certainement, ce bon Sauveur, vous sauvant; pourquoi et que craignez-vous donc, vous qui allez certainement être sauvés?

Oh! dit encore Sévérien, que le langage de l'ange est rassurant et instructif pour le vrai philosophe aussi bien que pour le vrai chrétien! C'est avec une espèce de complaisance que l'ange nomme Jésus-Christ, et parle de sa croix et de sa passion, tout autant que de sa résurrection ; et, bien loin d'en rougir, le messager céleste s'honore d'appeler « le Seigneur » celui qui venait de souffrir tant et de si ignominieux supplices, qui avait été crucifié comme le plus criminel des hommes, et enfermé dans un sépulcre. Comment donc l'homme ose-t-il dire que le Fils de Dieu se serait dégradé en se faisant homme, ou que la Vertu de Dieu aurait fait défaut dans la passion? Comment l'homme

(1) Proinde ac si dicat : « Paveant illi qui non amant adventum « supernorum civium ; qui, carnalibus desideriis pressi, ad eorum « societatem pertinere desperant ; vos autem cur pertimescitis qui « vestros concives videtis? »

ose-t-il blasphémer en niant la divinité de ce Jésus-Christ que les anges même reconnaissent et adorent comme leur Dieu, leur Seigneur et leur maître (1)? Et Théophylacte dit aussi : « L'ange n'a pas honte de la croix, car il sait bien que le salut des hommes et le principe du bonheur des Élus n'est que dans la croix (2). »

Mais ces mêmes paroles de l'ange, prononcées une fois sur le tombeau du Seigneur, retentissent toujours dans le monde. C'est une espèce d'Évangile que l'ange de Dieu, au nom du Dieu même qui l'envoie et l'inspire, vient de promulguer pour tout le monde. Oui donc, oui; que l'homme bouffi d'orgueil, que le philosophe présomptueux, que l'incrédule insensé, que l'homme d'État croyant se suffire à lui-même, que tout homme qui dédaigne, qui combat Jésus-Christ crucifié et sa religion, que tout hérétique qui défigure cette religion sainte par la témérité de ses doctrines, que tout mauvais catholique qui la déshonore par la licence de ses mœurs, que tous ces hommes-là craignent la colère du ciel, tremblent à la voix de Dieu; c'est bien juste, bien naturel; et, en vérité, ils ont raison, grande raison de craindre cette colère, de trembler au son de cette voix divine. Mais quant à vous, âmes chrétiennes, âmes généreuses pour lesquelles Jésus-Christ crucifié est tou-

(1) « Angelus prædicat nomen, crucem dicit, loquitur passionem, « sed mox resurrectionem. Dominum confitetur angelus; post tanta « supplicia, post sepulcrum agnoscit Dominum suum. Cur homo « aut minoratum Deum in carne judicat, aut in passione existimat « Dei deesse virtutem? »

(2) « Crucifixum; non enim erubescit crucem, in hac enim est salus hominum et principium Beatorum. »

jours l'objet de tous vos désirs, de toutes vos affections; quant à vous qui ne vivez que de la gloire de le servir, de la satisfaction de l'entendre, du bonheur de l'aimer, de l'espérance de le posséder; quant à vous qui avez toujours en vous et avec vous ce même Dieu crucifié, que vous cherchez toujours; car vous l'avez dans votre esprit par la foi, dans votre cœur par la charité, dans tout votre être par la communion, dans votre corps même par la sainteté de vos actions, par la pratique de la mortification et de la pénitence; quant à vous, dis-je, toutes les grâces de prédilection vous sont réservées; vous n'avez rien à craindre de sa justice; vous avez lieu, au contraire, de vous attendre à toutes les épreuves, à toutes les communications de sa tendresse et de sa bonté : *Nolite timere, vos.*

Si vous avez été pécheurs, n'importe, pourvu que vous regrettiez de l'avoir été et que vous ne le soyez plus. Ne venez-vous pas d'entendre le messager céleste chargeant les saintes femmes d'aller apporter à Pierre en particulier la nouvelle de la résurrection du Seigneur : *Dicite discipulis ejus* ET PETRO *quia surrexit?* Or, l'ange ne nomme Pierre, en particulier, dans cette circonstance, dit saint Jérôme, que parce que cet Apôtre, ayant renié trois fois le divin Maître, se croyait indigne d'appartenir désormais au nombre des disciples de Jésus-Christ; et il ne se serait pas cru compris sous la qualification de disciple de Jésus-Christ s'il n'avait pas été nommé explicitement et en particulier (1). Ce

---

(1) « Dicit specialiter Petro, quia se indignum judicaverat disci« pulatu, cum ter Magistrum negaverit. »

fut donc, reprend saint Grégoire, envoyer à Pierre se repentant de son reniement, pleurant son péché, un gage d'espérance et de pardon (1); et nous aussi, dit encore saint Jérôme, nous sommes assurés, par ce mot de l'ange, que les péchés commis, mais qu'on n'aime plus et qu'on regrette même d'avoir commis, ne nuisent pas et ne nous empêchent pas de voir Jésus-Christ et d'avoir part à ses grâces et à son amour (2).

Rappelons-nous encore que le même ange, en parlant de Jésus-Christ, n'a pas dit *votre Seigneur* ou *le mien*, mais il a dit : « le Seigneur, » le Seigneur au sens général et absolu, *Dominus ;* c'est comme s'il eût dit : Jésus-Christ est mon Seigneur comme il est votre Seigneur. Il n'y a qu'un seul Seigneur, un Seigneur unique, et c'est Jésus-Christ, le Seigneur de tous et de tout. Moi, ange du ciel, je ne suis pas moins que vous, hommes de la terre, son serviteur. C'est le plus grand honneur pour nous, comme pour vous et pour tous, que d'être les serviteurs de ce grand et affectueux Seigneur, d'écouter ses paroles, d'accomplir ses volontés, de propager avec zèle son culte et sa gloire : *Dominus, Dominus.*

Sur cela, les saintes femmes sortirent du tombeau, dit l'Évangile, l'âme remplie de crainte et de joie en même temps : *Exierunt cum timore et gaudio magno.* Pleines de *crainte*, dit saint Jérôme, à cause de la grandeur du prodige, pleines de *joie* à cause de l'assurance qu'elles venaient de recevoir de la résurrec-

---

(1) « Vocatur ex nomine, ne desperet ex negatione. »
(2) « Peccata præterita non nocent quæ non placent. »

tion du Sauveur, qui comblait tous leurs désirs (1).

O femmes heureuses, femmes fortunées d'avoir été honorées du colloque, de la conversation des anges, d'avoir entendu de leur bouche un pareil langage, d'en avoir reçu des révélations pareilles ! Mais là ne s'est pas borné ce *bonheur des petits ;* là ne se sont pas bornés les traits de la bonté de Jésus-Christ envers ces âmes simples, dociles, humbles, affectueuses, et par cela même nobles et parfaites. Après leur avoir fait voir les anges, il a daigné se laisser voir par elles lui-même ; après leur avoir fait entendre la parole de ses serviteurs, il leur a fait entendre sa propre parole, il a daigné leur parler lui-même. C'est ce dont je vais vous entretenir dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

JÉSUS-CHRIST RESSUSCITÉ SE RÉVÉLANT AUX PETITS ET CONVERSANT AVEC EUX.

7. Les Apôtres ne voulant pas croire au récit des femmes leur annonçant la résurrection du Seigneur, qu'elles avaient apprise des anges. Pierre et Jean se rendant au tombeau. Cachet de vérité des Évangiles. L'amour de Madeleine récompensé. Son bonheur de voir Jésus-Christ.

Nous venons de voir qu'en revenant du monument, qu'elle avait trouvé vide et ouvert de tous les côtés, Madeleine était allée trouver Pierre et Jean, et leur avait appris que le corps du Seigneur n'était plus au

(1) « Alter de miraculi magnitudine, alter ex desiderio resur-
« gentis. »

tombeau. Or, pendant que ces deux Apôtres, tristes et pensifs, réfléchissaient sur ce rapport que Madeleine venait de leur faire, voilà les autres saintes femmes revenant, elles aussi, du tombeau, et racontant à tous les Apôtres ce qu'elles venaient de voir et d'entendre de la bouche même des anges et ce que ces anges les avaient chargées de dire à tous et à Pierre en particulier sur la résurrection du Seigneur : *Et regressæ a monumento, nuntiaverunt hæc omnia illis undecim et cæteris omnibus* (*Luc.*, v. 9.). C'était donc confirmer le récit que Madeleine avait fait la première ; et le moyen de douter de la vérité de témoignages si nombreux et si réitérés. Cependant les Apôtres firent les esprits forts ; ils prirent tous ces récits d'apparitions et de discours des anges pour des contes et des délires. Et « allons donc, se dirent-ils, avec toutes ces visions et ces prodiges ! Ce sont des rêves d'imagination de femmes ; nous ne croyons pas que le Maître soit ressuscité ; » *Et visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista* ; *et non crediderunt illis* (*Luc.*, 11). Il n'y eut que Pierre et Jean, parmi les Apôtres, qui eurent l'air de penser qu'il pouvait y avoir du vrai dans ce que les saintes femmes venaient de rapporter. Et ils coururent au tombeau avant tous les autres, parce que, dit saint Grégoire, ils aimaient le Seigneur plus que tous les autres (1) : *Exiit ergo Petrus, et ille alius discipulus et venerunt ad monumentum. Currebant autem duo simul* (*Joan.*, xx, 3 et 4). Ils entrent tous

---

(1) « Petrus et Joannes præ cæteris accurrerunt, quia præ cæteris « amaverunt. »

les deux dans le monument, et voient posés à terre les linges dont on avait enveloppé le corps du Seigneur, et le suaire qui couvrait sa tête plié en un lieu à part (*Joan.*, *ibid.*). Ils s'étonnèrent en eux-mêmes de ce qui était arrivé ; ils en crurent seulement quelque chose ; car ils ne comprenaient pas encore les saintes Écritures affirmant qu'il fallait que le Seigneur ressuscitât d'entre les morts : *Nondum enim sciebant Scripturam, quia oportebat eum a mortuis resurgere (Ibid.*, v. 9). Et ils s'en retournèrent chez eux : *Abierunt ergo iterum discipuli ad semetipsos* (*Ibid.*, 10).

Mais c'est saint Jean qui nous rapporte tous ces faits. Admirons donc, nous dit saint Chrysostôme, l'humilité de cet Évangéliste. Il ne rougit pas d'apprendre lui-même au monde que lui, homme, Apôtre et Évangéliste, n'a, la première fois, appris que par une femme la résurrection du Seigneur ; et de rendre par là à cette femme la louange qui lui est due, même aux dépens de sa propre réputation (1) ! Ah ! que ces historiens sacrés, en écrivant l'Évangile, se sont, autant que possible, éclipsés eux-mêmes, et n'ont visé qu'à la gloire de Jésus-Christ et à l'exactitude des faits. Ce n'est pas la même manière de se conduire des historiens profanes : voilà donc une nouvelle preuve qu'ils ont été sincères, que *leur témoignage est vrai*, et que leurs récits sont la vérité !

---

(1) « Evangelista non privavit mulierem hac laude, nec verecun-« dum existimavit quod ab ea primum disceret Christi resurrectio-« nem (*Homil.* 84, *in Joan.*). »

Les saintes femmes, pleines de foi et d'amour, s'étaient associées aux deux Apôtres, et étaient revenues avec eux au sépulcre dans l'espérance d'y voir le Seigneur ressuscité. Mais n'y ayant rien vu de plus que ce qu'y avaient vu les Apôtres eux-mêmes, elles reprirent, elles aussi, le chemin de la ville.

Seule Madeleine, ne pouvant se consoler de ne plus voir ni vivant ni mort son divin Maître chéri, ne put se décider à quitter ce tombeau sacré, ce dépositaire de toutes ses espérances et de toutes ses affections. La voilà donc s'arrêtant, tout en pleurs, en dehors du monument et y revenant à chaque instant, et s'y penchant pour regarder dedans; *Maria autem stabat ad monumentum foris, plorans. Dum ergo fleret, inclinavit se, et prospexit in monumentum* (*Joan.* XX, 11). Car à un cœur aimant il ne suffit pas, dit saint Grégoire, de regarder une seule fois là où il espère rencontrer celui qu'il aime; et plus son amour est fort, plus il renouvelle et multiplie ses recherches (1). D'après Origène, elle paraissait dire : « Je ne puis pas vivre sans lui. Si je ne le vois plus, je veux mourir ici. Si je n'ai plus le bonheur de la présence de mon doux Seigneur, je serai au moins enterrée tout près de son tombeau (2). » O amour! ô constance! Un amour aussi ardent qu'il était pur, une constance aussi persévérante qu'elle était généreuse ne pouvaient pas, dit saint Grégoire,

(1) « Amanti semel prospexisse non sufficit. Vis amoris intentio-« nem multiplicat inquisitionis. »

(2) « Hic moriar, ut saltem juxta sepulchrum Domini mei sepe-« liar. »

demeurer trompés (1) de la part de celui qui a dit : « Cherchez, et vous trouverez ; celui qui ne se lassera pas de chercher finira par trouver ; *Quærite, et invenietis... Qui quærit invenit* (*Matth.*, VII.). » En effet, une fois entre autres que, pleurant plus que jamais, elle se pencha et regarda avec plus d'empressement dans le tombeau, elle y aperçut deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête, l'autre aux pieds, là où l'on avait déposé le corps de Jésus-Christ : *Dum ergo fleret, inclinavit se, et prospexit in monumentum, et vidit duos angelos in albis, sedentes, unum ad caput, et unum ad pedes, ubi positum fuerat corpus Jesu* (*Joan.*, XX, 11 et 12).

« Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleurez-vous tant ? » « Ah ! leur répondit-elle, c'est parce qu'on a enlevé d'ici mon doux Seigneur, et que je ne sais où on l'a mis. Ainsi me voilà doublement désolée, et de ce qu'il est mort, et de ce qu'on ne trouve plus son corps : *Dicunt ei illi : Mulier, quid ploras ? Dicit eis : Quia tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum* (*Ibid.*, 13). » Pendant que Madeleine parlait ainsi, les anges baissaient leur tête en signe de révérence, comme s'ils eussent adoré quelqu'un. Madeleine se retourna donc pour voir à qui les esprits célestes adressaient leurs hommages, et elle vit derrière elle Jésus-Christ debout : *Hæc cum dixisset, conversa est retrorsum, et vidit Jesum stantem* (*Ibid.*, 14).

L'amour de Madeleine était grand ; mais sa foi n'était pas encore parfaite. La grandeur même de son

(1) « Perseveravit ut quæreret, contigit ut inveniret. »

amour paraissait nuire à sa foi. Dans l'impatience de voir le Seigneur, elle oublie ce qu'on lui avait dit : que le Seigneur n'avait pas été enlevé; mais que c'était lui-même qui était ressuscité. Cette imperfection de sa foi l'empêche de reconnaître tout d'abord le Seigneur qui était là : *Et nesciebat quia Jesus est* (*Ibid.*).

C'est par la même raison de l'imperfection de leur foi que les deux disciples allant à Emmaüs ne reconnurent pas, eux non plus, tout d'abord, Jésus-Christ ressuscité, qui leur apparut sur le chemin de ce village. Et comme ils crurent que Jésus-Christ n'était qu'un pèlerin, parce qu'ils le rencontrèrent dans la route, de même Madeleine, ayant vu le Seigneur dans le jardin où était le tombeau, crut que c'était le jardinier ou le seigneur et le maître du jardin : *Existimans quia hortulanus esset* (*Ibid.*, 15). Cependant les deux différentes formes sous lesquelles Jésus se montra dans ces deux apparitions ont, elles aussi, leur mystère. Jésus-Christ ressuscité, apparaissant aux yeux des disciples un pèlerin ayant l'air d'aller plus loin; *Finxit se longius ire* (*Luc.*, v. 28); et Jésus-Christ nous apprenant que tout chrétien, comme l'a dit saint Paul, ne doit se considérer sur cette terre que comme un étranger, comme un pèlerin voyageant vers le ciel : *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino* (II *Cor.* v, 6). *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* (*Hebr.* XIII, 14). Or, de même Jésus-Christ ressuscité paraissant un jardinier à Madeleine est, dit Origène, Jésus-Christ nous apprenant que c'est lui le véritable jardinier qui répand toute bonne semence de foi et de vertu dans la terre de nos âmes,

dans le cœur de tous ses fidèles serviteurs, et l'y fait fructifier (1).

Et voyez comment ce Jardinier divin fait germer et parvenir à une maturité parfaite la semence de la foi dans le cœur de Madeleine. « Femme, lui dit-il à son tour, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous avec tant d'empressement? *Dicit ei Jesus : Mulier, quid ploras? Quem quæris?* » Seigneur, lui répond-elle, vous venez d'entendre pourquoi je pleure et qui est celui que je cherche. Ah! si c'est vous qui l'avez enlevé ce doux objet de mes désirs, dites-moi où vous l'avez mis. Je volerai le prendre, ce corps sacré. Je n'aurai pas besoin que d'autres viennent à mon aide. Je me chargerai moi-même de ce fardeau chéri. Après l'avoir embaumé, je le vénérerai, je m'extasierai de délices à ses pieds comme j'étais accoutumée de le faire pendant sa vie : *Dicit ei : Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum; et ego eum tollam* (*Joan.*, xx, 15). Ce discours était, comme on voit, une nouvelle prière chaleureuse, fervente de connaître Jésus-Christ. Elle ne pouvait manquer son objet de la part de celui qui avait dit : « Priez, et vous recevrez; quiconque « prie obtient : *Petite, et accipietis; omnis qui petit « accipit* (*Matth.*, viii). » Jésus-Christ, avec cet accent divin qui porte avec lui la lumière et la grâce, dit donc à Madeleine : « Marie! » *Dixit ei ejus : Maria* (*Joan.*, 16)! et ce fut comme s'il lui avait dit : « Marie, ma fille bien-aimée, c'est moi! Comment ne me reconnaissez-vous

---

(1) « Hortulanus, quia ipse seminat omne semen bonum in terra « animæ tuæ, et in cordibus fidelium servorum. »

pas encore? » A cet appel, prononcé avec tant de bonté, le cœur de Madeleine éprouva, d'après Origène, un sentiment d'ineffable douceur qui la fit tressaillir de joie et lui fit reconnaître que c'était le Seigneur son divin maître (1); et, hors d'elle-même par la surprise et le bonheur : « Ah! c'est donc vous, s'écria-t-elle; c'est vraiment vous, mon maître et Seigneur : *Conversa illa, dicit ei* : RABBONI, *quod dicitur Magister* (*Ibid.*).» Ce fut lui dire : « O mon maître chéri, je vous reconnais. Me voici, moi la dernière de vos disciples, mais la plus dévouée de vos filles spirituelles. Ah! vous vivez donc! Je vous retrouve enfin, je vous revois! Oh! que je suis contente, que je suis heureuse! »

8. Explication des paroles du Seigneur à Madeleine : « Ne veuillez pas me toucher. » Jésus-Christ appelant les Apôtres « ses frères. » Profonds et consolants mystères de ses paroles pour tous les vrais chrétiens. Dieu leur Dieu et leur Père.

Mais il ne lui suffit pas de le revoir, ce bon, ce doux, ce divin Jésus, et de lui parler. Elle veut aussi, ajoute Origène, le toucher, ce Jésus; car elle sait qu'une vertu divine sort de tout son divin corps et porte partout la santé, la consolation et la vie (2). La voilà donc se jetant à ses pieds et s'empressant de les embrasser et de les baiser. Mais le Seigneur lui dit : Ne veuillez pas me toucher, car je ne suis pas encore monté vers

(1) « Persensit in nomine quamdam singularem vocationis dulce-« dinem, et per eam cognovit ipsum esse magistrum suum. »

(2) « Non sufficiebat illi videre Jesum, et loqui cum Jesu, nisi « etiam tangeret Jesum; sciebat enim quia virtus de illo exibat et « sanabat omnes. »

mon Père : *Dicit ei Jesus : Noli me tangere, nondum enim ascendi ad Patrem meum.*

Saint Augustin pense que ces paroles de Jésus-Christ à Marie furent un reproche de l'imperfection de sa foi, et que ce fut comme s'il lui eût dit : Vous n'êtes pas encore digne de me toucher, car vous ne croyez pas encore parfaitement que je suis le Fils de Dieu et que je suis uni à mon Père (1). Mais, d'après Cornelius à Lapide, s'appuyant sur l'opinion d'autres docteurs et d'autres Pères, le sens de ces paroles du Seigneur fut bien différent. Madeleine eut à peine reconnu le Seigneur ressuscité, qu'elle se prosterna à ses pieds, les embrassa avec un grand transport d'amour et de respect ; et elle ne se rassasiait pas de les baiser, et ne pouvait pas se résoudre à quitter ces pieds divins où elle avait jadis trouvé son pardon, la paix de son âme et son bonheur. Jésus-Christ, d'après le grand interprète que je viens de citer, en disant donc à Marie : « Ne veuillez pas me toucher ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père, » a voulu lui dire : Ce n'est ni le lieu ni le moment de vous livrer aux délices de l'embrassement de mes pieds. Vous aurez bien le temps de me voir et de vous entretenir avec moi à votre aise, car je ne monte pas encore au ciel, je ne m'en vais pas encore à mon Père.

Cette interprétation se lie bien à ces douces paroles que le Seigneur ajoute à la sainte pénitente : « *Mais,*

---

(1) « Nondum digna es meo contactu ; nondum enim in corde tuo « ascendi ad Patrem meum, quia nondum perfecte credis me esse « Filium Dei. »

allez à mes frères, et dites-leur que je vais m'en retourner à mon Père, qui est aussi votre Père, à mon Dieu, qui est aussi votre Dieu : *Vade autem ad fratres meos, et dic eis : Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum* (*ibid.*, 17). » C'était lui dire : Marie, il ne convient pas que vous restiez ici longtemps à vous réjouir de ma présence, tandis que mes frères, les disciples, sont dans la tristesse et dans la désolation à cause de ma mort. Ce n'est pas bien que vous différiez de leur annoncer ma résurrection. Allez donc vite leur faire part de la joie que vous éprouvez vous-même (1).

En attendant, y a-t-il rien de plus instructif, de plus aimable, de plus doux, de plus touchant que ces paroles du Seigneur ? Elles nous apprennent d'abord, dit le même interprète, qu'il est plus agréable au cœur de notre divin Sauveur de nous voir occupés à répandre le baume de la consolation dans le cœur de nos frères noyé dans la tristesse, dans l'angoisse et dans la douleur, que de nous voir nous entretenir avec lui-même ; qu'il préfère la charité à la dévotion, la miséricorde au sacrifice ; qu'il aime mieux être soulagé dans la

---

(1) Magdalena Christo addicta, cum videret eum resurrexisse, ineffabili gaudio perfusa, cecidit ad pedes ejus, ibique hærere volebat, nec iis deosculandis exsatiari poterat. Quare Christus eam prohibet, jubetque ne ibi hæreat, sed mœstis Apostolis suam resurrectionem renuntiet. Quasi dicens : « Noli in hoc contactu diutius immorari ; sæpius enim id tibi facere licebit, habebis tempus me tangendi et alloquendi : nondum enim ascendo ad Patrem meum. Sed gaudio quo frueris fac ut et Apostoli mei perfruantur (*Cornelius à Lapide, in* xx *Joan.*). »

personne de ses pauvres que d'être honoré dans sa propre personne (1).

Que de charmes aussi ne se trouve-t-il pas dans ces mots : « Allez dire à mes frères, » en parlant des Apôtres. Ce fut dire à Madeleine : « Je vous charge, Madeleine, de dire aux Apôtres toute mon affection; assurez-les que j'ai compati à leur faiblesse et pardonné à leur fuite; que, s'ils m'ont abandonné, je ne les abandonne pas; que, s'ils m'ont oublié, je ne les oublie pas; que, s'ils ont rougi de m'avoir pour maître, je ne rougis pas de les avoir pour frères; et que c'est comme mes frères que je les aime toujours : *Vade ad fratres meos.*

Admirons encore cet excès de bonté par lequel, lui, Dieu, maître et Seigneur du monde, daigne appeler les Apôtres, hommes de rien aux yeux du monde, « SES FRÈRES; » *Ad fratres meos !* En rappelant cette délicieuse parole du Seigneur, saint Paul ne revenait pas de son étonnement : Est-il possible, disait-il, que le Fils de Dieu lui-même n'ait pas rougi, et se soit même plu à appeler « ses frères » les fils des hommes : *Non confunditur fratres eos vocare* (*Hebr.*, II)! O la belle et imposante leçon que celle-ci pour ceux, soit hommes, soit femmes, qui occupent des hauts rangs, des positions élevées dans la société! Ce fut leur prêcher d'exemple, du plus sublime de tous les exemples, ce qu'il leur avait déjà fait dire par son prophète; à sa-

(1) « Disce hic gratius esse Christo ut mœstis, afflictis, in gravi « tristitia et angore et dolore quis assistat quam sibi, juxta illud : « Misericordiam volo, et non sacrificium (*Ibid.*). »

voir, qu'autant on est grand, autant on doit s'humilier en tout et avec tous ; que les véritables caractères de la grandeur, qui l'annoncent et la relèvent, ne sont pas le faste, l'outrecuidance et l'orgueil, mais l'affabilité, l'humilité, la modestie, le désintéressement ; et que ce n'est que par la pratique de ces vertus que les grands peuvent aspirer aux hommages des hommes et aux grâces de Dieu : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam* (*Eccli.*, III).

Mais ce n'est pas seulement aux Apôtres que le Fils de Dieu fait aujourd'hui l'insigne honneur de les appeler « ses frères ; » car il a dit encore à Madeleine : Je vais m'en retourner à mon Père, qui est votre Père, à mon Dieu, qui est votre Dieu. N'ayant donc pas dit : « Leur Père et leur Dieu ; » mais « votre Père, votre Dieu, » il est évident que cette touchante parole du Seigneur n'a pas été adressée seulement aux Apôtres, mais à Madeleine aussi, à toutes ses compagnes dans la même foi, à tous les disciples, à tous les vrais chrétiens. Que nous sommes donc heureux d'entendre de la bouche même du Fils de Dieu, de notre aimable Sauveur, que nous aussi, enfants de la vraie Église, nous avons Dieu pour Père; nous sommes par cela même les fils de Dieu, et par conséquent aussi les frères de Jésus-Christ ! Il est vrai que le Seigneur n'ayant pas dit : « Je m'en vais à *notre* Père et à *notre* Dieu, » mais, « Je m'en vais à mon Père et à votre père, à mon Dieu et à votre Dieu, » il a voulu nous apprendre, comme le remarque saint Augustin, que Dieu n'est pas au même titre le Dieu et le Père de Jésus-Christ, et notre Dieu à nous et notre Père. Il est vrai que, par cette admirable

manière de s'exprimer, il a voulu dire que Dieu est notre Père d'une manière différente de celle dont il est le Père de Jésus-Christ; qu'il est notre Père par *grâce*, tandis qu'il est le Père du Seigneur par *nature;* qu'il est le Dieu de Jésus-Christ en tant qu'il est homme comme nous; mais en tant que Dieu il est lui-même aussi bien notre Dieu que son Père; seulement, étant homme-Dieu, il est le médiateur entre Dieu et l'homme(1). Mais il n'en est pas moins vrai que, d'après ces ineffables paroles, notre filiation vis-à-vis de Dieu, toute de grâce et d'adoption qu'elle soit, est une filiation réelle, nous conférant des droits réels, propres aux enfants. C'est ainsi qu'argumentaient les deux grands apôtres saint Jean et saint Paul; l'un ayant dit : « Voyez jusqu'à quel point le Père céleste nous a aimés; il nous a aimés au point que nous n'avons pas seulement le nom, mais la qualité aussi d'enfants de Dieu; *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus* (I Joan., III); » et l'autre, saint Paul, ayant dit : « Puisque nous sommes des enfants, personne ne peut nous contester le droit d'être héritiers. Nous sommes donc les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ; et si nous partageons ses souffrances, nous partagerons aussi sa gloire; *Si filii et hæredes*; *hæredes quidem*

---

(1) « Non ait : « Patrem nostrum, » sed : « Patrem meum et « Patrem vestrum; » aliter enim *meum*, aliter *vestrum;* meum « *gratia; natura* vestrum. Neque dixit : « Deum *nostrum,* » sed : « Deum meum, sub quo ego homo » et Deum vestrum, inter quos « et ipsum mediator sum. »

Dei, cohæredes autem Christi; si tamen compatimur, ut et conglorificemur (*Rom.*, VIII, 17).

Que les mystères de l'incarnation, de la passion, de la mort et de la résurrection de notre Rédempteur divin soient donc bénis! C'est par ces grands mystères qu'il nous a acquis, qu'il nous a conféré, à nous tous qui avons le bonheur de croire en son nom, le pouvoir de devenir les enfants de Dieu : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus* (*Joan.*, I). Voilà donc accompli et annoncé aujourd'hui au monde le grand et délicieux mystère de l'Église, ne formant qu'une société unique, une famille dans laquelle on naît par la foi, on vit par la grâce, on est lié par l'amour, et dont Jésus-Christ est le Frère aîné, et Dieu lui-même le Père à tous, le Père pour tous : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum.*

9. Explication du mystère des anges et de Jésus-Christ apparaissant d'abord aux femmes. La femme évangéliste de l'homme pour le bien, comme elle l'avait été pour le mal. La résurrection du Seigneur, le mystère de la femme régénérée.

Ce n'est pas non plus sans une grande raison que ce ne sont que les femmes qui voient les anges; qui apprennent de la bouche des anges la résurrection du Seigneur; qui sont chargées de l'annoncer aux hommes; que Jésus-Christ ressuscité lui-même n'apparaît d'abord qu'aux femmes, et que c'est aux femmes qu'il fait ces grandes et consolantes révélations qui résument tout l'Evangile, tout le christianisme, et qui sont la base et la preuve de toute la religion. Ainsi les Pères de l'Église se sont arrêtés avec bonheur à méditer

ces circonstances, et, à leur exemple, nous en devons faire de même.

Rien d'abord, dit le grand saint Hilaire, n'est plus conforme à l'ordre de la réparation que cette économie de la Providence par laquelle c'est la femme qui entend, qui voit la première le glorieux mystère de la résurrection, puisque ce fut par la femme qu'avait commencé le mystère humiliant de la mort (1).

Selon la belle pensée d'un autre Père, les anges parlant aux femmes et les femmes s'entretenant avec les anges nous disent que, par la résurrection du Seigneur, se sont renouvelés ces ineffables rapports entre le ciel et la terre qui existaient avant le péché, et que le péché avait interrompus. Car voici la femme, qui jadis avait entendu les funestes conseils de l'ange de l'enfer, s'entretenant aujourd'hui des choses de la vie éternelle avec l'ange du ciel (2). L'ange donc, poursuit le même Père, qui dit aux femmes : « Allez vite annoncer aux disciples « que le Seigneur est ressuscité, » c'est l'ange disant à la femme : « Femme, te voilà enfin changée et guérie. « Retourne donc à l'homme lui persuader la foi, toi « qui jadis l'avais poussé à l'incrédulité. Rapporte à « l'homme l'espérance de la résurrection, toi qui lui « avais donné les conseils de la chute(3). » Voilà donc,

---

(1) « In contrarium ordo causæ principalis est redditus; ut quia « a sexu muliebri cœpta mors esset, ipsi primum resurrectionis glo- « riæ et visus et nuntius redderetur (*Comm. in Matth.*). »

(2) « Surgente Domino, terrenis redditur cœleste consortium; et « mulieri, cui fuerat cum diabolo lethale consilium, fit cum angelo « vitale colloquium (*Severianus Gabalensis, in Caten. in Joan.*). »

(3) « Ite cito, dicite discipulis quia surrexit, est quasi dicat : « Re-

ajoute saint Grégoire, la faute du genre humain effacée par le même moyen qui en avait été le principe. Car c'est parce que, dans le jardin des délices, la mort avait été inoculée à l'homme par la femme, que c'est la femme qui, en revenant du jardin des souffrances, où était le tombeau du Seigneur, annonce à l'homme la vie; et c'est parce que la femme avait rapporté la première à l'homme les paroles du serpent, qui le tuèrent, qu'elle lui révèle, aussi la première, les paroles du Seigneur, qui le vivifient (1).

Souvenons-nous aussi combien était malheureuse et dégradante la condition de la femme après le péché. Le péché ayant commencé par elle, c'était sur elle qu'en pesait, d'une manière toute particulière, l'odieuse responsabilité; ce qui faisait d'elle un être déchu, abject, un être voué à la servitude et à l'opprobre. Mais aujourd'hui, dit saint Cyrille, la femme, qui, ayant été jadis le ministre de la mort, est la première à voir et à annoncer l'auguste mystère de la résurrection, c'est la femme relevée, réhabilitée, ennoblie; car c'est la femme choisie comme l'instrument du remède contre la malédiction, comme l'instrument de l'absolution qui efface l'ignominie (2).

« vertere ad virum, mulier jam sanata; suade fidem, quæ perfidiam « suasisti; fer resurrectionis indicium cui ante consilium ruinæ de- « disti (*Ibid.*). »

(1) « Ecce humani generis culpa ibi absconditur unde processit. « Quia enim in paradiso mulier viro propinavit mortem, a sepulchro « mulier viris annuntiat vitam; et dicta sui Vivificatoris narrat quæ « mortiferi serpentis verba narraverat (*Homil. in Evang.*). »

(2) « Fœmina quæ quondam mortis fuit ministra, venerandum

Et le vénérable Bède dit aussi : « Dans les desseins de la miséricorde de Dieu, la femme ne devait pas supporter perpétuellement aux yeux de l'homme l'opprobre de sa faute perpétuelle ; et c'est pour cela que Jésus-Christ, pour répandre dans le cœur de l'homme sa grâce, n'en charge que la femme, qui lui avait inoculé le péché (1). »

« Ainsi, dit saint Jean Chrysostôme, d'après Origène, le monde va apprendre dans quelques jours, par les Évangélistes et les Apôtres, la résurrection du Seigneur ; mais les Apôtres et les Évangélistes ne l'apprennent eux-mêmes pour la première fois que par les femmes. Les Apôtres et les Évangélistes vont être les apôtres et les évangélistes du monde, tandis que les femmes sont les premiers évangélistes, les premiers apôtres des évangélistes et des Apôtres eux-mêmes. C'est ainsi qu'il a plu au divin Sauveur d'honorer le sexe que la séduction du serpent avait dégradé, en convertissant en messager de la joie de l'homme ce même sexe qui avait été la cause de sa tristesse et de sa douleur (2). »

Femmes, réjouissez-vous donc aujourd'hui en pré-

« resurrectionis mysterium prima percipit et nuntiat. Adeptum est « igitur fœmineum genus et ignominiæ absolutionem et maledic- « tionis remedium. »

(1) « Resurrectionem mulier prima videt, ne in pœnam perpetui « reatus apud viros perpetuum opprobrium sustineret, et quæ viro « culpam transtulerat transfundat et gratiam. »

(2) « Mulieribus pro Apostolis ad apostolos usus est : honorans « genus quod ex serpentis seductione infame factum fuerat ; et quia « mulier viro facta est causa mœroris, nunc mulieres fiunt viris « gaudii ministræ. »

sence de l'homme; et, saintement fières de la prédilection du Dieu Sauveur pour vous, rehaussez votre front flétri par le stygmate de votre ancien péché et comblé d'opprobre. Dans la personne des saintes femmes au tombeau du Seigneur, votre sexe a fait amende honorable de son ancien forfait, a réparé noblement tous ses torts. Oh! que les femmes doivent aimer, doivent chérir le mystère de la résurrection de Jésus-Christ! Car c'est particulièrement le mystère de la réhabilitation de la femme déchue, c'est ce mystère qui la rehausse plus qu'elle n'était tombée, qui la replace au rang qu'elle avait perdu, et qui lui rend toute sa gloire, sa grandeur et sa dignité!

10. Jésus-Christ apparaissant de nouveau aux femmes, et adoré par elles comme Dieu. Leur bonheur. Bonté ineffable du Seigneur appelant de nouveau les chrétiens « ses frères. »

Mais Madeleine n'est pas la seule à voir le Seigneur ressuscité. Les autres saintes femmes, compagnes de son pèlerinage au tombeau sacré, et partageant sa foi, sa piété, son dévouement et son affection envers Jésus, partagent aussi son bonheur.

Heureuse, ravie, hors d'elle-même de ce qu'elle venait de voir, de ce qu'elle venait d'entendre, et empressée de remplir la mission d'amour dont la bonté du divin Maître l'avait chargée auprès des Apôtres, Madeleine court vers Jérusalem; mais ayant rencontré, sur sa route, la bande fortunée de ses compagnes, qui l'avaient précédée, elle s'arrête pour leur raconter comment le Seigneur venait de lui apparaître et de s'entretenir avec elle, et leur faire part de sa félicité.

« Là où deux ou trois personnes, avait dit le Sei-
« gneur, sont réunies en mon nom et s'occupent de « moi, je suis au milieu d'elles : *Ubi enim sunt duo vel « tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio « eorum* (*Matth.* XVIII, 20). » Or, les saintes femmes que Madeleine venait de rejoindre ne s'occupaient que de Jésus-Christ; c'est lui qui était le lien de leur société, comme le sujet de leurs entretiens et l'objet de leurs désirs et de leur amour. Il se trouvait donc certainement au milieu d'elles et en leur compagnie; mais il n'y était que d'une manière cachée; il n'y était que dans leur esprit et dans leur cœur et par rapport à sa divinité. Et voilà que, pour les récompenser de leur foi et de leur ferveur, il daigne se montrer aussi à leurs yeux dans la gloire, dans la beautée de son humanité ressuscitée. Car, lorsqu'elles s'y attendaient le moins, Jésus vient visiblement à leur rencontre et leur dit : « *Avete*; réjouissez-vous; » ou : « Le salut soit sur vous. » *Et ecce Jesus occurrit illis, dicens : Avete* (*Matth.* XXVIII, 9).

Ne vous étonnez pas, nous dit saint Jérôme, de ce trait de bonté du divin Sauveur. Ces saintes femmes couraient, par leurs désirs, qui étaient des prières, au-devant du Seigneur; elles méritent pourtant que le Seigneur, si bon pour l'âme qui le cherche, coure à leur rencontre (1).

---

(1) « Quæ ita currebant merebantur obviam habere currentem « Dominum. Bonus est Deus animæ quærenti illum (*Thren.* III). » Et le docteur Rabbanus dit aussi que Jésus-Christ a montré par là que, par le puissant secours de sa grâce, cet aimable Seigneur vient lui-même à la rencontre de tous ceux qui s'engagent dans le chemin de

Remarquez aussi que le mot *Avete*, au singulier *Ave*, c'est le mot *Eva* renversé. Par ce mot si doux le Seigneur voulut leur faire entendre, dit encore saint Jérôme que, dès ce moment, la femme n'est plus l'ancienne Ève; mais c'est une Ève nouvelle; c'est Ève renversée, Ève régénérée, et que dans les femmes et par les femmes la malédiction de la première femme venait de se changer en bénédiction (1).

A la différence des souhaits, des salutations des hommes, qui n'expriment que des désirs stériles, les salutations de Dieu sont efficaces; elles réalisent ce qu'elles annoncent. En disant donc à ces heureuses femmes : « Réjouissez-vous, le salut soit sur vous, » Jésus-Christ les met sur les voies du salut, il inonde leur cœur d'une immense joie; et elles, tressaillant de cette joie toute céleste et divine, hors d'elles-mêmes par la surprise et le bonheur de revoir de leurs yeux leur maître chéri ressuscité, se pressent autour de lui, se prosternent à ses pieds, saisissent avec transport ses pieds divins, comme voulant empêcher le Seigneur de s'en aller. Mais elles firent encore mieux. Frappées par la lumière subite que cette apparition fit rayonner dans leur esprit, et voyant clair dans les mystères du Seigneur, qu'elles croyaient bien sans les avoir encore bien compris, elles reconnaissent que Jésus-Christ est

---

la vertu, afin de les aider à achever leur salut éternel : *Per hoc ostendit se omnibus salutis iter inchoantibus, ut ad salutem perpetuam pervenire queant, adjuvando occurrere.* »

(1) « Merentur primum audire *avete*, ut maledictum Evæ mu« lieris in mulieribus subverteretur. »

Dieu. Tout en baisant donc avec la plus vive affection, avec la plus grande révérence ses pieds, elles l'ADORENT comme leur Sauveur et leur Dieu : *Illæ autem accesserunt, et tenuerunt pedes ejus, et* ADORAVERUNT EUM (*Ibid.*). Voilà donc le Fils de Dieu, après sa résurrection, ne recevant que par la femme le premier acte de latrie, la première adoration due à sa divinité. Voilà l'Église commençant déjà dans les femmes, et apprenant d'elles que Jésus-Christ doit obtenir toute notre confiance comme homme, et doit être adoré comme Dieu.

Et que fait-il, que dit-il, cet aimable Sauveur ? Il se laisse toucher, étreindre, baiser les pieds ; et par là, dit saint Chrysostôme, il leur donne, par la voie du toucher, l'argument le plus frappant de la réalité de son humanité, de la vérité de sa résurrection (1). Mais il n'est pas possible que la majesté divine se manifeste à l'homme, quoique sous les emblèmes de la plus grande bonté, sans exciter en lui une certaine frayeur qui, sans diminuer son bonheur, arrête la confiance et la familiarité, que Jésus-Christ exige complètes et parfaites de ses fidèles serviteurs, de ses amis. C'est pour cela que, du ton de la plus grande douceur, il dit aux saintes femmes encore timides dans leur joie : N'ayez pas peur, ne craignez rien : *Tunc ait illis Jesus : Nolite timere* (*Ibid.*, 10). En nous apprenant par là que la crainte et l'amour de Dieu est la source de la vraie fermeté, du vrai courage, et que craindre et aimer

(1) « Tenuerunt eum. Per tactum resurrectionis documentum et « certitudinem acceperunt. »

Dieu, c'est le moyen de ne rien craindre de la part des hommes.

Par cette consolante parole ayant élevé à son comble la confiance et le bonheur dans le cœur de ses disciples bien-aimés : Maintenant, leur dit encore le Seigneur, allez, et dites à mes frères qu'ils aient à se rendre en Galilée, et que là ils auront tous, eux aussi, la consolation de me voir : *Ite, nuntiate fratribus meis ut eant in Galilæam; ibi me videbunt* (*Ibid.*).

C'était, comme on le voit, leur répéter ce que leur avaient dit les anges ; et par là le Seigneur leur prouve, dit Sévérien, que l'ange leur avait parlé au nom de son divin Maître, et que l'apparition et le discours de l'ange n'avaient pas été une illusion? C'est ainsi que Dieu, par l'action secrète de sa grâce, confirme toujours davantage dans la certitude de la foi les fidèles qui croient à la prédication et à l'enseignement des anges terrestres, les ministres de l'Église que Dieu envoie pour évangéliser le monde (1).

C'était aussi, comme on le voit encore, répéter aux saintes femmes réunies, par rapport aux Apôtres, le même mot plein d'amour que l'aimable Sauveur avait prononcé en parlant d'eux à Madeleine. Il les appelle encore ses frères. Ils sont pauvres, ignorants, timides, ces disciples; et cependant le Roi de la gloire ne dédaigne pas de les nommer à plusieurs reprises « ses frères ; » c'est pour relever leur espérance, pour remonter leur courage abattu et provoquer leur amour, en les

(1) « Quod dixerat angelus dicit Dominus, ut quos angelus firma« verat Christus redderet firmiores. »

faisant assurer d'avance qu'ils ne retrouveront dans leur Sauveur que leur frère. Oh! que cette répétition du même mot « frères, » adressée aux fils de l'homme, est délicieuse, ravissante dans la bouche du Fils de Dieu! Nous apprenons par cette répétition que notre aimable Seigneur non-seulement ne rougit pas de notre fraternité, de notre parenté, mais qu'il en fait sa gloire et son bonheur!

11. Incrédulité des apôtres aux témoignages de ceux qui avaient vu Jésus-Christ ressuscité. Reproches que leur en fit le Seigneur. Cette incrédulité a cependant rendu plus éclatante la vérité de la résurrection. Stupidité de ceux qui ne croient pas ce dogme sur le témoignage de l'Église. La femme incrédule est ridicule.

Impatientes d'accomplir cette mission d'amour, dont la bonté du Sauveur les charge, elles aussi, les saintes femmes, ne marchent pas, elles courent vers la ville apporter aux disciples la grande nouvelle de la résurrection du commun Maître : *Currentes nuntiare discipulis* (*Matth.*, 8). C'est Madeleine qui, en prenant la première la parole, raconte dans les plus minutieux détails, aux Apôtres réunis, comment elle venait de voir le Seigneur ressuscité, et ce qu'il lui avait ordonné de leur dire : *Venit Maria Magdalena annuntians discipulis : Quia vidi Dominum, et hæc dixit mihi* (*Joan.*, 18). Toute cette réunion d'hommes, Apôtres et disciples du Seigneur, était au comble de l'affliction et de la douleur; ils ne faisaient que pleurer et gémir sur la perte de leur Maître : *Illa vadens nuntiavit his, qui cum eo fuerant, lugentibus et flentibus* (*Marc.*, 10). Il paraît donc que l'annonce de Madeleine, que Jésus-

Christ vivait, devait être reçue avec joie et avec assentiment par des hommes qui en regrettaient si vivement la mort. On croit vite ce qu'on aime à savoir et ce qui console. Et pas du tout. Madeleine a beau affirmer et constater qu'elle a vu le Seigneur plein de beauté et de vie, les Apôtres et les disciples protestent qu'ils n'en croient rien : *Illi audientes quia viveret, et visus esset ab ea, non crediderunt* (*Marc.*, 11).

Ce fut ensuite le tour des autres saintes femmes, affirmant, elles aussi, qu'elles avaient vu toutes ensemble le Seigneur, qu'elles lui avaient serré ses pieds et l'avaient entendu leur répéter à elles ce qu'il avait dit à Madeleine toute seule. Mais elles ne furent pas plus heureuses. On ne voulut point croire non plus à leur témoignage, qui cependant, par le nombre et la qualité des témoins et par son uniformité parfaite, présentait tous les caractères et le cachet de la vérité.

Ce n'est pas tout. Le témoignage des hommes n'est pas mieux accueilli par les Apôtres et les disciples que celui des femmes. Quelques heures après, le Seigneur ressuscité apparaît aux deux disciples allant à Emmaüs, qui n'ont rien de plus pressé que de revenir à l'instant même à Jérusalem, et d'apporter cette grande et heureuse nouvelle à leurs collègues et à leurs frères réunis : *Et surgentes eadem hora regressi sunt in Jerusalem; et invenerunt congregatos undecim, et eos qui cum illis erant* (*Luc.*, 33). Nous l'avons vu de nos yeux, disaient-ils; nous avons été avec lui à la même table; nous ne l'avions pas reconnu d'abord, quoique notre cœur tressaillît d'une secrète joie, d'une mystérieuse ardeur, en l'entendant parler : *Cor nostrum ardens erat, dum lo-*

queretur; nous le croyions un pèlerin. Mais en l'entendant dérouler devant nous et nous expliquer tous les passages des Écritures touchant sa résurrection; en le voyant consacrer et diviser le pain eucharistique, comme il l'avait fait à la dernière cène, les yeux de notre esprit se sont ouverts; nous nous sommes convaincus que c'était lui, et que ce n'était que lui : *Et ipsi narrabant quæ gesta erant in via, et quomodo cognoverunt eum in fractione panis* (*Ib.*, 35). Mais rien n'y fait. Même ce témoignage si clair, si net, si précis, si circonstancié est repoussé; on n'y croit point non plus : *Nec illis crediderunt* (*Marc.*, 13). O aveuglement! ô obstination des Apôtres! Jésus-Christ eut bien raison de les appeler des gens stupides et d'un esprit difficile à croire : *O stulti et tardi corde ad credendum* (*Luc.*, 25). Il eut bien raison de leur adresser de vifs reproches à cause d'une telle dureté de cœur, d'une telle obstination d'esprit, refusant de se rendre à des témoignages si multipliés de personnes qui venaient de le voir de leurs yeux dans toute la plénitude de sa vie, dans toute la beauté et la gloire de sa résurrection : *Exprobravit incredulitatem eorum, et duritiam cordis, quia iis qui viderant eum resurrexisse, non crediderunt* (*Marc.*, 14).

Mais que voulez-vous? Encore une fois, les Apôtres et les disciples voulurent, dans cette circonstance, jouer un peu à la prudence, à la sagesse de l'homme, auxquelles sont cachés les mystères de Dieu; et ils ne furent pas dignes de connaître, de croire tout de suite la résurrection du Seigneur, l'un de ces mêmes mystères de Dieu qui ne sont révélés qu'aux petits, et ne sont sentis, ne sont compris que par eux : *Abscondisti*

hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.

Cependant, dit saint Grégoire, ce n'est pas seulement pour punir leur petit orgueil et pour leur donner une leçon pratique du prix de l'humilité, mais c'est encore dans un dessein de miséricorde pour nous que Jésus-Christ a permis que ses Apôtres et ses disciples eussent tant de peine à croire sa résurrection. Cette faiblesse de leur foi a fait la stabilité de la nôtre. Cette difficulté qu'ils éprouvèrent à admettre tout d'abord le dogme du Sauveur ressuscité nous a valu toutes ces apparitions, tous ces arguments de tout genre par lesquels Jésus-Christ a bien voulu mettre hors de toute contestation ce grand mystère. Et en lisant dans les saints Évangiles toutes ces apparitions, tous ces arguments, n'est-il pas vrai que notre foi devient d'autant plus aisée et plus solide que la foi des Apôtres a été plus difficile et plus faible? Sous ce rapport, l'incrédulité de saint Thomas nous a fait, à nous, plus de bien que la foi de Pierre (1).

En effet, par cela même que les Apôtres et les Évangélistes n'ont pas voulu croire à la résurrection du Seigneur sur le témoignage des autres, mais sur leur propre témoignage; par cela même que, comme l'a

(1) « Quod illi dominicam resurrectionem tarde crediderunt non « tam illorum infirmitas quam nostra, ut ita dicam, futura firmitas « fuit. Ipsa namque resurrectio, illis dubitantibus, per multa argu- « menta monstrata est. Quæ dum nos legentes aspicimus, quid aliud « quam de eorum dubitatione solidamur (*Loc. cit.*)?..... » « Plus « Thomæ infidelitas ad fidem quam fides credentium discipulorum « profuit (*Homil.* 26). »

remarqué saint Luc, Jésus-Christ s'est plu à leur renouveler ce témoignage en une infinité de manières, se montrant à eux plein de vie, conversant familièrement avec eux, mangeant avec eux, se laissant toucher, palper par eux, pendant quarante jours, et leur révélant les mystères du royaume de Dieu : *Quibus et præbuit seipsum vivum post passionem suam, in multis argumentis, per dies quadraginta apparens eis et loquens de regno Dei* (*Act.*, I, 3); par cette même répugnance des Apôtres à croire à la vérité de la résurrection avant de l'avoir bien examinée et vérifiée eux-mêmes, ce grand mystère, qui est la preuve et le cachet divin de tous les autres mystères de Jésus-Christ, de sa divinité aussi bien que de son humanité, est un fait incontestable, environné de tous les caractères de l'évidence et de la vérité; et en l'annonçant au monde, en nous l'apprenant à nous par leur prédication et par leurs écrits, ils n'ont pu tromper le monde, ils n'ont pu nous tromper, pas plus qu'ils n'ont pu s'y tromper eux-mêmes : *Quod vidimus, quod audivimus, quod manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ, hoc annuntiamus vobis* (I *Joan.*, 1).

Madeleine donc, aussi bien que les saintes femmes ses compagnes, prêchant la première aux Apôtres l'Évangile de la résurrection, n'est pas seulement une femme historique; c'est aussi, selon la belle pensée des Pères, une femme prophétique, représentant en elle-même l'Église (1).

---

(1) « Nuntiat apostolis Maria, non jam fœminam sed ecclesiam « gestans (*Severianus Gabal. in Cat.*) »

Saint Marc a noté que cette Marie-Madeleine, qui eut le bonheur de voir la première le Sauveur ressuscité, et qui alla l'annoncer aux disciples, est cette même femme que Jésus-Christ avait délivrée de sept démons : *Apparuit primo Mariæ Magdalene, de qua ejecerat septem dæmonia* (*Marc.* XVI, 9.) ; ce qui, d'après les Pères, signifie que Jésus-Christ avait délivré Madeleine de sept vices capitaux, par lesquels les démons agissent sur l'homme, c'est-à-dire de l'universalité des vices ; et en avait fait une sainte (1). C'est donc un vrai type de l'Église des Gentils, de l'Église romaine, que Jésus-Christ, par la prédication de ses Apôtres, a délivrée des sept démons, de tous les vices par lesquels elle était aussi le jouet de toutes les erreurs, et en a fait une Église aussi sainte que catholique et apostolique, une Église mère de toutes les Églises, et l'a chargée d'annoncer, dans la suite des siècles, son Évangile par tout le monde.

Dans la personne des apôtres et des premiers disciples, au nombre de cinq cents, comme l'atteste saint Paul (I *Cor.*, XV), cette Église a bien réellement vu de ses yeux le Seigneur, l'a entendu parler ; et elle ne nous apprend que ce qu'elle a appris elle-même de sa bouche divine. En sorte qu'elle peut nous répéter en toute vérité les belles paroles de Madeleine : « Oui, j'ai vraiment vu le Seigneur ; et ce que je vous dis, je ne vous le dis qu'en son nom, et ce n'est que ce qu'il m'a dit lui-même ; *Vidi Dominum ; et hæc dixit mihi.*

---

(1) « Septem dæmonia Maria habuit, quia universis vitiis plena « fuit (*Theophil.*). Quid septem dæmonia nisi universa vitia significant (*Gregorius*)? »

Les Apôtres étaient donc, en quelque manière, excusables de ne pas avoir tout de suite ajouté foi au témoignage de Madeleine et des femmes qui, après tout, n'était qu'un témoignage de femmes. Mais comment peut-on excuser ceux qui, même de nos jours, repoussent le témoignage de l'Église, qui n'est au fond que le témoignage des Apôtres et des premiers disciples; témoignage d'autant plus fort et plus solide qu'ils ont été d'abord plus lents, plus rétifs, plus opposés à croire; qu'ils n'ont cru qu'après avoir tout vu et tout constaté; et que par leur doute et par leur incrédulité même ils ont fait l'affaire de l'Église, l'affaire du monde, établissant sur des preuves inébranlables la foi du monde et de l'Église? Comment peut-on excuser ceux qui, n'ayant vu que leur personne, n'ayant entendu que leurs pensées, osent se roidir contre le témoignage de l'Église, qui a vu et entendu Dieu lui-même : *Vidi Dominum, et hæc dixit mihi?* Ah! ils se croient, ils se disent, pour cela, des esprits forts, tandis qu'ils ne sont, comme les appelle Jésus-Christ, que des insensés et des cœurs faibles, n'ayant pas la force et le courage de croire : *O stulti et tardi corde ad credendum!* Et si cette incrédulité est impardonnable dans l'homme, dans la femme elle est aussi révoltante et en même temps ridicule.

Eh! oui, l'incrédulité, aussi bien que le blasphème et l'ivrognerie, a quelque chose de plus insupportable, de plus hideux, et en même temps de plus étrange dans la femme que dans l'homme. Née pour croire, puisqu'elle est née pour aimer et que l'amour pousse à la foi, la femme ne peut pas avoir l'air de vouloir exa-

miner, de vouloir faire de la philosophie, du rationalisme, de l'incrédulité, sans exciter en même temps, dans ceux qui l'écoutent, le dégoût et l'hilarité. Lorsqu'on lui entend dire : « Je ne puis pas admettre, je ne puis pas croire tel ou tel autre dogme de la religion, on est sûr que ce n'est pas parce que tel ou tel autre dogme trouve une opposition réfléchie et sérieuse dans sa haute raison ; mais c'est parce qu'elle a appris que ces dogmes trouvent de l'opposition dans la raison de quelques hommes, et que, par un sentiment propre aux enfants, elle veut se donner de l'importance, elle veut se faire valoir, en singeant l'homme, ce qui, loin de l'élever, la rabaisse dans l'esprit même de l'homme qui ne croit pas, et la lui rend odieuse. Ordinairement, l'homme incrédule, tout en maudissant la femme sincèrement croyante, la respecte ; tandis qu'au contraire, tout en flattant la femme philosophe, il la méprise. Ce sont donc là les vraies sources de l'incrédulité. Pour un petit nombre d'incrédules que l'ignorance forme, on n'est incrédule que par inconséquence, par bizarrerie, par légèreté d'esprit, par vanité et par corruption de cœur.

12. Pourquoi l'incrédulité des Apôtres a été excusée et pardonnée, tandis que l'incrédulité des faux philosophes sera impitoyablement punie. Nécessité d'accepter l'enseignement de l'Église et de se faire petit pour bien connaître Dieu et ses mystères.

Mais l'incrédulité des Apôtres à l'annonce qu'ils reçurent par les femmes de la résurrection du Sauveur, étrangère à toutes ces causes, fut moins une faute qu'une erreur, moins de l'orgueil que de la timidité,

moins de la méchanceté que de la faiblesse. Tout en ne croyant pas encore que le Seigneur était ressuscité, ils ne désiraient pas moins cette résurrection ; ils ne pleuraient pas moins, ne gémissaient pas moins et n'étaient pas moins désolés de ce que ce grand événement, qui devait s'accomplir le troisième jour, ne leur était encore bien connu ni bien constaté : *Lugentibus et flentibus* (*Marc*). *Sperabamus quod ipse esset redempturus Israel, et nunc tertia dies est hodie, quod hæc facta sunt* (*Luc.*, XXIV). Il y avait au fond de ces cœurs incrédules quelque chose de ressemblant à la foi, à l'espérance, à l'amour. Ainsi l'aimable Sauveur, tout en leur reprochant cette incrédulité : *Exprobravit incredulitatem eorum;* la leur pardonne ; car, sur l'ordre de saint Pierre, à la nuit tombante, s'étant tous réunis sur la montagne de la Galilée, et s'y étant enfermés dans une maison, Jésus-Christ y entra sans en ouvrir les portes, comme il venait de sortir du tombeau sans en ôter la pierre. Il se trouva au milieu d'eux ; il se montra à tous, il leur donna à tous la paix. Il les exhorta à ne pas avoir peur, il leur montra les cicatrices de ses plaies ; il les invita à toucher ces chairs sacrées, il mangea avec eux, il leur communiqua son Saint-Esprit, il leur conféra le don de l'intelligence des Écritures, il leur donna la mission d'évangéliser la pénitence, le pardon et le salut dans tout le monde (*Luc.*, v. 36-47 ; *Joan.*, v. 19-31). Mais nos incrédules ne refusent d'accepter le témoignage de l'Église, ne s'aveuglent volontairement en présence de l'immense lumière qui environne l'enseignement de l'Église, ne repoussent la vérité que dans l'intérêt des plus hon-

teuses passions. Ils la repoussent non pas parce qu'elle est incompréhensible, mais parce qu'elle leur est insupportable; non parce qu'ils ne la connaissent pas, mais parce qu'ils ne l'aiment pas; et leur incrédulité est un grand péché aussi bien qu'une grande erreur. Ils ne rencontreront donc pas la vérité dont ils ne veulent pas. Jésus-Christ, ainsi qu'il en a fait la menace, se rendra inaccessible à l'orgueil de leurs raisonnements, à la mauvaise foi de leurs recherches. Ils ne le verront pas, ne le reconnaîtront pas par la foi, et ils mourront dans le péché de leur aveuglement volontaire et de leur inguérissable obstination; *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.*

Mais Pierre n'avait point partagé l'incrédulité avec laquelle ses collègues accueillirent la révélation des femmes; il avait même été le premier et le seul, dit saint Eusèbe, à admettre le témoignage de ces saintes femmes affirmant d'avoir vu les anges (1). Touché, même ému, cet Apôtre, de ce que les anges au nom de Jésus-Christ avaient dit aux saintes femmes *d'apporter nominativement* A PIERRE *la grande nouvelle de la résurrection du Seigneur*, il croit lui seul cette résurrection, et par là il mérita que le Seigneur, à peine ressuscité, lui apparût à lui seul d'une manière toute particulière: *Surrexit Dominus vere, et apparuit Simoni* (*Luc.*, 34). Ainsi, comme Madeleine la pécheresse a été la première parmi les femmes qui vît le Sauveur ressuscité, Pierre le parjure a été le premier parmi les hommes qui eût le même bonheur, afin que les pécheurs

(1) « Quia solus credidit fœminis dicentibus se angelos vidisse. »

sachent qu'en se repentant sincèrement de leurs fautes, en marchant sans regarder en arrière dans la voie de l'humilité et de la pénitence, ils peuvent aspirer aux premières grâces; ils peuvent s'attendre à se voir préférer par Jésus-Christ même aux âmes les plus innocentes, les plus pures et les plus parfaites.

En attendant, voici Pierre commençant à remplir la mission spéciale dont le divin Maître l'avait chargé, de confirmer ses confrères dans la foi, après avoir bien cru lui-même : *Et tu, aliquando conversus, confirma fratres tuos* (*Luc.*, XXII). Car, en leur faisant part de la grâce de prédilection qu'il venait de recevoir, il réussit à leur faire croire à la résurrection du Seigneur. Aussi, lorsque les deux disciples, en revenant d'Emmaüs, se prirent à raconter à tout le monde comment ils avaient vu et reconnu le Sauveur ressuscité, et que quelques-uns de ses disciples ne voulurent pas croire à la réalité de cette apparition, les Apôtres, au contraire, leur dirent : Nous savions déjà tout cela. Le Seigneur est VRAIMENT ressuscité, puisqu'il a apparu à Simon : *Surrexit Dominus* VERE, *et apparuit Simoni* (*Luc.*, 34).

Remarquons aussi, mes chers frères, que les Apôtres et, sur leur exemple, les disciples aussi n'avaient pas encore achevé ce bel acte de foi que le Seigneur se trouve subitement au milieu d'eux, leur annonçant la paix. Ainsi, comme les saintes femmes elles-mêmes n'avaient vu le Seigneur qu'après avoir cru à sa résurrection sur le témoignage des anges, et comme Pierre ne l'a vu non plus qu'après avoir cru le même mystère sur le témoignage des femmes, de même tous les Apô-

tres et les disciples ensemble n'ont vu, à leur tour, Jésus-Christ ressuscité qu'après avoir cru cette même vérité sur le témoignage de Pierre. Or, que signifie tout cela, si ce n'est que la Providence s'est fait cette règle de conduite à l'égard de l'homme, de ne lui donner l'intelligence claire, la connaissance complète, je dirais presque la vision spirituelle des mystères de le religion qu'après qu'il a fait acte d'humilité en croyant ces mêmes mystères sur le témoignage de l'Église. Ainsi, tandis que, à l'école des hommes on ne croit qu'après qu'on a compris, et que l'intelligence des choses précède la foi, à l'école de Dieu, au contraire, on ne comprend qu'après qu'on a cru, et c'est la foi qui précède et qui est la condition *sine qua non* de l'intelligence; *Nisi credideritis, non intelligetis.* Tandis que dans le monde matériel on ne trouve qu'en haut la lumière, dans le monde spirituel on ne la trouve qu'en bas. Que voulez-vous que j'y fasse? disait hautement saint Paul. C'est ainsi qu'il a plu à Dieu de ne vouloir sauver que l'homme qui commence par accepter l'apparente folie de la croix et par croire, sans les comprendre, les grands mystères de la religion; *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* (I *Cor.*, 1). C'est que l'orgueil aveugle, et que c'est l'humilité seule qui éclaire; c'est que l'homme n'étant tombé que parce qu'il voulut s'élever jusqu'à Dieu, il ne peut être relevé qu'en s'abaissant au-dessous de lui-même. C'est que comme tout péché n'a commencé que par l'orgueil; *Initium omnis peccati superbia est*, de même la grâce n'est accordée qu'à l'humilité; *Humilibus dat gratiam.* C'est que, en

se faisant petit, on est grand devant Dieu ; que ce n'est qu'en se réduisant à la simplicité des enfants qu'on entre dans le royaume des cieux, et que le salut n'est que la conquête, le prix de l'humilité; *Revelasti ea parvulis. Nisi quis se humiliaverit sicut parvulus, non intrabit in regnum cœlorum.*

C'est en effet aux saintes femmes, c'est aussi aux Apôtres, aux vrais disciples de Jésus-Christ que l'ange a dit : Vous verrez dans la Galilée le Seigneur ressuscité; je vous le prédis, je vous le promets, comme il vous l'a prédit et comme il vous l'a promis lui-même : *In Galilæa*; *ibi eum videbitis sicut dixit. Ecce prædixi vobis.* Or, le mot *Galilée* ou *Transfiguration* et *transformation*, signifiant, d'après saint Augustin, cette transfiguration, cette transformation heureuse de l'humanité du Sauveur, jadis souffrante et mortelle, et devenue par la résurrection immortelle et glorieuse, signifie aussi cette transformation, cette transfiguration non moins heureuse que subira l'homme lui-même qui s'est associé aux mystères de son Sauveur, et dans laquelle il verra ce divin Sauveur dans toute sa gloire, comme il est lui-même. Ce n'est donc qu'un mot, reprend saint Jérôme, que l'ange a adressé aux saintes femmes et aux saints Apôtres, en leur disant, au nom de Jésus-Christ, qu'ils l'auraient tous *vu dans la Galilée ;* mais ce mot *Galilée*, si court par rapport aux syllabes qui le composent, est immense par rapport à la promesse qu'il contient. Par ce mot, l'ange leur a indiqué que le prix du salut éternel leur était assuré ; que la source de la vraie joie leur était ouverte dans la vraie Galilée, au ciel, où ils auraient vu le Seigneur,

mais bien autrement qu'ils l'avaient vu sur cette terre (1).

Remarquons aussi que Jésus-Christ ressuscité a apparu six fois le jour de sa résurrection. La première fois à sa divine Mère; la seconde à Marie-Madeleine; la troisième aux femmes réunies revenant du tombeau; la quatrième fois à saint Pierre; la cinquième aux deux disciples d'Emmaüs, et la sixième, le soir du même jour, à tous les Apôtres et aux disciples réunis sur la montagne de la Galilée. Mais vous le voyez, mes frères, c'est aux femmes que Jésus-Christ s'est montré avant de se montrer aux hommes. Ce sont les femmes qui ont vu les anges et ont appris de leur bouche la première nouvelle de la résurrection du Seigneur. Ce sont les femmes qui les premières ont été instruites, par le Seigneur lui-même, des plus grands mystères de la religion, et qui ont été chargées par lui de les annoncer, de les évangéliser aux hommes. Ce sont les femmes qui, dans ce grand jour, ont été éclairées les premières par la lumière divine, et comblées d'espérance et de consolations, et, par surcroît, ont été assurées de la possession de la grâce et de l'amour du Sauveur du monde et de la promesse de jouir un jour de la gloire éternelle.

Vous conviendrez donc, mes frères, que ces femmes ont été bien heureuses, bien récompensées de la simplicité de leur foi, de la ferveur de leur piété, de la

(1) « Brevis sententia in syllabis, sed ingens in quantitate pro« missio. Ibi est gaudii fons et salutis æternæ origo præparata. *Ibi « eum videbitis, sed non sicut vidistis.* »

constance de leur affection, de la générosité de leur dévouement ; et vous conviendrez aussi qu'à elles seules les touchantes choses qui se sont passées aujourd'hui à Jérusalem, et que je viens de vous exposer, sont la preuve la plus lumineuse, la plus frappante de l'immense mérite qu'ont auprès de Dieu l'humilité de l'esprit, la sincérité du désir, la droiture du cœur ; et qu'autant est pitoyable le sort des sages, des savants selon le monde, autant est grand, riche, ineffable, complet et parfait le bonheur des simples et des petits selon l'Évangile : *Confitebor tibi, Pater, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.*

Mais il me reste à vous dire encore quelques mots sur la nature des pratiques que, toujours d'après le même Évangile de la résurrection, nous devons suivre pour avoir part aux fruits, aux grâces ineffables de ce grand mystère. C'est le sujet de notre dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

LES MYSTÈRES DU TOMBEAU.

13. La vraie Galilée c'est le ciel. Voyage mystique au tombeau du Seigneur. Les azymes de la sincérité. La matinée. L'entrée dans le sépulcre. La bonne odeur de Jésus et la mauvaise odeur de Satan. Augures et promesses.

Le mystère de la résurrection est celui de tous les mystères de Jésus-Christ que l'Église célèbre avec les plus vifs transports d'allégresse et qui répand une plus grande joie dans tous les cœurs chrétiens. Et pour-

quoi? Parce que ce mystère de la résurrection et de l'immortalité de l'auguste humanité de notre Sauveur est aussi le gage et le type de notre résurrection et de notre immortalité.

Nous venons de voir que le mot *Galilée*, d'après saint Augustin, signifie *révélation* et *transmigration*. La vraie *Galilée* est donc cette révélation ineffable que nous aurons dans le ciel, où, comme l'a dit saint Jean, nous verrons Dieu comme il est en lui-même, et que nous deviendrons semblables à lui. La vraie *Galilée* est aussi notre heureuse transmigration de ce siècle à notre patrie éternelle (1). Et c'est aussi par la même raison, ajoute Rabbanus, que l'ange a dit aux saintes femmes et a fait dire aux Apôtres que Jésus-Christ ressuscité les aurait *précédés dans la Galilée*. Car Jésus-Christ ressuscité, selon saint Paul, n'est que l'essai, les prémices, le précurseur de notre résurrection (2).

Mais que devons-nous faire pour atteindre ce bonheur? Les saintes femmes viennent de nous l'apprendre par leur conduite. Nous devons, ainsi que nous en avertit aujourd'hui même saint Paul, particulièrement pendant ces jours des azymes de Pâques, devenir des azymes nous-mêmes : *Sicut estis azymi* (I *Cor.*, v. 7), par les résolutions les plus saintes, par les intentions les plus pures, par les sentiments de foi les plus hum-

(1) « *Galilæa* interpretatur *revelatio*. Illa erit revelatio, tam« quam vera *Galilæa*, cum *similes ei erimus, et videbimus eum si*« *cuti est* (*Joan.*). Ista etiam erit beata *transmigratio* ex isto sæculo « in illam æternitatem. »

(2) « In *Galilæam* præcedit, quia Christus resurrexit *primitiæ* « *dormientium*. »

bles, les plus simples et les plus sincères : *In azymis sinceritatis et veritatis.* Nous devons aussi, à l'exemple des saintes femmes, chercher Jésus-Christ dans son tombeau, à savoir, selon l'interprétation de Bède, l'imiter, l'aimer dans sa passion, et nous faire une gloire de sa croix (1). Nous devons aussi aller à ce tombeau mystique à la pointe du jour, au lever du soleil, après les ténèbres de la nuit, c'est-à-dire en renonçant à l'obscurité de nos préjugés et de nos erreurs, à tous les systèmes nébuleux des faux philosophes, qui sont la cause de nos vices (2).

Jésus-Christ est entré mort dans le tombeau et en est sorti ressuscité. Les saintes femmes aussi sont entrées dans le même tombeau du Seigneur le cœur navré, l'esprit aveuglé, n'ayant qu'une foi chancelante, grossière, imparfaite, et en sont sorties l'esprit éclairé par la lumière céleste, le cœur comblé d'une ineffable joie. Les voilà donc, dit Sévérien, ces heureuses femmes, après s'être enterrées avec Jésus-Christ, ressuscitant spirituellement avec lui (3). C'est ce que nous devons faire encore. Il ne suffit pas que nous croyions à la mort de Jésus-Christ. Par le baptême, selon la profonde doctrine de saint Paul, nous étions morts au monde; la vie de corruption et de péché du vieil homme s'était effacée et avait été remplacée par la vie de la grâce de Jésus-Christ en Dieu. Par le baptême nous avions été ensevelis en compagnie

(1) « *Ad sepulchrum,* id est passionem imitemur. »

(2) « *Orto jam sole,* id est discussis tenebris vitiorum. »

(3) « Introierunt mulieres sepulchrum, ut, consepultæ Christo, « Christo consurgerent de sepulchro. »

de Jésus dans son propre tombeau ; par nos péchés actuels nous sommes sortis de ce mystérieux tombeau où seulement on est vivant aux yeux de Dieu. Il est donc nécessaire que nous y entrions de nouveau après être morts par la pénitence, à tous nos péchés, à tous nos vices, à toutes nos passions : *Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* (*Colos.*, III). *Consepulti ei in baptismo in quo et consurrexistis* (*Ibid.*, II).

Mais il ne faut pas aller les mains vides à ce mystérieux tombeau ; les saintes femmes n'y sont allées qu'en apportant de précieux aromates avec elles ; et ce n'est qu'à cette condition qu'elles ont eu le bonheur de voir les anges. Elles nous apprennent donc par là que ce ne sont pas les esprits savants qui s'évaporent et se perdent en de vaines spéculations, mais que ce sont les esprits simples, dit saint Grégoire, les esprits ne désirant, ne cherchant le Seigneur que par la pratique des saintes vertus et d'une sincère piété qui ont le bonheur de voir les citoyens célestes, de pénétrer les vérités de la religion et de s'élever à une grande hauteur dans la science de Dieu (1).

Mais les saintes femmes, apportant des aromates, de la myrrhe, de l'encens au tombeau du Seigneur, nous apprennent encore autre chose, d'après le vénérable Bède ; elles nous disent que nous aussi devons nous empresser d'apporter devant le Dieu des vertus la

---

(1) « Mulieres angelos vident, quæ cum aromatibus venerunt : « quia illæ mentes supernos cives aspiciunt quæ cum virtutibus ad « sancta desideria veniunt. »

bonne odeur ne nos œuvres vertueuses, et lui offrir l'encens si suave et si agréable de nos prières (1).

Saint Paul a dit : Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ : *Christi bonus odor sumus* (II *Cor.*, II). En effet, la femme chrétienne, en particulier, porte toujours avec elle et est elle-même la bonne odeur du Seigneur, comme la femme mondaine porte avec elle et est elle-même la puanteur du diable.

Si vous trouvez dans une maison qu'on y parle bien de Dieu, qu'on y pratique la religion, qu'on y édifie le prochain, soyez sûrs que la femme chrétienne est passée par là ou habite là. Partout où elle passe, la femme chrétienne laisse après elle une trace odoriférante de piété et de religion ; partout où elle habite, elle remplit, comme l'Évangile l'a dit de la Madeleine, toute la maison de l'odeur des saintes vertus, de la trace des bons exemples : *Et domus repleta est odore unguenti* (*Joan.*). Au contraire, si dans une maison vous voyez que la religion n'est pas plus respectée que les mœurs, que la piété n'y est pas plus pratiquée que la charité, sachez bien qu'une femme légère, vaine et orgueilleuse, qu'une femme sans décence, sans dignité, sans pudeur, ou une courtisane, est passée par là ou habite là. Car de pareilles femmes, partout où elles passent, laissent après elles une odeur nauséabonde d'irréligion et d'impiété ; partout où elles habitent, elles finissent par remplir toute la maison de l'ingrate odeur de tous les vices, de l'impression funeste du scandale.

---

(1) « Nobis datur exemplum, ut odorem bonorum operum et ora« tionum suavitatem Domino offerre studeamus. »

Que voulez-vous? Elles ne peuvent répandre autour d'elles que l'esprit du démon, dont elles sont remplies; elles sont la mauvaise odeur du diable, comme les femmes vraiment chrétiennes ne répandent autour d'elles que l'esprit de Jésus-Christ qui les inonde, et elles sont la bonne odeur de Jésus-Christ : *Christi bonus odor sumus.* Nous savons donc, dit saint Grégoire, qu'aller avec des aromates au tombeau du Seigneur n'est que nous présenter à Dieu le cœur rempli de l'odeur des vertus chrétiennes en laissant après nous la trace de l'édification de nos bonnes œuvres (1). Ainsi arrangés, ainsi disposés, allons, nous aussi, pleins de courage et d'espérance, au sépulcre du Seigneur. Que la grande pierre qui le fermait, figure de la loi divine, écrite sur la pierre, ne nous effraye pas. Cette pierre vient d'être renversée, écartée de l'entrée du monument; c'est-à-dire que, par la résurrection du Seigneur, toutes les lois sont devenues faciles, de même que tous les mystères révélés sont devenus infiniment croyables. La grâce qui dès aujourd'hui a commencé à se répandre dans le monde a rendu suave au cœur le poids des commandements de Dieu, en même temps qu'elle a rendu léger pour l'esprit le joug de la foi. L'amour humble croit tout, l'amour simple espère tout, l'amour efficace obéit à tout, supporte tout, est à l'épreuve de tout : *Charitas omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet.*

Heureux si, à l'exemple des saintes femmes, nous

---

(1) « Si, odore virtutum refecti, cum opinione bonorum operum « Dominum quærimus, ad monumentum illius cum aromatibus per- « venimus. »

célébrons par ces pratiques le mystère de la résurrection de notre divin Sauveur; et si nous y persévérons jusqu'à la mort, nous aurons, n'en doutons pas, mes frères, nous aurons tous, ainsi que je vous le souhaite à tous, comme à moi-même, le bonheur de voir notre aimable Sauveur dans la véritable Galilée, dans sa manifestation céleste et éternelle. Car c'est Jésus-Christ qui a dit : « Celui qui m'aime sera aimé de mon divin Père, et moi je l'aimerai et je me révélerai à lui, je me manifesterai moi-même à lui : *Qui diligit me diligetur a Patre meo, et ego diligam eum, et manifestabo ei meipsum* (*Joan.*, XIV, 21); et il est impossible que cette touchante et délicieuse parole, que le Fils de Dieu a laissé tomber de sa bouche, ne s'accomplisse pas. Oui, oui, vous répéterai-je avec l'ange du tombeau : Si vous cherchez Jésus dans le sépulcre, vous le retrouverez dans la Galilée; si vous en partagez les humiliations et les souffrances, vous en partagerez aussi la joie. Vous le verrez, je vous l'assure, je vous le certifie; vous le verrez dans toute sa magnificence, dans toute sa grandeur, dans toute sa lumière, dans toute sa gloire, dans toute sa beauté : *In Galilæam; ibi eum videbitis. Ecce prædixi vobis*; et, éternellement heureux, en lui et avec lui, vous serez-vous mêmes une nouvelle preuve du BONHEUR DES PETITS. Ainsi soit-il.

DIXIÈME HOMÉLIE.

MARTHE ET MADELEINE A LA RÉSURRECTION DE LAZARE,

OU

LA RÉSURRECTION DES MORTS (*).

(Saint Jean, chapitre XI, v. 1-45).

Venit hora in qua omnes, qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei; et procedent qui bona fecerunt in resurrectionem vitæ; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii;

L'heure est venue où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu, et s'en iront, ceux qui ont fait le bien, dans la résurrection de la vie; ceux qui ont fait le mal, dans la résurrection du jugement (*Joan.*, V).

INTRODUCTION.

1. L'homme ne mourant qu'à cause du péché et pouvant ressusciter par Jésus-Christ, comme Jésus-Christ lui-même. La résurrection de Lazare figure de ce mystère, et sujet de cette homélie.

Ainsi que Dieu le lui avait prédit, l'homme, en devenant pécheur, est devenu mortel, est entré sous l'em-

(*) Ce miracle du Dieu Sauveur est, dit saint Augustin, le plus grand, le plus étonnant, le plus magnifique de tous ceux qu'il opéra dans l'ordre corporel, durant sa vie mortelle : *Inter omnia miracula quæ fecit Dominus Jesus, Lazari resurrectio præcipue prædicatur* (*Tract.* 49, *in Joan.*). Ce miracle eut lieu à Béthanie, petite ville de la Judée, à deux milles de Jérusalem, dans les premiers jours du mois de mars, la dernière année de la vie et de la prédication du Seigneur; c'est-à-dire vingt jours avant sa mort pré-

pire de la mort, lui appartient de plein droit, est son serf, sa victime et sa proie : *Quacumque die comederis ex ea, morte morieris* (*Gen.*, II). La mort n'est donc, dit saint Paul, que le tribut nécessaire, l'amende honorable que le péché doit à la justice de Dieu : *Stipendia peccati mors* (*Rom.*, VI).

Si Jésus-Christ, disait encore saint Paul, est en nous par la foi et par la grâce sanctifiante qui nous unissent intimement à lui, notre esprit, vivant de sa justification et de son immortalité, ne mourra jamais : *Si Christus in vobis est... spiritus vivit propter justificationem* (*Rom.*, VIII). Mais pas même cette condition heureuse, cet état divin de notre âme ne peut délivrer notre corps de l'affreuse nécessité d'être dû à la mort, de mourir à tous les instants, d'être mort même pendant qu'il vit, en punition d'être le repaire, l'asile de la concupiscence et du péché : *Corpus quidem mortuum est propter peccatum* (*Ibid.*). Mais ne désespérez pas, mes frères,

---

cieuse. Comme donc une lampe brille d'une plus grande splendeur un instant avant de s'éteindre, de même le Rédempteur du monde, près de mourir, en tant qu'homme, pour le salut des hommes, s'est plu à donner, par cet éblouissant prodige, la preuve la plus frappante de sa divinité, afin de rendre inexcusables les Juifs alors présents de la mort qu'ils allaient lui donner, et afin de confondre les absents qu'une telle mort aurait scandalisés. Parmi les Évangélistes, c'est saint Jean seulement qui a rapporté ce prodige, parce qu'il n'appartenait, dit l'Émissène, qu'au disciple vierge, au disciple le plus chéri de Jésus-Christ, d'être le rapporteur de ce fait, unique au monde, de ce fait si sublime et si merveilleux, de cette démonstration sensible de la divinité de Jésus-Christ : *Nullus alius Evangelistarum hoc descripsit; solo Joanni reservatum est. Quia res tam unica et tam egregia nullum alium quam dilectissimum Christi Virginem meruit habere relatorem* (*Exposit.*).

ajoute encore saint Paul, ne désespérez pas pour cela d'obtenir un jour, même par rapport au corps, l'immortalité et la vie. Si vous avez le bonheur de posséder en vous cet Esprit de Dieu qui a fait ressusciter Jésus-Christ de la mort, ce même Esprit de Dieu, habitant en vous, fera aussi ressusciter, un jour, vos corps mortels, vos corps morts. Car, vivifiés par le même Esprit de Jésus-Christ, il est impossible que vous ne partagiez pas le privilége de sa résurrection, de son immortalité et de sa vie : *Quod si Spiritus ejus, qui suscitavit Jesum a mortuis, habitat in vobis : qui suscitavit Jesum Christum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra, propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis* (*Ibid.*).

Oh! que ces paroles sont douces, sont consolantes! Ainsi la résurrection de Jésus-Christ est en même temps le modèle et la raison, l'exemple et le gage de notre glorieuse résurrection; et si nous vivons de lui et pour lui, nous ressusciterons un jour comme lui et par lui!

Mais cet aimable Sauveur n'a pas voulu attendre sa résurrection pour nous donner l'espérance, la certitude de la nôtre. En ressuscitant, par la puissance de sa parole, par la vertu de sa divinité, son ami Lazare, mort depuis plusieurs jours, il nous a fait voir comment, nous aussi, quoique morts depuis plusieurs siècles, ressusciterons un jour, par la puissance de cette même parole, par la vertu de cette même divinité. Car c'est lui-même qui, quelque temps avant de ressusciter Lazare, prononça ces paroles : Le temps est arrivé où tous les morts entendront, dans le silence de leurs tombeaux, la voix toute-puissante du Fils de Dieu, et, au même instant, ressusciteront tous de la mort. Et

ceux qui auront fait de bonnes œuvres reprendront une vie d'immortalité et de gloire, et ceux qui se seront mal conduits ressusciteront pour subir un jugement sévère dans une vie mille fois pire que toute mort : *Venit hora in qua omnes, qui in monumentis sunt, audient vocem filii Dei; et procedent qui bona fecerunt in resurrectionem vitæ; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii.*

Or, il est évident que, par ces sublimes paroles, Jésus-Christ a d'abord prédit le grand prodige qu'il devait bientôt opérer, celui de faire *entendre à Lazare renfermé dans le sépulcre sa divine voix* pour le rappeler à la vie; et il est évident encore qu'il n'a appelé le jour de la résurrection de Lazare, *l'heure de la résurrection de tous les morts*, que parce que cette résurrection particulière d'un seul homme a été la figure, l'essai, les prémices de la résurrection universelle de tous les hommes, et qu'une résurrection ne sera pas plus difficile que l'autre, puisque tous les hommes ne ressusciteront que par le même moyen qui a ressuscité Lazare, par la voix toute-puissante du Fils de Dieu : *Venit hora in qua omnes, qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei.*

Mais remarquons aussi, pour ne pas oublier aujourd'hui le sujet de nos homélies, LES FEMMES DE L'ÉVANGILE, que ce grand prodige, renfermant à lui seul le mystère et l'espérance d'un prodige encore plus grand, le Fils de Dieu ne l'a opéré que par les mérites et les prières de Marthe et de Madeleine, qui sont, après la sainte Vierge, les deux plus saintes femmes de l'Évangile.

En considérant donc aujourd'hui, avec un vrai esprit de foi, avec les sentiments de la reconnaissance et de l'amour, le sublime prodige de la résurrection de Lazare, ce chef-d'œuvre de la bonté et de la toute-puissance de notre divin Sauveur, nous aurons un double avantage. D'abord nous y apprendrons par quels moyens nous devons nous préparer à cette résurrection finale de tous les corps, afin qu'elle ne soit pas pour nous la *résurrection du jugement, mais la résurrection de la vie*; et en même temps nous verrons combien est grande la force du mérite et de la prière de la femme chrétienne, pour obtenir à ses frères la résurrection de l'esprit.

C'est donc dans un de ses principaux effets, dans une de ses plus douces espérances que nous allons considérer le mystère de la résurrection du Seigneur, qui fait, dans ce temps pascal, toute notre joie; et c'est là la plus belle manière, ce semble, de mettre fin à notre station. *Ave, Maria.*

DEUXIÈME PARTIE.

LES PRÉLIMINAIRES DE LA RÉSURRECTION DE LAZARE.

2. La famille de Lazare. Pourquoi elle était chère à Jésus-Christ. Touchant message que Marthe et Madeleine lui envoient sur la maladie de leur frère, et réponse du Seigneur.

Il y avait à Béthanie, dit l'Évangéliste en commençant cet admirable récit, il y avait à Béthanie une famille composée de trois membres, un frère et deux sœurs. Le frère s'appelait Lazare; des deux sœurs, l'une se nommait Marthe et l'autre Marie; et cette Marie,

ajoute l'historien sacré, était cette même femme qui avait oint de parfum le Seigneur et lui avait essuyé les pieds avec ses cheveux : *Erat autem quidam languens Lazarus a Bethania, de Castello, Mariæ et Marthæ, sororis ejus. Maria autem erat, quæ unxit Dominum unguento, et extersit pedes ejus capillis suis; cujus frater Lazarus infirmabatur* (*Joan.* XI, 1 et 2). Il n'y a donc pas de doute que Marie, la sœur de Marthe et de Lazare, ne fût la Madeleine, dont nous avons déjà raconté l'admirable conversion.

Or, cette heureuse famille, dit toujours l'Évangéliste, était la famille que le divin Sauveur aimait, chérissait le plus sur cette terre : *Diligebat Jesus Martham et sororem ejus, Mariam, et Lazarum* (v. 5). Et pourquoi? Est-ce peut-être parce que cette famille était noble et riche? Eh non, ce ne sont pas là des titres qui donnent droit à la prédilection, à la tendresse du Fils de Dieu. Mais c'est parce que ce Fils de Dieu trouvait dans cette heureuse famille la noblesse modeste, la richesse charitable, la sainteté formant son plus bel ornement; c'est parce que Marthe étant le miroir de l'innocence, Madeleine étant l'exemple de la pénitence, Lazare étant le modèle de la charité, cette famille était, dirais-je, un bouquet vivant des fleurs spirituelles les plus agréables à l'odorat de Dieu, la personnification des vertus qui sont les délices de son cœur et attirent sur elles les regards de sa miséricorde et de sa bonté.

Mais comme les avantages de la terre ne nous assurent pas l'amour du Dieu du ciel, de même l'amour du Dieu du ciel, quelque grand qu'il soit, ne nous exempte pas des misères et des maux de la terre. Ne vous éton-

nez donc pas, mes frères, d'apprendre que Jésus-Christ, tout en aimant tendrement la sainte famille de Lazare, ait laissé surprendre Lazare par une grave maladie qui plongea ses bonnes sœurs dans l'affliction et dans la douleur : *Erat languens Lazarus* (v. 1). Jésus-Christ laissant tomber malade et même mourir Lazare, son ami, est Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme, nous apprenant par là que si, malgré notre fidélité à Dieu et notre amour pour Dieu, ce Dieu nous humilie et nous afflige, nous ne devons pas nous en attrister, nous en plaindre. Car ce n'est pas parce qu'il ne nous aime pas qu'il nous traite ainsi ; mais c'est parce qu'il veut, par les souffrances dans le temps, élever notre mérite et nous préparer à une plus grande gloire pour l'éternité ! C'est ce qu'il a déclaré, dans les Livres saints, par ces paroles : « Je traite plus sévèrement ceux que j'aime le plus ; et je ne leur pardonne rien sur la terre, afin de les faire grands, heureux dans le ciel (1). »

Lazare et ses sœurs savaient bien cela ; par conséquent, dit saint Augustin, quoique Lazare fût dans les souffrances et ses sœurs dans l'affliction, ils n'en étaient pas moins résignés tous, et, se connaissant tous aimés par Jésus-Christ, ils n'avaient pas tous moins de confiance dans Celui qui est la santé des malades et la consolation de ceux qui sont dans la douleur (2).

---

(1) « Per hoc erudiens nos non tristari si qua infirmitas facta fuerit circa bonos viros, et amicos Dei, juxta illud : « Ego quos amo « arguo et castigo (*Homil.* 62, *in Joan.*). »

(2) « Ille languens, istæ tristes, omnes dilecti ; habebant ergo « spem ab eo qui est consolator dolentium, languentium sanator « (*Loc. cit.*). »

C'est dans ces dispositions que les sœurs affectionnées de Lazare envoient un messager à Jésus-Christ dans la Galilée, chargé de ne lui rien dire que ces deux mots, renfermant la plus sublime et la plus éloquente prière : Seigneur, voilà que celui que vous aimez est malade : *Miserunt ergo ad Jesum sorores ejus qui diceret : Domine, ecce quem amas infirmatur* (v. 3).

Oh ! que ce message, dit saint Augustin, est plein d'intelligence et de charmes ! Marthe et Madeleine ne mandent au Seigneur ni les souffrances de Lazare ni leur propre douleur. Elles ne lui disent pas : « Venez vite, » ou bien : « Commandez à la maladie qu'elle s'en aille, et elle s'en ira. » Elles ne lui disent que ceci : « Seigneur, Lazare, votre Lazare, que vous chérissez tant, est gravement malade. » C'est comme si elles lui eussent dit : « Seigneur, nous ne faisons que vous exposer l'état dangereux de notre frère. Cette exposition suffit à elle seule pour vous qui aimez tant Lazare. Vous n'avez pas besoin que nous vous disions ce que vous devez faire. Votre cœur si bon, si indulgent pour nous vous le dira assez. Nous savons bien que Jésus n'abandonne pas celui que Jésus aime (1). »

Voyez, mes frères, comment ces saintes femmes connaissent bien le cœur de Jésus et les moyens d'y pénétrer, d'y faire une douce violence et en obtenir ce qu'on lui demande ! Ah ! une prière faite dans un tel esprit de foi, d'humilité, de résignation et de confiance

---

(1) « Non dixerunt : Veni, jube, et sic fiet. Amanti tantummodo « nuntiandum fuit, quasi dicerent : Sufficit tibi si noveris. Neque « enim amas et deseris. »

ne peut pas manquer son objet, et dès ce moment nous pouvons être certains que quelque chose de grand s'ensuivra, et que le prodige de telles vertus de la part de ces belles âmes va être couronné par la vertu d'un grand prodige de la part du Seigneur!

Cependant l'aimable Sauveur, en entendant que son bien-aimé Lazare est malade, ne bouge pas. Il se contente de répondre d'un air d'indifférence par ces mots à ceux qui lui avaient apporté cette nouvelle : « Cette maladie n'est pas une maladie de mort; cette maladie de Lazare n'est pas venue pour enlever Lazare de ce monde, mais pour que Dieu soit glorifié et pour que le Fils de Dieu soit dans elle reconnu dans le monde : *Audiens autem Jesus dixit eis* : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei* : *ut glorificetur Filius Dei per eam.* »

O la belle parole que celle-ci! s'écrie Théophylacte. Vraiment cette maladie de Lazare n'était pas un sinistre présage de mort, puisqu'elle devait au contraire donner lieu à un grand prodige par lequel les hommes, en croyant à la divinité de Jésus-Christ, éviteront la mort (1)!

Du reste, sans montrer la moindre inquiétude, sans se donner le moindre souci du sort de Lazare, le divin Sauveur s'arrêta là où il était pendant deux jours encore, en sorte que, en attendant, Lazare mourut et son cadavre fut déposé au tombeau : *Ut audivit quia*

---

(2) « Infirmitas hæc non erat ad mortem, sed ad miraculum : « quo facto crederent homines in Christum, et vitarent mortem « (*Expos.*). »

infirmabatur, tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus (v. 6).

3. Dessein de miséricorde du Seigneur en permettant la mort de Lazare. Jésus-Christ la lumière du monde, les Apôtres les heures du jour. Confiance exagérée de Thomas dans son propre courage.

Je ne saurais vous dire la douleur et l'étonnement que cette mort de Lazare causa à ses bonnes sœurs. « Nous n'y comprenons rien, se disaient-elles. Il a su « à temps la maladie de notre frère. Comment donc, en « sachant Lazare à l'extrémité et nous autres désolées, « n'est-il pas venu? Comment concilier tant d'affection « pour notre famille avec tant d'indifférence dans un « moment si douloureux? » De quoi vous plaignez-vous donc, âmes simples? leur dit Alcuin. Jésus n'a différé d'aller guérir votre frère malade qu'afin d'avoir l'occasion d'opérer un plus grand miracle, le miracle de le ressusciter de la mort (1). S'il a attendu, ajoute saint Chrysostôme, que le corps de Lazare fût depuis quatre jours enfermé dans son sépulcre, c'était afin que personne ne pût douter de la vérité de sa mort, ni, par conséquent, de la vérité de sa résurrection non plus (2). Marthe, Madeleine, leur dit Théophylacte, comprenez donc bien les desseins ineffables et pleins de bonté du cœur de Jésus. Lorsqu'il semble oublier les âmes qui lui sont chères et les laisser en proie à l'humiliation et à la mort, c'est alors qu'il les prépare à la gloire et

---

(1) « Sanare distulit, ut mirabilius suscitaret. »

(2) « Exspectavit ut sepeliretur; ut nullus posset dicere quod « nondum mortuum suscitasset (*Loc. cit.*). »

à la vie! Oh! si vous saviez le grand honneur qu'il ménage à votre famille! Ce frère chéri, que vous regrettez que Jésus-Christ ait laissé mourir, a été choisi par Jésus-Christ pour être jusqu'à la fin du monde, la preuve et l'apologie de sa divinité. Il va le ressusciter, et par là il se servira de lui pour s'annoncer au monde comme étant le seigneur et le maître de la mort et de la vie (1). Et vous-mêmes, aurait-on pu leur dire encore, et vous-mêmes, femmes fortunées, vous serez associées, vous aussi, à cette insigne gloire de votre frère. Votre nom se trouvera toujours mêlé à l'admirable récit de ce prodige, par lequel le Fils de Dieu s'est, de la manière la plus éclatante, révélé au monde. Car il ne sera jamais question de la résurrection de Lazare sans qu'il soit dit que ce prodige de la toute-puissance et de la bonté du Sauveur des hommes a été aussi l'œuvre de votre foi, de votre humilité, de votre confiance et de vos prières..... Jésus va donc faire pour vous plus que vous n'auriez su demander à sa bonté. Il va faire pour vous ce que ni vous ni personne au monde n'aurait su en attendre, n'aurait su imaginer.

En effet, le voilà, mes frères, ce même Jésus, qui vient de se montrer si indifférent à aller trouver Lazare malade, se montrant impatient d'aller trouver Lazare mort. Car, allons, dit-il à ses disciples, allons vite de nouveau dans la Judée; *Post hæc dixit discipulis suis :* « *Eamus in Judæam iterum* (v. 7). » Comment? re-

---

(1) « Ideo mori permisit, ut, eum resuscitando, se vitæ mortisque « Dominum esse declararet (*Expos.*). »

prennent à cette proposition les Apôtres, comment? vous voulez donc aller de nouveau dans la Judée? Mais, y pensez-vous, maître? avez-vous donc oublié qu'il n'y a que quelques jours que les Juifs voulaient vous lapider? Voulez-vous vous remettre de nouveau dans leurs mains; *Rabbi, nunc quærebant te Judæi lapidare; et iterum vadis illuc* (v. 9)?

C'est ainsi que parlaient les Apôtres, ne sachant pas, dans leur affection toute humaine, remarque saint Augustin, ce qu'ils disaient. Car rien n'était plus stupide, ni plus absurde que cette pensée des Apôtres, de vouloir détourner de la mort ce divin Sauveur, qui n'était venu au monde que pour y subir volontairement la mort, afin de délivrer de la mort non-seulement eux-mêmes, mais tout le monde (1)! Et d'ailleurs, poursuit saint Augustin, si quelques jours auparavant, en agissant en homme et pour démontrer qu'il était vrai homme, le divin Maître avait fait semblant de vouloir se dérober aux embûches des Juifs, à présent, en retournant de son plein gré dans la Judée, sans que personne ose lui faire du mal, il veut prouver qu'il peut, comment et quand cela lui plaît, dominer les volontés perverses des hommes, les faire servir, avec une indépendance absolue de sa part, à l'accomplissement de ses desseins, et qu'il est aussi vrai Dieu (2). Et c'est ce dont il voulut instruire ses timides disciples en leur disant : N'y a-t-il pas douze heures dans le

(1) « Voluerunt consilium dare Domino ne moreretur, qui mori « venerat, ne et ipsi morerentur. »

(2) « Dicessit ut homo : sed in redeundo, quasi oblitus infirmita- « tem, ostendit potestatem. »

jour? Si quelqu'un marche pendant le jour, il ne se heurte point, parce qu'il voit LA LUMIÈRE DE CE MONDE; mais s'il marche dans la nuit, il se heurte, parce qu'il n'a point de lumière : *Respondit Jesus : Nonne duodecim sunt horæ diei? Si quis ambulaverit in die, non offendit, quia* LUCEM HUJUS MUNDI *videt. Si autem ambulaverit in nocte, offendit, quia lux non est in eo* (v. 9 et 10).

Cette réponse de notre divin Maître paraît très-simple. Rien cependant n'est plus important pour nous, ni plus profond, ni plus mystérieux. L'Évangéliste saint Jean a dit que le Verbe divin est LA VRAIE LUMIÈRE QUI ÉCLAIRE TOUT HOMME VENANT DANS CE MONDE. *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (*Joan.*, I); et quelques jours auparavant Jésus-Christ lui-même avait dit : « Tant que je suis dans ce monde, JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE; *Quamdiu sum in mondo, lux sum mundi* (*Joan.*, IX). Cette LUMIÈRE DU MONDE dont il parle aujourd'hui à ses disciples n'est donc que lui-même, et les douze heures du jour ne sont, dit saint Augustin, que ses douze Apôtres eux-mêmes; car, comme, dans le monde matériel, les heures du jour sont toutes éclairées par la même lumière, de même, dans le monde spirituel, les douze Apôtres ont reçu de Jésus-Christ, VRAIE LUMIÈRE DU MONDE, la lumière dont chacun d'eux a été éclairé, et dont il a, à son tour, éclairé le monde. En disant donc : « Les heures du jour sont au nombre « de douze. Celui qui marche pendant le jour ne « bronche pas; car il jouit *de la lumière du monde*; « c'est en marchant pendant la nuit qu'on trébuche,

« parce qu'on n'a pas la vraie lumière, » le Fils de Dieu a voulu dire, toujours d'après saint Augustin, que ses douze Apôtres, éclairés par lui, auraient formé le jour entier, le grand jour du monde; qu'en suivant leurs doctrines, et en marchant sur leurs traces, on ne peut pas se tromper, on ne peut pas tomber dans l'erreur; et que, en dehors de ce jour de l'enseignement apostolique, la sagesse purement humaine n'est rien; par cette sagesse, l'homme n'a pas en lui la vraie lumière du monde qui rayonne et rayonnera toujours dans l'Église établie par les Apôtres; la nuit se fait; tout est dans l'homme incertitude, obscurité, ténèbres, et de là tout est aussi chute, ruine et mort spirituelle (1). Voilà donc, en ces deux mots, révélé et prédit le grand mystère de l'enseignement de l'Église, de la nécessité de cet enseignement, de ses avantages, de sa magnificence, de sa gloire.

Mais ces sublimes paroles mêmes du Seigneur signifient encore autre chose. Ayant dit déjà, comme on vient de l'entendre : « Tant que je suis dans le monde, JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE, » il nous avait appris que le temps de sa vie mortelle, de sa vie précieuse dans ce monde était le jour, et que la nuit, nuit affreuse, serait faite pendant sa Passion et à l'instant de sa mort. En disant donc aujourd'hui aux apôtres, qui tremblaient pour lui et pour eux-mêmes de la fureur des Juifs : « On ne court aucun risque

---

(1) « Ut diem se esse ostenderet, duodecim Apostolos elegit. Horæ « illustrantur a die, et per Apostolorum prædicationem crevit mun- « dus in diem (*loc. cit.*). »

pendant le jour; c'est pendant la nuit qu'on doit craindre de tomber, » ce fut comme s'il eût dit à ces Apôtres, d'après Théophylacte : En retournant en ma compagnie dans la Judée, pendant que je suis encore en vie, vous n'avez rien à craindre; c'est lorsque je me serai momentanément éclipsé, pendant ma passion et ma mort, c'est alors, c'est pendant cette éclipse de la vraie lumière, qui maintenant vous éclaire et vous défend, que vous avez tout à craindre, le scandale pour vos âmes bien plus que la mort pour vos corps (1).

A ce discours, prononcé d'un ton d'autorité et de majesté toute divine, les Apôtres se turent en cherchant à se l'expliquer dans le silence. Seul saint Thomas, qui parut le comprendre mieux que les autres, dit à ses collègues : Eh bien, allons; et s'il le faut, nous aussi nous mourrons pour lui et avec lui : *Dixit ergo Thomas ad condiscipulos : Eamus et nos, ut moriamur cum eo* (v. 11).

Malheureux apôtre, dit, sur cette reprise si légère de Thomas, le vénérable Bède; malheureux apôtre qui, en parlant ainsi, compta sur la générosité de son cœur sans songer à la fragilité de ses forces et sans se mettre en demeure d'implorer le secours de cette LUMIÈRE DIVINE, à l'aide de laquelle seulement on pouvait éviter toute chute. Comme Pierre, dans quelques jours d'ici, ce même Thomas, qui fait aujourd'hui cette déclaration, on dirait presque cette boutade de courage,

(1) « Dies, tempus præcedens passionem; nox, ipsa passio. Dum « dies est, dum passionis tempus nondum advenit, non offendetis « (*Expos.*). »

n'aura de confiance qu'en lui-même, se croira assez fort par lui-même, et par conséquent, dans la nuit de la Passion, comme Pierre, Thomas se heurtera lui aussi, s'échappera comme les autres, et sera *incrédule* plus que les autres (1). Ah ! mes frères, que l'homme est peu de chose par lui-même ! A l'abri de toute erreur, de tout péché tant qu'il marche à la lumière de la parole de Dieu, à l'appui de la grâce de Dieu, il n'est que le triste jouet de tout péché et de toute erreur dès que, se retranchant en lui-même, il n'a d'autre ressource que ses propres forces et ses propres lumières. Mais revenons à notre Évangile.

4. Jésus se prouvant Dieu en annonçant la mort de Lazare à ses disciples. Le sommeil de la mort des amis de Jésus-Christ.

Lorsque, dans la personne de ses disciples, il nous révélait ces importantes vérités, le divin Sauveur était corporellement à trois jours de distance de Béthanie. Les messagers que Marthe et Madeleine lui avaient envoyés ne lui avaient appris, comme le remarque saint Augustin, que la maladie de Lazare. Humainement parlant, il ne pouvait donc pas savoir que Lazare était mort (2). Mais ce qu'à une pareille distance l'homme ne pouvait pas connaître, pouvait-il être caché au Fils de Dieu ? Ce Fils de Dieu, dans les mains duquel tombent toutes les âmes de ceux qui meurent, pouvait-il

---

(1) « Sic loquebatur quasi facere possit quæ alios hortabatur, « immemor fragilitatis suæ, sicut et Petrus (*Cat.*). »

(1) « Æger, non mortuus fuerat nuntiatus. »

ignorer que Lazare venait d'exhaler la sienne (1)? Le voilà donc, ce Fils de Dieu, au même instant où Lazare expire en Béthanie, annonçant sa mort aux disciples en Galilée, en leur disant : « Savez-vous ? Lazare, notre ami, vient de s'endormir, et je vais le chercher pour le réveiller de son sommeil ; *Lazarus amicus noster dormit* ; *sed vado, ut a sumno excitem eum* (v. 12). » Oh ! reprend ici encore saint Augustin, que ces paroles du Dieu fait homme sont sublimes en même temps que délicieuses, consolantes pour les vrais chrétiens ! Rien d'abord de plus exact que cette expression : « Lazare dort, » appliquée à Lazare qui venait de mourir. Aux yeux des hommes qui ne pouvaient pas le resssusciter, Lazare n'était qu'un mort ; mais pour Celui qui par sa puissante parole allait le rappeler à la vie, Lazare n'était qu'un homme endormi, pouvant se réveiller à tout instant ; et c'est de ces paroles du Seigneur que saint Paul a appris à appeler « dormants » les vrais fidèles qui, en mourant dans le Seigneur, vont attendre dans leurs tombeaux le moment de leur réveil à une vie glorieuse et immortelle (2).

Remarquez aussi que le divin Sauveur n'a pas dit : « Lazare *mon* ami, » mais « Lazare *notre* ami, à nous, » et par là, en faisant allusion aux trois personnes de

---

(1) « Sed quid laterat eum ad cujus manus anima morientis exie-« rat? »

(2) « Verum dixit : Domino dormiebat, hominibus mortuus erat « qui eum suscitare non poterant. Ergo, secundum potentiam suam, « dixit « dormientem. » Sicut Apostolus « dormientes » appellavit « quos resuscitaturos prænuntiavit (*Aug.*, *loc. cit.*). »

l'auguste Trinité, il a voulu nous apprendre que l'homme de bien, l'homme de foi et de charité, l'homme à l'état de grâce, comme Lazare, est l'ami véritable des divines Personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; qu'il a droit à leur intimité, à leur tendresse, à leur amour, et que sa mort n'est qu'un sommeil, le plus tranquille, le plus doux, le plus suave : *Amicus noster dormit*. Entendez donc bien cette précieuse leçon, consolez-vous, et ne craignez pas les approches de la mort, âmes chrétiennes, âmes fidèles, âmes aimant sincèrement Jésus-Christ. Vous mourrez sans doute, vous aussi, comme le reste des hommes; mais en mourant vous ne ferez que vous endormir en compagnie de Jésus-Christ, votre ami chéri, pour ressusciter un jour par lui, comme lui : *Lazarus amicus noster dormit; sed vado, ut a somno excitem eum!*

Mais les Apôtres, esprits simples et grossiers, ne comprirent rien alors à un si doux et si mystérieux langage; et ils pensèrent, dit l'Évangéliste, que Jésus-Christ n'avait parlé que de l'assoupissement du sommeil de Lazare, tandis que le Seigneur n'avait parlé que de sa mort : *Dixerat autem Jesus de morte ejus. Illi autem putaverunt quia de dormitione somni diceret* (v. 13). Ainsi, les Apôtres lui firent cette naïve réponse : Seigneur, si Lazare dort, il ne court aucun risque; on peut même le considérer comme guéri déjà : *Si dormit, salvus erit* (v. 14). Et par là ils eurent l'air de lui dire encore, d'après saint Chrysostôme, que puisque Lazare n'était plus en danger (car un malade qui dort bien est un malade guéri), il n'était pas nécessaire de faire le voyage de la Judée pour aller le faire

lever (1). Sur ce le Seigneur, sans altérer sa douceur, leur dit : « Puisqu'il faut qu'on vous dise clairement les choses, sachez qu'il ne s'agit pas de sommeil. Lazare est mort. Et moi je me réjouis de cette circonstance, parce je n'étais pas là, mais je ne m'en réjouis qu'à cause de vous, afin que vous puissiez mieux croire : *Tunc ergo Jesus dixit eis manifeste : Lazarus mortuus est; et ego gaudeo propter vos, ut credatis; quoniam non eram ibi* (v. 15). »

En effet, dit saint Augustin, les Apôtres, en allant dans la Judée et en apprenant que Lazare était mort au moment même où le Seigneur, sans avoir ni vu ni entendu cette mort, la leur avait annoncée dans les termes les plus clairs, ne pouvaient plus douter que Jésus-Christ voyait les choses éloignées, comme si elles lui étaient présentes, et ils auraient cru encore mieux à sa divinité (2).

D'après saint Pierre Chrysologue, ce fut comme si Jésus-Christ leur eût dit ceci : « La résurrection de Lazare, à laquelle vous allez assister, ne sera que la figure de ma résurrection. On verra d'avance dans le serviteur un essai de ce qui, dans quelques jours, arrivera au maître. Lors donc que je me présenterai à vous comme étant ressuscité après ma mort; en vous souvenant que Lazare est ressuscité quatre jours après, vous n'aurez pas de peine à croire que je serai ressuscité quelques heures après ma mort; en vous souve-

(1) « Solet esse somnus ægrotantium salutis indicium. Non igitur « utile est quod tu vadas ad excitandum eum (*loc. cit.*). »

(2) « Ut jam inciperent admirari quia Dominus poterat dicere « mortuum, quod nec viderat, nec audiverat. »

nant que j'ai ressuscité Lazare par ma parole, vous ne pourrez plus douter que j'aie pu me ressusciter moi-même. Et la pensée de cette augmentation, de cet affermissement que vòtre foi et la foi de tous les chrétiens dans ma résurrection vont recevoir par le prodige de la résurrection de Lazare, fait tressaillir de joie mon cœur. » Oh! que cette révélation, cet aveu sont donc précieux pour nous! Par ces touchantes paroles de notre divin Sauveur, nous sommes assurés que notre foi, humble, sincère, fervente, dans ses mystères, fait la joie, le bonheur, les délices du cœur du Seigneur : *Gaudeo propter vos, ut credatis!*

5. Marthe se plaignant au Seigneur d'avoir laissé mourir son frère. Magnifique révélation que Jésus-Christ est la RÉSURRECTION et la VIE. Explication de ces sublimes paroles.

En instruisant ainsi ses Apôtres, et dans leurs personnes en instruisant tous ses fidèles, le Rédempteur divin était déjà arrivé près du château de la famille de Lazare. Ce château n'était qu'à une demi-lieue de Jérusalem; les nobles Juifs de cette ville s'y étaient donc rendus en grand nombre pour consoler Marthe et Madeleine de la perte de leur frère : *Erat autem Bethania juxta Jerosolymam quasi stadiis quindecim. Multi autem ex Judæis venerant ad Martham et Mariam, ut consolarentur eas de fratre suo* (v. 19). Marthe apprit par quelqu'un de ses domestiques que le Seigneur allait arriver; et, impatiente de le voir et de lui dire sa douleur, elle laissa à sa sœur le soin d'entretenir à la maison le monde qui était venu les visiter, et vola au-devant du divin Maître : *Martha, ut audi-*

vit quia Jesus venit, occurrit illi. Maria autem domi sedebat (v. 20). Et l'arrêtant sur la voie publique, elle se jette à ses pieds; et fondant en larmes et d'une voix entrecoupée par les sanglots : « Ah! Seigneur, lui dit-elle, pourquoi n'étiez-vous pas ici il y a quatre jours? mon frère ne serait pas mort. On ne meurt pas quand on est auprès de Jésus; *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus* (v. 21). Mais je ne désespère pas, ajouta-t-elle. Je sais que tout ce que vous demandez à Dieu, Dieu vous l'accorde; et il vous accordera même la vie de mon frère : *Sed et nunc scio quia quæcumque poposceris a Deo, dabit tibi Deus* (v. 22).

Il faut pardonner à Marthe, dit saint Pierre Chrysologue, cette ambiguïté dans les expressions, cette confusion, cette contradiction même de sentiments et d'idées par lesquels cette âme pleine de foi paraît croire et ne pas croire en même temps à la divinité du Sauveur. La douleur qui lui navre le cœur confond son esprit au point qu'elle ne se rend pas assez compte de ce qu'elle dit (1).

C'est pour cela que l'aimable Seigneur ne la gourmande pas, ne lui fait pas de reproches; au contraire, il a pitié d'elle, il la relève, et d'un air d'extrême bonté il lui dit : « Console-toi, Marthe, ton frère ressuscitera; *Dicit illi Jesus : Resurget frater tuus* (v. 23). »

La foi à la résurrection des morts, au dernier jour du monde, cette foi primitive, traditionnelle et universelle dans le monde, était très-vive chez les Juifs

(1) « Credulitatem incredulitas confundit; nimio dolore perturbata credit et dubitat (*Serm.* 64). »

qui lisaient Job et les prophètes, par lesquels Dieu avait renouvelé dans les termes les plus clairs et les plus formels la révélation d'un si grand mystère. Le Seigneur n'ayant donc pas déterminé le temps où Lazare devait ressusciter, Marthe crut qu'en lui disant : « Ton frère ressuscitera ; » le Seigneur avait fait allusion au temps de la résurrection universelle de tous les hommes ; et poussant un profond soupir : « Je le sais bien, s'écria-t-elle, que mon frère ressuscitera lui aussi, à l'époque de la résurrection universelle, au dernier jour ; *Scio quia resurget, in resurrectione, in novissimo die* (v. 34). »

Jésus-Christ alors, prenant l'attitude, le maintien, le ton de maître, de Seigneur, de Dieu, d'une voix mystérieuse et solennelle, qui ébranla les cieux, qui fit trembler la terre, et troubla les enfers, prononça ces paroles qu'aucune langue n'avait jamais articulées, qu'aucune oreille n'avait jamais ouïes, ces paroles les plus étonnantes, les plus magnifiques, les plus sublimes de toutes les paroles étonnantes, magnifiques, sublimes de l'Évangile : « Je suis la résurrection et la « vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et qui- « conque vit et croit en moi ne mourra jamais. *Ego « sum resurrectio et vita. Qui credit in me, etiamsi « mortuus fuerit, vivet; et omnis qui vivit et credit in « me non morietur in æternum* (v. 25 et 26). »

O voix ! ô paroles ! l'historien sacré n'aurait pas pu les inventer, ces grandes paroles, si Jésus-Christ ne les avait pas vraiment prononcées. Il ne peut pas venir à l'esprit de l'homme de mettre un pareil langage dans la bouche de l'homme. Mais Jésus-Christ lui-même

n'aurait pas pu les prononcer s'il n'était pas vraiment Dieu. Cette manière de parler est en dehors de tout langage humain; aucun homme ne peut parler ainsi, parce qu'aucun homme ne peut penser ainsi. Seulement un Dieu pouvait s'exprimer de cette manière, parce que Dieu seulement peut se former de pareilles idées de lui-même.

Ah! en entendant Jésus-Christ parler d'une manière si nouvelle, si singulière, si extraordinaire, si sublime, si éloignée et si au-dessus de la manière de parler propre des hommes, les Juifs avaient bien raison de s'écrier : Depuis que le monde existe jamais homme n'a ainsi parlé; *Nunquam sic locutus est homo* (*Joan.*, VII). J'ose même affirmer que ces paroles de notre aimable Sauveur sont plus divines que son œuvre; que ce qu'il a dit de lui-même dans cette circonstance prouve bien mieux que ce qu'il a fait qu'il est Dieu; que le dogme de sa divinité ressort plus clair, plus évident, plus radieux de cette déclaration que du prodige de la résurrection de Lazare. Car s'il est impossible qu'un homme ait pu ressusciter un autre homme, il me paraît encore plus impossible qu'un homme ait pu parler ainsi de lui-même sans être Dieu. Ce langage sent le ciel. C'est ici, à ne pas s'y tromper, la parole, la phraséologie, le style de Dieu. C'est la nature divine se révélant dans tout l'éclat de sa magnificence et de sa vérité; et il n'y a que l'aveuglement qui puisse ne pas voir, il n'y a que la stupidité qui puisse ne pas comprendre, il n'y a que l'obstination de l'impiété qui puisse ne pas reconnaître que Celui qui parle ainsi est vraiment et infailliblement Dieu!

Que nous devons donc être reconnaissants à cette vierge fortunée, à sainte Marthe, dont la pureté du cœur, la docilité de l'esprit, le désir sincère de mieux connaître Jésus-Christ et l'humilité de la prière nous ont valu de la part de ce Fils de Dieu une déclaration de sa divinité si resplendissante de lumière, si majestueuse de grandeur, si imposante d'autorité!

Marthe, dans sa foi encore mal affermie, encore imparfaite, avait dit au Seigneur : « Je sais que tout ce que vous demandez à Dieu, Dieu vous l'accorde; *Scio quia quæcumque poposceris a Deo, dabit tibi Deus ;* » et Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme, en répondant par cette grande parole : « Je suis, moi, la résurrection et la vie; *Ego sum resurrectio et vita,* » a voulu dire : En moi, l'homme qui prie est intimement uni au Dieu qui exauce. Je n'ai pas besoin du secours de personne, je n'ai pas besoin de prier pour obtenir. Je suis l'arbitre absolu, le dispensateur suprême, comme je suis la source de tout bien; je ne donne pas une vie que je dois demander, une résurrection que je dois recevoir; je donne la vie et la résurrection dont je suis la source, le principe, la raison, la cause, et que j'ai essentiellement en moi-même, parce que je suis moi-même la résurrection et la vie (1).

En second lieu, en disant « Je suis la résurrection et la vie, » ce fut comme s'il avait dit, d'après Alcuin : « Par cela même que je suis la vie, je suis la résurrec-

(1) « Illa dixerat : Quæcumque poposceris, dabit Deus. Ipse di- « cit : Ego sum resurrectio et vita : ostendens quod non indiget « adjutorio, et quod ipse est distributor bonorum (*Hom.* 62, *in* « *Joan.*). »

tion aussi. Étant moi-même la vie, toute vie se personnifiant, se trouvant essentiellement en moi, je vis toujours; et c'est parce que je vis toujours que je peux faire revivre ceux qui sont morts, et devenir leur résurrection comme j'ai été leur vie. Ainsi, c'est par moi que tous les hommes ressusciteront un jour. Pourquoi ne pourrai-je donc, dès aujourd'hui, ressusciter un seul homme, puisque c'est par moi qu'un jour ressusciteront tous les hommes (1)? C'est ainsi que le divin Maître, en instruisant une femme, a instruit toute l'Église, a éclairé tout le monde, a confondu d'avance le blasphème stupide que Satan lui-même ne partage pas, l'erreur sacrilége qui conteste à Jésus-Christ sa divinité!

6. Effet prodigieux de la révélation que Jésus-Christ vient de faire à Marthe. L'acte sublime de foi de cette femme figure du témoignage que l'Église rend à Jésus-Christ. Bonheur de croire à ce témoignage.

Pendant que le Sauveur parlait ainsi aux oreilles de Marthe, une immense lumière rayonnait dans son esprit docile, une surabondance de grâce qui accompagnait toujours la parole de l'Homme-Dieu inondait et élevait son cœur pudique. Elle comprit donc tout d'un coup la vérité, la sublimité, la magnificence de cette révélation divine et en fut ravie et transportée hors d'elle-même. Et élevant son regard et parcourant en un instant l'abîme qui sépare Dieu de l'homme, à travers l'homme elle vit en Jésus-Christ le Fils con-

(1) « Ideo resurrectio quia vita. Per quem tunc cum aliis, per « eumdem potest modo resurgere (*Cat.*). »

substantiel de Dieu, elle sentit, elle aima ce même Dieu, et se trouva toute remplie, toute possédée de lui, et en état de penser, de parler de Dieu comme Dieu pense et parle de lui-même. Ainsi Jésus-Christ lui ayant demandé si elle croyait la grande et importante vérité qu'il venait de lui faire entendre; *Credis hoc* (v. 25)? Marthe n'hésita pas un instant à lui faire cette confession publique de sa foi, en disant avec le ton d'une conviction profonde, avec l'enthousiasme d'un grand amour : « Oui, oui, Seigneur, j'ai toujours cru, et maintenant je crois plus que jamais que vous êtes le Messie, le Fils du Dieu vivant, venu au monde pour sauver le monde : *Utique, Domine, ego credidi quia tu es Christus, filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti* (v. 27). »

Oh! que cette confession est grande dans sa petitesse, sublime dans sa simplicité! C'est l'unité de la nature et la pluralité des personnes en Dieu. C'est la consubstantialité du Verbe de Dieu. C'est le but de son incarnation, de sa vie et de sa mort. Ce sont les dogmes fondamentaux du christianisme. C'est toute la religion abrégée, renfermée dans trois mots. C'est l'acte de la foi théologique le plus complet, le plus parfait qui se trouve dans les Livres saints.

Venez tous ici, tristes élèves d'Arius, hérétiques philosophes et philosophes hérétiques, qui ne savez pas ouvrir la bouche sur l'adorable Jésus sans méconnaître sa mission, sans blasphémer sa personne, sans maudire son nom, sans contester sa divinité; venez ici entendre cette femme; apprenez à son école QUE JÉSUS-CHRIST EST LE FILS DU DIEU VIVANT, et non du Dieu opé-

rant; c'est-à-dire qu'il est le rejeton ineffable de la nature du Père, et non pas un effet de sa puissance; qu'il est engendré, mais qu'il n'est pas créé; qu'il est de la même substance, de la même nature que le Père; et que dès lors il est Dieu vivant lui-même, ayant toutes les perfections qui font l'être et la vie de Dieu. Apprenez à l'école de cette femme que ce Fils de Dieu n'est pas un philosophe apparu à l'homme pour se faire admirer par l'homme, mais qu'il est le CHRIST, c'est-à-dire le Messie promis à l'homme, attendu par l'homme, comme pouvant seul éclairer l'homme, mourir pour l'homme et le sauver. Et en voyant ces trois mots prononcés par une femme contenir plus de science et plus de philosophie qu'on n'en trouve dans les livres de tous les savants, de tous les philosophes, de tous les hommes, reconnaissez que les Livres saints, où se trouvent de telles merveilles, ne sont pas, ne peuvent pas être des compositions de l'homme, mais des révélations de Dieu. Souvenez-vous aussi qu'à Pierre, qui venait de faire une confession à peu près semblable à celle de Marthe, Jésus-Christ dit : « Tu es « heureux, Pierre, car ce n'est pas à l'école de la chair « et du sang, mais c'est à l'école de mon Père céleste, et « par son inspiration, et par sa lumière que tu as appris « que je suis le Fils du Dieu vivant (*Matth.*, XVII). » Il est donc clair, par cette divine parole, que si Marthe a fait, elle aussi, la même confession, elle ne l'a apprise qu'à la même école, qu'elle a partagé la même inspiration, qu'elle a eu le même Père céleste, le même Dieu pour maître; et par conséquent qu'en écoutant Marthe, en croyant à la vérité de sa confession, ce n'est pas à

une femme que vous ajoutez foi, mais c'est à l'Esprit-Saint, c'est à Dieu lui-même parlant en elle et par elle.

Oh! que ce dialogue, je dirai presque ce drame, entre le Fils de Dieu et une petite femme, est mystérieux, est sublime! A peine Jésus-Christ se révèle, se manifeste, que voilà Marthe le confessant vrai Fils de Dieu!

C'est donc une double révélation de la même vérité, ou bien c'est la même vérité révélée d'une manière très-élevée par la parole même de Dieu ou de Jésus-Christ, et ensuite expliquée et traduite en termes plus clairs, plus précis par l'inspiration de Dieu, dans la confession de Marthe. C'est donc, mes frères, encore ici le grand mystère de l'enseignement catholique. Dieu s'est révélé à l'Église; et c'est sur l'inspiration de Dieu que l'Église confesse Dieu. En sorte que la foi de l'Église, figurée par la foi de Marthe, est un enseignement divin elle-même; la foi de l'Église nous rend plus faciles, plus claires, les révélations divines. C'est la révélation divine traduite dans la pratique, réalisée par l'homme, mais toujours sur l'inspiration et l'assistance de Dieu. C'est pour cela que la foi de l'Église est aussi sûre, aussi infaillible que la révélation de Dieu, et qu'en suivant ce qu'elle croit nous sommes autant dans le vrai, nous écoutons autant Dieu qu'en croyant ce qu'elle enseigne. Comme son enseignement est l'enseignement de Dieu, sa foi est la foi de Dieu.

Ce sont les mystères sublimes, les importantes leçons que nous apprend la conversation de Marthe avec Jésus-Christ. Sublime femme dont Jésus-Christ a fait l'un des premiers confesseurs, des premiers évangélistes de sa divinité!

Or, c'est par une foi si noble, si éclairée, si vive, si parfaite que Marthe prépare, obtient, je dirais presque qu'elle arrache des mains du Seigneur le prodige de la résurrection de son frère. Car la foi de Marthe est cette foi que Jésus-Christ appelle LA FOI DE DIEU (*Marc*, XI), et qui dispose en reine des prodiges de Dieu. D'autant plus qu'à la foi, aux prières de Marthe vinrent se joindre la foi, les prières, les larmes de Madeleine : comme nous allons le voir en abordant de plus près le récit de ce prodige.

DEUXIÈME PARTIE.

LE PRODIGE DE LA RÉSURRECTION DE LAZARE ET SON EXPLICATION ALLÉGORIQUE.

7. Madeleine pleurant aux pieds du Seigneur. Jésus-Christ frémissant, se troublant et pleurant lui aussi. Explication de ces sentiments mystérieux du divin Sauveur. Ses larmes sont la joie du monde.

AVERTIE, en secret, par sa sœur que le divin Maître était là et avait demandé à la voir : *Vocavit Mariam sororem suam silentio, dicens : Magister adest, et vocat te* (v. 28); la sainte pénitente Madeleine laisse là tout son monde, et s'élance au-devant du Seigneur; *Illa, ut audivit, surgit cito; et venit ad eum* (v. 29). On était encore sur la voie publique, à l'endroit où Marthe avait rencontré le Sauveur et où de si grandes choses venaient d'être révélées, où de si grands exemples venaient d'être donnés : *Erat adhuc in illo loco ubi occurrerat ei Martha* (v. 30). Les nobles Juifs qui étaient autour

d'elle pour la consoler, en voyant Madeleine se lever tout à coup et sortir, n'en sachant pas la cause : Pauvre femme, se dirent-ils entre eux, elle va peut-être chercher du soulagement à sa douleur en allant pleurer sur le tombeau de son frère; il ne faut pas l'y laisser aller seule, et, se levant à leur tour, ils la suivirent; *Judæi ergo, qui erant cum ea in domo, et consolabantur eam, cum vidissent Mariam quia cito surrexit et exiit, secuti sunt eam dicentes : Quia vadit ad monumentum, ut ploret ibi* (v. 31). Tous ces petits détails, que l'Évangéliste raconte avec tant de soin, ont leur importance. Ils nous montrent d'abord l'intérêt que, moins par sa noblesse que par ses vertus, la famille de Lazare inspirait, la réputation dont elle jouissait auprès de tout ce qu'il y avait de personnages distingués à Jérusalem. En même temps nous apprenons, par ces mêmes détails, que la mort de Lazare, aussi bien que sa résurrection, qui allait avoir lieu, ont eu des témoins en grand nombre et de la plus haute importance, et qu'en disposant tout cela la Providence avait voulu rendre impossible à la haine des Pharisiens de nier ou de cacher, comme ils en ont eu la triste pensée, cet étonnant prodige.

En voyant le Seigneur, l'humble Marie se prosterna, comme Marthe venait de le faire, à ses pieds, à ces pieds divins où elle avait trouvé la résurrection et la vie pour son âme morte par le péché; et au milieu des sanglots et des larmes : Oh! Seigneur, lui dit-elle aussi, si vous aviez été ici, je n'aurais pas perdu mon frère; *Maria ergo, cum venisset ubi erat Jesus, videns eum, cecidit ad pedes ejus, et dicit ei : Domine, si fuisses hic, non esset*

mortuus frater meus (v. 32). Et en disant ces paroles elle se met de nouveau à pleurer, et tous ceux qui étaient présents firent de même. Toutes ces larmes sont de nouvelles prières auprès du Seigneur, afin d'obtenir la résurrection de Lazare, qu'on n'ose pas demander, mais qu'on ne cesse pas d'espérer. A cette scène de douleur des deux sœurs pleurantes, et de tout un peuple pleurant avec elles et pour elles, ému, attendri, l'aimable Sauveur frémit dans son esprit, se troubla lui-même; *Jesus ergo, ut vidit eam plorantem et Judæos, qui venerant cum ea, plorantes, infremuit spiritu et turbavit seipsum* (v. 33). O frémissement! ô trouble du Dieu de la douceur, de la mansuétude et de la paix! Que signifie tout cela? En Jésus-Christ, l'esprit frémit, dit saint Pierre Chrysologue, afin que la chair revive; la vie frémit pour chasser la mort; Dieu frémit afin que l'homme ressuscite (1).

En frémissant, Jésus se trouble; mais remarquez bien, nous dit saint Augustin, cette manière de s'exprimer de l'Évangéliste, disant que Jésus lui-même se troubla; *Turbavit seipsum*. C'est dire que, maître de tous ses sentiments, de toutes ses affections, le Fils de Dieu ne peut se troubler sans le vouloir. Il ne se trouble donc maintenant que parce qu'il veut se troubler; comme dans quelques jours d'ici, il ne mourra que parce qu'il voudra mourir (2).

Voulez-vous vous convaincre, mes frères, que ce

(1) « Fremuit spiritus ut caro reviviscat; fremuit vita ut mors « fugaretur; fremit Deus ut resurgat homo. »

(2) « *Turbavit seipsum;* quis enim eum posset turbare? Turbatus « est quia voluit, sicut mortuus est quia voluit. »

trouble de Jésus-Christ n'est que le trouble de son amour; que ce frémissement n'est que le frémissement de sa bonté, plus impatiente de nous faire du bien que nous ne sommes impatients de le recevoir; voyez son attitude : il paraît chercher des yeux le cadavre de Lazare, en même temps qu'il le cherche par sa parole en disant à ceux qui l'entourent : Où est mon Lazare? où l'avez-vous déposé? *Et dixit : Ubi posuistis eum* (v. 34)? Seigneur, lui répond-on, venez, on va vous le faire voir; *Dicunt ei : Domine, veni et vide* (*Ib.*); et on l'amène, et on le suit au monument où le cadavre de Lazare se trouvait depuis quatre jours; *Venit Jesus, et invenit eum quatuor dies jam in monumento habentem* (v. 17). Et que fait l'aimable Seigneur en voyant ce monument? Au frémissement et au trouble il unit les pleurs et fond en larmes, lui aussi; *Et lacrymatus est Jesus* (v. 35). O larmes précieuses de notre divin et aimable Sauveur!

Arrêtons-nous un instant, mes frères, à cette circonstance si touchante de cet admirable récit. Oh! que de mystères et de charmes contient cette parole : « Et Jésus pleura; *Et lacrymatus est Jesus !* » Il paraît, d'après saint Cyrille, que l'historien sacré n'a enregistré cette particularité qu'avec un sentiment de stupéfaction, en se souvenant d'avoir vu lui-même pleurer la divine Nature, cette nature essentiellement heureuse et inaccessible aux larmes aussi bien qu'à la douleur (1). Mais Jésus ne pleura pas en tant qu'il était

---

(1) « Videns Evangelista lacrymantem inaccessibilem naturam, « obstupuit. »

Dieu, mais en tant qu'il était homme, et pour nous prouver, dit Théophylacte, qu'il était de la même nature que nous, accessible comme tout homme aux sentiments de la pitié et de la compassion, et qu'il était homme véritable, aussi bien qu'il était véritable Dieu (1). C'est, en effet, la conséquence que les Juifs tirèrent en voyant Jésus pleurant; car ils se dirent entre eux : Voyez combien son cœur est tendre et compatissant! Voyez combien il aimait Lazare! *Dixerunt ergo Judæi : Ecce quomodo amabat eum* (v. 36).

Mais si Jésus pleure comme les autres et avec les autres, il ne pleure pas, dit saint Bernard, par les mêmes raisons que les autres (2).

Marthe et Madeleine pleurent parce qu'elles viennent de perdre le plus affectionné, le plus vertueux des frères. Les Juifs pleurent par compassion pour deux sœurs au comble de la désolation et du chagrin. Mais Jésus, dit saint Zénon, pleure par de plus grands motifs; ses larmes précieuses découlent d'une source plus noble, plus élevée et plus digne d'un Dieu sauveur. Dans la personne de Lazare, mort depuis quatre jours et enfermé dans l'obscurité du tombeau, le Fils de Dieu voit la triste figure, l'histoire déchirante de l'humanité depuis quatre mille ans morte à la grâce, et plongée dans les ténèbres funestes de toutes les erreurs, en proie à la corruption de tous les vices. Il voit l'homme, son image, son portrait, en qui il avait, en le créant, mis toutes ses complaisances, qu'il avait

(1) « Flevit ad probandam conditionem humanam. »
(2) « Plorat sicut cæteri, sed non quare cæteri. »

enrichi de tous ses dons, qu'il avait destiné à une double immortalité et par rapport à l'esprit et par rapport au corps, et que Satan avait captivé, dégradé, dépouillé de tout et fait devenir la victime d'une double mort spirituelle et corporelle, temporelle et éternelle. En présence de cet emblème, de cette esquisse d'une grande et si affreuse catastrophe arrivée à l'homme, le cœur amoureux du Dieu auteur et sauveur de l'homme ne put rester indifférent. On dirait qu'il en a été désolé autant que touché. Il frémit par horreur, il se trouble par compassion, il s'attriste par charité. C'est Dieu dans une nature souffrante, sans être lui-même dans la douleur (1) ; et en donnant une libre issue à la commotion intérieure dont il sent son âme bénie bouleversée, ses saintes entrailles déchirées, il pleure, il répand des larmes en abondance ; *Infremuit spiritu turbavit seipsum, et lacrymatus est Jesus !*

O hommes ! quelle est donc l'ivresse, la déraison qui vous ravissent à vous-mêmes ? quelles sont les ténèbres qui vous aveuglent, au point de commettre par plaisanterie le péché, de vous faire un titre de gloire du péché, et de passer des jours tranquilles et heureux dans le péché, dans cet état de dégradation morale, de mort spirituelle dont la pensée arrache les larmes au Fils de Dieu, et dans quelques jours, pendant sa prière au jardin des Olives, le fera trembler de tous ses membres, comblera son âme d'un profond ennui, d'un cha-

(1) C'est une distinction profonde du grand théologien de l'Incarnation, saint Léon, disant : *Divinitas erat in dolente, sed non erat in dolore* (*Serm. de Pass.*).

grin déchirant, d'une tristesse mortelle, et lui fera répandre une sueur de sang (1)?

Mais ce frémissement, ce trouble, ces pleurs du Dieu, sauveur de l'homme, ne sont pas des mouvements stériles, des manifestations inefficaces; ce sont des mystères puissants de miséricorde et d'amour pour l'homme. Jésus pleure, dit saint Augustin, mais afin d'effacer par ses larmes les péchés du monde, et afin de nous mériter l'allégresse éternelle et de nous délivrer de l'éternelle douleur. Les larmes du Seigneur sont la joie du monde (2). C'est donc, ajoute l'Émissène, le frémissement, le trouble, la tristesse de la pitié. Car, comme c'est de sa mort que nous vivons, comme c'est de ses opprobres que ressort notre gloire, de même c'est de son frémissement que nous vient notre sécurité, c'est son trouble qui nous apporte le calme, et c'est de sa tristesse que découle et se répand sur nous tout bonheur et toute joie de l'âme dans le temps et dans l'éternité (3). A ces indices, reconnaissons, nous aussi, combien il nous aime; *Ecce quomodo amabat eum.*

---

(1) « Cœpit pavere, tædere, et mœstus esse. Tristis est anima « mea usque ad mortem (*Matth.*, XXVII). Et factus est sudor ejus « sicut guttæ sanguinis (*Luc.*, XXIII). »

(2) « Flevit Dominus ut lacrymis suis mundi peccata deleret. Ideo « lacrymas fudit ut nos gaudia æterna mereremur. Lacrymæ Do- « mini gaudia sunt mundi. »

(3) « O fremitus pietatis! o turbatio turbatorum sublatura mœsti- « tiam, et æternam illatura lætitiam! »

8. Jésus en demandant où l'on a mis Lazare, n'a manifesté que son amour pour l'homme. L'infection qu'exhale l'homme déchu peut bien éloigner de lui son tentateur, mais jamais son Créateur.

C'est cet amour qui nous explique aussi cette parole qu'il vient de prononcer : « Où l'avez-vous placé? *Ubi posuistis eum?* » et qui, d'après saint Augustin, de prime abord paraît inexplicable. Car comment expliquer en effet que le Dieu qui, à la distance de trois jours de chemin, a connu et annoncé la mort de Lazare au moment où elle est arrivée, ne sache pas le lieu où on avait déposé son cadavre(1)? Ah! le Seigneur sait bien où est Lazare! En la personne de Lazare, dit Grégoire (lib. IV, epist. 42), Jésus-Christ n'entendait parler que de l'homme. Et cette parole : « Où l'avez-vous déposé? » se rapporte à l'*état* bien plus qu'au *lieu* où se trouve l'homme après le péché. C'est un reproche que le Seigneur fait aux esprits des ténèbres et à tous les maîtres de libertinage et d'impiété, de superstition et d'erreurs, s'étant associés à la haine de Satan pour l'homme, pour exploiter l'homme, pour le corrompre, l'égarer, le dégrader et le perdre. C'est comme s'il leur eût dit : Esprits pervers, dans quel état avez-vous réduit l'homme! dans quel abîme l'avez-vous fait tomber! Ah! vous en avez fait un cadavre, vous l'avez enfermé dans la maison d'un mort, dans le tombeau, figure de l'enfer. Rendez-moi compte de cet horrible attentat de votre part, contre les desseins de

(1) « Quid est hoc? scisti quia mortuus sit; et ubi sit sepultus i gnoras? »

ma providence et de mon amour pour l'homme; *Ubi posuistis eum?*

Oh! que ce trait de notre Évangile est donc admirable! On ne voit ici que l'impatience de la charité du Dieu sauveur de l'homme, voulant, par la résurrection du corps d'un seul homme, satisfaire le désir qui le dévore d'accomplir au plus tôt le mystère de sa pitié, de ressusciter les âmes et les corps de tous les hommes!

Quelques-uns de ceux qui étaient là, témoins de ces mouvements et de ces discours mystérieux du divin Sauveur, ayant l'air de révoquer en doute le grand prodige qu'il avait opéré quelques jours auparavant en donnant à un aveugle-né la vue, se disaient entre eux du ton d'un sérieux dérisoire, d'une croyance ironique : A quoi bon ces marques de tristesse, ces larmes de douleur? S'il aimait vraiment Lazare, pourquoi ne l'a-t-il pas plutôt empêché de mourir? Est-ce que cela pouvait être difficile à celui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né; *Quidam autem ex ipsis dixerunt : Non poterat hic, qui aperuit oculos cæci nati, facere ut hic non moreretur* (v. 37)? » O langues diaboliques, ô âmes perverses! s'écrie saint Augustin, que dites-vous donc? Eh oui, Jésus aime vraiment Lazare, et il ne lui a refusé ce qui était moins que pour faire pour lui ce qui était plus. Il n'a refusé de guérir Lazare malade que pour avoir l'occasion de le ressusciter mort, à votre plus grande confusion et à sa plus grande gloire (1)!

(1) « Plus est quod facturus est, ut mortuus suscitetur! »

Le voilà en effet, cet aimable Sauveur, frémissant de nouveau, mais d'une colère sainte, en présence de cet aveuglement volontaire, d'une si grande perversité de la part des Juifs; le voilà, dis-je, marchant d'un pas accéléré et arrivant au tombeau de Lazare, qui n'était qu'une caverne dans un côté de la montagne, caverne couverte par une grande pierre; *Jesus ergo, rursus fremens in semetipso, venit ad monumentum. Erat autem spelunca, et lapis superpositus erat ei* (v. 38). Jésus ordonne donc qu'on ôte cette pierre : *Ait Jesus : Tollite lapidem* (v. 39), afin, dit saint Chrysostôme, que tout le monde pût voir de ses yeux le cadavre de Lazare en état de putréfaction, et que personne ne pût contester le prodige du retour de Lazare de la mort à la vie. Marthe croyait bien que celui qu'elle venait de confesser Fils de Dieu et Dieu lui-même pouvait lui rendre ce frère chéri, dont elle regrettait si vivement la mort. Mais au moment où ce grand et inouï prodige allait être opéré, elle parut chanceler dans sa foi; car, Seigneur, qu'allez-vous donc faire? dit-elle au divin Maître. Souvenez-vous que mon frère est mort depuis quatre jours; il sent déjà mauvais; *Dicit ei Martha : Domine, jam fœtet, quatriduanus est enim* (v. 39). Et qu'importe? dit à Marthe saint Pierre Chrysologue. O Marthe, vous ne connaissez donc pas bien encore le cœur de Jésus! Vous ne savez pas combien il aime Lazare, combien l'homme lui est cher. Cet homme, qui sent si mauvais pour Satan qui l'a trompé et réduit dans l'état où vous le voyez, cet homme ne sent cependant pas mauvais pour Dieu, qui l'a créé et qui veut le restaurer. Objet de

dégoût, de haine et d'horreur pour Satan, qui a voulu le perdre, parce qu'il ne lui appartient pas, l'homme, même dans la condition déplorable où il est tombé, n'inspire que de la compassion au Dieu, qui voit en lui la plus chère de ses œuvres (1).

Afin donc d'exciter encore davantage cette espérance dans cette âme si simple : Marthe, lui répond le Seigneur, rappelle-toi ce que je viens de te dire : que si tu as foi, tu verras le prodige de la plus grande gloire de Dieu, et que Dieu ne le refusera pas au mérite de ta foi ; *Dicit ei Jesus* : *Nonne dixi tibi quoniam, si credideris, videbis gloriam Dei* (v. 40)? C'était lui dire aussi : Par le prodige que tu vas voir, et où le pouvoir et la divinité de ton Maître vont rayonner dans tout leur éclat, tu te convaincras encore davantage, ainsi que tous ceux qui croiront comme toi, que ta foi ne t'a pas trompée en t'inspirant de me reconnaître, de me croire, de me confesser LE FILS DE DIEU VIVANT et le Sauveur du monde.

9. La prière de Jésus-Christ nouvelle preuve de sa divinité. Magnificence du prodige de la résurrection de Lazare. Hommage à Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur du monde.

On avait, sur ces entrefaites, ôté la pierre qui couvrait le tombeau; *Tulerunt ergo lapidem* (v. 41), et une foule immense se pressait autour du monument, les yeux fixés sur la caverne béante et sur le cadavre de Lazare en putréfaction, et trahissant cette attitude

(1) « Quod fœtet proditori non fœtet creatori ; quod horret alieni « operis eversor, amator sui operis non abhorret. »

d'empressement silencieux que le peuple prend dans l'attente d'un grand événement.

Mais il n'est pas aussi facile de rappeler à la vie de la grâce l'humanité déchue et morte par le péché qu'il avait été facile de la créer. C'est ce qu'a voulu nous apprendre notre divin Sauveur par la manière toute nouvelle dont il s'y prend pour ressusciter Lazare, par qui cette humanité déchue et morte était représentée. Oh! que son front est pensif, que sa figure est grave, que sa contenance est sublime! Certainement qu'il va faire une grande chose. Il élève et fixe sur le ciel ses yeux divins; il prend l'attitude de l'humble prière; *Jesus autem, elevatis sursum oculis* (v. 41). Ce n'est pas, dit saint Hilaire, parce qu'il a besoin d'être aidé, mais parce que nous avions besoin d'être instruits. Ce n'est pas parce que la prière lui est nécessaire pour faire des prodiges, mais parce qu'il faut que nous sachions que, fils de l'homme, il est aussi le Fils de Dieu. Il prie donc à haute voix pour corroborer notre foi, et non pour augmenter son pouvoir (1). La voilà, en effet, cette mystérieuse prière : « Mon Père, dit-il, je vous remercie de m'avoir écouté déjà, comme étant votre propre Fils. Je sais, moi, que vous m'écouterez en tout et toujours; je ne vous parle donc ainsi que pour l'instruction de ce peuple qui m'entoure, afin que tout le monde sache que c'est vous qui m'avez envoyé; *Pater, gratias ago tibi quoniam audisti me. Ego autem sciebam*

---

(1) « Non ipse inops auxilii, sed nos inopes doctrinæ. Non prece « eguit, sed nobis oravit, ne filius ignoraretur : ad profectum nostræ « fidei loquebatur (*Comment. lib.* x). »

quia semper me audis; sed propter populum qui circumstat, dixi : ut credant quia tu me misisti (v. 42).

Oh! que cette prière est donc précieuse! dit saint Chrysostôme. Nous y apprenons que le Verbe éternel en se faisant homme est toujours Dieu, et qu'en venant du ciel il n'a point quitté le ciel (1). Rappelez-vous, dit saint Augustin, que, lorsque ce divin Sauveur donna la vue à l'aveugle-né, les pharisiens voulurent persuader au peuple que celui qui venait d'opérer un si grand prodige n'était qu'un homme, et, bien plus encore, un homme ne venant pas de Dieu; *Non est hic homo a Deo* (*Joan.*, IX, 16). Sa prière n'est donc qu'une réfutation de ce double blasphème, puisque Jésus-Christ y déclare qu'il ne va opérer qu'en vertu d'un pouvoir qui lui est commun avec Dieu, et en conformité parfaite de la volonté de Dieu. Le voilà en effet, après de si grands et si mystérieux préliminaires, criant haut, d'une voix de maître et de Dieu : Lazare, Lazare, sortez dehors! *Hæc cum dixisset, voce magna clamavit : Lazare, veni foras* (v. 43).

O voix! ô commandement! Quelle voix, s'écrie saint Augustin, fut plus majestueuse? Quelles paroles furent plus puissantes? Quel commandement eut plus d'autorité (2)? Comment ne pas reconnaître, en Jésus-Christ parlant ainsi, un homme qui en même temps est Dieu? Comment ne pas le reconnnaître pour ce Verbe, pour cette Parole éternelle qui parle au néant, et à laquelle le néant répond docilement comme s'il était quel-

(1) « Ut sciant venisse de cœlo, non recessise de cœlo. »
(2) « Quid huic potestati par? »

que chose, et dont l'écho essentiellement efficace créa en un instant le monde? Comment ne pas reconnaître en lui ce roi des rois, au pouvoir sans bornes, par lequel tout ce qui est mort revit, comme c'est par lui que tout ce qui est et qui vit a l'être et la vie? *Regem cui omnia vivunt.* Oh! gloire donc de notre aimable Sauveur! A cette voix, à ce tonnerre de majesté, de puissance, de magnificence et de vertu, le sépulcre tremble, tous les assistants tressaillent; la mort, effrayée, comme s'expriment les Pères (1), abandonne sa proie; la chair corrompue se renouvelle, la santé renaît au sein de la pourriture, la vie plane sur les débris de la mort, l'âme se réunit au corps, le mort revit; et tout cela n'est que l'affaire d'un instant. Le serviteur obéit avant que le maître ait achevé la parole de son commandement; et voici Lazare s'élançant hors du tombeau et venant s'arrêter au milieu de la foule étonnée, les mains et les pieds liés de bandes, la figure encore couverte du linceul funèbre; *Et statim prodiit qui fuerat mortuus, ligatus pedes et manus institis, et facies illius sudario erat ligata* (v. 42) (2). En sorte que, dit saint Chrysostôme, chacun peut s'approcher de lui, le toucher, le reconnaître, et que personne ne peut dire que c'est un fan-

---

(1) « Deterrita mors est ad vocem tantæ majestatis (*Aug. ser.* 104, « *de Temp.*). Virtutis plane et magnificentiæ vox ista : ante enim « anima corpori reddita quam Dominus sonum vocis emiserat (*Cyril.* « *Alex. Expos.*). »

(2) Il était d'usage chez les Juifs, aussi bien que chez d'autres peuples de l'Orient, de lier étroitement les cadavres par des bandelettes pliées en trois et imbues d'onguents et d'aromes, et d'envelopper la tête avec un linceul replié.

tôme; mais il devient certain pour tout le monde que le corps qui vient de sortir tout vivant du tombeau, c'est le corps mort de Lazare qu'on y avait enfermé (1).

C'est par la même raison que Jésus ne touche pas à ce corps, ne le délie pas lui-même, mais que ce sont les spectateurs de ce grand drame qui, au commandement que leur en fait le Seigneur, débarrassent Lazare de tout le lugubre appareil de la mort; en sorte qu'on le voit se redresser et marcher plein de santé et de vie; *Dixit eis Jesus : Solvite eum, et sinite abire* (v. 44).

A la vue d'un si grand prodige, d'une manifestation si sensible, si éclatante et si magnifique de la puissance et de la majesté de Dieu en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, tout esprit s'humilie, tout orgueil se confond, tout cœur palpite, toute langue se tait, toute figure pâlit, tout corps frissonne, tout homme, stupéfait, ému, consterné, ne sait qu'admirer et se rendre, croire et adorer; tout, jusqu'à ces visages bouleversés, à ce silence de l'étonnement, du respect et de la frayeur, semble dire et répéter : IL EST DIEU, et une grande multitude de Juifs reconnaît Jésus-Christ comme le vrai Messie et le vrai Fils de Dieu; *Multi ergo ex Judæis, qui viderant quæ fecit Jesus, crediderunt in eum* (v. 45).

Et nous aussi, mes frères, spectateurs du même prodige par les yeux de l'esprit, et le croyant bien mieux que ceux qui en ont été spectateurs par les yeux du corps, unissons-nous à ces Juifs fidèles dans la confes-

(3) « *Ligatus*, ne putaretur phantasma, ut appropinquantes et « tangentes videant quia vere est ille. »

sion de la même foi. Nous devons à notre Sauveur cette amende honorable au nom de la France, au nom de l'Église, au nom de l'humanité tout entière, particulièrement dans ces tristes jours où tant de belles intelligences et de nobles cœurs, égarés par une science orgueilleuse, au nom d'une raison ne raisonnant que pour déraisonner, s'obstinent à blasphémer cet aimable Sauveur, et à lui contester sa divinité, ce dogme fondamental de la religion, cette source de toute consolation pour l'homme et de toutes ses espérances. Prosternons-nous donc aux pieds de ce Fils de Dieu, en compagnie de Marthe et de Madeleine; empruntons à ces saintes femmes l'acte sublime de leur foi; et, en présence du ciel et de la terre, disons à cet aimable Rédempteur : Oui, oui, Seigneur, nous autres aussi, avec toute la force de notre conviction, avec tout le transport de notre amour, nous croyons vivement, profondément, et nous nous faisons une gloire et un bonheur de croire que vous êtes vraiment le Messie, le Fils de Dieu vivant et le Sauveur du monde; *Utique, Domine, nos credimus quia tu es Christus, Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti.*

Seigneur, cette foi à nous, aussi bien que celle de Marthe et de Madeleine, est un don précieux de votre bonté, un éclair de votre lumière. Achevez donc en nous l'œuvre de votre miséricorde et de votre pitié; et comme vous nous avez donné la vie de la foi, accordez-nous aussi la vie de la grâce, qui est le gage de la gloire, afin que nous soyons du nombre de ces heureux dont vous avez dit qu'en croyant sincèrement en vous et vivant en vous et avec vous ils ne mourront jamais;

Et omnis qui vivit et credit in me non morietur in æternum!

10. Explication du même prodige au sens allégorique. Comment se fera la résurrection des morts au jour dernier.

Mais le prodige dont je viens de vous entretenir n'est pas seulement, comme je l'ai dit en commençant, un fait passé, mais c'est aussi la figure d'un mystère futur. En ressuscitant Lazare, Jésus-Christ, dit saint Cyrille, a voulu non-seulement nous prouver d'une manière sensible qu'il était Dieu, mais nous donner aussi un exemple, une esquisse de la résurrection universelle des morts, qui sera l'un des plus grands et des plus puissants effets de sa résurrection. Par la manière miraculeuse dont il a aujourd'hui rappelé un seul homme de la mort à la vie, il a daigné nous mettre sous les yeux la preuve sensible, l'image fidèle de la manière plus miraculeuse encore dont un jour il rappellera aussi de la mort à la vie l'universalité des hommes (1).

En voyant le divin Sauveur pleurant sur le tombeau de Lazare, les Juifs pensèrent qu'il ne pleurait que la mort d'un ami, tandis qu'il ne pleurait, dit encore saint Cyrille, que par compassion pour tout le genre humain. Lazare mort lui présente à l'esprit tous les hommes qu'il avait créés immortels et que le péché avait tous réduits à la triste condition de mourir (2).

---

(1) « Velut exemplum quoddam universalis resurrectionis mortuo« rum fecit; et quod in uno implevit, veluti totius universalitatis « imaginem statuit (*Expos.*). »

(2) « Putabant Judæi eum propter mortem Lazari flere; sed ille « totius generis humani miseratione flebat : non unum Lazarum lu-

Jésus a accompagné ces pleurs d'une tendre compassion, par le frémissement et le trouble; et par ces mouvements de son âme bénie et de son saint corps il a annoncé, d'après le même Père, qu'il allait prendre une éclatante revanche sur le démon et qu'il allait détruire l'empire de la mort (1). Et saint Augustin a dit aussi : Ce mouvement du Dieu qui frémit est l'espérance de l'homme qui doit ressusciter (2).

Benin, doux, pacifique, ce Dieu Sauveur n'était pas dans l'usage, ajoute saint Cyrille, d'élever sa voix et de crier haut (3). Si donc en rappelant aujourd'hui un mort à la vie il a émis un grand cri qui a fait trembler tous ceux qui l'ont entendu, ce n'est que pour nous donner l'idée, le signe sensible du cri sonore des trompettes angéliques qui, le dernier jour du monde, retentira, par son ordre, par tout le monde et dont le puissant empire rappellera tous les morts à la vie (4).

Plusieurs des Saints ont ressuscité des morts; mais en leur ordonnant, *au nom de Dieu*, de retourner à la vie. C'est ainsi que devaient parler ces Saints, et par là ils nous ont appris qu'ils n'étaient que des hommes, n'ayant pas par eux-mêmes la vertu des prodiges, mais ne l'empruntant qu'à Dieu et ne l'obtenant que de Dieu. En sorte que par les Saints et dans les Saints faisant des

---

« gens, sed quod olim acciderat, cogitans universum scilicet huma-
« num genus obnoxium morti (*loc. cit.*). »

(1) « Divino motu demonstrat, evertendum imperium. »

(2) « In ipsa voce frementis apparet spes resurgentis. »

(3) « Insolitum Christo elata voce uti. »

(4) « In voce præludit jussio Domini, et resurrectionis tessera, « Dei scilicet tuba. Cogitemus futurum clangorem clangente tuba, « cujus imperio qui in terra jacent excitentur. »

prodiges c'est toujours Dieu qui les opère, les miracles n'étant que l'œuvre de Dieu, le fait de Dieu, le langage de Dieu. Mais Jésus-Christ, remarque saint Augustin, ne s'est pas exprimé comme les Saints. Il n'a pas dit : « Lazare, je t'ordonne, *au nom de Dieu*, de ressusciter, » il a dit simplement : « Lazare, sortez du tombeau. » Il a parlé au mort en son propre nom, par sa propre autorité, comme si pour lui le mort était déjà vivant, tout ce qu'il veut faire vivre ne pouvant que vivre (1). Et le mort entend dans le silence, sent dans l'insensibilité de la mort la voix du Seigneur. La corruption qui s'était emparée de lui ne le paralyse pas ; le suaire qui bandait ses yeux ne l'aveugle pas ; les liens qui enlaçaient ses mains et ses pieds ne l'arrêtent pas, et il court quand et où le Seigneur l'appelle (2).

Or cette histoire d'un seul mort se répétera un jour sur tous les morts. La même voix reproduira, en tous, les mêmes prodiges qu'elle vient de produire aujourd'hui en un seul. Ni la pourriture de leurs corps, ni la dispersion de leurs cendres, ni l'ancienneté de leur mort ne seront un obstacle pour obéir à l'éternelle et puissante parole de Dieu les appelant tous à une vie nouvelle (3).

---

(1) « Non dixit : In nomine Patris, surge ; sed : « Veni foras. » « Mortuum tanquam viventem compellat. »

(2) « Vultum sudario obductum videndi usum non negavit, vin« cula nihil cursum prohibent ; nullo obstaculo agnita voce Domini « ad vocantem currebat (*Cyril., loc. cit.*). »

(3) Nous avons exposé, dans nos Conférences, ce grand dogme de la résurrection des morts. Ici nous n'en avons donné que les prémices et la figure. C'est là qu'on en trouve les raisons, les preuves et les réponses aux difficultés qu'on lui oppose.

Le commandement de Jésus-Christ touchant la résurrection de Lazare fut exécuté aussitôt qu'il fut prononcé. Le Sauveur n'avait pas encore fini de dire : « Lazare, venez dehors, » que les membres de ce dernier, déjà à l'état de décomposition, se recomposent; son sang corrompu et arrêté dans son cours reprend sa pureté et sa circulation; sa peau recouvre sa couleur naturelle et son émail, comme ses chairs leur intégrité, et tous ses membres leur souplesse, leur usage et leur mouvement. L'âme rentre dans son corps; le mort sort vivant de son sépulcre aussi vite qu'une flèche décochée part de l'arc; et ce groupe de miracles n'est, on vient de le voir, que l'affaire d'un instant. Voilà donc, dans cette résurrection particulière, le type, la figure, l'esquisse de la résurrection universelle. Alors aussi toutes les pierres des sépulcres éclateront en l'air, tous les tombeaux s'ouvriront, tous les débris de chairs et des os humains se recomposeront en corps parfaitement organisés, toutes les âmes se réuniront à leurs corps, tous les corps reprendront leur taille, leur figure, leurs traits et leurs couleurs, et âmes et corps se rendront tous au lieu que la voix angélique leur aura indiqué; et tout cela se fera en un instant, en un clin d'œil, dit saint Paul, au simple son de la dernière trompette, et ce sera avec la même facilité que Lazare est ressuscité que l'humanité entière se relèvera de ses cendres et de la corruption de la mort; *In momento, in ictu oculi, in novissima tuba : canet enim tuba, et mortui resurgent incorrupti* (I *Corinth.*, xv).

Quelque grand que soit ce prodige, il ne présentera aucune difficulté, parce que Jésus-Christ l'a dit : Tous

les morts ne feront alors qu'entendre et obéir à la voix du Fils de Dieu; *Qui in monumentis sunt audient vocem Filii Dei.* Or, qu'est-ce qui peut résister à cette voix de Dieu? et pourquoi cette même voix qui a fait sortir le monde du néant ne pourrait-elle pas faire sortir vivants les morts de leurs tombeaux?

11. Autre commentaire des mots : « la Résurrection et la Vie. » L'une n'est pas l'autre. Qu'est-ce que la « résurrection de la vie et la résurrection du jugement, » et quelles en seront les conséquences pour l'éternité. L'une ou l'autre de ces résurrections sera notre ouvrage.

Le Seigneur a dit aussi : « Je suis la résurrection et la vie; *Ego sum resurrectio et vita.* » Ce qui signifie évidemment que Jésus-Christ, en tant que Fils de Dieu et Dieu lui-même, a en lui-même le principe de la résurrection et de la vie; et que, comme il n'est pas seulement sapient, mais qu'il est la sapience même, il n'est pas seulement vivant toujours et toujours ressuscité; mais qu'il est la résurrection même, la vie même; la résurrection toujours ressuscitée, la vie toujours vivante, l'existence toujours immortelle; l'existence, la résurrection et la vie personnifiées en lui; et même il est l'existence, la résurrection et la vie à la manière substantielle et absolue, infinie et parfaite. Rien n'est donc plus naturel en lui que la vertu de partager avec tous les hommes cette vie à lui qui ne s'épuise jamais, et qui en faisant vivre tout ce qui vit ne vit pas moins tout entière en elle-même; rien de plus naturel en lui que la vertu de faire revivre une autre fois tous ceux que sa puissante parole et sa vie infinie avaient fait

vivre déjà en lui et par lui; *In ipso vita erat. Ego sum resurrectio et vita.*

Mais pourquoi le Fils de Dieu ne s'est-il pas contenté de dire : « Je suis la résurrection? » mais il ajouté aussi : « Je suis la vie. » Puisqu'il n'est pas plus possible de ressusciter sans vivre que de revivre, lorsqu'on est mort sans ressusciter, la résurrection et la vie ne sont-elles pas la même chose? Non, répond saint Cyrille d'Alexandrie, car la vie véritable, la vie parfaite, n'est que la résurrection glorieuse pour jouir d'un bonheur immortel. Ressusciter pour souffrir, c'est ressusciter pour mourir toujours de la pire de toutes les morts (1). La résurrection sera commune à tous les hommes, la vie véritable ne sera partagée que par les justes. Ainsi la vie véritable suppose la résurrection; mais la vraie résurrection ne suppose pas la vie. Jésus-Christ a eu donc raison de distinguer la vie et la résurrection en disant : « Je suis la résurrection et la vie. »

C'est pour cela qu'il a dit encore : « Celui qui croit en moi vit déjà; et celui qui vit et croit ne mourra jamais. » C'est comme s'il avait dit, d'après saint Augustin : « Je suis la vie de l'âme comme je suis la résurrection du corps. Celui qui croit en moi et qui s'unit à moi par une foi pure et parfaite partage en même temps cette résurrection et cette vie. Son âme commencera à vivre dès à présent, par la foi et par la grâce; et bien qu'il ne puisse pas échapper à la mort du corps,

---

(1) « Una vera vita est, ut immortali beatitate vivamus : nihil enim a morte differt in hoc solum resurgere ut crucieris (*loc.* « *cit.*). »

cependant son âme, vivant de ma vie divine, associera un jour à cette vie même le corps. Son corps en ressuscitant, comme les corps de tous les autres hommes, jouira, en dehors de cette résurrection, de la vie heureuse de l'âme à laquelle il sera de nouveau substantiellement uni : en sorte que l'âme et le corps, tout l'homme enfin triomphera pour toujours de la mort, et sera, de toute part, immortel, réunissant en lui la vie et la résurrection par son intime union à moi, qui suis essentiellement la résurrection et la vie (1). »

Cette même distinction entre la résurrection et la vie, Jésus-Christ l'a faite en des termes plus clairs encore en disant que les morts entendront bien tous, un jour, la voix du Fils de Dieu; mais que ceux-là seulement qui auront fait le bien jouiront de la *résurrection de la vie;* et que tous les autres qui auront fait le mal ne subiront que la résurrection du jugement; *Omnes qui in monumentis sunt audient vocem Filii Dei; et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii.* C'est-à-dire que les réprouvés auront la résurrection sans la vie, ou la résurrection avec la mort, car leur résurrection ne sera qu'une résurrection de jugement et de peine; *In resurrectionem judicii;* et que les justes seulement auront la résurrection sans la mort, la résurrection avec la vie, puisque leur résurrection est la résurrection de la vie; *In resurrectionem vitæ.*

---

(1) « Nam vita animæ fides est; et omnis qui vivit in carne, « etiamsi moriatur ad tempus propter carnem, vivet in anima, donec « resurgat et caro nunquam moritura propter vitam spiritus; et non « morietur in æternum. »

C'est aussi ce que saint Paul nous rappelle par ces mots : J'ai un grand mystère à vous annoncer : nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous transformés en une vie immortelle; *Ecce mysterium vobis dico : Omnes quidem resurgemus; sed non omnes immutabimur* (I *Corinth.*, xv). Ah! que ce mystère est redoutable!

Voilà deux espèces de résurrection bien constatées : la résurrection de la vie et la résurrection du jugement. La résurrection pour vivre toujours, en compagnie de la divine miséricorde et de l'amour divin, et la résurrection pour subir toujours la justice divine. La résurrection pour jouir toujours, et la résurrection pour souffrir toujours; *In resurrectionem vitæ, et in resurrectionem judicii* : l'une sera la récompense des justes, *Qui bona fecerunt;* l'autre sera la punition des méchants, *Qui vero mala egerunt.* C'est ainsi que la résurrection sera commune à tous; la transformation ou le passage à une vie immortelle ne sera le partage que d'un certain nombre*; Omnes quidem resurgemus; sed non omnes immutabimur.*

Courage donc, âmes vraiment chrétiennes, qui ne cherchez d'autre bien que Dieu, d'autre richesse que sa grâce, d'autre trésor que son amour, d'autre paradis que son royaume des cieux; et qui, partagées entre les pratiques de l'abnégation de vous-mêmes et des œuvres de la charité pour soulager vos frères et du zèle pour la gloire de Dieu; par la pureté de vos intentions, par la sainteté de vos désirs, par la noblesse, la générosité, l'héroïsme de vos sentiments que Dieu seul connaît; en comblant, sans vous en douter, tous vos

jours, toutes vos heures même, du mérite de toutes les vertus; *qui bona egerunt;* allez, pleines d'espérance, à la rencontre de la mort; abandonnez sans regret votre corps à la corruption du tombeau. Ah! vous appartenez au vrai peuple de Dieu, au peuple en qui Dieu se complaît, en qui Dieu s'honore et que Dieu aime. Le jour viendra donc où ce Dieu de bonté, que vous servez avec tant de fidélité et tant d'amour, répandra, ainsi qu'il l'a promis, son Esprit divin sur les restes de votre mortalité, ranimera vos cendres, rappellera vos corps à la vie et vous fera sortir de vos sépulcres, ornées de l'éclat de la gloire et des roses de la bienheureuse immortalité; *Hæc dicit Dominus : Ecce ego intromittam in vos spiritum meum, et vivetis*; *aperiam tumulos vestros, et educam vos de sepulchris vestris, popule meus* (*Ezech.*, XXXVII). Vous ressusciterez donc à la vie même de Dieu, et vous serez dans cette vie, par rapport à l'âme et par rapport au corps, dédommagées de tout ce que vous aurez souffert de privations, d'injustices, de douleurs, dans le temps, par la jouissance de l'éternité; *Et procedent qui bona egerunt in resurrectionem vitæ.*

Quant à ceux qui, occupés à se contenter eux-mêmes dans leurs plus ignobles sentiments, dans leurs instincts les plus abjects et les plus brutaux, et qui, indulgents jusqu'à la lâcheté avec eux-mêmes, sont insolents à l'égard de Dieu jusqu'à l'impiété, durs envers le prochain jusqu'à la barbarie; quant à ceux qui passent leurs années en accumulant péchés sur péchés, et dont la vie entière n'est qu'un horrible tissu d'œuvres de crimes et de ténèbres, *qui vero mala egerunt,*

je n'ai rien d'agréable à leur prédire s'ils ont le malheur de finir, dans cet horrible état de leur âme, la vie de leur corps. Ils ressusciteront un jour, eux aussi, lorsque la voix redoutable du Fils de Dieu retentira dans leur tombeau ; *Omnes qui in monumentis sunt audient vocem Filii Dei.* Mais leur résurrection n'aura d'autre but que celui de les obliger à rendre, en présence de l'univers entier, un compte sévère de leur vie ; d'entendre un redoutable arrêt, de subir les peines d'un jugement éternel ; *Qui vero mala egerunt procedent in resurrectionem judicii.* Ils ressusciteront, mais non pas comme Lazare à l'amour de la famille des saints, mais à la compagnie de Satan et des réprouvés. Ils ressusciteront, non pour rester, comme Lazare, libres et déliés, mais pour être, même par rapport au corps, entortillés des ceps ténébreux de la nuit éternelle ; *Vinculis tenebrarum et longæ noctis compediti* (*Sap.*, XVII). Car la même bouche divine qui a dit de Lazare : « Déliez-le et laissez-le s'en aller ; *Solvite eum et sinite abire*, » dira d'eux, au contraire, ainsi qu'elle l'a menacé dans l'Évangile : « Liez à ce méchant serviteur les mains et les pieds ; et jetez-le dans le gouffre du feu, où il n'aura que le grincement des dents pour son occupation et le désespoir pour son confort ; *Serve nequam... Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores ; ibi erit fletus et stridor dentium* (*Matth.*, XXII). »

Enfin autant l'oracle du Seigneur est redoutable pour l'avenir des pécheurs, autant il est consolant pour tous dans le présent. Le Fils de Dieu l'a dit ; la Sagesse de Dieu ne peut pas se tromper ; la Vérité de

Dieu ne peut pas tromper les hommes : « Celui qui maintenant vit bien ressuscitera à la vie ; celui qui vit mal ressuscitera au jugement. » Dieu a donc laissé à notre choix la bénédiction et la malédiction, la vie et la mort. Nous n'avons pas besoin de nous casser la tête pour savoir si nous sommes, oui ou non, prédestinés. Ce que nous savons certainement et qu'il nous suffit de savoir, c'est que, si nous vivons bien, nous nous sauverons, et que si nous vivons mal, nous nous perdrons. Notre sort est donc dans nos mains. Nous ne serons au dernier jour du monde que ce que nous aurons voulu être. Nous y rencontrerons ou la vie ou le jugement que nous aurons, pendant la vie, choisi et fabriqué nous-mêmes.

Faisons donc le bien tant que Dieu nous en accorde le temps et la grâce. Vivons comme ce jour-là nous voudrons avoir vécu. Assurons-nous dès à présent, par nos bonnes œuvres, une petite place parmi les élus et les saints. Croyons comme il faut croire, opérons comme il faut opérer, et nous vivrons toujours et ne mourrons jamais ; *Et omnis qui vivit et credit in me, non morietur in æternum.*

C'est, mes frères, la signification allégorique du grand prodige de la résurrection de Lazare. Mais le même prodige a aussi une signification tropologique ou morale que je dois vous expliquer. C'est ce que je vais faire maintenant en peu de mots.

TROISIÈME PARTIE.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE AU SENS TROPOLOGIQUE.

12. Lazare au tombeau figure du pécheur. Les vraies Marthes et les vraies Madeleines qui peuvent le faire ressusciter. Bien des conversions ne se font que par la prière. La femme être priant. Efficacité de la prière de la femme chrétienne.

Du cadavre de Lazare il est dit qu'enseveli depuis quatre jours dans une obscure caverne et sous une énorme pierre, froid, insensible et en proie à la corruption, il exhalait une insupportable odeur; *Erat spelunca, et lapis superpositus erat ei. Quatriduanus est... jam fœtet.* Or c'est là, dit saint Augustin, l'image fidèle des pécheurs de longue date. Renfermés dans le sombre caveau de leur conscience infecte, où pas un seul rayon de la lumière divine ne pénètre; écrasés par l'horrible pierre des mauvaises habitudes qu'ils ont contractées, et en proie à une corruption complète par rapport même à tous les instincts de l'homme aussi bien que par rapport à tous les sentiments du chrétien, ils répandent autour d'eux et à une grande distance d'eux, une odeur nauséabonde, l'odeur de leurs vices et de leurs impiétés, et n'opposent à tout ce qui pourrait les convertir que le froid glacial et l'insensibilité de la mort (1).

---

(1) « Qui peccare consuevit sepultus est, et bene de illo dicitur : « fœtet. » « Incipit enim habere teterrimam famam, tanquam odo« rem teterrimum (*Tract. in Joan.*). Moles sepulcro imposita est

Hélas! il y a un état moral auquel l'homme arrive à force de se familiariser avec le mal, et dans lequel, pouvant faire quelque chose, il ne fait rien. Réduit à l'affreuse impuissance d'un cadavre, il ne pense pas plus à sa résurrection à la vie spirituelle qu'un cadavre ne pense à la vie corporelle. Oh! qu'il est lamentable cet état d'un être intelligent, d'une âme chrétienne! C'est le comble de la misère que de ne pas connaître, que de ne pas sentir sa misère.

Heureux Lazare, qui a eu ses sœurs Marthe et Madeleine qui se sont intéressées à lui, qui ont prié et pleuré pour lui, et qui ont obtenu la résurrection de ce frère chéri, pour laquelle lui, devenu cadavre, ne pouvait plus rien faire lui-même!

Or, dans l'Église, nos Lazares spirituels ont le même bonheur. D'abord, Marthe était le type de l'innocence; Madeleine était celui de la pénitence. Ces deux fortunées sœurs ont donc figuré dans les membres vivants de l'Église; car les membres vivants de l'Église ne sont que des innocents ou des pénitents. En second lieu, par le mystère consolant de LA COMMUNION DES SAINTS, tous les membres de l'Église ne forment qu'une seule famille, la famille chérie de Jésus-Christ. Nous sommes tous des frères et des sœurs pouvant nous aider mutuellement par rapport au salut éternel, qui est l'unique but de cette famille, de cette société. Marthe et Madeleine obtenant, par le mérite de leur foi, de leurs larmes et de leurs supplications, la résurrection de

---

« ipsa vis diræ consuetudinis qua premitur anima, nec resurgere, « nec respirare permittitur (*Serm.* 114, *de Verb. Domin.*). »

Lazare, leur frère, à la vie du corps, nous apprennent donc, d'après l'opinion unanime des Pères, que nous aussi, par le mérite de notre foi, de nos larmes et de nos supplications, nous pouvons obtenir la résurrection de nos frères morts par l'incrédulité ou le péché et les faire revenir à la vie de l'âme.

Il est vrai que c'est la PAROLE DE DIEU, *plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants*, comme parle saint Paul, et *atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit* (*Hebr.*, IV), qui fait les grandes conversions. Mais il est vrai aussi, d'après le même saint Paul, que la prédication apostolique n'est puissante et féconde qu'autant que la rosée de la grâce et de la bénédiction de Dieu l'accompagne (*I Cor.*, III); et cette rosée céleste ne tombe sur les travaux des Apôtres qu'autant qu'elle y est attirée par les prières de l'Église. Eh! combien de conversions, dont on fait honneur à l'éloquence éblouissante d'un prédicateur, qui ne s'accomplissent que par les prières, les pleurs, les sacrifices que des âmes pures et ferventes offrent en secret aux pieds du Seigneur! C'est pour cela que saint Paul lui-même, toutes les fois qu'il avait un peuple difficile à évangéliser, se recommandait aux prières des fidèles; et que c'est de ce secours, bien plus que de la ferveur de son zèle et de la puissance de sa parole, qu'il attendait le succès de son apostolat.

Prier donc, prier aux pieds de Jésus-Christ pour la conversion de nos frères dans la foi, c'est, femmes chrétiennes, spécialement votre tâche.

Il est évident que Dieu vous a donné, à vous, femmes, un instinct, une aptitude particulière pour la

prière, au point que la femme prie plus volontiers que l'homme, et qu'elle s'entend mieux que l'homme à la prière. Or il est évident aussi que Dieu ne vous a faites des êtres naturellement priants, des êtres faisant tout servir à la prière, des êtres connaissant tous les artifices de la prière, des êtres ayant pour la prière un attrait que vous seules possédez, des êtres doués en surabondance de l'esprit de prière, qu'afin que vous priiez non-seulement pour vous-mêmes, mais aussi pour les autres. Mais si Dieu exige principalement de vous la prière, il est aussi évident enfin qu'il est tout disposé à faire honneur à la prière que vous lui adressez, que la prière de la femme lui est plus agréable et qu'elle a une puissance toute particulière sur son cœur. Comme donc, en ressuscitant le fils de la veuve de Naïm, Jésus-Christ nous a appris, ainsi que nous l'avons vu, combien sont efficaces les prières que lui adresse la mère pour la conversion de ses enfants, de même Jésus-Christ ressuscitant Lazare aux prières de Marthe et de Madeleine, ses sœurs selon la chair, nous apprend combien sont efficaces les prières que toute femme innocente ou pénitente lui adresse pour la conversion de ses frères selon l'esprit.

13. Exhortations aux femmes chrétiennes à coopérer à la résurrection des pécheurs par la prière. La femme parisienne. La prière dans le travail, et le travail dans la prière. Exemple de Jésus-Christ. Récompense. Les femmes de l'Évangile. Souhaits à l'auditoire et bénédiction.

Priez donc, femmes vertueuses et fidèles, ne vous lassez jamais de prier, de répandre des larmes pour obtenir la résurrection spirituelle de tous ces malheu-

reux Lazares qui vous entourent de toutes parts et qui vous affligent par l'horrible spectacle de leur corruption ; et à la longue, vous finirez par obtenir le retour à la vie des cadavres spirituels.

De tout ce que votre Paris offre de grandiose à l'admiration de l'étranger, savez-vous ce qui m'a frappé le plus ? c'est ce phénomène, qui ne se voit pas ailleurs, au moins au même degré, c'est le phénomène de la dame parisienne donnant toujours et ne se lassant jamais de donner pour soulager la misère et le malheur. C'est beau, c'est admirable, c'est édifiant, c'est glorieux ; et ce dévouement de votre part à la cause du pauvre épargne à votre Paris bien des fléaux, et lui fait pardonner bien des péchés. Mais vous ne devez pas vous contenter de cela ; vous devez avoir au moins autant de zèle pour le bien spirituel de vos frères que vous en avez pour leur bien temporel.

Lorsqu'on n'entreprend le travail qu'au nom de Dieu, qu'on l'offre à Dieu, lorsqu'en travaillant on élève souvent vers Dieu l'esprit et le cœur et qu'on s'y entretient avec Dieu, alors il est certain qu'on sanctifie le travail, qu'on fait prier le travail, qu'on le convertit en prière ; et c'est ce qui en théologie ascétique s'appelle *la prière par le travail ;* car travailler ainsi, c'est vraiment prier. De même, lorsqu'on dirige toutes ses prières, toutes ses œuvres de piété, de pénitence et de charité à un but particulier, afin d'obtenir de la bonté de Dieu la conversion d'une personne, d'une famille, d'une paroisse, d'une ville, d'un pays, alors on fait travailler la prière, on convertit la prière en travail ; et c'est ce qui en théologie ascétique s'ap-

pelle *le travail par la prière*. Car prier ainsi, c'est vraiment travailler dans la vigne du Seigneur.

Or, ce saint, ce mystérieux travail, dont on s'occupe auprès de Dieu en lui demandant incessamment la conversion et le salut de certaines âmes, est prodigieusement fécond.

D'après saint Paul, c'est en s'offrant toujours pour le salut du monde, en demandant toujours à son divin Père le salut du monde, que Jésus-Christ même, pendant les trente années de sa vie cachée, travailla toujours au salut du monde; et ce travail de son esprit et de son cœur fit notre sanctification, notre rédemption et notre salut autant que les affreuses souffrances qu'il a endurées dans son corps. *In quâ voluntate sanctificati sumus* (*Hebr.*, x). S'offrir donc à Dieu, prier continuellement Dieu pour la conversion, pour le salut particulier de quelqu'un, c'est pratiquer le même moyen par lequel le Rédempteur divin accomplit le salut de tous; c'est s'associer à son divin travail; c'est en partager le mérite infini, et par conséquent c'est en partager aussi l'efficacité du résultat. Ah! si les nouvelles Marthes ou les âmes pures et innocentes, si les nouvelles Madeleines ou les âmes vraiment pénitentes ne pouvaient pas concourir, par leurs prières, au salut des autres, Jésus-Christ ne nous aurait pas exhortés, dans la personne de ses disciples, à nous associer à sa prière pour la conversion du monde; il ne nous aurait pas dit : « Et vous aussi suppliez le maître de la moisson afin qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson; *Rogate ergo dominum messis ut mittat operarios in messem suam* (*Matth.*, IX)

Ne vous contentez donc pas, femmes chrétiennes, de faire prier votre travail, faites aussi travailler votre prière ; ne vous contentez pas d'être Marthe ou Madeleine pour vous-mêmes ; mais, en tâchant d'assurer à vous-mêmes le mérite et la grâce de l'innocence ou de la pénitence, soyez aussi Marthe et Madeleine en priant le divin Sauveur, en pleurant à ses pieds pour la résurrection spirituelle de vos frères ; et vous obtiendrez, vous aussi, de voir ces malheureux Lazares, auxquels vous vous intéresserez, surgir de leur corruption, et passer de la mort du péché et de la perdition à la vie de la grâce et du salut.

Par ce moyen, vous réunirez en vous le DOUBLE ESPRIT, *duplicem spiritum*, dont parlent les Livres saints (*IV Reg.*, II), le double mérite de la vie d'oraison et d'action de Jésus-Christ et de ses Apôtres. Vous ne serez pas seulement des Madeleines en contemplation aux pieds de Jésus-Christ, vous serez aussi des Marthes en action pour Jésus-Christ ! Sans sortir de votre rang et de votre condition, vous serez aussi, d'une manière invisible, mais réelle, de vrais prédicateurs, de vrais missionnaires, de vrais évangélistes, coopérant avec Dieu même au salut des âmes : ce qui, d'après saint Denis l'Aréopagite, EST LA PLUS DIVINE DE TOUTES LES OEUVRES DIVINES (1). Et en concourant ainsi à détruire, à effacer les péchés des autres, vous détruirez, vous effacerez devant Dieu vos propres péchés (*Jac.*, V) ; et en coopérant avec Dieu au

---

(1) « Omnium divinorum divinissimum est cooperari Deo in salu« tem animarum. »

salut des autres, vous ferez, vous assurerez votre propre salut (*Eccli.*, XXIV).

C'est ainsi qu'en ont agi les SAINTES FEMMES DE L'ÉVANGILE, dont je vous ai exposé les vertus, les mérites et les récompenses, dans le cours de cette station. Vous les avez vues, ces admirables femmes, par la simplicité de leur foi, par le charme de leur piété, par la pureté de leurs mœurs, par l'élévation de leurs sentiments et par la générosité de leur cœur, s'élevant au-dessus des hommes, dans le mérite de la sainteté, et ayant part, plus que les hommes, aux révélations, aux grâces, aux éloges, à l'amour, à la tendresse de Dieu. Femmes chrétiennes, voilà vos maîtresses et vos modèles, étudiez-les toujours, ces prodiges vivants de vertu ; ayez-les toujours devant vos yeux et ne les oubliez jamais. Soyez FEMMES DE L'ÉVANGILE, femmes selon l'Évangile ; et vous atteindrez la grandeur, la dignité auxquelles l'Évangile, et l'Évangile seul a élevé la femme.

Mais, femmes chrétiennes qui m'écoutez ici, je n'ai pas besoin d'insister davantage sur ce sujet auprès de vous. L'empressement toujours croissant avec lequel vous avez suivi cette prédication que je vous avais particulièrement destinée, et que ni l'accent, ni le langage, ni le style du prédicateur n'ont pu vous recommander ; le bonheur avec lequel vous avez assisté aux explications toutes simples que je vous ai faites des histoires si admirables et si touchantes des FEMMES DE L'ÉVANGILE me disent assez que vous avez l'esprit, le sentiment des FEMMES DE L'ÉVANGILE, et que vous voudrez bien imiter leur vie afin de partager leurs récom-

penses. Restez donc dans ces saintes dispositions, et tâchez de les réaliser; restez ce que vous êtes, FEMMES DE L'ÉVANGILE. En terminant aujourd'hui cette prédication évangélique auprès de vous, c'est, mes très-chères sœurs, le seul avertissement que je vous donne, la seule prière que je vous adresse, le seul augure que je vous fais, et que Dieu, dans sa miséricorde, voudra bien, je l'espère, vous confirmer par la bénédiction que je vais vous donner en son nom, avec le même zèle et avec la même affection avec lesquels je vous ai prêché. *Benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii, et Spiritus Sancti, descendat super vos et maneat semper. Amen.*

FIN DES HOMÉLIES DE LA PREMIÈRE ÉDITION SUR

LES FEMMES DE L'ÉVANGILE.

APPENDICE

ONZIÈME HOMÉLIE.

LES TROIS MORTS RESSUSCITÉS (*)

OU

LE RETOUR A LA GRACE DES TROIS CLASSES DE PÉCHEURS.

« *Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.*
« Qui croit en moi, fût-il mort, vivra (*Joan.*, XI). »

Les Évangélistes, ainsi que saint Jean nous l'a appris, ne nous ont pas transmis *tous* les miracles que le Fils de Dieu fait homme a opérés pendant sa vie mortelle au milieu de l'humanité qu'il était venu sauver; *Multa quidem, et alia signa fecit Jesus, quæ non sunt scripta in libro hoc* (*Joan.*, XX). Les Évangélistes, dit saint Augustin, ne nous ont raconté de ces divins pro-

(*) Le grand saint Augustin, non content d'avoir, en plusieurs endroits de ses ouvrages, parlé séparément des trois morts que Jésus-Christ a rappelés à la vie, a voulu traiter de tous les trois ensemble, au point de vue moral, dans son quarante-quatrième sermon *sur les Paroles du Seigneur*. C'est ce sermon qui a suggéré à l'illustre auteur de ces Homélies l'heureuse idée et fourni, en grande partie, la matière de cette Homélie-ci. Elle complète les trois Homélies sur la *Fille de Jaïre*, sur *la Veuve de Naïm* et sur *la Résurrection de Lazare*, contenues dans cet ouvrage. Nos lecteurs nous sauront gré, nous l'espérons, d'avoir sollicité et obtenu de son auteur, cet important petit traité de morale, ainsi que les intéressantes *Explications évangéliques* qui le suivent, de les avoir édités pour la première fois, et d'en avoir enrichi cette nouvelle édition des Femmes de l'Évangile (*Note de l'éditeur*).

diges, que le petit nombre qui était suffisant à l'instruction des fidèles pour faire leur salut (1). Car, le même saint Jean a ajouté ces graves et douces paroles à celles que je viens de citer : « Ceux des prodi-« ges du Seigneur qu'on trouvera ici n'y ont été en-« registrés qu'afin que vous croyiez que Jésus est le « Messie et le Fils de Dieu, et que, en croyant cette « vérité, vous obteniez, en son nom, la vie éternelle; « *Hæc autem scripta sunt ut credatis quia Jesus est* « *Christus Filius Dei; et ut credentes vitam habeatis* « *in nomine ejus* (*Ibid.*). »

Il est donc bien certain, dit encore saint Augustin, que le divin Sauveur, dans son passage sur cette terre, ressuscita un grand nombre de morts; mais ce n'est pas sans une grande raison que nous ne trouvons indiquées dans l'Évangile que trois de ces résurrections (2). Cette raison, continue le même docteur, la voici : C'est parce que ces trois défunts, et par la durée plus ou moins longue de leur mort, et par les circonstances toutes particulières de leur résurrection, suffisent, à eux seuls, à nous représenter les trois classes différentes des pécheurs (3).

En effet, saint Grégoire le Grand, en suivant et en expliquant saint Augustin, nous a dit : « La Fille de Jaïre, gisant encore dans son lit, dans sa chambre,

---

(1) « Electa sunt quæ scriberentur, quæ saluti credentium suf-« ficere credebantur (*Tract.* 49 *in Joan.*). »

(2) « Multi sunt, sine dubio, suscitati; sed non frustra tres com-« memorati (*Serm.* 44, *de Verbis Domini*). »

(3) « Ista tria genera mortuorum, sunt tria genera peccatorum « (*Ibid.*). »

dans la maison paternelle, lorsque l'aimable Sauveur l'a rappelée à la vie, a signifié la classe des *pécheurs secrets* dont personne ne sait ou dont, tout au plus, les parents, les connaissances, les domestiques seuls savent, ou soupçonnent qu'ils sont morts à la grâce et demeurent dans le péché. Le fils de la Veuve de Naïm, dont il est dit « qu'on le portait hors des portes de la ville, » indique les pécheurs publics qui, en déposant toute réserve et toute *vérécondie*, font connaître à tout le monde le désordre de leur vie, et scandalisent aussi tout le monde par le spectacle de leurs turpitudes. Lazare, enfin, dont le corps, enterré depuis quatre jours, avait commencé à se corrompre, et déjà répandait une odeur cadavérique, malgré la grosse pierre qui recouvrait sa tombe, exprime les pécheurs de longue date et endurcis, croupissant dans leurs péchés, et qui, se sentant comme écrasés sous le poids de leurs habitudes coupables, et devenus en exécration, en dégoût au public, en haine à eux-mêmes, ne pensent même pas qu'ils ont besoin de conversion (1).

Puisque donc tout pécheur appartient de toute nécessité à l'une ou l'autre de ces trois classes, les trois morts de l'Évangile représentent tous les pécheurs, et dès lors leur manière différente de vivre dans leurs péchés, *Tria genera mortuorum, sunt tria genera peccatorum.*

---

(1) « Adhuc quippe quasi mortuus jacet in domo, qui jacet in « peccato. Quasi extra portam ducitur cujus iniquitas usque ad in- « verecundiam publicæ perpetrationis operatur. Sepulturæ vero « aggere premitur qui in perpetratione nequitiæ etiam usu consue- « tudinis pressus, gravatur (*Moralium lib.* IV, 28). »

Mais comme les trois morts corporels dont parle l'Évangile signifient les trois différents degrés de la mort spirituelle des âmes; de même la différente manière dont le Seigneur les a fait revenir à la vie, nous apprennent les différents moyens par lesquels les trois classes différentes des pécheurs peuvent être ressuscités à la grâce, et par lesquels le Dieu-Sauveur accomplit sa grande et consolante parole : Que qui croit en lui, quels que soient le nombre et la gravité des péchés qui lui auront enlevé la vie de l'esprit, peut reconquérir cette vie précieuse qui est la vraie vie de l'homme. *Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.*

C'est cette importante leçon que nous tâcherons de faire ressortir de l'explication, au sens moral, des trois résurrections racontées par les Historiens inspirés de la vie du Seigneur : afin que, comme le disait toujours saint Augustin en expliquant, dans ce même sens, ces trois prodiges, ceux qui sont morts par le péché, quelle que soit la classe des pécheurs à laquelle ils appartiennent, sachent ce qu'ils doivent faire pour ressusciter au plus tôt (1). C'est le sujet de cette homélie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

LA FILLE DE JAIRE, OU LES PÉCHEURS DE FRAICHE DATE.

Dans notre homélie *sur la Fille morte de Jaïre* (*Hom.* III, *tom.* I), nous avons vu que le Seigneur, en

---

(1) « Ut quicumque mortui sunt, in quacumque horum trium « morte se invenerint, agant, ut celeriter resurgant (*loc. cit.*) »

entrant dans la chambre mortuaire, et en voyant son cadavre entouré par des musiciens funèbres qui en lamentaient le trépas prématuré, commença par chasser cette foule de ministres et d'organes de la douleur, et en se jouant, en quelque sorte : Pourquoi, dit-il, cet apparat funéraire, puisque l'enfant n'est pas morte, mais qu'elle dort? Et, la prenant par la main et lui commandant de se lever, la ressuscita à l'instant même, et la fit marcher et manger.

Or, pourquoi notre aimable Seigneur a-t-il opéré ce prodige avec ce ton d'indifférence et de gaieté, qui donna à cette résurrection l'air d'un jeu de sa bonté plutôt que d'un acte de sa puissance? Est-ce parce que l'enfant venait d'expirer tout à l'heure, et que son petit corps était encore chaud? Non, assurément non. Car, de même que pour l'homme il est impossible, de même, au contraire, pour le Fils de Dieu il est aussi facile de ressusciter celui qui est mort depuis une année que de ressusciter celui qui est mort depuis une heure. Jésus-Christ donc, en agissant ainsi, a voulu, dit saint Augustin, nous révéler un mystère. C'est que, quoique pécher ce soit mourir; cependant autre chose est pécher, et autre chose est s'habituer au péché (1). Or l'enfant qui venait seulement de mourir, et dont les restes inanimés étaient encore dans la maison où elle avait vécu, signifie, dit encore saint Augustin, le pécheur qui n'a pas converti en habitude son péché, qui n'est pas sorti de la maison de son cœur, n'ayant pas encore

(1) « Aliud est peccare; aliud peccati consuetudinem facere (*loc.* « *cit.*). »

fait parade de sa mort spirituelle, ni fait connaître au public les désordres de son âme (1).

Jésus-Christ donc, opérant cette résurrection d'une manière si facile et si prompte, est Jésus-Christ nous apprenant que le pécheur de fraîche date, le pécheur qui, à peine tombé, cherche à se relever, le pécheur qui n'a pas fait du scandale, qui n'a pas commencé à pourrir dans le tombeau de ses habitudes coupables, ressuscite facilement et promptement à la grâce (2).

O malheureux jeune homme sans expérience! qu'un mauvais compagnon, un traître, sous les apparences d'ami, a initié, comme fit Lucifer avec Adam, à la funeste science du mal, et a entraîné dans la voie du désordre; ô jeune fille infortunée! qu'une servante invérécondé ou une cruelle amie ont encouragée à faire outrage à votre propre innocence, à votre propre pudeur; ô pauvre jeune épouse! que les imprudences ou les injustices d'un mari tracassier et jaloux, ou des insidieuses flatteries, ou des sympathies fatales, ou des sollicitations importunes ont poussée à immoler le devoir à la vanité, l'honneur au plaisir; entendez donc bien cette importante leçon. Votre cœur vous a-t-il trahi? avez-vous fait épreuve de votre faiblesse? avez-vous oublié les promesses que vous aviez faites à votre époux céleste la première fois que vous vous êtes approchée de la sainte table? avez-vous perdu l'inno-

---

(1) « Est peccator qui non habet in consuetudine peccatum, nec « ad multos exemplum malum protulit (*Ibid.*). »

(2) « Qui peccat, et continuo corrigitur, cito reviviscit; quia « nondum ex consuetudine implicatus, nondum est sepultus (*De* « *Verb. Dom.*). »

cence et la grâce ? avez-vous foulé aux pieds la loi de Dieu, méprisé ses inspirations, abusé de ses grâces et de ses bienfaits ? Eh bien, rougissez-en, confondez-vous en repentir. Regrettez l'excès de votre légèreté, de votre confiance, de votre aveuglement, de votre ingratitude. Répandez aux pieds du Seigneur votre cœur amolli par les larmes, transpercé par la douleur. En un mot, êtes-vous tombés? relevez-vous tout de suite ; ne mettez pas de longs intervalles entre le péché et la pénitence ; ne différez pas, vous dit saint Augustin, n'ajournez pas à l'âge mûr, à la prochaine Pâques, votre conversion, au risque de vous enfoncer, et en ajoutant péchés sur péchés, dans le tombeau du vice, n'attendez pas que, sous la lourde pierre de l'habitude, vous finissiez par la corruption complète de votre être moral (1) ! Oui, oui, faites vite, pendant que vous êtes encore chauds de la ferveur de vos premières communions, encore près de cet état d'innocence et de grâce d'où vous venez de déchoir. Faites vite, pendant que vous n'avez pas encore commencé à vous ennuyer de la prière, à abhorrer les sacrements, à vous défaire de toute pratique de religion. Faites vite, pendant qu'en vous le sentiment de la pudeur est encore dans sa force, les principes religieux sont encore debout, le remords est encore vif et cuisant. Faites vite enfin, pendant que les voies du désordre vous sont encore difficiles, que le péché vous répugne, vous humilie à vos propres yeux, et que le chagrin que vous sentez, après avoir commis le mal, est plus grand que le plaisir éprouvé, plus sensible que le

(1) « Pœniteat te facti de proximo ; non eas in profundum sepul« turæ, non accipias consuetudinis modem (*loc. cit.*). »

bonheur auquel vous vous attendiez en commettant l'iniquité. Pour l'amour de Dieu, ne laissez pas, je vous en conjure, s'affaiblir, se dissiper, périr en vous ces ressources précieuses que vous avez encore pour ressusciter. Tirez profit de la condition heureuse où vous êtes encore de retourner plus facilement au Seigneur, et de regagner le sentier du salut que vous avez abandonné, condition que vous regretteriez plus tard, si vous la négligiez!

A présent votre conversion serait l'affaire d'un instant. Recourez donc à Jésus-Christ; priez-le d'aller chez vous. Dites-lui vous aussi, avec l'esprit d'humilité et de confiance de Jaïre : « Seigneur, mon âme, mon unique fille, mon trésor, vient de tomber dans le péché, vient de mourir. Daignez donc venir, dans la maison de mon cœur, toucher de votre main, aussi miséricordieuse que puissante, cette pauvre âme morte, et elle reviendra certainement à la vie; *Domine, filia mea modo defuncta est; sed veni, impone manum tuam, et vivet.* L'aimable, le tendre Jésus ne se refuse jamais à une pareille prière. Celui qui n'a pas dédaigné de venir en personne du ciel sur la terre, du sein de Dieu son Père, au milieu des hommes, ne peut pas dédaigner de venir dans votre cœur par sa grâce.

Soutenus par la force que vous inspirera cette visite, chassez, vous dit saint Grégoire, chassez de cette maison de votre cœur la foule importune de vos penchants désordonnés, débarrassez-vous de vos traîtres amis, dont les félicitations perfides qu'ils vous adressent, pour avoir eu le triste courage de braver la honte du péché, ne sont que les hymnes lugubres de votre mort spiri-

tuelle. Éloignez de vous ces occasions dont vous ne soupçonniez pas le danger, et où vous avez fait un essai si déplorable de votre faiblesse : ce sont les préliminaires indispensables pour obtenir que votre âme morte revive (1). Tâchez surtout de ranimer en vous cette foi dans la puissance de votre divin Sauveur, qui est, comme il l'a dit, la première condition du prodige que vous attendez de sa miséricorde; *Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.* C'est alors que sa grâce, ne trouvant pas en vous des entraves, des empêche ments, vous prendra par la main et vous ressuscitera avec la même facilité qu'on éveille un homme venant de s'endormir; *Et tenuit manum ejus; et surrexit puella.*

Mais souvenez-vous que la jeune fille, à peine ressuscitée, commença à marcher; *Surrexit puella, et ambulabat.* On a voulu vous apprendre par là, dit le vénérable Bède, que vous aussi, âmes pécheresses, à peine revenues à la vie de la grâce, vous devez, en preuve de la vérité de votre conversion et de votre repentir, non-seulement quitter le lit mortuaire de votre état de désordre, mais que vous devez reprendre haleine, entrer dans le chemin du salut avec une plus vive ardeur, et marcher avec une plus grande ferveur qu'auparavant dans les voies des bonnes œuvres et des vertus chrétiennes (2).

---

(1) « Turba foras ejicitur, quia, nisi prius secretioribus cordis ex-« pellatur sæcularium multitudo curarum, anima, quæ intrinsecus « jacet mortua, non resurget (*loc. cit.*). »

(2) « Quia anima, a peccatis resuscitata, non solum a scelerum

Enfin, Jésus-Christ voulut qu'on donnât tout de suite à manger à la jeune fille ressuscitée; *Et dixit dari illi manducare.* Il a daigné vous indiquer par cette circonstance la condition heureuse du pécheur qui n'a pas vieilli, qui ne s'est pas enfoncé dans le péché, de pouvoir, aussitôt qu'il s'est réconcilié avec Dieu et qu'il est revenu à Dieu par le sacrement de la Pénitence, se nourrir de Dieu, se rassasier de Dieu, dans le sacrement de l'Eucharistie.

Selon le docteur Haymon, le divin Sauveur, par ce commandement dont il a fait suivre son prodige, a voulu nous apprendre encore que se nourrir de ses saintes Chairs immaculées, de l'aliment propre du cœur aussi bien que de sa sainte parole, l'aliment propre de l'esprit, est non-seulement l'indice que le pécheur est vraiment ressuscité, mais la condition nécessaire pour ne pas mourir de nouveau (1).

Mais, hélas! le nombre des pécheurs figurés par la Fille de Jaïre, c'est-à-dire des pécheurs qui, ainsi que nous l'avons vu, ne pèchent que dans le secret de leur cœur ou dans les ténèbres et la solitude de leurs habitations; le nombre des pécheurs ne péchant que très-rarement et avec frayeur, avec regret, avec remords, et je dirais presque disputant à eux-mêmes les joies empoisonnées du péché, le nombre de tels pécheurs n'est pas grand!

« sordibus resurgere debet, sed et in bonis operibus proficere (*Com-* « *mentar. in Marc.*). »

(1) « Spiritualiter omnis, qui resuscitatur a Deo de morte animæ « ad vitam, manducare debet, id est vesci de Verbo Dei et de cor- « pore Christi (*in Matth.*). »

Au commencement, tout pécheur pèche de cette manière-là. Au commencement, tout pécheur est honteux de lui-même aux yeux des autres comme à ses propres yeux. Il lui semble que ce qu'il a commis en secret est deviné et connu par le public. Il n'ose se présenter devant ses parents et ses amis, qu'avec un air d'embarras, de confusion et d'humilité. Il lui semble que tout regard l'indique, que toute voix le nomme, que toute figure d'homme le condamne. Mais avec le temps ces sentiments précieux s'affaiblissent, et finissent par s'éteindre tout à fait et se perdre! Au fur et à mesure qu'en se répétant souvent le péché ne paraît plus à l'esprit du pécheur si difforme, il éprouve moins de peine de passer pour pécheur dans l'esprit des autres.

Et d'ailleurs, à la longue, les précautions qu'il faut prendre pour se cacher deviennent trop fatigantes, le frein de la pudeur trop incommode. Et d'ailleurs encore, ce n'est pas chose facile de couvrir longtemps sous le voile d'une pureté affectée une âme corrompue. Ce voile est moins épais et plus transparent qu'on ne pense, souvent même les plus simples devinent les honteux secrets qu'il cache. Le pécheur lui-même sent bien tout cela, et s'encourage en disant : « D'ailleurs, on le sait déjà; et que m'importe ce qu'on dit, pourvu que je ne sois pas empêché dans ce que je veux faire? »

C'est ainsi que tout pécheur, homme ou femme, ne s'empressant pas de sortir au plus tôt de l'état du péché, en persévérant dans le péché, de timide qu'il était, devient indifférent; d'indifférent, franc; de

franc, hardi; de hardi, *invérécond*, se glorifiant, triomphant de son péché! Mais alors c'est le pécheur figuré dans le fils de la *Veuve* de Naïm. C'est sous cet emblème que nous allons maintenant étudier la seconde classe des pécheurs, les pécheurs licencieux et publics, pour voir de plus près la misère de leur état, et connaître la difficulté et trouver les moyens efficaces de leur résurrection.

DEUXIÈME PARTIE.

LE FILS DE LA VEUVE DE NAIM OU LE PÉCHEUR DISSOLU ET ÉHONTÉ.

Le cadavre du jeune homme de Naïm, lorsque le Fils de Dieu s'en approcha pour le ressusciter, était porté sur une bière hors de la ville, était exposé à la vue du public, en sorte que tout un peuple pouvait le reconnaître et le regretter.

Or ce cadavre, dans ces conditions, signifie précisément, dit le vénérable Bède, le pécheur qui, endormi dans le sommeil mortel de ses fautes, ne cache plus dans le secret de son cœur, dans le sanctuaire de sa famille la mort de son âme, mais l'ébruite lui-même par toute une ville, par l'impudence de ses discours, par la licence de ses œuvres (1). Il signifie, ajoute aussi Ericius, les pécheurs publics, et partant scandaleux, dont Isaïe a dit : « A l'exemple des Sodomites,

(1) « Multis intuentibus elatus, significat peccatorem genere cri« minum soporatum, et animæ mortem non cordis cubili tegentem, « sed per locutionis operisque indicium, ad multorum notiam, quasi « per civitatis ostia, propalantem (*loc. cit.*). »

« ils n'ont pas caché, mais ont prêché partout aux au-
« tres leurs péchés (1). »

Ah! il n'est que trop vrai que tout pécheur, toute pécheresse, laissant connaître leurs péchés, sont des scandaleux; car, selon Tertullien, tout exemple d'une mauvaise action, ou toute mauvaise action qui se fait deviner, est un scandale (2).

O pères de famille, ô maîtres d'école, ô chefs d'administration, pour lesquels il n'y a d'important que les plaisirs et les affaires, oh! si vous saviez le mal que vous faites aux jeunes gens qui vous voient et qui vous écoutent! O malheureuses mères, ô maîtresses cruelles d'institutions, si vous pouviez vous douter des horribles ravages que votre légèreté et ce que vous appelez vos galanteries font aux jeunes filles qui en sont témoins!

En effet, tout péché connu tend par lui-même à diminuer, dans ceux qui le connaissent, la honte, l'horreur, le remords du péché. Tout péché connu est un terrible coup, un coup faisant brèche aux sentiments de pudeur des esprits faibles, des consciences délicates qui le connaissent. Même les âmes fortes et ferventes, pour lesquelles l'observance exacte des Lois de Dieu est devenue un bonheur, l'état de grâce une seconde nature, la vertu un besoin, la sainteté un attrait; même de telles âmes, comme David l'avouait par rapport à

---

(1) « De talibus propheta dicit (*Isa.* II) : *Peccatum suum, quasi* « *Sodoma, prædicaverunt, nec absconderunt* (*Comment. in* « *Matth.*). »

(2) « Scandalum, exemplum rei malæ. »

lui-même, en voyant tant de chrétiens qui pèchent avec tant de facilité, d'indifférence, de calme et de félicité, en sont déconcertées, ébranlées, bouleversées, et elles ont besoin d'avoir promptement recours à Dieu, afin que leurs pas ne chancellent point, et que leurs pieds ne glissent pas dans la voie du mal; *Mei autem pene moti sunt pedes... pacem peccatorum videns* (*Psal.* LXXII).

Comme toute action vertueuse que l'on connaît est une leçon tacite, un encouragement, un aiguillon pour la vertu; de même toute action vicieuse est une leçon tacite, un encouragement, un aiguillon pour le vice. Comme toute bonne action que l'on connaît est une *grâce* extérieure, une voix de Dieu appelant l'homme à la pratique du bien, de même toute action mauvaise est une *tentation* extérieure, une voix de Satan entraînant l'homme à la pratique du mal.

Vous comprendrez par là, mes frères, ce qu'il y a de philosophie et de grâce dans le mot ÉDIFICATION, dans ce trope charmant, heureux, tout propre au langage chrétien, et dont nous faisons usage pour dire le *bon exemple*. Car, par la connaissance des actes vertueux, les vertus des vrais chrétiens se multiplient, se lient ensemble, grandissent, s'élèvent, et forment, en quelque sorte, un édifice spirituel, que saint Paul appelle le corps mystique de Jésus-Christ; *Crescite in templum Dei, in ædificationem corporis Christi* (*Ephes.* II). Or il en est de même par rapport aux actes vicieux que l'on arrive à découvrir; les péchés des mauvais chrétiens y trouvent une excuse, un appui, une défense, un entraînement mutuel; et par là ils se multiplient, eux aussi, grandissent, s'élèvent, et forment

ce qu'on pourrait appeler l'édifice du crime, la maison du démon, l'antichambre de l'enfer. Tout scandale est certainement un grand péché ; et tout péché qui se laisse deviner, qui se traduit effrontément en public est un scandale, une semence de péché; *Scandalum exemplum rei malæ.*

Doublement coupables donc les pécheurs publics, parce qu'ils sont coupables non-seulement des péchés qu'ils commettent, mais encore des péchés qu'ils font commettre aux autres. Ils ne peuvent ressusciter à Dieu, à moins qu'ils ne réparent, d'une main, le scandale qu'ils ont donné, tandis que, de l'autre main, ils doivent appliquer tous leurs efforts pour détruire leurs propres péchés : de là une difficulté de plus de se convertir sincèrement à Dieu.

C'est, dit saint Augustin, ce que le divin Sauveur a voulu nous apprendre, quand il voulut paraître éprouver de la difficulté, de la peine à ressusciter le fils de la matrone de Naïm; tandis que rien ne coûte, rien n'est difficile pour Celui qui a, par un seul mot, créé l'univers (1).

En effet, Celui qui avait, presque en se jouant, ressuscité la fille de Jaïre, lorsqu'il a ressuscité le jeune homme de Naïm, s'est en quelque sorte fait voir triste et pleurant, en compagnie de sa mère désolée et du peuple, partageant ses larmes et sa douleur; il s'est approché du cercueil, il en a arrêté les porteurs, il l'a touché; il a saisi de sa main divine le cadavre, il l'a

(1) « Dominus, cui facilia erant omnia, quamdam ibi difficultatem ostendit (*De Verb. Domin.*). »

soulevé, il a fait résonner à ses oreilles sa voix toute-puissante. A cette voix le jeune homme revit; mais il ne se tient pas sur ses jambes; il parle avec ceux qui l'entourent, mais il demeure encore assis sur sa bière. Il a été nécessaire que le bon et aimable Jésus le prît par le bras, l'aidât à descendre, le soutînt dans les premiers pas de sa vie nouvelle; et ce n'est qu'après tout cela qu'il le rend enfin parfaitement sain à l'amour de sa mère; *Et dedit illum matri suæ.*

Or, voilà, dans l'ensemble de toutes ces circonstances qui ont accompagné ce beau prodige, exprimée la grande mais triste vérité : Que la résurrection spirituelle des pécheurs publics, des pécheurs effrontés, n'est pas aussi facile que la résurrection spirituelle des pécheurs récents et qui n'ont pas mis le public dans le secret de leur péché.

Autant est donc heureuse la condition du chrétien qui édifie, autant est triste celle du chrétien qui scandalise. Hommes, femmes, chrétiens, qui, par la force de votre exemple, par la sainteté de votre langage, par l'activité et l'industrie de votre zèle, retirez les pauvres pécheurs de leurs égarements, réjouissez-vous; car c'est de vous que saint Jacques a dit que, en sauvant l'âme des autres de la mort éternelle, vous méritez que Dieu oublie, cache, efface, pardonne vos propres péchés; *Qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus, et operiet multitudinem peccatorum* (JAC. V, *Versionis Syriacæ* (1).

---

(1) C'est ainsi que, depuis Origène, les Pères et les Interprètes ont expliqué ce passage.

Il paraît qu'en s'exprimant ainsi, l'apôtre saint Jacques ait fait allusion aux mots d'Isaïe : « Il est revêtu du manteau du zèle; *Opertus quasi pallio zeli.* » (Isa. lix). Car, en effet, dit le prince des modernes interprètes de l'Écriture sainte, tout chrétien zélé, toute âme zélée, soit homme ou femme, soit religieuse ou laïque, père ou mère, jeune homme ou jeune fille, tout chrétien qui édifie, qui ramène son prochain à la religion, à la pratique du bien, attire sur lui-même le manteau de la miséricorde de Dieu et s'y enveloppe, et s'en revêtit, et y cache dessous, et fait disparaître ses propres péchés des yeux de Dieu, puisqu'il en obtient facilement grâce et pardon (1). Et c'est de ces hommes d'édification et d'ordre que David a dit : « Heureux ceux dont les péchés *ont été couverts*, et dont les iniquités ont été remises; *Beati quorum remissæ sunt iniquitates et quorum tecta sunt peccata* (*Psal.* xxxi). »

Par la raison opposée, les hommes, les femmes de scandale, qui, ou par leurs conseils, ou par leurs discours, ou par leurs exemples, ou par leurs œuvres inspirent aux autres le péché ou les attirent au péché, restent dans l'état d'une nudité affreuse aux yeux de Dieu. Les péchés qu'ils ont fait commettre aux autres, qui s'augmentent, qui se perpétuent, et sont toujours vivants, font rester à découvert les péchés qu'ils ont commis eux-mêmes, attirent sur eux la juste colère de Dieu. En sorte qu'au lieu d'être enveloppés du manteau de la divine miséricorde, ils se trouvent couverts de

---

(1) « Zelus ejus est quasi pallium, quo velat sua peccata, coram « oculis Dei, ut in iis gratiam inveniat (a Lapide, *in* v Jacobi). »

l'affreux vêtement de la malédiction divine, qui, en les déparant dans le temps, en fait un objet horriblement grotesque et difforme pour toute l'éternité; *Induet maledictionem sicut vestimentum* (*Psal.* XVIII).

Mais, est-ce qu'il n'y a pas de remède, est-ce qu'il n'y a pas de grâce, est-ce qu'il n'y a pas de pardon, se demande saint Augustin, pour cette classe de pécheurs qui ont traduit en public leurs désordres, qui ont scandalisé leurs familles, leurs enfants, le public même, en portant en triomphe leurs péchés? Non, non, ce n'en est pas ainsi, répond le même grand docteur. Jésus-Christ ayant dit au jeune homme de Naïm : « Je te dis : Lève-toi, » nous a appris que, même les pécheurs publics, figurés par ce jeune homme, peuvent ressusciter à la grâce, et qu'il y a espérance de pardon et de salut même pour eux (1).

O malheureux pécheurs qui avez été une pierre d'achoppement pour les autres; qui vous êtes faits les conseillers, les instigateurs, les maîtres des iniquités des autres, votre culpabilité, je ne vous le dissimule pas, est très-grande, votre responsabilité est énorme, votre condition est affreuse. Cependant vous pouvez, vous aussi, faire déchirer l'horrible chirographe que vous vous êtes octroyé, et avez signé vous-même : le chirographe, la sentence de la perte de votre âme, en punition d'avoir perdu celles des autres; vous pouvez ressusciter, vous aussi, à la vie. Mais comment? Faites,

---

(1) « Numquid isti, qui tantum processerunt, ut quod habebant « in secreto, appareret in publico, desperati sunt? Nonne illi ju- « veni dictum est : *Tibi dico : Surge* (*loc. cit.*)? »

avant tout, que votre mère, le peuple pleure à cause de vous, c'est-à-dire que l'Église, les âmes pures et ferventes prient pour vous. Les prières, les larmes, pour votre salut, de ces mêmes âmes que vous avez tant attristées par le spectacle de vos désordres, sont, comme nous l'avons vu (*Homél.* III et X), d'une efficacité immense auprès de Dieu.

En second lieu, rendez-vous vite et entièrement à la voix du Seigneur, qui vous appelle, qui vous presse à ressusciter de l'état de votre mort spirituelle que vos scandales ont rendue publique; *Adolescens*, *tibi dico : Surge.* Recourez au ministre de Jésus-Christ, qui, revêtu par lui-même de son pouvoir souverain, arrêtera la marche de vos coupables passions, étendra sa main thaumaturge sur la bière funeste de votre conscience, et en fera sortir, en fera bondir dehors *le corps du péché* (*Rom.*), le corps de mort qu'elle porte en elle-même. Vous ouvrirez les yeux de l'esprit à la lumière de Dieu; votre cœur commencera à palpiter de nouveau du mouvement vital de la grâce. Vous ne pourrez pas, il est vrai, marcher tout de suite. N'importe. Il suffit d'abord que vous vous leviez et restiez assis sur votre cercueil, c'est-à-dire que vous vous leviez dans votre conscience au-dessus de vous-même et cessiez de mal faire.

Mais, à l'exemple de l'enfant de la Veuve, qui commença à parler de sa résurrection au peuple qui l'environnait, comme témoin de sa mort, vous devez encore, vous dit le vénérable Bède, faire connaître votre changement, votre conversion à ceux que vous avez scandalisés, attristés par votre vie de désordre, et qui

ont été les témoins ou les complices, ou les victimes de vos péchés (1).

Il est vrai qu'attendu la corruption de l'homme, la force des passions, les infernales sympathies que le péché trouve au fond du cœur, il est plus facile de scandaliser que d'édifier, de pervertir que de convertir, d'entraîner les hommes au vice que de les ramener à la vertu. Mais ne désespérez pas. Imitez le zèle que mettait David à réparer le scandale de son péché. Ne rougissez pas de votre retour au bien; n'ayez pas honte de paraître pénitent, puisque vous n'avez pas eu honte de paraître pécheur. Ne cachez pas votre repentir, puisque vous n'avez pas caché vos fautes. Ne faites pas attention aux sarcasmes malins, aux railleries stupides du libertin et de l'impie. Vous ne devez pas vous laisser imposer par des hommes qui ne vous valent pas. Élevez-vous au-dessus des préjugés ridicules du respect humain. Soyez homme, tel que Dieu vous a fait, homme libre et maître de vous-même; *Esto vir.* Parlez souvent en présence des pécheurs, parlez avec la sincérité et la ferveur propres au zèle chrétien, de la loi de Dieu, de ses obligations et de ses récompenses; *Docebo iniquos vias suas* (*Psal.* L). Parlez-en surtout bien plus par vos exemples que par vos paroles, et vous serez plus heureux que vous n'auriez su l'espérer, plus heureux à faire des conquêtes à la vertu, que vous n'avez été habile à lui faire des apostats; *Et impii ad te convertentur.*

---

(1) « Incipit loqui, cum reducis vitæ indicia cunctis, qui eum peccantem luxerunt, ostendit (*loc. cit.*). »

Édifier c'est une obligation pour tout le monde. Le divin Maître ayant dit : « Vous devez vous conduire de manière à ce que la lumière de vos bonnes œuvres rayonne aux yeux de tout le monde, et que le monde, attiré par vos exemples, revienne à Dieu et glorifie votre Père, qui est au ciel ; *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est* (*Matth.* v). Malheur à vous si vous affectez au dehors une piété que vous n'avez pas dans votre cœur ! Malheur à vous si vous ne fréquentez les églises, ne parlez religion, ne faites des aumônes que pour attirer sur vous les regards et l'estime du monde, pour passer aux yeux du monde pour une personne pieuse et charitable ! Ce serait de l'hypocrisie, le crime des Pharisiens, qui ne vous vaudrait que les anathèmes et les châtiments de Dieu, et les sarcasmes et le mépris du monde. Mais si, en laissant voir vos bonnes œuvres, vous n'avez d'autre intention que l'édification de vos enfants, de vos domestiques, de vos subordonnés, de vos égaux ; vous n'avez rien à craindre ; vous aurez au contraire à vous attendre aux récompenses éternelles qui ont été promises à ceux qui honorent et font honorer Dieu par la sainteté et la sagesse de leur conduite ; *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt* (*Eccli.* xxiv).

Mais rappelez-vous toujours que l'édification du prochain, qui n'est, pour tout chrétien, qu'un devoir de charité, pour vous, qui avez eu le malheur de donner du scandale, est un devoir de justice. Il faut que vous rendiez à Dieu, par votre zèle, autant d'âmes que vous lui en avez enlevées par vos mauvais exemples ; et, ne

pouvant pas faire cela par la prédication, vous devez tâcher de l'obtenir par l'édification. Oui, qu'on vous voie évitant le monde, assidu aux pratiques religieuses, généreux dans l'exercice de la charité, prudent dans vos discours, humble dans la grandeur, patient dans la tribulation, sage dans toute votre conduite, et ne craignez rien. La grâce de Dieu fera le reste; et je vous le redis, vous aurez peut-être le bonheur de ramener à Dieu, par vos bons exemples, un plus grand nombre d'âmes que vous n'en avez éloigné de lui par vos scandales; *Docebo iniquos vias tuas et impii ad te convertentur.* Souvent les bons exemples du laïque, et surtout de la femme, font plus de bien que les prédications du prêtre. Vous pourrez même rendre à Dieu bien plus que vous ne lui avez volé; vous pourrez mettre en règle vos comptes avec sa justice, et vous assurer sa miséricorde.

Pleins de santé et de vie, vous pourrez aussi être rendus, comme des enfants de consolation et de gloire, à votre mère l'Église, qui vous pleurait morts, et qui vous regardait comme des enfants d'ignominie et de douleur; *Et dedit illum matri suæ.* Et, enfin, vous pourrez être de ces morts spirituels qu'une foi vive, efficace dans la puissance de leur divin Sauveur, fait revivre; *Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.*

Mais il y a une troisième classe de pécheurs qui attend aussi nos instructions et nos consolations. Ce sont les habitués au mal depuis de longues années, et pourtant en pleine décomposition de leur être moral, et dont l'état de Lazare mort nous présente la figure

la plus expressive, l'image la plus fidèle. Occupons-nous donc d'eux aussi, et de la possibilité et des moyens de leur résurrection à la vie de l'esprit. Ah! ce sont, hélas! les plus malheureux parmi les pécheurs, comme les pécheurs sont les plus malheureux parmi les hommes! C'est le sujet de notre dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

LAZARE MORT, OU LES CONSUÉTUDINAIRES ET LES VIEUX PÉCHEURS.

Il est dit du cadavre de Lazare, qu'enseveli, renfermé depuis quatre jours, il avait commencé à se corrompre et exhalait déjà une odeur insupportable; *Quatriduanus est, jam fœtet.*

Or il en est de même, dit saint Augustin, dans l'ordre moral, par rapport aux pécheurs de longue date, plongés depuis un grand nombre d'années dans leurs vices, en proie à la corruption du cœur, bien plus dégoûtante que la corruption du corps. Indiqués par tous les doigts comme des hommes dépravés jusqu'à la moelle des os, ils sont la triste odeur de Satan, comme les bons chrétiens sont, d'après saint Paul, *la bonne odeur*, l'odeur agréable et délicieuse *de Jésus-Christ* (1).

Du corps éteint de Lazare il est dit encore qu'il

---

(1) « Qui peccare consuevit, sepultus est; et bene de illo dicitur: « *Fœtet*; incipit enim habere pessimam famam, tamquam odorem « teterrimum (*Tract* .49 *in Joan.*). »

était renfermé dans une grotte et qu'une grosse pierre était posée dessus; *Erat autem spelunca, et lapis superpositus erat ei.* Or c'est aussi, dit saint Augustin, l'image du pécheur ayant vieilli dans le péché. Il se trouve resserré dans l'antre obscur et profond de sa conscience, où le rayon de la lumière divine ne pénètre que difficilement; il se trouve sous l'énorme pierre de sa mauvaise habitude, qui écrase son âme et l'empêche de se lever et de respirer (1).

Dans la voie du désordre, la première faute, hélas! n'est presque jamais la dernière, et il est très-rare que ceux qui y glissent, reviennent, sans désemparer, sur leurs pas! Ordinairement, une fois qu'on s'y est engagé, on parcourt jusqu'au bout cette voie funeste; car comme tout acte de vertu devient une disposition, une raison, un moyen de plus de pratiquer de nouveaux actes de vertu; toute action mauvaise devient une disposition, une raison, un moyen de plus de commettre d'autres mauvaises actions. Comme grâce produit grâce, péché produit péché. Comme la grâce sanctifiante, ainsi que Jésus-Christ l'a dit, devient dans l'âme une source vivante de nouvelles grâces; *Fiet in eo fons aquæ salientis*, tout péché établit dans l'âme un jet puissant de nouveaux péchés. Comme les Justes, en montant toujours de vertus en vertus (*Ibunt de virtute in virtutem*), s'élèvent à une telle hauteur dans le chemin du ciel, qu'il leur devient presque impossible de retomber; de

---

(1) « Moles sepulcro imposita, est ipsa vis diræ consuetudinis, « qua premitur anima; nec resurgere, nec respirare permittitur « (*Serm.* 44 *de Verb. Domin.*). »

même les pécheurs, en descendant de péché en péché dans le chemin des enfers, arrivent à une telle profondeur qu'ordinairement il leur est presque impossible de remonter. Malheur, criait saint Bernard, malheur à l'homme qui hante le péché, qui se familiarise avec le péché! Ce qui, au commencement, lui faisait horreur, avec le temps se change pour lui en une indifférence habituelle, en une seconde nature. Funeste nature! qui fait une espèce de nécessité du péché : en sorte que, comme les âmes accoutumées à la vertu ne peuvent vivre sans faire le bien; de même les âmes habituées au mal ne peuvent pas vivre sans pécher! Cette horrible nécessité de pécher produit une espèce d'impossibilité de se corriger; cette impossibilité dégénère en désespoir du salut; et ce désespoir achève et consomme l'affreux mystère de la damnation éternelle (1).

Ne nous étonnons donc pas si Jésus-Christ, allant ressusciter Lazare, s'y est laissé voir troublé lui-même, frémissant dans son esprit béni, pleurant, priant, et poussant un grand cri. Par ces démonstrations de tristesse et de douleur, notre aimable Sauveur a voulu, dit toujours saint Augustin, nous apprendre, d'une manière sensible, combien est malheureuse, déplorable, la condition des pécheurs qui ont vieilli dans leurs péchés, et combien il est difficile que ressuscite à la vie de la grâce une âme que la lourde pierre des mau-

(1) « Habitus crebro peccandi consuetudinem parit; consuetudo « quasi agendi necessitatem; necessitas impossibilitatem; impossi- « bilitas desperationem; desperatio damnationem. »

vaises habitudes du péché accable de tout son mystérieux poids (1).

Considérez-les de près ces malheureux pécheurs. En entendant raconter la mort affreuse d'un impie, en écoutant un sermon, en lisant quelque livre sur les dernières fins de l'homme, en se sentant frappés ou menacés des fléaux de Dieu, ou même aux approches des grandes solennités de la religion, à moins que les vices n'aient entamé et détruit tout à fait en eux la foi, il est très-rare qu'ils ne se sentent pas attirés, poussés par un mouvement intérieur à se convertir. Mais ils n'ont pas plutôt conçu la pensée de cette conversion, qu'ils se sentent arrêtés, effrayés par la pensée du long chemin en arrière qu'ils doivent faire, des péchés qu'ils ont à expier, des scandales qu'ils ont à réparer, des habitudes qu'ils ont à détruire, de la pratique des grands devoirs qu'il leur faut reprendre, du changement total de leur vie qu'ils doivent opérer. A cette pensée ils se découragent, ils s'abattent. Ils voudraient bien n'avoir jamais commencé; mais ils ne savent pas se décider à en finir. Ils maudissent chaque pas de leur funeste carrière, et ils la suivent toujours. Ils mouillent de leurs larmes leurs chaînes; mais ils ne les brisent pas. « Je verrai cela à la mort, » se disent-ils. « Alors quelque Saint viendra peut-être à mon aide! » Et toutes leurs velléités de conversion s'évanouissent devant cet horrible mot : « Maintenant, je ne le puis pas. » *Consuetudo parit quasi agendi necessitatem; necessitas impossibilitatem!*

(1) « *Fremuit spiritu, turbavit seipsum, lacrymatus est, voce* « *magna clamavit,* quia DIFFICILE surgit quem moles pravæ con- « suetudinis premit (*Tract.* 49 *in Joan.*). »

Qu'elle est donc grande, qu'elle est funeste l'erreur de ces chrétiens qui se disent : « Lorsqu'on va à confesse autant vaut-il y apporter cent péchés qu'en apporter un seul; autant vaut-il se convertir après dix ans, qu'après quelques mois d'une mauvaise vie. » Ah! il n'en est pas ainsi! On ne guérit pas avec la même facilité d'une vieille maladie que d'une indisposition qu'on souffre depuis quelques jours! Plus le temps qu'on passe en état de péché se prolonge, plus la volonté devient faible, plus les secours de Dieu se font rares, plus toutes les grâces extérieures perdent de leur efficacité, plus les passions acquièrent de force, plus enfin l'esprit s'aveugle, le sentiment religieux s'éteint, le cœur s'endurcit, l'homme spirituel, l'homme chrétien est écrasé par l'homme corporel, par l'homme animal. Insensible alors aux remords du passé et aux appréhensions de la damnation future, on va froidement à sa rencontre, comme le condamné marche au supplice, auquel il ne peut pas échapper; *Impossibilitas desperationem parit, desperatio damnationem* (1).

Oh! qu'il est grand, mes frères, au centre même du

---

(1) Nous nous souvenons d'un tel, parmi tant d'autres de ces pécheurs endurcis, qui disait : « Je crois aux enfers ; mais je crois aussi que je ne puis pas y échapper. Me convertir, c'est impossible. Aussi j'ai pris mon parti. Seulement je voudrais finir ma vie d'une mort subite, afin d'éviter les angoisses du dernier moment. Ce serait là une *belle* mort pour moi; et je tâche de me la procurer par l'usage que je fais de l'opium. » Le malheureux a été exaucé dans ce désir infernal. Il est mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante..... au spectacle!

catholicisme, le nombre de ces infortunés qui, la figure rayonnante d'une joie fausse et affectée, sont, dans l'intérieur de leur âme, rongés par ce désespoir froid, paisible et indifférent qui méprise tout, qui ne se soucie de rien; et qui est par cela même le désespoir le plus inguérissable et le plus désespéré; *Cum in profundum venerit, contemnit* (*Prov.* XVIII, 3)! Oh! qu'il est grand le nombre de ces malheureux qui, extérieurement pleins de grâce, de santé et de vie, ne sont, dans l'intérieur de leur âme, que des Lazares cadavéreux par leurs vices, et, comme les appelle Jésus-Christ dans l'Évangile, des sépulcres blanchis et ornés au dehors, mais remplis au dedans de chairs corrompues, d'ossements pourris, exhalant une odeur d'enfer, insupportable à la terre comme au ciel; *Sepulchra dealbata, plena ossibus mortuorum* (*Matth.* XXIII, 27). Et peut-être que dans cet auditoire même, ainsi que le disait de son auditoire saint Augustin, peut-être que dans ce même auditoire à qui je parle, j'ai ici en ma présence de ces morts de quatre jours, de ces Lazares puants, cadavres spirituels, qui depuis de longues années sont, en quelque sorte, ensevelis sous la pierre écrasante de leurs mauvaises habitudes! Oh! s'il en est ainsi, ne désespérez pas, pécheurs, mes frères; je leur dirai : Ne désespérez pas (1).

Par ce que Jésus-Christ a fait dans la figure, il a montré ce qu'il peut, ce qu'il veut faire dans ceux qui

---

(1) « Sed forte jam illi alloquor, qui jam duro consuetudinis la« pide premitur, qui jam quatriduanus fœtet. Sed nec ipse desperet « (*De Verb. Domini*). »

y sont si bien figurés. Le même Seigneur, qui a rappelé Lazare à la vie corporelle, peut et veut bien vous rendre, vous aussi, à la vie spirituelle. On peut arriver par la grâce là où l'on désespère arriver par la nature; ce qui n'est presque plus possible à l'homme est possible à Dieu. Oui, ce Dieu de miséricorde et de bonté peut et veut bien, par la voix de son secours intérieur, vous délivrer de l'horrible poids dont vous vous êtes chargés vous-mêmes, puisque vous ne vous sentez plus la force de le secouer; il le peut et le veut bien, à la condition que vous le vouliez sincèrement et efficacement par une pénitence sincère et efficace de votre part (1). Et l'histoire de la résurrection de Lazare est, en cela, votre modèle, votre instruction, votre guide et votre espérance.

En allant ressusciter Lazare, le Fils de Dieu commença, comme nous l'avons vu, par dire : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra; *Ego sum resurrectio et vita. Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.* » Et en s'adressant ensuite à sainte Marthe, il lui dit : Crois-tu, Marthe, cette vérité; *Credis hoc?* Or, qu'est-ce que cela signifie? sinon que pour le pécheur mort et pourri dans ses vices, la première condition de son retour à la vie de la grâce, c'est la foi. Et, en effet, c'est la foi de Marthe et de Madeleine qui, comme nous l'avons vu aussi, a provoqué et obtenu de Jésus-Christ le grand prodige de la résurrection de Lazare, leur frère. Foi donc,

---

(1) « Novit Christus clamando, terrena opera abrumpere, intrin-
« secus vivificare. Agant et isti pœnitentiam (*Ibid.*). »

pécheurs, mes frères, excitez en vous, par la méditation et la prière, cette foi languissante et presque éteinte, la foi dans la vérité de la Parole du Seigneur, dans la puissance de sa grâce, dans la grandeur de son amour.

Lazare était mort, cependant il était encore aimé par Jésus-Christ; *Ecce quomodo amabat eum*. Et vous aussi, poursuit saint Augustin, vous aussi, pauvres pécheurs, quoique morts depuis si longtemps à la vie de l'âme, vous êtes toujours l'objet de la miséricorde et de la compassion du Dieu Sauveur. Ah! s'il n'avait pas aimé les pécheurs, ce Dieu de bonté, il ne serait pas venu du ciel sur la terre pour les chercher et les sauver (1).

Dans cette même famille de Lazare—cette remarque appartient encore à saint Augustin—Jésus-Christ avait déjà, non pas en figure, mais en réalité, opéré en un instant le grand prodige de ressusciter à une vie sainte et parfaite une âme égarée depuis sa plus tendre jeunesse, plongée dans le désordre, esclave des plus mauvaises habitudes, des plus violentes passions. Ce fut en convertissant Madeleine; et ce prodige a été encore plus grand et plus étonnant que celui par lequel il ressuscita plus tard Lazare, son frère (2).

Or, nous savons, nous voyons, dit encore le grand évêque d'Hippone, que la divine miséricorde de notre aimable Sauveur renouvelle tous les jours ces mira-

(1) « Lazarus mortuus erat, et tamen Lazarum Christus amabat. « Si enim peccatores non amaret, de cœlo ad terram non descenderet « (*Tract. in Joan.*). »

(2) « Hæc ipsa soror Lazari Maria melius suscitata est quam fra- « ter ejus : de magna mole consuetudinis liberata est (*Ibid.*). »

cles de sa puissance, non pas en tous les grands pécheurs, afin que personne ne présume, mais dans un grand nombre de ces êtres infortunés, afin que personne ne désespère de sa bonté (1).

Nous connaissons même, dit encore le grand Docteur africain, plusieurs de ces vieux pécheurs, pourris dans le désordre, qui, semblables à Madeleine, non-seulement se sont convertis, mais qui, depuis leur conversion, mènent une vie bien plus édifiante, plus sainte et plus parfaite que les nouveaux pharisiens, leurs censeurs, qui s'enorgueillissent d'une probité apparente et menteuse (2).

En second lieu, le Fils de Dieu, en allant ressusciter Lazare à la vie du corps, frémit en lui-même. Et vous aussi, pécheur invétéré, vous dit le même docteur, à la vue de votre obstination et de votre aveuglement, vous devez aussi frémir d'indignation en vous-même et contre vous-même, si vous voulez vous bien disposer à la résurrection, à la vie de l'âme (3).

Jésus-Christ ajouta le trouble au frémissement; et, par là, il vous a appris que vous devez saintement vous troubler aussi, vous confondre, vous attrister, vous repentir à la considération de l'état de haute misère et de corruption profonde où vous êtes réduit (4); et,

(1) « Videmus multos, novimus multos : nemo præsumat, nemo « desperet (*Ibid.*). »

(2) « Videmus quotidie homines, pessima consuetudine permu« tata, melius vivere quam ii vivunt qui eos deprehendunt (*Ibid.*). »

(3) « Fremas in te, si disponis reviviscere (*Tract. in Joan.*). »

(4) « Turbavit seipsum : ut significet quomodo turbari debeas, « cum tanta peccati mole graveris (*Ibid.*). »

à l'exemple de Jésus-Christ, accompagnez votre frémissement et votre trouble des larmes du cœur, des larmes du repentir par lesquelles, quelque dure qu'elle soit, la pierre de vos mauvaises habitudes finira par se briser et disparaître (1).

On dit à Jésus-Christ, par rapport à Lazare : « Seigneur, venez et voyez; *Domine, veni et vide.* » C'est ce que vous devez aussi répéter à votre divin Sauveur. Prosterné à ses pieds, vous devez le solliciter qu'il daigne venir jusqu'à vous, s'attendrir sur vous, avoir pitié, compassion de vous; car *venir* et *voir*, de la part du Rédempteur divin, n'est, dit saint Augustin, n'est que cela; et c'est pour cela que le prophète disait à Dieu, et vous devez lui dire aussi comme le prophète : « Voyez, Seigneur, l'état d'avilissement et de dégradation où je suis tombé; voyez ma confusion, mon repentir et ma douleur, et daignez me pardonner tous mes péchés (2). »

Malgré tous ces préparatifs, Lazare ne ressuscita pas avant qu'on eût ôté de son tombeau la pierre qui le couvrait. De même, sachez-le bien, pécheurs qui aspirez sincèrement à vous convertir, toutes vos belles dispositions, vos prières, vos larmes ne peuvent rien pour votre résurrection spirituelle, si vous n'ôtez toute pierre d'achoppement qui se trouve sur votre chemin, c'est-à-dire toutes les occasions du péché.

(1) « Ut violentiæ pœnitentis, cedat consuetudo peccandi « (*Ibid.*). »

(2) « *Veni et vide.* Videt Dominus quando miseretur; unde dici- « tur : *Vide, Domine, humilitatem meam et dolorem meum, et* « *dimitte omnia peccata mea* (*Ibid.*). »

Tollite lapidem, ôtez la pierre, vous dit, à vous aussi, le Seigneur. Rompez avec cet ami, débarrassez-vous de cette personne, renoncez à ces pratiques, brûlez ces livres, détruisez ces souvenirs, éloignez de vous, en un mot, toutes ces *pierres de scandale et de ruine spirituelle* qui ont été si funestes à votre faiblesse, et où toutes vos résolutions de faire le bien se sont si souvent brisées, où votre innocence, votre pudeur et peut-être même votre foi ont succombé; *Tollite lapidem; tollite lapidem.*

Il faut encore, malheureux Lazares, que vous obéissiez à la voix du Seigneur, qui vous crie plus haut encore qu'elle ne le fit au cadavre du jeune homme de Naïm, et qui vous intime, qui vous ordonne de sortir de votre tombeau; *Clamavit voce magna : « Lazare, veni foras. »*

Ah! mes frères, quoi qu'en disent le monde et les hommes qui ne s'inspirent que des maximes, des préjugés du monde, il n'est malheureusement que trop certain que les sociétés profanes du monde, les spectacles, les réunions de ce qu'on appelle le beau monde, et où un si grand nombre de chrétiens, en honte du christianisme, dissipe en de vains amusements, en de folles jouissances, en des plaisirs corrupteurs, en des amusements aussi ruineux pour l'âme que pour le corps, pour l'honneur que pour la fortune, la meilleure portion de la vie, le temps précieux que la bonté de Dieu ne nous accorde qu'afin de nous assurer un bonheur éternel; il n'est que trop certain que ces réunions scandaleuses, funestes débris du matérialisme païen que le christianisme avait détruit et que l'hérésie, le

paganisme littéraire et artistique, l'indifférence religieuse, l'incrédulité des trois derniers siècles ont ressuscité au nom, sous l'inspiration et dans l'intérêt de Satan; il n'est que trop certain, dis-je, que ces réunions ne sont, aux yeux de la foi, que de vrais tombeaux des âmes, où l'âme fascinée s'aveugle, s'oublie et perd peu à peu, sans s'en douter, les idées, les principes, les maximes chrétiennes. Où le cœur aussi se ramollit insensiblement, s'énerve, se dégrade. Où ce qu'on veut faire passer pour un soulagement innocent finit toujours par le culte de la chair, par l'idolâtrie du plaisir. Où, enfin, sous les apparences insidieuses de l'élégance, de la politesse et de la grâce, tout est corruption, pourriture et mort. Or, c'est de ces tombeaux où vous, pauvres Lazares, vivez en mourant et mourez en vivant, et où vous pourrissez depuis si longtemps, c'est de ces tombeaux que vous devez sortir. Il faut divorcer avec le monde corrupteur et corrompu, si l'on veut revivre à la grâce; *Lazare, veni foras*. Tant que vous resterez dans ces cavernes obscures, dans ces repaires de la mort, il n'y a pas moyen de revenir à la vie. Mais, en sortant de ces affreux sépulcres du monde, il est nécessaire, vous dit saint Grégoire, que, par une confession sincère de toutes vos fautes, vous sortiez aussi de vous-mêmes, de votre cœur où ces fautes vous retiennent enfermés et ensevelis comme dans un affreux tombeau (1).

Remarquons encore que Jésus-Christ, ayant fait

---

(1) « Ut qui intra conscientiam suam absconditus jacet per malitiam, a semetipso exeat per confessionem (*loc. cit.*). »

sortir tout vivant Lazare du tombeau, ne l'a pas fait sortir libre et délié, mais les mains et les pieds resserrés par des bandelettes et le visage caché sous le suaire dans lequel on l'avait enveloppé ; *Prodiit qui fuerat mortuus, ligatus manus et pedes institis, et facies illius sudario erat ligata ;* et que ce furent ses disciples, là présents, qui, par l'ordre formel que leur en donna le Seigneur, débarrassèrent Lazare de ses liens, le découvrirent et le laissèrent aller ; *Solvite eum, et sinite abire.* Et par là, disent les Pères, il nous a confirmé, par un fait sensible, cette grande révélation qu'il nous avait faite ailleurs : Que, comme ce fut sa voix qui fit revivre Lazare, c'est aussi sa grâce qui intérieurement fait revivre l'âme se repentant de ses fautes; et que cependant il n'appartient qu'à ses ministres, à ses prêtres de délier, par l'absolution sacramentelle, les pécheurs des liens du péché, et de les aider à marcher dans les voies du salut. Car ce n'est qu'aux ministres sacrés, aux prêtres qu'il a dit, dans la personne des Apôtres : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans le ciel (1). »

Lazare, sortant corporellement lié de son tombeau, n'est, dit Haymon, que le pécheur demeurant spiri-

---

(1) « Revixerunt quibus displicet quod fecerint; sed ambulare « non possunt. Hæc sunt vincula ipsius reatus. Opus est ergo ut « qui revixit solvatur. Hoc officium discipulis dedit, quibus ait : « *Quodcumque solveritis super terram, erit solutum et in cœlis* « (*August., loc. cit.*). » « Christus suscitat, quia interius per seipsum « vivificat. Solvunt discipuli, quia per ministerium sacerdotum ab- « solvuntur vivificati (ALCUINUS, *in Caten.*). »

tuellement lié, même après sa confession, jusqu'au moment où il reçoit l'absolution du prêtre(1).

Voilà donc établie la nécessité du ministère du prêtre, et par conséquent de la confession, pour la justification complète, entière et parfaite du pécheur, établie, je le répète, d'une manière sensible; et voilà le protestantisme, qui n'est au fond que *la négation de la nécessité du ministère ecclésiastique entre l'homme et Dieu*, réfuté d'avance de la manière la plus lumineuse, la plus éclatante par l'un des faits les plus merveilleux aussi bien que par les paroles les plus formelles de l'Évangile.

Mais, si le ministère sacerdotal est si nécessaire pour tout pécheur, il l'est encore davantage pour vous, vieux pécheurs, auxquels je parle dans ce moment. Je ne vous dissimule pas que, même après votre première confession, vous vous trouverez encore pour quelque temps enveloppé du funeste suaire des préjugés du monde, qui encombrent votre esprit, resserré par les liens de vos coupables habitudes, qui tiennent emprisonné votre cœur : ces insignes lugubres de votre mort et de votre enterrement spirituels. Mais ne vous découragez pas; revenez toujours, à de courts intervalles, au sacrement de la délivrance et du pardon. L'expérience dans le ministère sacré m'a appris qu'il n'y a pas d'habitude si ancienne qui tienne; qu'il n'y a pas d'inclination si violente qui dure; qu'il n'y a pas de lien si fort qui résiste; qu'il n'y a pas de préjugés ni

(1) « Mortuus adhuc ligatus, est confitens adhuc reus (*Comment. in Joan.*). »

de maximes si enracinés qui ne cèdent devant l'usage de la confession fréquente. Par ce remède tout-puissant, parce qu'il est divin, les chutes deviennent toujours plus rares, les passions plus faibles, le cœur plus libre, l'esprit plus net, les inclinations plus pures, les bonnes œuvres plus faciles, la volonté plus forte ; au point qu'en vous comparant alors avec vous-mêmes, en comparant ce que vous serez devenus avec ce que vous étiez, vous vous étonnerez de vous voir changés en de tout autres hommes, de vous voir entièrement délivrés de liens qui vous paraissaient insolubles et éternels.

Il vous en coûtera un peu de suivre ce traitement, d'avaler ces remèdes ; mais y a-t-il de traitement, dit saint Augustin, qui puisse paraître long ou difficile, y a-t-il de remède qui puisse paraître amer pour recouvrer la vie éternelle de l'âme, pour des hommes qui s'assujettissent avec tant de facilité à subir le fer et le feu, à suivre les plus longs et les plus incommodes traitements rien que pour prolonger de quelques jours la vie du corps, qui tôt ou tard doit finir(1)?

Le tout dépend d'une résolution ferme et sincère ; le tout dépend du mot : « Je veux. » Dans les choses humaines, on a beau dire : « Je veux parvenir, » on ne parvient pas toujours pour cela. Mais, dans les choses divines, il suffit de vouloir, de vouloir sincèrement, efficacement, subitement ; car vouloir de cette manière, c'est agir ; et agir, c'est réussir. C'est que,

(1) « Laborat ne moriatur homo moriturus ; et non laborat ne « peccet homo in æternum victurus (*De Verb. Domini*). »

dans la grande affaire du salut, le tout dépend de la volonté de l'homme et du concours de la grâce de Dieu. Or, d'après les principes de la vraie théologie, ce concours ne fait jamais défaut à l'homme qui le demande, à l'homme qui veut, qui fait tout ce qu'il peut faire, tout ce qui dépend de lui; et avec ce secours tout-puissant, même l'homme faible, même l'homme malade, peut tout. Je ne puis rien par moi-même, disait saint Paul; mais, en Jésus-Christ qui me corrobore, je puis tout, je suis à l'épreuve de tout; *Omnia possum in Eo qui me confortat* (*Philip.* IV, 13).

Voilà donc le temps, voici l'heure précieuse où le Fils de Dieu vous appelle à la vie de la grâce; c'est ce moment où je vous parle en son nom, où je remplis avec vous la légation d'amour, comme s'exprime saint Paul, dont ce Dieu de miséricorde m'a chargé auprès de vous, la légation de vous supplier, de vous conjurer de vouloir bien vous réconcilier avec votre Dieu; *Pro Christo legatione fungimur obsecrantes vos : Reconciliamini Deo* (II *Cor.* v, 20). Écoutez docilement, écoutez promptement cette voix d'empire et de miséricorde en même temps, qui, pour vous arriver par l'organe de l'homme, n'en est pas moins la voix du Fils de Dieu : *Lazare, venez dehors;* et répondez : « Oui, je veux bien sortir du tombeau de ma corruption et résurgir du péché; je veux bien me convertir, changer ma vie et me sauver; *Venit hora, et nunc est quando mortui audient vocem Filii Dei.* » Et soyez sûrs que vous serez mille fois dédommagés des privations que vous vous imposerez en renonçant aux jouissances sensibles, par le charme ineffable de la paix du cœur, par les délices

immaculées des saintes vertus. Soyez sûrs que le vide produit dans votre cœur par l'éloignement du monde et de ses plaisirs sera complétement rempli par l'abondance des miséricordes de Dieu. Soyez sûrs que les peines, les sacrifices auxquels vous vous assujettirez dans le temps auront un immense prix dans l'éternité. Car, en ressuscitant à la grâce, vous ressusciterez ensuite et vivrez aussi à la gloire; *Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet; et omnis qui vivit et credit in me, non morietur in æternum.* Ainsi soit-il.

DOUZIÈME HOMÉLIE (*)

JÉSUS-CHRIST CHEZ MARTHE ET MADELEINE

OU

L'UN NÉCESSAIRE

ET LES CONDITIONS, LA NÉCESSITÉ ET LA RÉCOMPENSE DU SERVICE DE DIEU.

(Saint Luc, chap. x).

« *Nunc vero liberati a peccato, servi autem facti Deo, habetis fructum « vestrum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.*

« Mais maintenant, affranchis du péché, et devenus les serviteurs de Dieu, « vous recueillez votre fruit pour la sanctification, et atteignez votre fin, la « vie éternelle (*Rom.* VI, 22). »

Voila, dans ces simples, mais sublimes paroles de l'Apôtre, l'histoire entière de l'homme régénéré. Aussitôt que, par la grâce du Baptême et de la Pénitence,

(*) Nous avons cédé d'autant plus volontiers aux instances de notre honorable Éditeur d'insérer, dans ce recueil, cette Homélie, qui n'a jamais été publiée, qu'elle suffirait, à elle seule, pour donner au lecteur chrétien une grande idée de la fécondité, de la richesse infinie des faits et des paroles les plus simples de l'Évangile; et du secours qu'on trouve dans les Pères de l'Église pour découvrir cette richesse et cette fécondité. Car si nous avons tiré le parti qu'on va voir d'un si court récit de l'Évangile, c'est à eux que nous le devons. Le simple fidèle y apprendra toujours mieux, nous l'espérons, qu'en lisant l'Évangile, il ne faut pas s'arrêter seulement à la lettre de ce Livre divin, mais il faut chercher à comprendre les grands et

l'homme s'est débarrassé du joug du péché originel et de ses péchés actuels, il entre dans la condition heureuse des vrais serviteurs de son Dieu, et en persévérant dans cet état, il recueille le fruit précieux de la sainteté, dans le temps, et il s'assure le bonheur dans l'éternité.

Mais avant de nous apprendre cette importante doctrine par l'organe de saint Paul, l'Évangile nous l'avait présentée comme en action, dans le récit de ce qui s'est passé dans la sainte maison de Marthe et de Madeleine, lorsque le Fils de Dieu daigna visiter chez elles ces sublimes femmes pour la première fois.

Ce récit, que saint Luc seul, parmi les Évangélistes, nous a transmis, est bien court; mais il renferme de grands mystères et des leçons d'autant plus utiles qu'elles sont d'une pratique plus journalière pour les âmes vraiment chrétiennes. Cependant il est peu connu, parce que généralement il est peu expliqué. Tâchons de combler cette lacune qui se trouve dans

---

délicieux mystères qu'il renferme; que c'est ainsi qu'ont lu l'Évangile les Pères et les Saints qui en ont fait le sujet de leurs études, de leurs méditations et leurs délices; que c'est ainsi que le catholique trouve à chaque page de l'Évangile l'Eglise que le protestant n'y trouve pas : comme le chrétien voit à chaque page de l'Ancien Testament Jésus-Christ que le Juif n'y voit pas; et enfin que c'est ce que Jésus-Christ lui-même a voulu nous apprendre en disant, à nous aussi, qu'il faut scruter les Écritures; *Scrutamini scripturas* (*Joan.* v). Quant aux jeunes prêtres, ils verront dans cette Homélie, nous osons l'espérer, une nouvelle preuve de l'importance de la méthode sur laquelle nous avons tant insisté, dans la Préface de cet ouvrage, et ils en feront, eux aussi, leur profit (*note de l'auteur*).

les modernes explications de l'Évangile, et exposons-le, selon notre méthode, d'après les pensées et les doctrines des saints Pères. Nous y apprendrons la grande et sublime doctrine de l'UN NECESSAIRE, c'est-à-dire : 1° les conditions et les œuvres; 2° la nécessité et l'importance; 3° la récompense du service de Dieu; nous y trouverons, en un mot, le plus beau et le plus instructif commentaire de ces délicieuses paroles de saint Paul : *Nunc vero liberati a peccato, servi autem facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.*

Puisque déjà nous nous sommes, à pareil jour, entretenus de la grandeur et de la magnificence de l'Assomption de Marie, trouvez bon qu'aujourd'hui nous cherchions à comprendre, dans tous ses détails, ce même Évangile que l'Église fait lire à la Messe de cette grande solennité. Implorons la lumière divine par l'intercession de cette Reine des anges, *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

LES CONDITIONS ET LES ŒUVRES DU SERVICE DE DIEU.

§ 1. Les femmes ont été, plus que les hommes, généreuses et constamment dévouées au Seigneur, durant sa vie mortelle. — Marthe et Madeleine l'ont été plus que toutes les autres femmes, la divine Mère exceptée. — Jésus-Christ n'acceptait volontiers l'hospitalité qu'elles lui donnaient chez elles, que parce qu'il trouvait leur maison riche du seul ornement digne de la maison de Dieu, la SAINTETÉ.

C'EST un fait bien singulier et bien honorable pour le sexe : Qu'avant même la descente du Saint-Esprit

sur la terre, la femme comprit, mieux que l'homme, Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme. Ce fut, peut-être, dans un dessein de sagesse et de miséricorde que ce Fils de Dieu permit que même ses Apôtres eussent tant de peine à croire en lui pendant sa vie, afin que le monde crût plus facilement au témoignage éclatant, uniforme, qu'ils lui rendirent après sa mort. Mais, quelle qu'en soit la cause, c'est, je le répète, un fait incontestable et qui saute aux yeux à la lecture des quatre Évangélistes : Que jamais ce divin Sauveur n'eut à se plaindre de la femme : car jamais il ne lui adressa aucun de ses durs reproches qu'ont provoqués même les plus affectionnés de ses disciples. C'est un fait que ce ne fut pas la femme qui le trahit, qui l'abandonna, qui le renia, qui refusa de croire à sa résurrection ; mais qu'au contraire, la femme fut profondément dévouée à sa personne, docile à sa parole, fidèle à sa doctrine, constante à le suivre jusqu'à sa mort, généreuse, héroïque même à croire, à confesser tout haut sa divinité.

Saint Luc a dit : « Jésus, ensuite, allait de ville en « ville, de village en village, prêchant et annonçant le « royaume de Dieu, et les Douze étaient avec lui et « beaucoup de *femmes... qui l'assistaient de leurs « biens* (1). » Saint Matthieu, de son côté, a dit aussi : « Il y avait là, loin de la croix, *plusieurs femmes qui*

---

(1) « Deinceps et ipse iter faciebat per civitates et castella, prædicans et evangelizans regnum Dei, et Duodecim cum illo... et « *Mulieres... multæ quæ ministrabant ei de facultatibus suis* « (*Luc.* VIII). »

« *de la Galilée avaient suivi Jésus-Christ pour le ser-*
« *vir* (1). »

Il est donc clair, par ces passages de l'Évangile, que c'étaient les femmes qui fournissaient tout ce qui était nécessaire pour la nourriture du divin Sauveur et de ses Apôtres; et que non contentes de l'assister de leurs biens, elles le suivaient partout, de province en province, de ville en ville; veillant à ce que rien ne lui manquât, et afin d'avoir le bonheur de le servir elles-mêmes.

C'est, nous dit Euthymius, d'après l'Évangile et la tradition, que ces âmes d'élite avaient formé, sous la présidence de la sainte Vierge, la divine Mère, une espèce d'association religieuse, dans le but de consacrer toute leur fortune et tous leurs soins au service du Seigneur (2), en sorte que l'on peut affirmer que les femmes ont été non-seulement la première conquête de la grâce du Christ sur le péché, mais aussi les premières à servir vraiment Dieu, dans la personne de son Fils unique fait homme; *Liberatæ a peccato, ancillæ factæ Deo* : à l'imitation et en compagnie de Celle qui, exemptée de tout péché, a été la première à se glorifier de n'être que la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini*, au même moment où l'Ange la proclamait la mère du Seigneur !

Parmi ces saintes femmes, Marie et Marthe, double-

---

(1) « Erant autem ibi *multæ mulieres a longe quæ secutæ erant* « *Jesum a Galilæa, ministrantes ei* (*Matth.* XXVII). »

(2) « Chorus discipularum apud Dei Matrem conjunctarum et « expensas de facultatibus suppeditantium (*Apud A Lap.*). »

ment sœurs, dit saint Augustin, et par le sang et par la conformité de leurs sentiments de religion (1), lui furent plus fidèlement attachées. Dans les deux passages des Évangélistes que je viens de citer, comme ailleurs, Marie-Madeleine est toujours nommée la première parmi ces ferventes disciples de Jésus-Christ qui prenaient soin de lui.

Saint Matthieu vient de nous dire que Madeleine était de celles qui avaient suivi le Seigneur de la Galilée (2), et saint Jean, en rapportant le dernier souper que Jésus-Christ reçut, en Béthanie, chez Simon le lépreux, six jours avant sa mort, et dont saint Matthieu et saint Marc ont fait, eux aussi, mention, a ajouté une circonstance que ces Évangélistes avaient omise, savoir : que même ce souper lui fut préparé par la famille de Lazare; que Marie oignit alors, pour la seconde et dernière fois, les pieds du Seigneur, *que Marthe servait à table* et que Lazare était lui-même l'un des convives (3).

Ainsi, ces saintes sœurs ne perdaient jamais de vue le Seigneur; elles ne le servaient pas seulement chez

---

(1) « Ambæ non solum carne, sed et religione germanæ (*Serm.* « 26, *de Verb. Domini*). »

(2) « Mulieres quæ secutæ fuerant Jesum a Galilæa, *inter quas* « *Maria Magdalene.* »

(3) « Cum esset in Bethania in domo Simonis Leprosi, accessit « ad eum mulier habens alabastrum unguenti pretiosi, etc. (*Matth.* « XXVI). Jesus ergo ante sex dies Pasquæ venit in Bethaniam ubi « Lazarus fuerat mortuus. Fecerunt ei cœnam ibi, et *Martha ministrabat*. Lazarus vero unus erat ex discumbentibus cum eo. Maria ergo accepit libram unguenti pistici pretiosi, et unxit pedes « Jesu (*Joan.* XII). »

elles, mais encore elles allaient lui prodiguer leurs hommages et leurs soins partout où il se trouvait.

Elles firent encore plus. Elles étaient de la Galilée; elles résidaient au château de Magdalum, ce qui fit donner à Marie, la plus célèbre des deux sœurs, le surnom de Magdaleine. Mais après la conversion de cette dernière, qui eut lieu dans la ville de Naïm, en Galilée, toute la famille vint s'établir à une demi-lieue de Jérusalem, à Béthanie, qui, du nom de ces nobles hôtesses, s'appelait *le village de Marthe et de Madeleine* (1). Et ce fut afin d'être mieux à la portée de soigner leur Seigneur bien-aimé, dans ses fréquentes excursions dans la capitale de la Judée et de tenir tout prêt, pour lui et pour ses Apôtres, un logement à proximité de cette ville, toutes les fois qu'il s'y serait rendu. On n'avait jamais vu un dévouement pareil. Vraiment, dans sa vie, le Fils de Dieu ne trouva nulle part des servantes plus fidèles et plus affectionnées! Aussi en allant à Jérusalem, l'aimable Sauveur faisait toujours halte, en Béthanie, chez Marthe et Madeleine, et nul logement n'était plus agréable à son cœur divin.

C'est que l'ornement propre de la maison où Dieu puisse résider convenablement ce n'est pas l'or ou le marbre, mais c'est la sainteté; *Domum tuam decet sanctitudo* (*Psal.* XCII). Or, outre sa sainte Mère, ce temple vivant de toutes les vertus, qui, selon toutes les apparences, y était toujours, le Fils de Dieu fait homme trouvait dans la maison que la profonde piété de toute une

---

(1) « Lazarus a Bethania, de *castello Mariæ et Marthæ* sororis « ejus (*Joan.* XI). »

famille avait mise à sa disposition, en Béthanie, l'innocence dont Lazare était le type, la pénitence dont Marie était le modèle, la virginité dont Marthe était le miroir. Il y trouvait la foi la plus vive, l'humilité la plus profonde, l'amour de Dieu et de son Fils le plus fervent, la charité envers le prochain la plus généreuse et la plus parfaite. Il y trouvait toutes les vertus que les membres de cette famille de Saints rivalisaient de pratiquer. Là donc ce Fils de Dieu se trouvait à son aise. Là il pouvait se reposer au milieu des splendeurs des vrais Saints, des anges de la terre, lui tenant lieu *des splendeurs des Saints* et des anges qui l'entourent dans le ciel. Là il lui était toujours réservé un logement digne de lui, un logement richement drapé de l'ornement le plus précieux aux yeux de Dieu, et le seul convenable à sa dignité, la sainteté; *Domum tuam decet sanctitudo.*

Nous savons maintenant ce qui a mérité aux membres de cette famille cette particulière affection, cette sainte amitié de la part du Sauveur, que saint Jean nous a révélées par ces simples mots, les plus honorables pour des pures créatures : « Jésus aimait tendre« ment Marthe, Marie sa sœur et Lazare; *Diligebat « Jesus Martham et Mariam sororem ejus et Laza« rum.* » Et nous savons aussi ce qui attirait son cœur vers cette maison; ce qui la lui faisait préférer à toutes les plus nobles et plus riches maisons de la terre, et ce qui l'engageait à s'y arrêter pour y prendre ses repas et s'y reposer aussi souvent qu'il venait à Jérusalem (1).

(1) Il faut remarquer que les Scribes, les Pharisiens et toute la

§ 2. Exposition littérale du récit évangélique de *Jésus-Christ chez Marthe et Madeleine.*

L'Évangile ne rapporte qu'une seule, la première de ces visites du Fils de Dieu, à ce sanctuaire de la vraie piété, à cet asile de la pureté, à cette école de la ferveur; mais par ce que saint Luc nous dit s'y être passé cette fois, il nous a appris ce qui se passait dans cette maison toutes les fois qu'elle avait le bonheur de posséder Jésus-Christ. C'étaient toujours de nouveaux actes de vertus que les saints personnages qui l'habitaient y offraient au Seigneur. C'étaient des grâces toujours nouvelles que le Seigneur y répandait, et par lesquelles il payait de la monnaie d'une valeur infinie l'hospitalité généreuse qu'il y recevait. Voici donc comment l'historien sacré rapporte cette visite que je dois vous expliquer aujourd'hui.

---

haute et basse prêtraille des Juifs qui, dans leur haine satanique contre le Seigneur, ont toujours cherché à abaisser, à dénigrer, à calomnier tout ce qui tenait à lui : sa patrie, sa divine mère, ses parents, ses apôtres et ses disciples; ils n'ont jamais osé se permettre un seul mot injurieux, élever le plus léger soupçon contre Marthe, Marie et Lazare; et qu'à la mort de ce dernier non-seulement le peuple prit une large part à la douleur de ses sœurs désolées (*Joan.* XI, 33), mais les personnages les plus distingués de Jérusalem se rendirent en foule à leur habitation, en Béthanie, pour les consoler (*Ibid.* v, 19 et 45). Preuve évidente que la pureté des mœurs de ces femmes était au-dessus de toute atteinte, et que cette famille tout entière, en parfaite odeur de sainteté auprès de tout le monde, faisait honneur à l'attachement tout particulier que Jésus avait pour elle, et était, selon la charmante expression de saint Paul, *la bonne odeur du Christ.*

C'était au mois de novembre de la troisième année de la prédication du Sauveur (*A Lapid. hîc*); il venait de passer la journée, évangélisant, en compagnie de ses Apôtres, les villages et les bourgs des environs de Jérusalem, lorsque, se trouvant près de Béthanie, il y entra, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison; *Factum est autem, dum iret, et Ipse intravit in quoddam castellum; et mulier quædam, Martha nomine, excepit illum in domum suam* (*Luc.* x, v. 38.)

Marthe avait une sœur appelée Marie; *Et huic erat soror, nomine Maria* (v. 39). Marthe, après avoir témoigné au Seigneur sa vénération et la vive joie qu'elle éprouvait de le voir chez elle, s'empressa d'aller préparer le repas et la table pour ses hôtes. Mais Marie, après avoir exprimé, elle aussi, au Seigneur, son bonheur et sa reconnaissance pour cette visite dont il daignait l'honorer, à peine se fut-il assis, vint s'asseoir elle-même, non pas à son côté, mais à terre, à ses pieds; *Quæ etiam sedens secus pedes Domini* (*Ibid.*); pour témoigner, dit saint Chrysostôme, de son humilité et de sa grande vénération envers le Seigneur (1).

Mais cette même circonstance se rapporte évidemment à cette pécheresse que, dans un de ses précédents chapitres (*chap.* vii), le même Évangéliste nous a représentée comme étant allée se prosterner *aux*

(1) « Non simpliciter dicitur quod sederet *prope Jesum*, sed *secus* « *pedes illius* : ut ostendat multam reverentiam quam habebat ad « Dominum (*In Caten.*). »

pieds du Seigneur, les ayant lavés des larmes de son repentir, les ayant essuyés de ses cheveux, et y ayant imprimé les baisers les plus respectueux. Ç'a été dire : « Marie alla aussitôt s'asseoir près de ces mêmes pieds divins où elle avait déjà retrouvé son espérance, son pardon, sa consolation et son bonheur. » Ç'a été dire que cette Marie, qui aujourd'hui reçoit le Fils de Dieu dans sa maison, c'est la même femme dont il avait été dit plus haut que, chez Simon le Pharisien, ce Fils de Dieu avait déjà, lui, le premier, reçue dans son cœur, et que cette Marie, sœur de Marthe, est la même que la Pécheresse de l'Évangile.

Il paraît que, lorsque le Seigneur y arriva avec ses Apôtres, la maison de Marthe et de Madeleine était remplie d'étrangers, de ces bons et vrais Israélites qui, se rendant, eux aussi, à Jérusalem pour quelque solennité prochaine, en passant par Béthanie, étaient venus rendre visite à cette famille que ses vertus et son attachement pour le Christ avaient rendue célèbre. En voyant donc tout ce monde réuni autour de lui, le divin Sauveur lui adressa, selon sa coutume, des paroles de salut. Car dans toutes les maisons où il entrait, il entamait aussitôt des discours sur le royaume de Dieu, sur les points les plus importants de la morale et de la religion. C'est ainsi que l'aimable et miséricordieux Seigneur s'empressait de récompenser et de nourrir du pain divin de sa parole ceux qui lui offraient des aliments matériels pour son corps. Et c'est ainsi, dit saint Chrysostôme, qu'il a appris, par son exemple, à ses disciples, aux ecclésiastiques, ses ministres, qu'en allant dans les maisons des laïques,

ils ne doivent pas faire la moindre démarche nonchalante, ni perdre leur temps dans des discours mondains et futiles, mais ils doivent édifier ceux qui les reçoivent, par la gravité de leur contenance, par la sainteté de leurs paroles, et les éclairer par leurs divines doctrines (1).

Or, ce sont ces divines paroles de salut que Marie, en oubliant tout et s'oubliant elle-même, se mit à écouter avec une attention suivie, avec un recueillement profond, jalouse de n'en perdre pas une seule; *Audiebat verbum illius* (v. 39).

Ainsi Marthe étant restée seule chargée de l'onéreuse besogne de servir tant d'hôtes à la fois, se donnait toutes les peines du monde, afin de pourvoir à tous et de les soigner tous, et avant tous Jésus-Christ; *Martha satagebat circa frequens ministerium* (v. 40). Mais croyant ne pouvoir pas suffire, elle vient trouver Jésus, et, d'un ton un peu vif, lui dit : « Seigneur, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse faire seule tout le service? Ordonnez-lui donc de venir m'aider; *Quæ stetit et ait : Domine, non est tibi curæ, quod soror mea reliquit me solam ministrare? Dic ergo illi ut me adjuvet* (*Ibid.*).

Le Verbe Incarné profitait toujours des incidents les plus simples, des circonstances les plus communes pour élever l'esprit et le cœur de ceux qui l'entouraient, de la terre au ciel, de l'homme à Dieu, et pour

(1) « Exemplo suo docuit discipulos qualiter se gerere debeant, « in domibus eorum qui eos suscipiunt, ut, scilicet, non resupini « quiescant, sed sacris et divinis doctrinis repleant suscipientes (*In « Caten.*). »

donner, dans leur personne, les plus importantes instructions au monde qu'il était venu sauver. « Marthe, Marthe, répondit donc cet aimable Sauveur, vous vous préoccupez et vous vous inquiétez, en poursuivant plusieurs choses. Sachez donc qu'il n'y a que la chose qui est une qui soit nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée; *Respondens, dixit illi Dominus : Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea* (v. 41). » C'est, mes frères, le court récit de cette visite de Jésus-Christ à la maison de Marthe et de Madeleine. Tout y est simple, en apparence, les paroles du Seigneur aussi bien que les circonstances où elles ont été prononcées. Mais que ces circonstances, je le répète, sont mystérieuses ! que ces paroles sont profondes, importantes, immenses ! Tâchons de les bien comprendre, ces circonstances et ces paroles : elles nous révèlent d'abord les conditions et les œuvres du service de Dieu.

§ 3. Marthe et Madeleine ayant reçu Jésus-Christ dans leur *esprit* par la foi; et dans leur *cœur*, par l'amour; avant de le recevoir dans leur *maison* par la charité, apprennent au chrétien les vraies *conditions et les œuvres du service de Dieu.* — Plus heureux qu'elles, le chrétien peut recevoir réellement et corporellement Jésus-Christ en lui, par la communion eucharistique. — Exposition de la doctrine de saint Paul sur la dignité du corps de l'homme baptisé.

Il est vrai que, d'après l'Évangile, c'est Marthe qui aurait reçu le Seigneur dans sa maison : *Martha recepit eum in domum suam.* Mais l'Évangéliste ayant im-

médiatement ajouté ces paroles : « Et Marthe avait une sœur nommée Marie ; » il a assez clairement fait comprendre que ces deux saintes femmes, bien plus sœurs, comme vient de nous le dire saint Augustin, par l'uniformité parfaite de leurs sentiments de piété que par le sang, avaient accueilli le Verbe de Dieu fait homme avec le même empressement, avec la même religion, avec le même amour.

Oh ! fortunées sœurs, s'écrie donc encore saint Augustin, d'avoir reçu chez elles, pures créatures, leur Créateur ; humbles servantes, leur divin Maître ; pauvres malades, leur Médecin céleste et leur Sauveur (1) !

Mais, ne nous y trompons pas. Comme il a été dit de la sainte Vierge, « que sa véritable grandeur, c'est d'avoir conçu spirituellement le Verbe éternel dans son âme, avant de le concevoir corporellement dans son sein (2) ; » de même il faut reconnaître que le véritable bonheur de ces angéliques sœurs a été d'avoir reçu invisiblement en elles-mêmes ce même Verbe de Dieu fait homme, avant de le recevoir visiblement dans leur maison.

D'abord, Marthe par le prodige de son innocence et de sa pureté, Marie par le prodige encore plus grand de sa pénitence, elles avaient, toutes les deux, complétement rompu avec le monde et avec le péché. Et c'est, je le répète, parce que leur maison ne conservait pas la moindre trace, la plus légère ombre du péché ; c'est

(1) « Suscepit creatura Creatorem, famula Dominum, ægra Salvatorem ! »

(2) « Verbum Dei prius concepit mente quam corpore (*S. Leo*). »

parce qu'elle n'était que le sanctuaire de l'amour innocent et de l'amour pénitent, que Jésus-Christ, le nouvel Adam, s'y rendait si volontiers, s'y plaisait tant, et la regardait, en quelque sorte, comme son paradis terrestre et comme le lieu des délices propres de Dieu. Car Dieu, je le répète encore, ne saurait demeurer un seul instant en compagnie du péché dans la même maison, dans le même cœur, ni séjourner là où manque l'ornement de la sainteté. *Non habitabit in corpore subdito peccatis* (*Sap.* I, 4). *Domum tuam decet sanctitudo.*

Ensuite, Jésus-Christ lui-même a rendu ce beau témoignage à Marie : Que c'est sa grande foi en Lui qui l'a sauvée; *Fides sua te salvam fecit.* Quant à Marthe, nous l'avons entendue déjà (*Hom.* X) protester hautement qu'elle avait, dès le commencement, cru que Jésus-Christ était le Messie et le Fils de Dieu vivant venu dans ce monde pour le sauver : *Utique, Domine, ego* CREDIDI *: Quia tu es Christus filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti.* Les deux sœurs possédaient donc déjà, par la foi, le Verbe divin dans leur *esprit.*

Il est dit : Que Jésus affectionnait grandement Marthe et Madeleine; *Diligebat Jesus Mariam et Martham sororem ejus.* Or, s'il les aimait, c'est qu'elles l'aimaient à leur tour de l'amour le plus pur, le plus ardent et le plus parfait. Car, ainsi que cette divine Sagesse l'a déclaré elle-même, elle n'aime que ceux qui l'aiment; *Ego diligentes me diligo* (*Sap.* VIII, 17). Ainsi donc, Marthe et Madeleine possédaient aussi déjà, par l'amour, le même Fils de Dieu dans leur *cœur.*

Cet amour de leur part n'en était pas resté aux

mots de la langue et aux discours d'un *sentimentalisme* oisif et stérile, mais, comme c'est le propre du vrai amour de Dieu, il s'était traduit par la vérité des œuvres; *Diligamus non verbo et lingua, sed opere et veritate* (I *Joan.* III, 18). Car, ainsi qu'on vient de le voir, ces grandes âmes avaient été les premières et les plus généreuses à mettre à la disposition du Seigneur leur fortune, leur propre habitation, à le servir elles-mêmes et à l'environner des soins les plus affectueux et les plus délicats. Elles possédaient donc le Seigneur comme héritier de leur héritage; *Dominus pars hæreditatis meæ* (*Psal.* XV, 5), comme le souverain maître de tout leur bien et même de leur vie.

Enfin, elles le reçoivent dans leur propre maison, et elles lui prodiguent tous les hommages qui lui sont dus comme Fils de Dieu, et toutes les attentions et tout le dévouement dont il peut avoir besoin comme Fils de l'homme.

Voilà les conditions, les œuvres par lesquelles elles sont devenues les servantes fidèles, les saintes amies du Seigneur. Et voilà aussi, mes frères, les vraies conditions, les vraies œuvres du service de Dieu bien précisées.

D'abord, il n'y a que deux maîtres dans ce monde : l'un bon, juste, légitime, Dieu; l'autre usurpateur, tyran, injuste et cruel, Satan. L'homme ne peut pas les servir tous les deux en même temps; *Nemo potest duobus dominis servire... Non potestis Deo servire et Mammonæ* (*Matth.*, V). Mais comme en repoussant Satan, et se débarrassant de la domination dégradante de Satan, il se trouve dans les bras de Dieu, parmi ses

serviteurs et ses amis; de même, en s'éloignant de Dieu, il se trouve de toute nécessité dans la servitude de Satan, parmi ses esclaves et sous son empire.

Or, c'est par le péché qu'on est à Satan, comme c'est par la grâce qu'on est à Dieu. La première condition donc pour entrer au service de Dieu, c'est de renoncer au péché. Et c'est pour cela qu'au baptême, cette grande et sublime initiation de l'homme au service et à la filiation de Dieu, l'Église exige, avant tout, qu'on renonce au démon et à ses œuvres, c'est-à-dire au péché qui est, par antonomasie, l'œuvre du démon, comme la grâce est par excellence l'œuvre de Dieu. On n'est serviteur de Dieu, notre vrai, unique et légitime Seigneur, qu'autant qu'on n'adore que lui, qu'on ne sert que lui; *Dominum, Deum tuum adorabis, et illi soli servies* (*Matth.*, IV).

Mais en quoi consiste ce service de Dieu? Notre Évangile nous l'indique par cette seule circonstance, nous l'apprend par cette seule parole : « Marthe reçut chez elle le Seigneur; *Et recepit Eum in domum suam.* » C'est-à-dire que nous devons recevoir chez nous le Seigneur de la même manière que Marthe et Madeleine l'ont reçu chez elles.

Saint Jean nous apprend que, comme ne pas croire en Jésus-Christ c'est le rejeter, de même croire dans son saint et auguste nom, c'est le recevoir; *Sui Eum non receperunt. Quotquot autem receperunt Eum..... iis qui credunt in nomine ejus* (*Joan.* I). Car si, d'après saint Thomas, toute chose connue d'une manière humaine se répète dans l'homme qui la connaît; *Omne cognitum est in cognoscente*, à plus forte raison

Jésus-Christ, connu par la foi divine, se répète, comme Verbe de Dieu éclairant l'homme, dans l'esprit du chrétien qui croit en lui.

A l'exemple donc de Marthe et de Madeleine, après avoir fait divorce complet, absolu avec Satan par la haine du péché, nous devons ranimer en nous-mêmes cette foi en Jésus-Christ que nous avons failli tuer en nous-mêmes en la séparant des œuvres qui la font vivre (1). Nous devons croire en lui tout entier, et par conséquent à son Église qui, étant son épouse et le corps mystique dont il est le chef, est une même chose avec lui, est lui-même. Par conséquent encore nous devons croire, sans exception, toutes les doctrines de l'Église, les enseignements de l'Église, les sacrements de l'Église qui, n'étant que la propre lumière, la propre parole, l'œuvre propre du Verbe, sont encore lui-même. C'est recevoir Jésus-Christ dans notre esprit d'une manière intentionnelle, par la foi; c'est le reconnaître pour maître souverain de notre intelligence, et c'est le servir par l'hommage de la foi qui est l'obéissance de la raison, comme l'obéissance n'est que la foi du cœur.

En second lieu, Jésus-Christ a dit : « Si quelqu'un « m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et « nous viendrons à lui et nous demeurerons en lui (2). » Il est donc certain, d'après ces délicieuses et conso-

(1) « Fides sine operibus, mortua est (*Jac.*). »

(2) « Si quis diligit me, sermonem meum servabit; et Pater meus « diliget eum; et ad eum veniemus, et mansionem apud eum fa- « ciemus (*Joan.* XIV). »

lantes paroles, que le Fils de Dieu habite d'une manière particulière dans toute âme justifiée par sa grâce, qui n'est que l'épanchement de son amour. Car, pour saint Thomas encore, c'est le propre de l'amour de reproduire l'objet aimé dans le cœur de celui qui l'aime; *Omne amatum est in amante.*

A l'exemple donc de Marthe et de Madeleine, nous ne devons pas nous contenter de croire en Jésus-Christ, nous devons l'aimer, et lui prouver notre amour par l'accomplissement de toutes ses volontés, par l'observance exacte de tous ses commandements. C'est recevoir ce divin Seigneur dans notre âme, d'une manière sentimentale, par la grâce. C'est le reconnaître comme maître souverain de nos sentiments, c'est le servir par l'hommage de l'amour, par l'obéissance du cœur.

Nous avons un immense avantage sur Marthe et Madeleine. Elles avaient bien reçu Jésus-Christ d'une manière intentionnelle dans leur esprit, par la foi; d'une manière sentimentale dans leur cœur, par l'amour; et même d'une manière visible dans leur maison par l'hospitalité qu'elles lui ont donnée. Mais elles n'ont pu le recevoir tout entier d'une manière réelle et corporelle en elles-mêmes. Tandis que, par le grand sacrement de l'Eucharistie, nous pouvons recevoir en nous Jésus-Christ, même à cette dernière manière.

Remarquons bien ici cette parole de l'Évangéliste : *Et Marthe le reçut dans* SA *maison*. Par cette touchante parole, l'historien sacré a voulu évidemment exprimer en même temps et l'insigne honneur que le Fils de

Dieu, le Messie, le Sauveur du monde accordait à Marthe en se rendant personnellement chez elle, et les transports, l'ivresse, l'extase de la joie avec laquelle cette heureuse femme reçut son Hôte divin, son aimable Seigneur, son Dieu. Quelle ne doit donc pas être notre joie, à notre tour, lorsque ce même Jésus-Christ, qui honora tant de fois de sa divine personne la maison de Marthe, daigne, par la Communion eucharistique, nous donner à manger son corps, à boire son sang, et partager, en quelque sorte, avec nous son âme et sa divinité? Et quel ne doit pas être notre désir, notre empressement d'approcher de la sainte Table?

Ici je ne puis m'empêcher de vous rappeler la sublime et magnifique exhortation de saint Paul, touchant le respect religieux que nous devons avoir même pour notre corps.

« Le corps, disait-il aux chrétiens de Corinthe, ne « nous a pas été donné pour nous procurer, par son « moyen, de coupables plaisirs; mais pour le faire servir à la gloire du Seigneur. Notre corps est donc au « Seigneur, et le Seigneur à notre corps. S'il en est « ainsi, le Dieu qui a ressuscité le corps de notre Seigneur Jésus-Christ ressuscitera nos corps aussi. Ne « savez-vous pas que vos membres sont devenus (par « le baptême) les membres du corps de Jésus-Christ? « Comment donc oserai-je arracher les membres de « Jésus-Christ, pour en faire les membres d'une prostituée? Qu'ainsi ne soit! Ne savez-vous pas encore que « qui se livre à une prostituée devient un même corps « avec elle? Car, est-il dit : Ils seront deux en une « seule chair. A plus forte raison, qui se joint à Dieu

« devient un même esprit avec lui. Fuyez donc le « péché charnel. Tout péché, quel qu'il soit, que fait « l'homme, est hors de son corps; mais qui se livre « au péché charnel, profane son propre corps. Ne sa- « vez-vous pas, enfin, que vos corps sont le temple du « Saint-Esprit qui est en nous; car vous l'avez reçu « de Dieu, et vous n'êtes point à vous, mais à celui qui « vous a rachetés à grand prix? Tâchez donc de glori- « fier et de porter Dieu dans votre propre corps (1). »

Or, c'est principalement par la fréquente participation du Corps et du Sang du Seigneur que nous pouvons accomplir dans toute sa perfection, ce que Dieu exige de l'homme régénéré par le baptême, dans cette belle instruction qu'il nous adresse par l'organe du plus grand de ses Apôtres. D'abord, par les dispositions que la Communion eucharistique demande, nous *détruisons*, comme nous y exhorte encore saint Paul, *le règne du péché dans notre corps mortel* (2), et nous l'y

(1) « Corpus non fornicationi, sed Domino, et Dominus corpori; « Deus vero et Dominum suscitavit, et nos suscitabit per virtutem « suam. Nescitis quia corpora vestra membra sunt Christi? Tollens « ergo membra Christi, faciam membra meretricis? Absit. An nescitis « quoniam qui adhæret meretrici unum corpus efficitur? *Erunt enim* « *duo in carne una*. Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est. « Fugite fornicationem. Omne peccatum quodcumque fecerit homo, « extra corpus est; qui autem fornicatur, in corpus suum peccat. « An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti, « qui in vobis est, quem habetis a Deo, et non estis vestri? Empti « enim estis pretio magno. Glorificate et portate Deum in corpore « vestro (I *Corinth*. VI). »

(2) « Non ergo regnet peccatum in vestro mortali corpore « (*Rom*. VI). »

remplaçons par le règne de la Grâce. Ensuite, par cette Communion, le même Verbe de Dieu fait chair, qui habita jadis au milieu de notre humanité, converti en une nourriture et en une boisson célestes, vient habiter réellement dans chacun de nous plein de grâce et de vérité. Il s'unit de la manière la plus intime à notre corps, aussi bien qu'à notre âme. Il élève, il sanctifie, il divinise tout notre être. En sorte que c'est particulièrement par ce moyen que *notre corps est au Seigneur, comme le Seigneur est à notre corps*, et que nous nous joignons à lui de manière *à devenir un même esprit*, un même corps, un même tout avec lui. C'est particulièrement par ce moyen que ce corps, cette maison d'argile se change *en temple véritable du Saint-Esprit*, que, par concomitance, *nous recevons* avec la personne du Verbe et celle du Père; et c'est encore particulièrement par ce moyen que nous *glorifions et portons* vraiment et réellement *Dieu dans notre corps*. C'est donc par la fréquente Communion que nous le constituons, de notre plein gré, aussi ce qu'il est par les droits de sa puissance et de son domaine, le vrai Maître et Seigneur de notre corps autant que de notre âme, et que nous le servons aussi par le sacrifice de notre chair, par l'hommage complet de nous-mêmes.

Enfin, « que personne parmi nous, dit saint Augustin, ne pense à porter envie à Marthe et Madeleine d'avoir pu accueillir le Fils de Dieu fait homme dans leur propre maison; que personne ne s'afflige de ne pouvoir partager ce bonheur. Car ce même Fils de Dieu n'a-t-il pas dit : Tout ce que vous ferez à un seul des plus petits parmi mes pauvres à moi, vous l'aurez fait à moi-

même (1)? Ainsi, ayant daigné mettre le pauvre à sa place, se faire représenter par le pauvre, se personnifier lui-même dans la personne du pauvre; indépendamment du bonheur, que les anges nous envient, de pouvoir le recevoir réellement, personnellement en nous-mêmes, sous les accidents eucharistiques, nous pouvons le recevoir encore d'une manière figurative dans nos maisons, dans la personne du pauvre; nous pouvons partager avec le pauvre le bien que nous tenons de la divine bonté. Et c'est ce qu'il demande avec tant d'insistance à ses serviteurs fidèles; et c'est ce dont il promet de les récompenser si largement, à chaque page de son Évangile.

Recevoir donc Jésus-Christ intentionnellement dans son esprit en croyant en lui, c'est lui faire hommage de la raison par la foi; le recevoir moralement dans le cœur, gardant sa grâce sanctifiante, c'est lui faire l'hommage de l'âme par l'amour; le recevoir réellement dans le corps en communiant à sa sainte Table, c'est lui faire l'hommage de la chair par la chasteté et par la mortification; le recevoir enfin figurativement dans la maison, en soignant les pauvres, c'est lui faire hommage des biens par la charité.

Voilà ce que doit à Dieu quiconque aspire à l'honneur et au bonheur de servir ce Dieu qui l'a racheté de l'esclavage du péché; *Liberati a peccato, servi facti Deo*. Voilà les conditions et les œuvres de tout vrai ser-

---

(1) « Ne quis autem dicat : O beati qui Christum suscipere in « domum suam meruerunt! Noli dolere, cum inquit : *Quod enim* « *uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis* (*loc. citat.*). »

viteur de Dieu, de tout vrai chrétien, dont l'Évangile de Jésus-Christ, chez Marthe et Madeleine, nous présente la leçon et l'exemple.

§ 4. Par sa réponse à Marthe, le Seigneur ne lui a pas fait un reproche de sa charité. — Toute interprétation édifiante d'un passage de l'Écriture est vraie. — Première interprétation que les Pères ont donnée de la réponse de Jésus-Christ à Marthe. — Le Seigneur a, au contraire, loué son œuvre, mais il a préféré celle de Madeleine. — Cas unique où l'on est dispensé d'exercer la charité. — Jésus-Christ déclarant que les œuvres de la miséricorde spirituelle l'emportent sur celles de la miséricorde corporelle.

Mais, comment, dira-t-on, Marthe, dont le Fils de Dieu a blâmé la conduite, serait-elle un exemple de vertu, autant que Madeleine qui seule a mérité les éloges du divin Maître? *Martha, turbaris erga plurima... Maria optimam partem elegit.*

« Non, non, il n'en est pas ainsi, » répond le grand évêque d'Hippone. D'abord, en adressant à Marthe la parole, le Fils de Dieu l'appelle deux fois par son nom, il lui dit : « Marthe, Marthe. » Or, en répétant ainsi, avec la plus grande douceur, le nom de cette heureuse créature, Jésus-Christ, dit saint Augustin, lui a témoigné la plus vive affection, et a indiqué que, par sa repartie, il a voulu moins la reprendre que l'instruire (1).

En second lieu, le Seigneur, poursuit le même grand Docteur, *était venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu.* Il n'a été accueilli par sainte Marthe que comme

(1) « Repetitio nominis « Martha » est indicium dilectionis, aut « certæ movendæ attentionis (*loc. cit.*). »

un hôte, comme un pèlerin n'ayant pas de maison à lui (1). Il est donc inadmissible que Jésus-Christ ait, par sa réponse, voulu blâmer le ministère de Marthe, qui n'était que l'œuvre d'une vraie hospitalité charitable que, vu la dignité et la grandeur de son Hôte divin, Marthe accomplissait avec la plus grande foi (2). Autant vaudrait-il affirmer, dit toujours saint Augustin, qu'en vertu de cette réponse de la Sagesse incarnée, le chrétien doit mettre de côté le service des pauvres pour ne s'occuper que de la méditation de la Parole divine, et de son propre salut; qu'il ne doit prendre aucun soin de ceux qui sont abandonnés sur la voie publique ou se meurent de faim et de misère; qu'il doit oublier les œuvres de la miséricorde envers l'homme pour s'appliquer à l'étude de la science de Dieu; et, qu'en un mot, le Fils de Dieu ait donné ici un démenti solennel à toutes ses exhortations si pressantes, si chaleureuses touchant l'exercice de la charité, et se soit mis en contradiction avec lui-même (3).

Or, comme cette interprétation de la réponse du Seigneur est absurde, il faut penser que par cette ré-

---

(1) « Dominus qui *in propria venit et sui eum non receperunt,* « susceptus est tamquam hospes, sicut solent suscipi peregrini « (*Ibid.*). »

(2) « Quid ergo? putamus reprehensum esse ministerium Marthæ, « quam vera hospitalitas occupaverat; quæ tanto hospite lætaba- « tur (*Ibid.*)? »

(3) « Hoc si verum est, dimittant homines quod ministrent egen- « tibus. Vacent Verbo; occupentur circa scientiam salutarem; nihil « sit eis curæ quis peregrinus in vico sit, quis egeat pane; vacent « opera misericordiæ; uni instatur scientiæ (*Ibid.*). »

ponse le divin Maître n'a blâmé aucune des œuvres des deux sœurs, mais les a distinguées et en a indiqué la plus parfaite. Le vrai sens de cette réponse est donc celui-ci : « Votre œuvre, Marthe, n'est pas mauvaise; elle est même bonne; mais celle de Marie est encore meilleure (1). »

Or, quelles sont ces œuvres que le divin Seigneur a approuvées dans cette circonstance, mais dont il a préféré l'une à l'autre? afin que nous sachions ce qui, dans le service de Dieu, est plus agréable à ses yeux, plus méritoire et plus parfait.

Les Pères de l'Église ont donné trois interprétations à cette même réponse de Jésus-Christ à sainte Marthe. Et comme elles sont *différentes*, mais non *opposées*, elles sont vraies toutes les trois. Car, d'après l'une des règles pour l'intelligence des Livres saints, telle est la fécondité et la richesse de la Parole de Dieu que ces Livres renferment, que les différents sens qu'on donne à un même passage de l'Écriture, pourvu qu'ils soient tous édifiants et qu'ils ne soient pas contradictoires, sont tous vrais, et on peut les admettre comme ayant été tous inspirés et renfermés dans les mêmes mots par le Saint-Esprit. Les voici donc, ces trois interprétations :

La première est historique et littérale. « Marthe,

---

(1) « Non opus reprehendit, sed munus distinxit. Non tu malam; « sed illa meliorem (*Ibid.*). » Saint Ambroise s'exprime de la même manière : « *Nec Martha*, dit-il, *in bono ministerio deprehenditur*, « *sed Maria, quod meliorem partem sibi elegerat antefertur.* » Et le vénérable Bède a dit lui aussi : « *Ecce pars Marthæ non repre-* « *henditur, sed Mariæ laudatur.* »

dit Théophilacte, était occupée de la nourriture matérielle et humaine des hôtes qui remplissaient sa maison. Mais Marie, par l'exemple de l'humble attitude, du recueillement, de l'attention et du bonheur avec lesquels elle écoutait la parole du Seigneur, engageait les mêmes hôtes à en faire autant. Elle engageait le Seigneur lui-même à continuer à les instruire, et par là elle leur procurait une nourriture spirituelle et divine. Ainsi, Marthe leur préparait le pain terrestre qui nourrit le corps; mais Marie coopérait à ce que le Seigneur leur distribuât en plus grande abondance ce pain céleste, de TOUTE PAROLE SORTANT DE LA BOUCHE DE DIEU, qui, d'après l'Évangile, est l'aliment de l'intelligence, et *complète la vraie* NOURRITURE DE L'HOMME; *Non in solo pane vivit homo; sed in omni verbo quod procedit ex ore Dei* (*Matth.*, IV) (1).

Cela posé, la pensée du Seigneur, continue le même Interprète, devient claire. Tant que Marthe s'occupa, elle, du repas corporel de ses hôtes, le Seigneur ne lui dit rien. Mais lorsque, en demandant que sa sœur vînt à son aide, Marthe eut l'air de vouloir déranger, et interrompre le repas spirituel de la divine Parole que le Seigneur dispensait à Marie et à tous ceux qui se trouvaient dans la maison, c'est alors qu'il lui dit : « Marthe, Marthe, vous vous donnez trop de sollicitude, vous vous agitez trop pour soigner le corps de vos hôtes. C'est au point de les détourner de la pensée de nourrir leur âme, la seule chose qui est absolument nécessaire.

---

(1) « Per alterum corpus pascitur; per alterum anima vivificatur « (THEOPHIL., *Explan. in Luc.*). »

Marie, voulant avant tout procurer à elle-même et aux autres cette nourriture céleste, fait mieux que vous; *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium. Maria optimam partem elegit.* »

Par ces paroles, si pleines de sagesse et de charmes, le Seigneur n'a donc blâmé, il s'en faut, l'hospitalité ni les œuvres de la charité. Il a même dit qu'elles sont bonnes; mais il nous a appris qu'elles cessent de l'être dès l'instant où nous y mettons trop d'empressement, dès l'instant qu'elles nous absorbent de manière à nous faire oublier, ce qui est plus nécessaire, le soin que nous devons avoir de notre salut et de celui des autres. Il nous a appris que les œuvres de la charité sont bonnes autant qu'en soulageant corporellement les malheureux, elles les engagent à bénir la Providence, et concourent à l'amélioration de leur âme; mais qu'elles cessent de l'être dès l'instant où elles ne servent qu'à fomenter leur paresse et à leur fournir les moyens de croupir dans la corruption et dans le crime; et que dans ce cas, dans ce cas seul, où le mal que nous leur faisons est plus grand que le bien que nous voulons leur procurer, il vaut mieux employer notre temps à écouter et à méditer la parole de Dieu (1).

---

(1) « Non ergo Dominus hospitalitatem prohibet, sed plurimorum « turbationem seu abstractionem et tumultum. Et vide consilium « Domini : quod prius nihil dixerat Marthæ; sed postquam illa soro- « rem ab auditu voluit avellere, tunc, occasione habita, increpavit « eam. Usque enim adeo honeratur hospitalitas, donec ad ne- « cessariora nos attrahit. Cum vero incipit ab utilioribus impe-

Il nous a appris encore que la charité qui nourrit les faméliques, qui désaltère ceux qui ont soif, qui habille les nus, qui soigne les malades, qui accueille les pèlerins, qui visite les prisonniers et enterre les morts, est, sans aucun doute, très-agréable à Dieu; mais que le charité qui instruit l'ignorant, qui convertit les pécheurs, qui vient au secours de ceux qui sont tentés, qui donne des conseils de sagesse à ceux qui en ont besoin, qui console les affligés, qui soutient les faibles, et, dans l'absence de tout autre moyen, prie pour la conversion des vivants et pour le soulagement des morts : que cette charité, dis-je, lui est plus agréable encore; que les œuvres de la miséricorde spirituelle, et le ministère d'améliorer la condition des âmes l'emporte sur les œuvres de la miséricorde corporelle, d'autant plus que l'âme est plus noble que le corps, et que les avantages qu'on ménage à l'homme dans le temps ne sont rien en comparaison des avantages qu'on lui assure dans l'éternité; et qu'en un mot, si le ministère de s'associer à la providence du Dieu créateur, en soignant, en soulageant nos frères par rapport au corps, est un ministère tout à fait divin, le ministère qui s'associe à l'action réparatrice du Dieu rédempteur pour la conversion de leurs âmes, est, comme l'a dit saint Denis, la chose la plus divine parmi toutes les choses divines (1).

« dire, manifestum est quia honorabilior est divinorum auditus (*In* « *Luc.*). »

(1) « Omnium divinorum divinissimum est cooperari Deo in salu« tem animarum. »

§ 5. Deuxième interprétation de la réponse du Seigneur à Marthe : En livrant toute son âme à Jésus-Christ, pour qu'il la sanctifiât toujours davantage, Marie lui ménageait un repas plus agréable à son cœur. — La meilleure offrande que nous puissions faire à Dieu, est celle de nous-mêmes.

La seconde interprétation que les Pères ont donnée aux paroles que le Seigneur a adressées à sainte Marthe, est ascétique.

Marthe, dit saint Augustin, servait le Seigneur autant qu'il s'était volontairement assujetti au besoin d'une nourriture humaine; Marie l'écoutait autant que, Verbe de Dieu fait homme, il pouvait lui donner une nourriture divine. Marthe était occupée à le nourrir comme homme; Marie était attentive à être nourrie par lui comme Dieu (1). Or, autant que Verbe de Dieu fait homme pour l'amour de l'homme, Jésus-Christ est plus empressé de nous sauver que nous ne le sommes d'être sauvés. Il est, dirais-je, plus impatient de répandre sur nous l'abondance de ses grâces que nous ne le sommes de les recevoir. C'est son désir le plus ardent, c'est son occupation chérie; et comme nous l'avons entendu de sa propre bouche lorsqu'il a converti la Samaritaine : Convertir les âmes, et les élever à la plus haute perfection, c'est la volonté de Dieu, c'est l'œuvre de Dieu par excellence, et, par consé-

(1) « Martha circa corporalem Domini necessitatem vel voluntatem, ministrabat quasi mortali. Sed in carne mortali, In principio erat verbum : ecce quod Maria audiebat. Intenta erat Martha quomodo pasceret Dominum; intenta erat Maria quomodo pasceretur a Domino. »

quent c'était la vraie nourriture de son cœur. *Ego alium cibum habeo manducare, quem vos nescitis. Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me ut perficiam opus ejus* (*Joan.* IV, 32 et 34).

Marie s'étant placée dans les dispositions les plus aptes à être sanctifiée par la parole du Seigneur, et à recevoir en abondance ses grâces et ses lumières, lui offrait elle-même ce repas si propre à lui et si délicieux pour son âme. Marie offrait donc au Seigneur un aliment plus noble, plus digne de lui que celui que les soins empressés de Marthe lui procuraient. Celle-ci était occupée à nourrir son corps. Marie ne pensait qu'à rassasier son cœur. Marthe n'apprêtait le dîner qu'au fils de l'homme ; Marie l'apprêtait au Fils de Dieu. Voilà pourquoi le Seigneur trouve bonne l'occupation de Marthe, mais déclare que celle de Marie est la meilleure : *Maria optimam partem elegit.*

Par là le divin Maître a voulu nous apprendre aussi, que lui faire l'aumône, le soulager, le nourrir dans la personne du pauvre, c'est lui faire une bonne et belle offrande ; mais que lui offrir, lui consacrer notre esprit captivé en l'hommage de la foi, notre cœur purifié par l'amour, notre corps sanctifié par la pureté et par la pénitence, est la meilleure de toutes les offrandes que nous puissions lui faire ; et que, tant que nous nous contenterons de lui donner une petite portion de notre bien, de nos soins, dans la personne de *ses petits*, et que nous refuserons de nous donner à lui nous-mêmes ; tant que nous ne ferons que soulager le corps de nos frères et que nous négligerons ou oublierons de faire le salut de notre âme, nous n'aurons presque rien

fait pour contenter son cœur de Sauveur. Par conséquent, l'aliment le plus propre et le plus exquis, l'aliment dont il a le plus besoin, et qui seul peut le satisfaire, est le salut de l'homme; *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus.*

Nous avons entendu autrefois saint Augustin, saint Ambroise, saint Cyprien, nous disant que la soif que notre aimable Sauveur a témoignée à la Samaritaine, aussi bien que la soif qu'il a manifestée, demeurant sur sa croix, a été une soif mystérieuse; que cette soif était moins l'effet de l'ardeur qu'il éprouvait dans son corps, que celle de l'amour qui brûlait dans son cœur; la soif, non de notre boisson, mais de notre foi, de notre amour, la soif du salut de tous ceux pour qui il a répandu tout son sang.

Ah! ce Dieu de miséricorde et de bonté dont, d'après saint Paul, l'intercession pour nous auprès de son Père forme au ciel son incessante occupation, ses délices, son bonheur, sa vie; *Semper vivens, ad interpellandum pro nobis*, agrée bien le sacrifice que nous lui offrons d'une portion de notre fortune, de notre temps, de nos sollicitudes pour le soulagement du malheur; mais le meilleur des sacrifices que nous puissions lui offrir, le sacrifice qui lui est le plus agréable, c'est le sacrifice de nous-mêmes, c'est le sacrifice par lequel, à l'imitation de Marie-Madeleine, nous nous donnons entièrement à lui, nous ne voulons entendre que sa divine parole, nous ne voulons accomplir que ses volontés, nous ne voulons vivre qu'en lui, pour lui, afin qu'il vive en nous et pour nous, et qu'il puisse partager

avec nous les richesses de sa grâce sur cette terre et nous comblera de sa gloire dans le ciel. Et c'est là la meilleure part que nous puissions choisir, et qui sera toujours à nous, et qui ne nous sera jamais enlevée; *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.*

§ 6. Troisième interprétation des paroles de Jésus-Christ à Marthe: Dans leur réalité historique, Marthe et Madeleine sont, en même temps, deux personnages allégoriques, figurant l'une *la vie active;* l'autre, *la vie contemplative.* — Absorbée dans la contemplation de la parole de Jésus-Christ, Madeleine exerçait, elle aussi, mieux que Marthe, la charité. — Ainsi, en déclarant l'occupation de Madeleine meilleure que celle de Marthe, le Seigneur n'a pas donné la préférence à la vie purement contemplative sur la vie de zèle et de dévouement; mais il a exalté le mérite de l'union de ces deux vies.

Enfin la troisième interprétation est allégorique.

Je vous ai fait remarquer plusieurs fois, vous devez vous en souvenir, que les faits racontés dans les livres des hommes, s'ils sont des faits historiques, ne sont pas allégoriques, et s'ils sont allégoriques, ils ne sont pas des faits historiques; mais que les seuls faits enregistrés dans les Livres saints sont en même temps historiquement vrais et mystérieusement prophétiques, en tant que ce sont des faits qui ont eu vraiment lieu; et des faits que le Dieu, qui en a disposé toutes les circonstances, a voulu faire servir à figurer les plus grands mystères, à représenter d'une manière, je dirai presque dramatique, les plus importantes doctrines; et que c'est là l'un des caractères exclusivement propres et tout à fait divins de la Bible.

Or, en appliquant au court récit que nous exposons

dans ce moment, cette règle fondamentale, touchant le sens et la portée de l'Écriture sainte, il est incontestable que Marthe et Madeleine, dans leur réalité de personnages historiques, sont aussi des personnages allégoriques, prophétiques, dont les actes représentent des doctrines, et sont des leçons; et que c'est à ce titre que la petite anecdote que je viens de raconter, en apparence peu intéressante en elle-même, a eu l'honneur de prendre place à côté des ineffables et sublimes mystères de l'Évangile.

Remarquez d'abord, nous dit le vénérable Bède, que l'entrée du Seigneur dans la maison de Marthe et de Madeleine et tout ce qui s'ensuivit, sont arrivés immédiatement après la grande instruction qu'il avait faite au peuple, lorsque l'un des docteurs de la loi l'avait interrogé sur *ce qu'il faut faire pour posséder la vie éternelle* (*Luc.* x, 25). Dans cette instruction, le divin Maître avait déclaré que l'unique condition, la condition indispensable, et aussi la condition infaillible pour assurer l'éternel bonheur, c'est d'aimer Dieu au-dessus de toute chose et notre prochain comme nous-mêmes (*v.* 28). Et c'est à cette occasion aussi que, dans l'admirable parabole du céleste Samaritain (*v.* 30 *et suiv.*), le Fils de Dieu fait homme avait peint, avec les plus vives et les plus touchantes couleurs, les soins de sa charité infinie pour rendre à la santé et à la vie notre pauvre humanité dépouillée et blessée à mort par les brigands de l'enfer. Or, ayant immédiatement après ce sublime et délicieux discours, disposé lui-même les circonstances mystérieuses qui ont accompagné sa visite à Marthe et à Madeleine, Jésus-

Christ, dit le célèbre interprète que je viens de citer, a voulu nous faire voir, mise en action et réalisée par la vérité des faits, l'importance des grands préceptes de l'amour de Dieu et du prochain, qu'il venait d'inculquer par sa parabole et ses paroles (1).

D'après cette remarque, Marthe serait le modèle de l'amour que nous devons avoir pour notre prochain; Madeleine, de l'amour que nous devons avoir pour Dieu. Et, selon saint Grégoire et d'autres célèbres interprètes, Marthe a exprimé en elle-même la *vie active*, avec toutes ses sollicitudes, Madeleine la vie contemplative dans toute sa perfection. Ainsi, reprend saint Grégoire, nous voyons que le Seigneur ne blâme pas l'occupation de Marthe, mais il exalte celle de Madeleine; pour nous apprendre que les mérites de la vie active sont vraiment grands, mais que ceux de la vie contemplative sont plus grands encore (2).

Mais, comment donc? me dira-t-on, la vie d'un chrétien qui oublie ses frères, pour ne s'occuper que de lui-même, serait-elle plus méritoire que la vie du chrétien qui s'oublie lui-même au point de se consacrer tout au bonheur spirituel ou temporel de ses frères? La vie du solitaire, qui, séparé du monde, ne s'occupe

---

(1) « Dilectio Dei et proximi, quæ superius, verbis et parabolis, « continebantur, hîc, ipsis rebus et veritate designatur (BEDA, *Comm.* « *in Luc.*). »

(2) « Per Mariam contemplativa vita exprimitur; per Martham « activa vita significatur. Sed Marthæ cura non reprehenditur; Ma- « riæ vero laudatur. Quia magna sunt activæ vitæ merita; sed con- « templativæ potiora (*Moral.*, lib. VI, c. 28). »

que de son salut, dans l'oisiveté tranquille de la contemplation et de la prière, serait-elle plus agréable à Dieu que la vie de l'apôtre qui, se plaçant au milieu du monde, soutient les rudes combats du Seigneur, brave tous les dangers et les persécutions du monde pour sauver le monde? Comment? l'esprit de prière vaudrait-il mieux, auprès de Dieu, que l'esprit de zèle, et un saint égoïsme mieux que l'héroïsme du dévouement? Non, non, mes frères, il n'en est pas ainsi, et vous auriez bien mal compris notre Évangile, et le commentaire qu'en ont donné les Pères, si vous n'en tiriez que de pareilles conclusions.

Ne croyez pas, nous dit le savant et pieux interprète Richard de Saint-Victor, ne croyez pas que le Seigneur n'ait préféré l'occupation de Marie à celle de Marthe que parce que Marie, absorbée entièrement dans la contemplation de la parole de Dieu, pour en faire son profit, était devenue étrangère aux occupations de Marthe; mais, au contraire, parce que, tout en demeurant immobile aux pieds du Seigneur à l'écouter; *Audiebat verbum illius*, Marie n'en suivait pas moins, avec son esprit et son cœur, sa sainte sœur dans les peines qu'elle se donnait pour accomplir les devoirs de la sainte hospitalité. Marie ne s'intéressait pas moins à ses sollicitudes, n'y prenait pas moins part, ne les en soutenait pas moins par ses prières. Associée donc aux œuvres de Marthe avec la même charité, elle en a obtenu le même mérite, et a augmenté, par la récompense et la couronne de la vie active, le trésor des grâces de la vie contemplative (1).

(1) « Optimam partem elegit Magdalena quæ gratiam exercet

Encore. Nous avons vu déjà (*Hom.* VII, § 3) que, très-probablement, Marie ne s'était convertie qu'en assistant à ce sublime discours que le Seigneur termina par cette sentence : « Heureux ceux qui ENTENDENT LA PAROLE DE DIEU et la gardent ; *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* (*Luc.* XI). » Cette profonde sentence s'était, depuis lors, profondément gravée dans l'esprit de Madeleine. Ainsi, en nous disant que Marie, assise aux pieds du Seigneur, écoutait SA PAROLE ; *Audiebat verbum illius*, l'Évangéliste a voulu nous dire, d'après un autre interprète, que Marie écoutait LA PAROLE du Dieu fait homme de la manière dont, d'après la sentence du Seigneur, toute parole de Dieu doit être écoutée. C'est-à-dire qu'elle ne se contentait pas d'écouter très-attentivement cette divine parole par ses oreilles, elle la déposait, la gardait fidèlement dans son cœur, afin d'y obéir, d'y conformer toute sa conduite, et de l'accomplir par toutes les œuvres de la charité aussi bien que par celles de l'humilité et de la pénitence, qu'elle a exercées pendant toute sa vie (1).

Mais entendons encore les belles et importantes observations que Richard de Saint-Victor a ajoutées à celles que nous venons de citer. « Pendant que Marthe, dit-il, n'était que dans un lieu par son corps, Marie

---

« contemplationis, et tamen occupatur in parte sororis, ut etiam « activæ vitæ præmio coronatur, in qua, pari charitate par præ« mium meretur (*In cantic.* 8).

(1) « Ita verbum Domini audiebat, ut auditis obediret, illaque « exequeretur per opera charitatis, humilitatis et pœnitentiæ et ex « tota deinceps ejus vita (A LAPIDE, *hîc*). »

se trouvait partout par sa charité. Dans l'extase de la contemplation à laquelle elle s'est livrée, elle voyait tout, comprenait tout, et s'intéressait à tout. En sorte qu'en comparaison de ce que faisait Madeleine, par sa prévoyance et par ses prières, ce que faisait Marthe était peu de chose. La chose vraiment nécessaire, et dont le mérite est complet et parfait, et doit être préféré à tout, n'est donc que la vie dans laquelle l'âme chrétienne, s'abandonnant à Dieu, se concentrant en Dieu, par l'amour, s'épanche aussi sur les hommes, et étend à tous leurs besoins la sollicitude de son dévouement (1). »

Ainsi donc, l'occupation de Marthe n'embrassait pas celle de Madeleine, tandis que l'occupation de Madeleine embrassait aussi celle de Marthe. Il en est de même de deux espèces de vie, dont ces deux femmes ont été le type et la figure. La vie *active* ne comprend pas nécessairement, ne comprend pas toujours, les fonctions de la vie ascétique, de la vie contemplative; mais la vie ascétique, la vie contemplative, comprend nécessairement, comprend toujours, au moins d'une manière inaperçue et cachée, les fonctions de la vie active.

---

(1) « Martha in uno loco corpore laborat circa aliqua, Maria in « multis locis charitate circa multa. In Dei enim contemplatione « videt omnia, dilatatur ad omnia, comprehendit et complectitur « omnia, ita ut in ejus comparatione Marthæ sollicita erat circa « pauca. Valde ergo hoc unum est necessarium et merito præferendum in quo et Deo per amorem anima inhæret, et omnibus charitatem et sollicitudinem exhibet (*loc. citat.*). »

§ 7. Explication du mystère de *la vie contemplative.* — En aimant, plus que les autres, le Dieu qu'elles contemplent, les âmes adonnées à la contemplation, aiment aussi, plus que les autres, l'homme, image de Dieu. — Stupidité du monde de regarder comme inutile la vie des solitaires. — Bien immense qu'ils font au monde dans l'ordre spirituel aussi bien que dans l'ordre temporel. — La *vie contemplative* est *active*, elle aussi.

C'est qu'on ne peut aimer quelqu'un sans aimer ses enfants, ses œuvres de prédilection, son portrait. Or, l'homme est l'enfant de Dieu, son œuvre de prédilection, ses délices (1), son portrait, son image. On ne peut donc aimer Dieu sans aimer l'homme. On peut quelquefois aimer quelques hommes et s'intéresser à leur bonheur, par un sentiment purement naturel, par inclination, par sympathie, par séduction, par calcul, par vanité, et, comme il arrive bien souvent, même par folie, sans bien connaître, sans aimer Dieu; mais on ne peut bien connaître Dieu, aimer beaucoup Dieu sans s'intéresser au bonheur, au sort de l'homme, sans aimer l'homme, et sans vouloir lui faire du bien, par rapport à l'âme et par rapport au corps.

Or, les contemplatifs s'occupant incessamment de la méditation des perfections, des grandeurs, de la bonté et de la beauté de Dieu, s'élèvent à une grande connaissance de Dieu, et à un amour de Dieu au niveau de cette connaissance; car on ne peut bien connaître Dieu sans l'aimer. Mais ce Dieu qu'ils aiment, invisible, quant à présent, en lui-même, n'est visible que dans

(1) « Deliciæ meæ esse cum filiis hominum (*Sap.*). »

l'homme. Et de là, dans ces âmes d'élite, un grand amour pour l'homme, en proportion de leur amour de Dieu.

Cela vous explique le fait que les âmes les plus sensibles, les plus compatissantes pour toutes les misères humaines, et enflammées d'un plus ardent désir d'y porter remède, les âmes les plus zélées de la *venue du règne de Dieu* parmi les hommes, les âmes qui ressentent plus vivement leurs dangers, leurs maux, leur perte, et qui s'intéressent le plus au sort de l'humanité et de l'Église, on ne les trouve nulle part en plus grand nombre que parmi les solitaires et les contemplatifs.

Oh! que le monde est stupide d'en vouloir à ces chrétiens héroïques qui se séparent de lui pour aller servir Dieu dans la solitude par la vie la plus pure et la plus austère! Oh! que le monde est insensé d'appeler *institutions parasites* les ordres monastiques, et *établissements inutiles* leurs maisons, ces asiles de l'innocence, ce théâtre de la pénitence, ces temples de la prière!

Ne comptons pour rien que c'est dans ces établissements que les sciences et les lettres, fuyant devant la persécution des barbares, ont trouvé un refuge, et que c'est de leur sein qu'est sortie la science moderne. Ne comptons pour rien qu'à peine une communauté de ces âmes généreuses s'établissait quelque part, de vastes landes étaient rendues à la culture, des écoles s'y formaient, des églises, des hôpitaux, et même des villes, surgissaient comme par enchantement, et que c'est ainsi qu'en grande partie s'est civilisée l'Europe. Ne comptons pour rien que, même à présent, là où se

trouve un de ces établissements, il n'y a pas de pauvres qui ne soient secourus, il n'y a pas de malades qui ne soient assistés : c'est une école de travail en même temps qu'un sanctuaire de prière ; c'est une source de moralité et de bien-être matériel pour toute la contrée. Remarquons seulement que, d'après l'Écriture, Sodome et Gomorre auraient été épargnées par le feu du ciel s'il se fût trouvé dans ces villes pas plus que dix Justes (*Gen.* XIX). Ah! combien de Sodomes et de Gomorres échappent, à chaque instant, à d'horribles châtiments à cause du grand nombre de ces Justes solitaires qu'elles renferment, qui, pour être ignorés, méprisés même par le monde, n'en font pas moins, n'en plaident pas moins la cause du monde auprès de Dieu, en s'offrant à lui, victimes pures, toujours vivantes et toujours immolées, par des rigueurs qui font frémir notre délicatesse, en expiation des péchés du monde, et, nouveaux Onias, arrêtant le cours de la colère céleste par leurs larmes et par leurs supplications! Ah! les impies, les pécheurs ne seraient pas tolérés, ne vivraient pas, si les Justes ne consentaient à prier pour eux, à se faire leurs avocats, et ne se condamnaient volontairement même à mourir pour eux de la main de la pénitence!

Bien plus encore : Jésus-Christ disait un jour à ses Apôtres : « La moisson est abondante, mais les ouvriers « sont en petit nombre. *Priez donc le maître de la « moisson afin qu'il envoie des ouvriers en sa moisson « (Matth.* IX). » Il est donc évident que si c'est l'esprit de Dieu qui forme les bons évêques, les bons prêtres, les missionnaires, les apôtres qui cultivent les

âmes, qui les moissonnent dans les vastes champs du monde, et les déposent dans les greniers de l'Église, *c'est la prière qui les obtient*. Or, cette prière qui multiplie le nombre des ouvriers évangéliques, et attire sur leurs travaux les bénédictions célestes, qui les font fructifier, c'est particulièrement la prière élevée par la ferveur et rendue plus efficace par la pénitence, c'est particulièrement la prière des âmes adonnées à la contemplation, chez lesquelles tout prie, même l'étude, même le travail, et dont la vie entière n'est qu'une prière et un sacrifice jamais interrompus qui s'élève au ciel en odeur de suavité et en attire tous les secours, toutes les grâces qui diminuent les misères et les scandales de la terre! Ainsi, si ces grandes âmes ne parlent pas beaucoup de Dieu aux hommes, elles parlent beaucoup des hommes à Dieu. Séparées des hommes par le corps, mais toujours avec eux par l'esprit, elles traitent sans relâche leur cause auprès de Dieu; elles leur procurent bien plus des avantages de tout genre et font mieux leurs affaires que si elles étaient au milieu d'eux. Et par conséquent, comme Madeleine (1), elles cumulent le mérite de leur con-

(1) Dans l'oraison du jour de la fête de la Madeleine, l'Église dit à Dieu : « Nous vous demandons, Seigneur, d'être aidés par l'inter« cession de la bienheureuse Marie-Madeleine, dont les prières vous « ont touché au point que vous lui avez rendu vivant son frère « Lazare, mort depuis quatre jours. » Ce prodige se répète invisiblement, à chaque instant, dans l'ordre spirituel. Oh! combien de Lazare, nos frères, morts depuis longtemps par le péché, doivent leur résurrection à la vie de la grâce, moins au zèle d'une Marthe active ou d'un prédicateur, qu'aux prières de quelque Madeleine

templation par le mérite de la vie active; et ce mérite est d'autant plus grand qu'il est plus général, d'autant plus sûr et plus solide qu'il est plus ignoré.

Voilà donc, dit saint Ambroise, la vie dont Marie-Madeleine a été la sublime figure. C'est la vie vraiment sage et parfaite : parce que c'est une vie qui, toute en Dieu, n'oublie pas les hommes, et qui, toute de charité pour les hommes, ne perd pas un instant les avantages de la méditation de la Parole de Dieu. C'est la vie qui réunit le mérite de la vie active au mérite de la vie contemplative. Cherchez donc à imiter, au lieu de les appeler des fainéants, les chrétiens courageux qui s'y adonnent (1).

§ 8. Suite du même sujet. — La *vie contemplative* peut être pratiquée même au milieu du monde. — Les hommes de zèle et de charité ne sont tels que parce qu'ils sont *contemplatifs*. — Jésus-Christ et sa divine Mère, vrais modèles de cette vie parfaite d'oraison et d'action, que d'abord les Apôtres, et ensuite tous les Pères, les Docteurs et les Saints de l'Église ont suivie.

Mais n'allez pas croire que les contemplatifs et les solitaires ne se trouvent que hors du monde, dans les solitudes, dans les Thébaïdes, dans les déserts, dans les couvents séparés de tout contact, de tout commerce avec le monde. Il y en a, et en plus grand nombre

---

contemplative ou de pieux solitaires? Voyez ce que nous avons dit dans ce même ouvrage, Homélie I, § 7; et Homélie X, § 12, sur le même sujet.

(1) « Agat ergo te, sicut Mariam, desiderium sapientiæ; hoc « enim perfectius opus, ne ministerii cura cognitionem verbi cœ« lestis avertat, nec eos otiosos judices, quos videas sapientiæ « studere (*In Luc.*). »

qu'on ne pense, même dans le monde. Ce sont ces grands chrétiens qui, au défaut de solitudes et d'ermitages matériels, se bâtissent à eux-mêmes, en eux-mêmes, d'après l'expression des Livres saints, des solitudes et des ermitages spirituels; *Qui ædificant sibi solitudines* (*Job.* III, 14), et qui, tout en restant corporellement au milieu du monde, pour sauver le monde, et pourvoir à toutes les misères du monde, n'en sont pas moins séparés du monde, hors du monde par l'esprit et par le cœur; n'en sont pas moins de vrais solitaires, de vrais contemplatifs.

Ce sont ces nouveaux apôtres, ces nouveaux crieurs de la *Bonne Nouvelle*, ces hommes si au-dessus de l'humanité, dont l'humanité profite, en les admirant sans pouvoir se les expliquer, qui parcourent le monde en l'évangélisant, et dans lesquels se renouvellent, à chaque instant, se manifestent, se perpétuent l'esprit, la vie, les travaux, les miracles, les succès des anciens apôtres pour le salut des âmes. Ce sont ces sublimes religieuses, ces Sœurs de la Charité, la plus grande et la plus pure des gloires de la France, l'honneur éternel du catholicisme, l'objet de l'envie, du respect, du culte de tout ce qui n'est pas catholique, le beau idéal de la perfection de la femme régénérée; la fleur, le parfum céleste de l'humanité, qui étonnent le monde autant qu'elles le soulagent par leurs œuvres, l'édifient par leurs exemples et le sanctifient par l'héroïsme de leur abnégation, par la gloire de leurs sacrifices et par le prodige incompréhensible de leur dévouement.

Or, c'est dans la considération incessante des mystères de Dieu; c'est dans la fréquente participation

aux sacrements du Christ que ces grandes âmes puisent ces transports si vifs, ces sentiments si exquis de charité et de tendresse pour les hommes qu'elles traduisent par les immenses et rudes travaux qu'elles s'imposent pour guérir et sauver leurs âmes, pour les soulager, les consoler dans toutes les misères, dans toutes les douleurs de leurs corps, pour améliorer leur condition dans la vie du temps, et leur assurer le bonheur de l'éternité.

Voilà donc encore des hommes tout à Dieu par l'amour, et en même temps tout au prochain par le zèle et la charité. Voilà des hommes harmonisant en eux-mêmes le prodige d'une vie profondément intérieure, d'une vie de repos et d'oraison, avec le prodige d'une vie tout extérieure, d'une vie de mouvement et d'action. Voilà des hommes à la *double vertu*, au *double esprit* d'Élie, qu'Élisée hérita en figure et en prophétie (IV, *Reg.* II, 9), que plus tard Jean-Baptiste reçut en plus grande abondance, et qui enfin reparut en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ dans toute sa réalité, dans tout son éclat, dans toute sa perfection.

Car, d'abord, la vie de ce divin Sauveur a été à moitié cachée et à moitié publique. Même pendant sa vie publique, il passait ses nuits dans la prière de Dieu; *Pernoctans in oratione Dei* (*Luc.* VI, 12), et ses jours en enseignant les peuples et répandant partout les prodiges de sa puissance et de sa bonté; *Pertransiens benefaciendo et sanando omnes* (*Act.*, X, 38). Le divin Sauveur a donc été le vrai modèle de la vie active et de la vie contemplative.

Après lui, sa divine Mère a été l'exemplaire le plus

parfait de la même vie. Infiniment plus heureuse que Marthe, qui reçut le Seigneur dans sa maison, la sainte Vierge reçut le Verbe divin et lui donna une hospitalité digne de lui dans son sein dont la pureté éclipsa celle des anges, et drapé de tous les ornements de la sainteté. Infiniment plus recueillie et plus méditative que Marie, sœur de Marthe, la Mère de Dieu conservait sans partage la Parole divine dans son esprit, tenait fixe son âme dans la contemplation sublime, et jamais interrompue de cette Parole sainte et en faisait les délices de son cœur; *Conservabat omnia Verba hæc, conferens in corde suo* (*Luc.*, II). Infiniment plus jalouse que les deux sœurs de faire fructifier la *grâce dont elle était remplie*, après l'ascension du Seigneur la Reine des Apôtres partageait sa vie divine entre la méditation des choses célestes et les œuvres du zèle et de la charité, en consolant les fidèles, en dictant l'Évangile et aidant les Apôtres, par ses encouragements, par ses conseils, par ses prières dans l'œuvre immense de la fondation de l'Église (V. Homélie VIII, *Append.*). Enfin, personne, parmi les Anges même, n'ayant mieux que la Reine des Anges compris et réalisé la doctrine de *l'unique chose nécessaire;* car elle s'éleva au-dessus de sa grandeur même, en préférant à la dignité même de Mère de Dieu le bonheur d'être la *servante fidèle* de Dieu (*Luc.*, II); Marie a réuni tous les mérites, et par conséquent c'est elle qui a choisi la meilleure part, ramassé les plus riches trésors de la grâce et obtenu le comble de la gloire, qui ne peut lui être ôté. C'est donc dans la Mère du Sauveur que s'est accomplie, dans toute la rigueur et dans toute la plénitude de la lettre,

la vie sublime et parfaite dont Marthe et Madeleine ont présenté l'allégorie et la figure. Et par là vous comprendrez, nous dit un grand Interprète, avec combien de sagesse et d'à-propos l'Église fait lire à la messe de la fête de l'Assomption de Marie ce court, mais sublime Évangile de Jésus chez Marthe et Madeleine (1).

Formés à l'école du Fils de Dieu fait homme et de sa divine Mère, les Apôtres ont, eux aussi, joint toutes les œuvres du zèle et de la charité de la vie active aux occupations de la vie contemplative. Il en a été de même de tous les Pères, de tous les Docteurs, de tous les Saints de l'Église. Pas un, parmi ces prodiges vivants de la science divine, qui n'ait été aussi un prodige de dévouement, prenant le plus vif intérêt à toutes les misères humaines. Et parmi ceux mêmes qui n'ont paru s'appliquer qu'à faire leur salut par l'étude de la contemplation, par la pénitence et par la prière, pas un qui n'ait aussi travaillé, à sa manière, au salut des autres; pas un qui ait été étranger aux soins de la charité pour l'amélioration de la condition de l'humanité. En sorte qu'on peut dire que l'homme de prière est aussi l'homme de charité; que l'homme qui commence par réaliser la vie de méditation figurée dans l'attitude de Marie aux pieds du Seigneur, finit par avoir aussi le mérite de la vie d'action représentée dans la sollicitude de Marthe pour recevoir le Seigneur; que la vie contemplative

---

(1) « Ecclesia recte et apposite hæc legit, in festo Assumptionis « B. V. tum quia B. V. officiosissima fuit Christi hospita; tum quia « ipsa utrumque officium, Marthæ, scilicet, et Magdalenæ, perfecte « obivit; tum quia ipsa optimam *partem elegit, quæ non auferetur ab ea* (A Lapide, *hic*). »

comprend aussi le mérite et les œuvres de la vie active, et qui par cela même lui est préférable. Car c'est la vie sainte au grand complet; c'est le service de Dieu dans toute sa perfection; c'est la vraie étude de l'unique chose nécessaire; c'est la meilleure part que le chrétien, qui n'est pas appelé à l'apostolat, puisse choisir, dont le mérite est impérissable et la récompense n'est peut-être pas perdue; *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*

§ 8. La maison de Marthe et de Madeleine, figure aussi de l'Église. — La vérité pure et la sainteté parfaite ne se trouvent qu'en elle. — On ne peut servir Dieu et faire son salut que dans l'Église.

Enfin, c'est encore ici le grand et délicieux mystère de l'Église. Car les deux sœurs, recevant et gardant chez elles le Seigneur, signifient, dit saint Grégoire, la vraie Église ayant, elle aussi, reçu le même Seigneur et le gardant dans son cœur (1). Et Marie écoutant, dans l'attitude la plus humble et la plus respectueuse, la parole de Jésus-Christ, et Marthe s'occupant de le nourrir, avec le plus grand empressement, avec la sollicitude la plus affectueuse, représentent, dit le vénérable Bède, les deux grandes occupations, les deux vies de l'Église (2).

Voici encore le beau passage d'un grand et pieux Interprète sur le même sujet. « Toutes les œuvres de

(1) « Mystice, quod Martha excepit illum in domum suam, si« gnificat Ecclesiam quæ excepit Dominum in cor suum (*loc. cit.*). »

(2) « Sorores istæ duas Ecclesiæ vitas significarunt (*Comment.* « *in Luc.*). »

notre Sauveur, dit-il, sont pleines de mystères; tout ce qu'il a fait, et le lieu même où il l'a fait, a une signification sacramentelle et importante. Ainsi, ce qu'il a accomplit corporellement dans le château de Marthe et de Madeleine, il le renouvelle toujours spirituellement dans la sainte Église. Cette Église est un château, elle aussi; et non un château quelconque, mais un château fort et inexpugnable; car il est bâti sur une montagne, est entouré d'un mur, fortifié par des tours et gardé par une armée d'Anges et par la garnison de toutes les vertus. Le Seigneur Jésus entre tous les jours dans ce mystérieux château, et daigne le visiter souvent. Dans ce que font les deux sœurs consiste l'Église. Toutes les deux signifient quelque chose de grand. Marie paraît n'avoir pas de maison, parce que la Vie contemplative ne veut rien posséder dans ce siècle. Il lui suffit de s'asseoir aux pieds du Seigneur, c'est-à-dire de lire et de prier, de ne s'appliquer qu'à la contemplation de Dieu, d'écouter toujours sa parole, de s'empresser de nourrir l'esprit plutôt que le ventre. Il n'y a que les bons chrétiens qui puissent pratiquer une telle vie; tandis que la vie active, représentée par Marthe, peut être suivie par les mauvais chrétiens, aussi bien que par les bons (1). »

---

(1) « Omnia opera Salvatoris nostri plena sunt sacramentis; quid« quid ubique agit, significatio est. Quod in quodam castello cor« poraliter egit, quotidie in sancta Ecclesia spiritualiter operatur. « Nam hæc Ecclesia castellum est, et non qualecumque, sed forte « et insuperabile utpote supra montem positum, muro circumda« tum, turribus munitum, Angelorum exercitu et virtutum præ« sidiis armatum. In hoc castellum Dominus Jesus quotidie ingre-

Une fois accueilli par l'Église dans son sein, le *Verbe de Dieu fait chair*, *plein de grâce et de vérité*, s'y est assis, s'y est établi pour demeurer en elle et avec elle, comme il l'a déclaré lui-même, jusqu'à la fin des siècles; *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (*Matth.*, XXVIII). Et l'Eglise est toujours attentive à écouter sa vérité par la docilité de la foi, et à faire fructifier sa grâce par la sainteté de ses œuvres. Voilà ce qui arrive, voilà ce qui se fait dans l'Église et ce qui constitue la vie de l'Église.

Hors de l'Église, il n'y a que de pâles et incertaines lueurs de la vérité, que des veines rares et cachées de la grâce. Hors de l'Église, la vérité se trouve ou obscurcie par les fables extravagantes de la superstition, ou mutilée par les protestations de l'hérésie; et l'action de la grâce y est neutralisée, contrariée par le désordre et la licence des passions. Hors de l'Église, où la foi n'est pas réalisée dans les bonnes œuvres, où les bonnes œuvres ne sont pas inspirées ni animées par la foi; on peut y trouver de l'honnêteté; mais la SAINTETÉ y est inconnue : elle y est même impossible. Que ne donnerait-on pas, hors de l'Église, pour avoir un seul de nos Saints, un seul de nos missionnaires, une seule de nos

---

« ditur, hoc assidue visitare dignatur. In his duobus sororibus « Ecclesia consistit; utraque magnum aliquid significat. Maria non « habet domum; quia Vita contemplativa omnem hujus sæculi sper« nit habere possessionem. Sufficit ad pedes Domini sedere, id est, « legere, orare et Dei contemplationi vacare, verbum Dei semper « audire; mentem potius quam ventrem nutrire. Illam vitam non « habent nisi boni; activam vero habent simul boni et mali (THEO« PHIL., *Comment. in Luc.*). »

Sœurs de la Charité! Ainsi, bien des fois on a essayé de singer ces merveilles du catholicisme; mais on n'a réussi qu'à en faire une imitation grossière, une caricature, et tout cela a fini par le ridicule.

Oh! que nous sommes heureux, mes frères, de nous trouver dans l'Église catholique dont rien que ce caractère, ce signe extérieur et visible de la sainteté, qui frappe tous les yeux, qui lui est propre et qui n'appartient qu'à elle, suffirait pour nous convaincre que c'est la vraie Église, la vraie maison de Marthe et de Madeleine, où le Fils de Dieu fait homme éclaire de la lumière de sa vérité, soutient du secours de sa grâce tous ceux qui s'y trouvent réunis!

C'est que le Verbe fait chair et plein de grâce et de vérité ne résidant que dans l'Église, c'est dans cette sainte maison seulement que le soleil de la vérité rayonne dans toute sa splendeur, et *les fontaines du Sauveur* (*Isaïe*) répandent la grâce dans toute son abondance. C'est dans cette maison seulement que tout ce qu'on croit est vrai, et tout ce qu'on y fait est saint. S'il s'y fait du mal, il ne se fait que par ceux qui, appartenant extérieurement au corps de l'Église, se sont séparés de son esprit. Comme s'il se fait du vrai bien, du bien qui achève l'œuvre du salut, hors de l'Église, il ne se fait que par ceux qui, séparés extérieurement du corps de l'Église, appartiennent intérieurement à son esprit. En sorte que même ce bien n'est que le fruit de la vérité et de la grâce de l'Église, et le salut se fait toujours par l'Église et dans l'Église.

C'est dans cette maison seulement que la foi féconde les bonnes œuvres, et les bonnes œuvres sont l'huile

mystérieuse qui alimente la lampe de la foi (*Matth.*, xxv). C'est dans cette maison que l'amour de l'homme n'est que le reflet, la floraison de l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu croît, grandit par la pratique de l'amour de l'homme. C'est, enfin, dans l'Église que Dieu, étant connu pour ce qu'il est, reçoit les hommages qui lui sont dus; il est adoré et servi comme il demande à être servi et adoré; et c'est ici que se forment, que se trouvent les *vrais adorateurs de Dieu, en esprit et en vérité* (*Joan.*), les *vrais domestiques de Dieu* (I *Corinth.*), qui, affranchis du péché, n'aspirent qu'à l'honneur de servir Dieu et ne vivent que de l'espérance de le posséder; *Liberati a peccato, servi facti Deo.*

Ce sont, mes frères, les conditions, les œuvres, les degrés de la perfection du service de Dieu que l'Évangile *de Jésus-Christ chez Marthe et Madeleine* nous a révélés. Voyons maintenant combien, d'après le même Évangile, il importe, il est nécessaire de nous y attacher.

DEUXIÈME PARTIE.

L'IMPORTANCE ET LA NÉCESSITÉ DU SERVICE DE DIEU.

§ 9. L'UN NÉCESSAIRE, au sens *absolu* et au sens *relatif*, n'est que Dieu, seul absolument *un* et *nécessaire* en lui-même, et par rapport au Tout.—La sollicitude vertueuse de Marthe a rappelé au Seigneur la sollicitude coupable des chrétiens pour les doctrines et les biens de la terre.—Le discours de Jésus à Marthe les regarde.—Comme le Dieu créateur s'était défini lui-même dans l'Ancien Testament, le Dieu rédempteur s'est, dans ce discours, défini lui-même dans cette qualité particulière.

Comme l'un des caractères propres de la parole humaine, c'est de dire peu de choses, ou des choses insignifiantes et ineptes dans beaucoup de mots; l'un des caractères propres de la Parole divine c'est, au contraire, de dire, en peu de mots, beaucoup de choses et les choses les plus sérieuses, les plus importantes et les plus sublimes.

Jésus-Christ n'a dit à Marthe que ce peu de mots bien simples et bien courts : « Marthe, vous vous préoc-« cupez, vous vous troublez de plusieurs choses. La « chose unique est nécessaire. Marie a choisi la meil-« leure part qui ne lui sera point ôtée. » Mais qui pourrait jamais dire le nombre, le mystère, la gravité, l'importance des choses que ces courtes paroles renferment? Tâchons d'en expliquer, d'en comprendre au moins quelques-unes.

Faites attention d'abord, nous dit saint Augustin, au contraste de ces locutions : « Vous vous inquiétez de *plusieurs* choses, *une seule* chose est nécessaire. *Turbaris erga plurima. Unum est necessarium.* Le mot

PLUSIEURS est ici mis en opposition du mot UN. »

Or, quelles sont ces *choses* essentiellement *plusieurs* dont, dans la personne de Marthe, le Fils de Dieu veut nous détourner, et quelle est cette *chose* essentiellement *une* dont, dans la personne de Marie, il nous ordonne de nous occuper uniquement? Le même grand docteur va nous l'apprendre.

Ce qui est temporel, dit-il, a une fin; ce qui finit manque de quelque chose; ce qui manque de quelque chose n'est pas un *tout*, ce qui n'est pas un tout suppose d'autres choses ayant ce qui lui manque; ce qui suppose autre chose n'est pas seul; ce qui n'est pas seul, n'est pas absolument un. Ainsi, ce qui est temporel est nécessairement réparti en plusieurs choses, est nécessairement multiple, est nécessairement variable. Les CHOSES PLUSIEURS, *plurima*, de notre Evangile, sont donc les choses temporelles et sensibles, qui, par cela même qu'elles sont sensibles et temporelles, sont diverses, sont plusieurs, et lors même qu'on veut les appeler « des biens, » ce ne sont que des biens transitoires et fugaces (1).

Au contraire, ce qui est éternel, est infini; ce qui est infini, est nécessairement un tout; ce qui est un tout, est essentiellement UN. Or, Dieu est l'être éternel, l'être infini, l'être tout, l'être un. Car Dieu, poursui saint Augustin, est cette première et essentielle unité, cette unité sacrée, l'origine, la source de toutes les unités, et dont tout ce qui est simple et un est le

---

(1) « Multa sunt, diversa sunt, quia carnalia sunt, quia tempora- « lia sunt; et si bona, transitoria sunt (*loc. cit.*). »

signe, l'emblème, le vestige qui l'indique et l'image qui le représente. Donc l'UN mystérieux que Jésus-Christ a rappelé à Marthe c'est Dieu (1).

Il est vrai qu'il y a trois personnes en Dieu, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, que saint Jean appelle la Trinité du ciel; *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo : Pater, Verbum et Spiritus sanctus* (I *Joan.*). Mais comme une même nature divine se répète tout entière dans chacune des divines personnes, ces augustes personnes, ajoute le même Évangéliste, se rapportent l'une à l'autre, s'unissent entre elles dans l'unité la plus magnifique et la plus parfaite, et ne font qu'UN; *Et hi tres unum sunt* (*ibid.*). Ainsi donc, reprend saint Augustin, l'UN nécessaire de notre Évangile est cette céleste et ineffable Unité divine où le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'UN, l'un infini et parfait (2).

Mais pourquoi notre aimable Sauveur a-t-il appelé ce Dieu TRINE et UN « l'Un nécessaire? » Et quelle est la signification de cette profonde et mystérieuse parole? C'est ce que, maintenant, je dois vous expliquer. Et vous serez, en même temps, étonnés et édifiés de la portée de cette parole de notre Évangile.

Dieu est le seul être essentiellement nécessaire, d'abord, d'*une manière absolue*. Car Dieu est le seul être qui EST par la nécessité même de sa nature. Dieu

(1) « Unitas seu simplicitas est vestigium Dei, qui est prima, « essentialis et increata Unitas, omnium unitatum fons et origo. Unum, « Deus (*Ibid.*). »

(2) « Unum, illud supernum ubi Pater, Verbum et Spiritus sanc- « tus unum sunt (*loc. cit.*). »

est le seul être pour qui il est impossible qu'il ne soit pas, et dont la non-existence serait l'*Être n'étant pas :* ce qui est une contradiction dans les termes, une impossibilité. L'être et l'existence ne sont pas deux choses distinctes en Dieu. Il est son propre être, sa propre existence; et son existence et son être sont tout lui. Il n'a jamais été à l'état de simple possibilité. Il n'est point passé de l'état de la puissance à être, à l'état de l'existence. Il a été toujours ce qu'il est; il sera toujours ce qu'il a été; il a été, il est, il sera ce qu'il est, dans toute la plénitude et la puissance de l'être.

Dieu est, en second lieu, le seul être nécessaire d'*une manière relative*, par rapport à tout ce qui n'est pas lui. Car rien n'est et ne saurait être hors de lui, que par lui, qui seul est par lui-même. Rien n'est et ne saurait être que par lui qui, ayant seul tout l'être, seul peut faire que ce qui n'est pas, soit. Rien n'est et ne saurait être qu'en recevant l'être par lui, qui seul possède tout l'être, et qui seul peut le donner hors de lui, par la seule puissance de cette parole qui appelle à l'existence ce qui n'est pas comme ce qui est (I *Cor.*), et sans toucher à sa propre substance, et sans la moindre altération ou diminution de son être,—l'Immuable ne pouvant pas être altéré, ni l'Infini s'amoindrir, — mais restant toujours dans l'identité éternelle, dans l'intégrité de son propre être.

En même temps que seul il est la raison, la cause, la source unique de tout ce qui est, Dieu en est aussi l'unique base et l'unique support. Comme rien n'est que par lui (*ex ipso omnia*), rien n'est qu'en lui (*in*

ipso omnia). Il n'a qu'à retirer l'être qu'il a donné, pour que ce qui est ne soit plus. Si, par une hypothèse impossible, il venait un seul instant à manquer, rien de ce qui est ne lui survivrait. Tout s'affaisserait, tomberait en défaillance et finirait avec lui. Rien ne serait plus. Car comment la moindre chose pourrait-elle conserver son être, si l'Être universel, à qui seul tout ce qui est emprunte son être, venait à cesser d'être? Et comment, rien ne conservant plus son être, la moindre chose pourrait-elle exister encore? Tout donc s'abîmerait et disparaîtrait dans un gouffre sans fond. Le néant remplacerait l'Être absolu; le néant infini trônerait sur les débris de l'Être infini.

Ainsi donc, en attribuant à Dieu cette grande qualité d'UN NÉCESSAIRE, sans aucune détermination, sans aucune limitation, par rapport à sa nature, par rapport aux choses qui sont hors de lui; nous ayant parlé de Dieu comme de l'UN NÉCESSAIRE au sens *absolu* et *universel*, Jésus-Christ son Fils nous a appris que le Dieu TRINE et UN est l'unique être absolument nécessaire en lui-même, et universellement nécessaire par rapport au Tout.

Mais il n'a pas suffi à son amour de nous donner une idée si neuve et si sublime de Dieu.

Dans son voyage au Calvaire, les saintes femmes qui l'accompagnaient en le regrettant, et fondant en larmes sur ses ignominies et sur ses douleurs; *Mulieres multæ plangebant et lamentabantur eum* (*Luc.* XXIII); elles n'accomplissaient envers lui qu'un pieux et religieux devoir. Cependant leur désolation profonde rappela à sa pensée la désolation plus profonde encore de

toutes les femmes de Jérusalem, lorsque cette ville aurait été assiégée et détruite pour avoir renié et crucifié le Messie; et il se mit à haranguer, pour la dernière fois, ce peuple apostat pour le convertir, en le menaçant des plus affreux supplices dans cette vie, et de supplices bien plus affreux encore dans l'autre, après le jugement dernier (*Ibid.*).

De même, dans la circonstance dont il s'agit dans ce moment, Marthe n'était préoccupée que de la pensée de traiter, le plus convenablement que possible, le Seigneur, et ne faisait qu'une belle et vertueuse action. Cependant sa demande que Marie renonçât à l'audition de la parole de Dieu pour aller partager ses soins domestiques, ses sollicitudes, son empressement exagérés pour l'ordre de sa maison, quoique inspirés par l'intention la plus sainte et la plus pure, rappelèrent à son Hôte divin cette foule de malheureux chrétiens qui, dans la suite des siècles, auraient abandonné Lui, Fils de Dieu, la VOIE, la VÉRITÉ et la VIE, pour se livrer au péché et à l'erreur; ou qui se seraient laissés absorber par les soins des choses temporelles, de manière à oublier les choses éternelles, et ne se seraient occupés que de se créer une situation heureuse sur cette terre, au prix de la perte du ciel. Et c'est cette pensée, si pénible, si cuisante à son cœur de Sauveur, qui lui arracha ces paroles si douces, si touchantes, et en même temps si plaintives et si graves : « Marthe, « Marthe, pourquoi donc vous donnez-vous tant de « sollicitudes et tant de peines pour des choses qui ne « les méritent pas? Souvenez-vous qu'il n'y a qu'une « seule chose qui soit vraiment nécessaire à l'homme,

« c'est de s'attacher à la vie que Marie a choisie « pour elle, et dont les avantages ne peuvent lui être « ravis. »

C'est donc moins à Marthe qu'à nous tous, — que la conduite de Marthe rappelait à son esprit et à son cœur, — que le divin Maître a adressé ce court mais important discours.

C'est ici, il est vrai, l'une des définitions de Dieu, tout à fait propres et dignes de Dieu, que le Fils de Dieu. Dieu lui aussi, autant que son Père, a donnée, et que Dieu seul pouvait donner de lui-même. Car lui seul se connaît parfaitement, et par conséquent c'est lui seul qui peut se définir et nous dire ce qu'il est.

Dans l'Ancien Testament, Dieu s'était défini CELUI QUI EST; *Qui est*, c'est-à-dire l'ÊTRE par lui-même, l'ÊTRE en lui-même, l'ÊTRE par essence, l'ÊTRE par excellence, l'ÊTRE complet, l'ÊTRE absolu, l'ÊTRE éternel, l'ÊTRE parfait; en un mot l'ÊTRE; *Qui est*. Mais cette magnifique et sublime définition ne paraît se rapporter qu'à la perfection infinie de la Nature Divine, à son *Aséité*, à son éternité, à son indépendance, à sa grandeur, à sa majesté. C'est donc particulièrement la définition du Dieu créateur et maître de l'univers.

Or, la nouvelle définition que Jésus-Christ a donnée de Dieu dans notre Évangile, en l'appelant l'UN NÉCESSAIRE, d'un côté a tout le sens profond et la haute portée de l'ancienne définition; car l'UN, au sens absolu, n'est lui aussi que l'ÊTRE absolu. Mais de l'autre côté, cette nouvelle définition nous étant, dans la personne de Marthe, particulièrement adressée, cet

UN absolu nous étant présenté comme la *seule chose qui nous est nécessaire*, le seul objet que nous devons chercher, que nous devons poursuivre, pour atteindre notre but et faire notre *salut ;* elle exprime d'une manière toute particulière la miséricorde, la bonté de Dieu, sa sollicitude, son amour, sa tendresse pour l'homme ; elle est spécialement la définition du Dieu rédempteur qui s'est fait homme pour sauver l'homme. Tâchons donc de la bien comprendre sous ce dernier rapport, d'un si grand intérêt pour nous.

§ 10. Explication de la grande doctrine de l'UN NÉCESSAIRE. — L'homme a un besoin essentiel de la Vérité infinie pour son esprit, du Bien infini pour son cœur, de la Perfection infinie pour son corps et pour tout son être, pendant la vie et après la mort. — Le Dieu trine et un, et l'Homme-Dieu étant tout cela pour l'homme, le Dieu trine et un et l'Homme-Dieu est seulement son UN NÉCESSAIRE. — C'est sous tous ces rapports que Jésus-Christ a indiqué Dieu et s'est indiqué lui-même à l'homme, dans sa réponse à Marthe.

On vient de voir que Dieu, seul ÊTRE NÉCESSAIRE d'une *manière absolue* par rapport à lui-même, est aussi le seul ÊTRE NÉCESSAIRE d'une *manière relative*, par rapport au Tout. Mais de cette dernière manière, il est tout particulièrement le seul ÊTRE NÉCESSAIRE par rapport à l'homme.

Selon une profonde parole de saint Thomas, à la différence près que l'intellect divin est *en acte* à tout parce qu'il connaît tout actuellement et par un acte unique, et que l'intellect humain est seulement *en puissance* à tout parce qu'il ne peut connaître que successivement, et par différents actes, ce

qui est cognoscible; ce dernier intellect est cependant apte à recevoir en lui toute connaissance (1), et aucune vérité ne lui est *absolument* inaccessible, étrangère; *Intellectus est ad omnia.* Il a donc une capacité infinie, — autant qu'une qualité infinie peut se trouver dans un être fini. — Or, une capacité infinie de connaître ne peut pas être remplie par des connaissances finies, quels que soient leur nombre, leur variété et leur importance. C'est pourquoi l'homme, au fur et à mesure qu'il obtient des connaissances, s'applique avec un nouveau transport à acquérir des connaissances toujours nouvelles. Il n'est jamais content de ce qu'il sait; il aspire toujours à savoir davantage, et ne dit jamais : « C'est assez. » Ce qu'il sait l'entretient, le flatte, pour quelques moments, sans le satisfaire. Il veut tout connaître, tout savoir; il veut, en un mot, le Vrai absolu, le Vrai infini. Et il ne dédaigne les vérités connues, et il ne cherche, au prix des plus grands et obstinés travaux, à deviner la vérité inconnue, que parce que l'inconnu se présente à sa

(1) Qu'on fasse bien attention qu'il n'est question ici que de *connaissance* et non pas de *compréhension*. De ce que, comme il n'y a pas d'objet *sensible* qui ne puisse être *vu* par l'œil corporel, il n'y a pas d'objet intellectuel qui ne puisse être *connu* par l'esprit, il n'en suit pas que l'esprit humain puisse tout *comprendre*. Car, même au ciel, où les bienheureux *verront* l'Essence divine, la Trinité des personnes et tous les attributs de Dieu, cependant ils ne verront pas tous les degrés éternels de ces attributs, parce qu'ils sont infinis. Ils verront donc clairement Dieu, sans jamais le comprendre *totaliter et adequate*; parce qu'il n'y a pas d'équation possible entre une intellection finie et la cognoscibilité intrinsèque de Dieu, qui est infinie.

pensée comme quelque chose d'infini et d'absolu. Mais le Vrai Infini, le Vrai Absolu, c'est Dieu. La seule connaissance de Dieu peut donc satisfaire la soif dont l'intellect humain est dévoré, la soif de tout savoir. Dieu est donc l'ÊTRE ABSOLUMENT NÉCESSAIRE pour l'esprit de l'homme.

Il en est de même de son cœur. Ce cœur aussi EST A TOUT; *Voluntas est ad omnia.* Sa capacité, par rapport à tout Bien, est autant infinie que la capacité de l'intellect par rapport à tout Vrai. Or, une capacité infinie de recevoir le Bien ne peut être remplie par des biens finis, quels que soient leur nombre, leur variété et leur importance. C'est pourquoi aussi l'homme, au fur et à mesure qu'il acquiert des biens, s'élance avec une nouvelle ardeur, et même avec une espèce de fureur, à la poursuite de nouveaux biens; il n'est jamais content de ce qu'il possède; il aspire à posséder toujours davantage; il ne dit jamais : « C'est assez. » Ce qu'il a déjà, l'amuse, le distrait pour quelques instants, sans le rassasier. Il veut tout posséder, jouir de tout. Il veut, en un mot, le Bien absolu, le Bien infini. Et il n'est indifférent au bien présent, et il ne dirige son activité à saisir, au prix des plus grands sacrifices, le bien éloigné, que parce qu'il envisage le futur comme quelque chose d'infini et d'absolu. Mais le Bien infini, le Bien absolu, c'est encore Dieu. La seule possession, la seule jouissance de Dieu, peut donc apaiser la faim qui le tourmente de tout avoir, de jouir de tout. Dieu est donc l'ÊTRE ABSOLUMENT NÉCESSAIRE AU COEUR HUMAIN.

En troisième lieu, comme Dieu est trine dans les

personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, notre âme est trine, elle aussi, dans ses facultés : la faculté de se former les idées—ou d'engendrer elle-même, dans les profondeurs de son être, sa parole intérieure, son propre verbe ;—la faculté de raisonner, et la faculté de vouloir. Mais, être spirituel, être sans composition et sans parties, être purement et essentiellement simple, le Dieu, trine dans les personnes, est le Dieu essentiellement un dans sa nature. Et de même, être spirituel, être sans composition et sans parties, être simple, notre âme, trine dans ses facultés, est essentiellement une dans son être. En sorte que le grand et incompréhensible mystère de l'UNITÉ ET DE LA TRINITÉ DE DIEU, qui, d'après saint Thomas, se trouve même dans les créatures irrationnelles par *mode de trace* ou de *vestige*, se trouve dans notre âme par mode de ressemblance (1). Vraie image de Dieu donc, autant que l'être fini peut l'être de l'Être infini, et la créature du Créateur, notre âme est en quelque sorte Dieu en miniature, Dieu en relief, Dieu en effigie, Dieu en petit; (*Ego dixi : Dii estis*). Et dès lors elle n'a de rapport qu'avec Dieu. *Una uni,* disait un grand serviteur de Dieu. C'est-à-dire que l'âme, qui, trine dans ses puissances, est essentiellement une dans son être, ne peut appartenir aux choses temporelles, créées, finies, sensibles, qui sont *plusieurs;* elle ne peut appartenir qu'au Dieu qui, trine dans les personnes, est essentiellement UN dans sa nature.

(1) « Mysterium Trinitatis invenitur in creaturis irrationalibus « per modum vestigii; in creaturis rationalibus per modum simili- « tudinis. »

Encore, comme Jésus-Christ est double, par rapport à ses deux natures, la nature divine et la nature humaine; l'homme aussi est double par rapport à ses deux substances, la substance de l'âme et celle du corps. Mais la nature divine étant, en Jésus-Christ, substantiellement unie à la nature humaine, dans l'unité de la personne du Verbe, ce Christ, réellement double, quant aux natures, est absolument UN quant à la personne; et, de même, l'âme et le corps étant dans l'homme substantiellement unis dans l'unité de l'être de l'âme, l'homme, réellement double, quant aux substances, est absolument UN quant à l'être. Vraie image du Christ, Dieu et homme, comme il est âme et corps, l'homme est donc, en quelque sorte, Jésus-Christ en petit, Jésus-Christ en miniature, Jésus-Christ en relief, Jésus-Christ en figure, comme l'a dit saint Paul (*Adam primus, forma Futuri*). Il n'a donc des rapports essentiels qu'avec l'Homme-Dieu. Il tend à lui comme à l'unique objet qui peut relever, perfectionner tout son être. Car, comme l'a dit encore saint Paul, ce n'est qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ que nous pouvons devenir la justice même, la sainteté même de Dieu; *Ut inveniamur justitia Dei in Illo.* Ce n'est qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ que nous pouvons devenir l'homme complet, l'homme parfait, par rapport à l'âme et par rapport au corps; *In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi.*

C'est pourquoi l'homme cherche toujours et partout Dieu, mais sous des formes sensibles; Dieu qu'il puisse non-seulement connaître par son intelligence, et aimer de tout son cœur, mais aussi voir, toucher par ses

sens, se l'approcher, se l'approprier, le porter en lui-même (*Portate Deum in corpore vestro*), et s'unir à lui de la manière la plus intime, au moyen de la manducation corporelle, pour ne vivre que par lui, avec lui et en lui (*Qui manducat me et ipse vivet propter me*). C'est pourquoi, à la simple pensée, au simple nom de ce Dieu, de ce Seigneur vivant dans l'humanité qu'il a assumée, tout homme que l'orgueil de la raison n'a pas rendu insensé et que le vice n'a pas abruti, se sent attiré vers lui, et, comme l'a dit le Prophète, en entendant prononcer le nom de cet HOMME-DIEU, non-seulement son esprit et son cœur, mais ses sens aussi, sa chair, ses os, humiliés par l'héritage du péché, palpitent d'amour, tressaillent d'un mouvement involontaire de joie secrète, d'ineffable bonheur; *Caro mea et cor meum exultaverunt in Deum vivum. Exultabunt Domino ossa humiliata.* C'est pourquoi, lorsqu'il ne connaît pas ce DIEU-HOMME, ce Christ véritable, il se fabrique des hommes-dieux faux, des faux Christs, des idoles, et vénère leurs images, et se plaît à tout ce qui leur a appartenu, et mange des victimes qui leur ont été immolées. En sorte que comme, par son intelligence, il cherche la Vérité infinie, même dans l'erreur qui le trompe; comme, par son cœur, il cherche le Bien infini, même dans le mal qui le fait malheureux; de même il cherche par son corps aussi, en un mot, partout son être, l'HOMME-DIEU, ou la Perfection infinie, même dans les faux cultes qui le dégradent. Dieu, Trine et Un, et l'Homme-Dieu, est donc nécessaire à l'homme, non-seulement comme cause unique de son être, mais aussi comme condition unique de son bien-

être et de sa perfection; non-seulement comme son principe, mais aussi comme son centre, son but, sa fin.

Mais, né dans le temps, l'homme n'est pas destiné à finir avec le temps. La mort n'est qu'une phase, un changement, une vicissitude dans l'existence de l'homme : elle n'est pas sa destruction : *Vita mutatur, non tollitur* (*Litur. Rom.*). Être simple, spirituel, étranger à toute espèce de composition, comme les Anges, comme Dieu lui-même, l'âme humaine partage par sa nature même leur incorruptibilité. Et comment en serait-il autrement?

Tout être n'EST qu'aux mêmes conditions auxquelles il OPÈRE; *Operatio sequitur esse*. L'âme humaine PENSE, RAISONNE, VEUT par sa propre vertu, et non par la vertu du corps. Elle *raisonne*, *veut*, QUOIQUE elle soit unie au corps, et non PARCE QUE elle est unie au corps.

Différemment de l'âme *sensitive* de la brute et de l'âme *végétative* de la plante, dont toute opération, toute vie et par conséquent tout l'*être* encore dépendent du corps et qui doivent elles encore cesser d'être, disparaître avec le corps; l'âme humaine, au contraire, vivant de sa propre vie *dans* le corps, mais *sans* le corps, ne peut être atteinte par la corruption du corps; elle survit au corps, elle est immortelle.

Encore, dans ce sublime composé qui s'appelle l'HOMME, l'âme est la *forme* substantielle, le corps en est la *matière*. Il est propre à la Sagesse infinie, qui a créé l'univers, d'harmoniser la matière des êtres composés avec leur *forme*. Or la *forme* de l'homme, l'âme, étant une *forme* par elle-même immortelle, il

était très-convenable, dit saint Thomas, que Dieu lui donnât une *matière* digne d'elle, en harmonie avec elle, c'est-à-dire un corps immortel comme elle. Donc, par un privilége tout particulier accordé à la *matière*, à laquelle il a uni l'âme humaine, dans la création de l'homme, Dieu donna au corps humain une espèce d'*incorruptibilité*, afin qu'il fût une *matière* propre d'une telle *forme* qui est incorruptible, et afin que, comme l'âme vit toujours, le corps vive toujours, lui aussi, par la vertu et l'énergie de l'âme (1).

Dieu a donc créé l'homme inexterminable (2). La mort n'est pas son œuvre (3). Elle n'est entrée dans le monde qu'à la suite du péché (4). La mort n'est donc qu'un accident survenu à la nature humaine par le péché (5).

C'est par son essence encore que l'âme humaine est la *forme* du corps. Il est contre la nature qu'une forme toujours subsistante soit toujours séparée de sa matière. Il est donc contre la nature que l'âme humaine soit séparée de son corps ; mais rien de ce qui est contre la nature ne peut être perpétuel. Il n'est donc pas pos-

---

(1) « In institutione humanæ naturæ Deus aliquid corpori hu- « mano attribuit supra id quod ei ex naturalibus principiis debebatur, « scilicet, *incorruptibilitatem quamdam*, per quam *convenienter* « suæ formæ cooptaretur : ut sicut animæ vita perpetua est, ita « corpus, *per animam*, perpetuo viveret (*Contr. Gentil.*, lib. IV, « c. 81). »

(2) « Creavit Deus hominem inexterminabilem (*Sap.* III, 23). »

(3) « Deus mortem non fecit (*Sap.* III, 13). »

(4) « Per peccatum mors (*Rom.* v, 12). »

(5) « Est igitur mors quasi accidens, superveniens homini per « peccatum (D. THOMAS, *loc. cit.*). »

sible que l'âme humaine soit toujours sans le corps(1). Elle doit donc reprendre son corps et être réunie au corps. Les corps humains ressusciteront un jour. Et cette résurrection, *surnaturelle* quant à son exécution, — car elle n'aura lieu que par la puissance infinie de Dieu, — sera la chose la plus *naturelle* quant à son but(2). Ce sera la recomposition nécessaire de l'ordre primitif naturel, car il ne peut pas être dit que la créature ait, par sa méchanceté, éludé pour toujours le dessein du Créateur. Ainsi l'homme primitif, l'homme de la création, que, par sa rédemption, Jésus-Christ a restauré (*Instaurare omnia in Christo*), sera tout entier, âme et corps, rendu à la vie immortelle, et vivra dans l'éternité.

Nous venons de voir que dans ce monde, où, cependant, il y a tant d'objets qui l'arrêtent, qui le distraient, qui l'entretiennent et l'amusent, l'homme ne peut cependant se passer de Dieu; et que Dieu est *la seule chose nécessaire* pour contenter son esprit, pour remplir son cœur, pour relever et perfectionner son corps même et tout son être. Donc à plus forte raison, ne pourra-t-il guère se passer de Dieu, à plus forte raison Dieu sera pour lui *la seule chose nécessaire*,

---

(1) « Anima, secundum suam essentiam, est forma corporis. Est « igitur contra naturam absque corpore esse. Nihil autem, quod est « contra naturam, potest esse perpetuum. Non igitur perpetuo « anima absque corpore erit (S. THOM., *ibid.*). »

(2) « Resurrectio, quantum ad finem, NATURALIS EST, in quantum naturale est animæ esse corpori unitam; sed principium ejus « activum non est naturale, sed sola divina virtute causatur (IDEM., « *Ibid.*). »

sous ce triple rapport, dans l'autre monde, où il n'y a d'autre objet que Dieu ; où Dieu n'est pas seulement le souverain Bien, mais aussi le bien unique; où Dieu n'est pas seulement le bien essentiel de l'homme, par sa nature, mais aussi son bien absolu par nécessité. Car comment se passer de Dieu, là où l'on ne trouve d'autre bien que Dieu? C'est ce qui faisait dire au Prophète : « Dans l'autre vie, bien plus que dans cette vie ici; au ciel bien plus que sur cette terre, je ne puis vouloir, je ne puis chercher que le Dieu de mon cœur ; et seul le Dieu qui est ma vraie part, mon héritage dans le temps peut l'être aussi dans l'éternité (1). L'unique chose donc que je lui demande toujours, que je poursuis toujours de toute l'ardeur de mes désirs, c'est lui-même, c'est d'habiter toujours dans sa propre maison, en sa compagnie (2). »

Ainsi donc, Dieu est l'UN absolument NÉCESSAIRE à l'esprit de l'homme comme *Vérité infinie;* au cœur de l'homme, comme *Bien infini;* au corps et à tout l'être de l'homme, comme *Perfection infinie*, non-seulement pendant cette vie, mais aussi après la mort; or, c'est sous ces différents rapports que notre aimable Sauveur a, dans notre Évangile, recommandé de la manière la plus énergique, Dieu à notre étude, à nos recherches, à nos sollicitudes, à notre foi, à notre espérance, à notre amour.

Car, d'abord, par cela même qu'il nous a présenté

(1) « Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? « Deus cordis mei, et pars mea Deus, in æternum (*Psal.* LXXII, 26). »

(2) « Unam petii a Domino, hanc requiram : ut inhabitem in domo « Domini omnibus diebus vitæ meæ (*Psal.* XXVI, 4). »

Dieu comme notre unique chose nécessaire, dans un sens indéterminé et absolu, et sans préciser aucun rapport particulier sous lequel ce Dieu nous est nécessaire, il nous a évidemment déclaré que Dieu nous est nécessaire dans tous les sens et sous tous les rapports par rapport à l'âme, par rapport au corps, en un mot par rapport à tout notre être. Et par cela même qu'il n'a pas circonscrit non plus cette nécessité à aucune époque, à aucun temps en particulier, il nous a aussi avertis de la manière la plus claire que ce besoin impérieux que nous avons de Dieu, est pour nous de toutes les époques, de tous les temps, et que Dieu est notre UN NÉCESSAIRE non-seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir.

§. 11. Commentaire que Jésus-Christ lui-même a fait, dans le même Évangile, de la doctrine sur l'UN NÉCESSAIRE. — On ne possède la vérité de Dieu que par l'humilité et la docilité de la foi. — Cette vérité est autant nécessaire à la vie de l'intelligence que le pain l'est à la vie du corps. — Dans ses égarements, l'humanité n'a jamais perdu entièrement cette vérité; et c'est de quoi elle a vécu. — L'Église catholique seule est la vraie maison de Marthe, où se trouve Jésus-Christ enseignant. — Il n'y a qu'une seule religion : celle que le Dieu créateur a révélée, que le Dieu rédempteur a perfectionnée, que le paganisme a corrompue, que l'hérésie a mutilée et que l'Église catholique seule conserve dans sa pureté et dans son intégrité.— À quoi sert la raison?— Nécessité de croire à l'Église pour faire son salut.

Ce commentaire de l'UN NÉCESSAIRE, de cette parole si simple et si sublime, si courte et si immense, prononcée dans le temps comme un écho solennel de l'éternité, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'a donné.

Dès l'instant où il est entré dans la maison de

Marthe; Marie s'était empressée d'aller s'asseoir à ses pieds; elle était demeurée là immobile, et comme insensible à tout le bruit qui se faisait autour d'elle; elle était restée là absorbée dans un recueillement profond, écoutant, avec une foi aussi vive que son humilité était parfaite, la parole du Verbe qui, après avoir retenti dans cette maison fortunée, se répétait du son le plus harmonieux et le plus doux dans son cœur; *Audiebat verbum illius*. Cela lui a valu l'éloge le plus grand et le plus sublime qu'aucune créature humaine, — la sainte Vierge exceptée — ait jamais reçu de la bouche de Dieu lui-même, l'éloge D'AVOIR ELLE, POUR SON COMPTE, RÉALISÉ LA GRANDE DOCTRINE DE L'UN NÉCESSAIRE par la manière dont elle a écouté LA DIVINE PAROLE; *Unum est necessarium; Maria optimam partem elegit. Audiebat verbum illius.* Or, un tel éloge, dans de telles circonstances et par de tels motifs, n'est autre chose qu'une leçon pour tous. C'est la leçon : Que Dieu est l'UN NÉCESSAIRE pour l'*esprit* de l'homme, et que l'homme ne le partage par son esprit qu'en écoutant avec une humilité profonde, avec une foi vive, la parole de Dieu.

Ailleurs il avait dit : « *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu* (1). » C'est-à-dire que la parole de Dieu ou la Vérité — car toute parole de Dieu est vérité — est aussi nécessaire à l'homme pour vivre de la vie de l'intelligence que le pain lui est nécessaire pour

---

(1) « Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei (*Matth.*, IV, 4). »

vivre de la vie du corps. Mais c'est particulièrement dans l'Évangile que nous expliquons que le divin Maître a révélé cette même doctrine dans tout l'éclat de son importance, en disant d'une manière tranchante et absolue que l'humble audition de la parole de Dieu est l'Un nécessaire pour l'esprit de l'homme. Car ç'a été nous dire que toute étude, tout raisonnement, tout enseignement, toute science, venant simplement de l'homme, n'est rien, n'aboutit à rien, et que l'homme peut s'en passer sans éprouver pour cela le moindre dommage pour son âme, ni dans ce monde ni dans l'autre ; mais qu'au contraire la foi dans la parole de Dieu est tout pour son intelligence, est sa vraie nourriture, sa nourriture unique, sa vie, et que renoncer à cette foi c'est périr, dans l'ordre intellectuel, et par contre-coup, c'est se corrompre, se dégrader, s'abrutir et périr encore dans l'ordre physique.

Et qu'on n'oppose pas que le genre humain entier avait, avant la venue du divin Sauveur sur la terre, abjuré la vérité de Dieu pour ne suivre que les erreurs, les extravagances, les folies, les fausses religions, tristes créations de l'orgueil et du sensualisme de l'homme, et que cependant le genre humain n'en a pas moins subsisté pendant quarante siècles. Car, au milieu de ses égarements dans les voies de l'idolâtrie et de la superstition, le genre humain n'a jamais et nulle part cessé de croire à l'existence d'un Dieu unique, éternel, ayant tout fait par sa toute-puissance et gouvernant tout par sa providence. Les croyances et le culte des faux dieux, qu'il s'est fabriqués dans l'intérêt de ses passions (dieux *subalternes* pour lui et que

le Dieu suprême aurait créés comme tout le reste), lui ont fait oublier le vrai et unique Dieu, créateur et maître de l'univers. L'idolâtrie n'a été que l'abus du dogme de l'existence des bons et des mauvais esprits, qui est lui-même une vérité. Le genre humain n'a jamais et nulle part cessé de croire à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme, à l'efficacité du *suffrage* des vivants pour le soulagement des âmes des morts, à l'éternité des peines et des récompenses de l'autre vie, à l'existence d'une loi morale descendue d'en haut, dont l'observation ou la violation font l'homme de bien ou le scélérat, à la vertu du repentir et de la pénitence pour la destruction du péché. Le genre humain n'a enfin jamais et nulle part cessé de croire à la chute originelle et à un Médiateur divin qui devait la réparer; à la nécessité du sacrifice, du culte, de la prière, du jeûne, des sacrements ou de certains rites expiatoires, purifiants et sanctifiants l'âme, au moyen de signes sensibles appliqués au corps. Il a bien altéré, ou, selon l'expression du Prophète, il a bien amoindri (1) ces grandes vérités qui constituent la vraie religion, quant aux interprétations et aux formes qu'il leur a données et à l'application qu'il en a faite; mais il ne les a jamais niées quant à leur essence, à leurs principes, à leur origine divine et à leur vérité. La même Providence qui n'a jamais laissé manquer à l'humanité sa nourriture corporelle, le pain, ne lui a jamais laissé manquer non plus la nourriture de l'in-

---

(1) « Quoniam DIMINUTÆ sunt veritates à filiis hominum (*Psal.* « XI, 2). »

telligence, la vérité. Au moyen des traditions universelles et constantes, fidèles échos de la révélation que Dieu fit à l'homme en le créant, et qui par le langage se sont répandues et établies dans toute l'humanité, le Verbe divin a toujours enseigné l'homme, a été la *vraie lumière éclairant tout homme venant dans ce monde*. Comme donc, avec des aliments sains en eux-mêmes, mais corrompus, mais altérés, on vit mal, mais enfin on vit, de même par sa foi aux vérités divines, seuls aliments sains et propres de l'intelligence, mais corrompus, altérés par la licence de la raison particulière, l'humanité païenne a mal vécu, mais enfin elle a vécu et vit encore; et elle n'a vécu et ne vit que de cette nourriture divine, quoique mal préparée et mêlée à l'élément humain. En sorte que si le genre humain avait jamais pu perdre tout à fait ces vérités, il y a déjà longtemps qu'il aurait péri par l'anthropophagie et le suicide. Tellement la vérité de Dieu est l'UN NÉCESSAIRE à la vie de l'esprit, et conséquemment encore à la vie corporelle de l'homme; *Unum est necessarium*.

Nous venons de voir que la maison de Marthe et de Madeleine, où Jésus-Christ faisait entendre sa parole, que les saintes sœurs réalisaient par leurs vertus et leurs œuvres, était le vrai sanctuaire de Dieu sur la terre, la figure fidèle, sensible de l'Église. Car l'Église n'est qu'une société d'hommes réunis au nom de Jésus-Christ, ayant Jésus-Christ au milieu d'eux (1), écou-

---

(1) « *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum* « *ego in medio eorum* (*Matth.* XVIII). » Remarquez ici qu'il est in-

tant la parole qu'il leur fait entendre par l'organe de ses ministres, et la traduisant en action. L'Église n'est que la vraie Sion, la montagne du Seigneur, où Jésus-Christ se trouve assis en vrai roi, prêchant la vérité de Dieu, l'imposant comme une loi, et entouré de sujets fidèles, heureux de l'écouter et de lui obéir (1).

Donc Jésus-Christ prêchant dans la maison de Marthe et de Madeleine la grande doctrine de la vérité divine comme la seule absolument nécessaire à l'intelligence humaine, c'est Jésus-Christ nous apprenant que cette vérité divine, dépouillée de tout mélange humain, et aussi pure et entière qu'elle l'a été en sortant la première fois de la bouche de Dieu : et qui avant sa venue au monde ne se trouvait que dans la Synagogue, après cette venue elle ne se trouve que dans l'Église.

Qu'est-ce, en effet, que la doctrine de l'Église? C'est la doctrine de la révélation que Dieu fit au monde au commencement du monde; qui, propagée dans le

---

contestable que les associations religieuses existant en dehors du catholicisme, ne se sont formées qu'au nom de Mahomet, ou de Photius, ou de Luther, ou de Calvin, ou d'Henri VIII, etc., et qu'il n'y a que l'Église catholique dont il est impossible d'indiquer un homme au nom duquel elle se serait réunie. Preuve évidente qu'elle seule est réunie au nom de Jésus-Christ; qu'elle seule possède Jésus-Christ au milieu d'elle; qu'elle seule est la vraie Église, la vraie société de Dieu, *le vrai tabernacle de Dieu au milieu des hommes, où Dieu habite avec l'homme* (*Apoc.*). Tandis que les autres prétendues Églises ne sont que des associations purement humaines...

(1) « Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion, montem « sanctum ejus, prædicans præceptum ejus (*Psal.* II). »

monde par la tradition, s'y est toujours maintenue dans l'ensemble de ses principes; qui, renouvelée par les patriarches et les prophètes au peuple juif, s'est conservée chez lui dans toute la pureté de ses formes; qui, complétée et perfectionnée par Jésus-Christ, subsiste toujours chez le peuple catholique dans toute l'intégrité de son complément, dans tout l'éclat de sa perfection. En sorte que comme il n'y a qu'un Dieu, une humanité, il n'y a qu'une seule expression vraie des rapports entre l'humanité et Dieu, que Dieu a fixée et révélée lui-même. Et comme l'ensemble, l'expression de ces rapports constitue la religion, il n'y a, il n'y a eu, il n'y aura jamais qu'une seule religion vraie. Ce qu'on appelle *les différentes religions* ne sont pas au fond des religions diverses; ce ne sont que des altérations, des mutilations plus ou moins profondes, plus ou moins absurdes, plus ou moins sacriléges de l'unique vraie religion. Et la religion catholique n'est, à elle seule, cette unique et vraie religion, que parce qu'elle est la religion de tous les temps, de tous les lieux, la religion universelle de l'humanité, la religion révélée et promise par le Dieu créateur et accomplie et perfectionnée par le Dieu rédempteur; la religion divine, moins les altérations et les superstitions dont le paganisme l'a défigurée, et moins les mutilations que lui a fait subir l'hérésie.

En prêchant dans la maison de Marthe et de Madeleine la doctrine de la vérité divine comme le seul aliment absolument nécessaire pour l'esprit humain, le Fils de Dieu déclara Madeleine seule très-heureuse d'avoir écouté avec docilité et accompli avec fidélité

cette vérité divine; *Maria optimam partem elegit.* Et par là, tout en nous apprenant d'une manière pratique et sensible que l'homme ne trouve pas en lui-même, mais doit recevoir du dehors cette vérité divine; *Fides ex auditu* (*Rom.* I); qu'il ne doit pas aller la chercher dans les académies, mais dans les assemblées des fidèles réunis dans les églises; qu'il ne doit pas la recevoir des philosophes, mais des Apôtres et de leurs successeurs, que le Fils de Dieu a chargés seuls d'instruire toutes les nations, leur enseignant tout ce qu'il leur avait commandé; *Docete omnes gentes... docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis* (*Matth.* XXVIII); tout en nous apprenant, dis-je, ces grandes et importantes doctrines, il nous a appris aussi que la réflexion et le raisonnement ne servent à autre chose qu'à nous faire distinguer, au moyen de ce qu'on appelle *les motifs de crédibilité*, ces vrais Envoyés de Dieu de ceux qui ne le sont pas; la vraie Église resplendissante du grand caractère de la sainteté, de toutes ces associations soi-disant des Églises, et qui, — leur histoire est là pour l'attester, — ne doivent qu'à l'orgueil, ou à l'avarice, ou à la sensualité, ou à toutes ces passions ensemble, leur naissance et leur durée. Il nous a appris que la réflexion et le raisonnement ne sont bons qu'à nous amener aux portes de la vraie maison de Marthe et de Madeleine, aux portes de l'Église; et qu'une fois l'ayant trouvée cette heureuse maison, où est la chaire de Jésus enseignant, il ne s'agit plus de raisonner, mais de croire; il ne s'agit plus de discuter, mais d'obéir; il ne s'agit plus de soumettre la foi à la

lumière de la raison, mais de captiver la raison en hommage de la foi. Il nous a appris enfin que le salut ne se fait qu'à ces conditions; *Qui crediderit... salvus erit* (*Marc.* XVI); et qu'en dehors de ces conditions il n'y a pas de lumière divine, de vérité divine; il n'y a que condamnation et mort; *Qui vero non crediderit condemnabitur* (*Ibid.*)

§ 12. Continuation du même sujet. — La nécessité où est l'homme de recevoir la vérité par mode de foi, prouvée par l'expérience des philosophes anciens et modernes qui n'ayant voulu trouver la vérité que par leur raison, n'ont rencontré que le doute et l'erreur. Le *Testament du désespoir et du scepticisme* tracé dernièrement par un philosophe incrédule.

Voyez en effet ce qui arrive à l'homme qui ne veut pas recevoir la vérité divine du dehors, mais la trouver en lui-même; en d'autres termes, à l'homme qui ne veut croire qu'à lui-même. C'est la situation où se placèrent les anciens philosophes de la Grèce et de l'Italie. Or quel a été le résultat de leurs recherches, de leurs raisonnements, de leurs discours?

Ce qu'il y avait d'universel et de constant dans les croyances de l'humanité était vérité. L'erreur, la superstition, l'idolâtrie, n'étaient que dans les applications *différentes* que les différents peuples avaient faites de ces mêmes dogmes, de ces mêmes vérités divines. L'erreur, la superstition, l'idolâtrie, étaient donc des crimes locaux, particuliers. Il était donc très-facile de connaître, rien qu'à ce signe, que c'étaient des créations humaines. Au lieu de faire cette distinction, les prétendus sages d'Athènes et de Rome rejetèrent en globe toutes les traditions de l'humanité; ils ne voulu-

rent croire qu'à ce qu'ils auraient découvert en eux-mêmes et par eux-mêmes; ils voulurent se créer la vérité au lieu de la recevoir; ils se moquèrent de toutes les croyances des autres pour se complaire, s'extasier et s'évanouir, comme l'a dit saint Paul, dans leurs propres pensées; *Evanuerunt in cogitationibus suis* (*Rom.* II.) Mais aussi, loin d'avoir jamais retrouvé *une seule vérité* qu'on ne connaissait pas, ils ne firent que renverser successivement toutes les vérités que l'on connaissait déjà. Au lieu d'être des constructeurs, ils n'ont été que de vrais démolisseurs de toute vérité. Car il n'y a pas une seule vérité de celles qui forment le patrimoine inaliénable et impérissable de l'humanité, qui n'ait trouvé une secte de philosophe toute prête à la nier et à la combattre. Après avoir donc écrit quelques belles pages sur Dieu, sur l'âme et sur les devoirs qu'ils avaient appris à connaître, non par leur raisonnement, mais par la tradition, ils finirent par douter et même par nier Dieu, l'âme et les devoirs. En y regardant de près, comme l'a fait saint Paul, on ne surprend en eux que des hommes chargés de tous les vices, coupables de tous les crimes (*Ibid.*); on ne surprend en eux que de vains blagueurs et de vrais matérialistes, de vrais sceptiques et de vrais athées (1). Toute vérité leur échappa. Le prince de la philosophie grecque, Socrate, avoua *que l'unique chose qu'il était parvenu à savoir, c'était* QU'IL NE SAVAIT RIEN (2),

(1) Voyez l'*Essai sur la philosophie ancienne* dans le II[e] volume de nos *Conférences* et tout le V[e] chapitre de notre dernier ouvrage sur la *Tradition* et le *Semi-rationalisme*.

(2) « Hoc unum scio me *nihil scire*. »

et ne laissa à ses disciples que le doute universel en héritage. Le prince de la philosophie romaine, Cicéron, finit par dire à son tour : *Tout est obscur dans la nature; tout a été rendu incertain par les dissensions et les disputes interminables et inconcluantes des plus grands hommes de la science. Je vois donc que je n'ai rien de mieux à faire que de m'en tenir à la doctrine* QU'ON NE PEUT RIEN SAVOIR (1). Voilà donc ces grands raisonneurs, n'ayant voulu de la foi pour ne suivre que la raison, reniant eux-mêmes la raison et perdant toute raison et toute foi. Saint Paul nous a donc donné leur vraie histoire, leur histoire complète dans ces deux mots : « Ils ont passé leur vie à apprendre, et ils n'ont rien appris; et, se disant les plus sages, ils n'ont été au fond que les plus insensés de tous les hommes (2). »

Quant aux philosophes modernes, qui ont répudié toutes les traditions et toutes les croyances de l'Église, comme les anciens, leurs pères, avaient rejeté toutes les traditions et toutes les croyances de l'humanité, il nous suffit de regarder autour de nous pour savoir ce qu'ils ont été capables de faire, en ne prenant que la raison pour guide, et où ils ont conduit les peuples à qui ils ont fait part des trouvailles de la raison. Ils n'ont rien édifié, eux non plus; sur leurs traces on ne

---

(1) « In tanta obscuritate naturæ, dissensionibus tantis summo-« rum virorum, qui de contrariis rebus tantopere disputant, assen-« tior huic sententiæ : *Nihil percipi posse* (*Acc.* II). »

(2) « Semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis per-« venientes (II *Tim.* III, 7). Dicentes se esse sapientes, stulti facti « sunt (*Rom.* II). »

rencontre que des débris ensanglantés. Partout où ils sont passés, l'incrédulité les a suivis; l'incrédulité, accompagnée elle, à son tour, du hideux cortége de tous les malheurs publics. En sorte que partout où l'on rencontre des sociétés bouleversées, des peuples ayant fait bon marché de la foi, de la religion, du vrai patriotisme, de l'honnêteté, de tout sens moral, aussi bien que de leurs anciennes institutions, et même de leur caractère, on peut dire, sans se tromper : « Les philosophes incrédules sont passés par là. » Ils n'ont pas même su inventer de nouvelles erreurs, et ils ont méconnu les anciennes vérités qu'ils avaient trouvées autour de leur berceau dans la société chrétienne où ils ont vu le jour. Après avoir tout nié, ils ont fini par se nier eux-mêmes. Leur intelligence a tout perdu en perdant la foi; elle n'est plus qu'un édifice converti en ruines, ou un cadavre en proie à la corruption. Écoutons l'un d'eux. C'est ce prêtre apostat qui, par la froide impiété de sa mort, vient d'effrayer le monde religieux autant qu'il l'avait étonné par son génie. Personne mieux que lui ne pouvait dire ce que devient l'esprit humain quand la boussole de la foi ne le dirige pas, et qui prétend saisir, par l'orgueil de la raison, la Vérité infinie, qui a solennellement déclaré ne vouloir se laisser trouver que par l'humilité de la foi (1). Voici donc ce qu'il a dit de lui-même et de tous ses tristes complices dans la guerre sacrilége qu'il a faite à la vérité, dans un ouvrage posthume qu'on peut appeler

(1) « Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea « parvulis (*Matth.* XI). »

LE TESTAMENT DU SCEPTICISME ET DU DÉSESPOIR : « Qui « ne se sent aujourd'hui troublé en soi-même? Un « voile livide enveloppe toutes les vérités; elles NOUS « apparaissent comme le soleil pendant la tempête, à « travers des vapeurs blafardes. Le cœur, inquiet, « *cherche sa foi*, et il trouve je ne sais quoi d'*obscur* et « de *vacillant* qui *augmente ses anxiétés*, une sorte de « nuage aux contours vagues, aux formes indécises, « qui fuit *dans le vide de l'âme*. Les désirs errent au « hasard comme l'amour. *Tout est terne*, *aride*, sans « parfum. Posez la main sur la poitrine *de ces ombres* « qui passent, rien n'y bat. La volonté languit triste- « ment *faute d'un but qui l'attire. On ne sait à quoi se* « *prendre* dans ce monde de fantômes... Quelque chose « est : il y a donc quelque chose de vrai. Mais *où trou-* « *ver la vérité? Comment la reconnaître?* Elle se joue « *dans les ténèbres de* NOTRE *esprit* comme les rayons « du soleil couchant dans les nuages qu'il colore de « *nuances infinies* qui se *mêlent et changent perpétuel-* « *lement* et s'*affaiblissent* jusqu'à ce qu'elles se per- « dent *dans une nuit profonde.... Le philosophe*, *en ce* « *moment*, RÊVE *qu'il sait*, et *le* moment après, il *ne* « *sait pas même qu'il rêve.* DÉRISION QUE TOUT « CELA ET RAILLERIE AMÈRE! Et puis, comptez « les larmes, les douleurs, les *désespoirs*, les crimes. « Voulez-vous que je vous dise ce que c'est que le « monde (pour des incrédules)? Une ombre de ce qui « n'est pas, un son qui ne vient de nulle part et qui « n'a pas d'écho, un ricanement de Satan dans le « vide! O Dieu! il y a des temps où la pensée *tue* « *l'homme* (sans foi), et l'un de ces temps est venu

« *pour nous*. C'EST VRAIMENT ICI L'ÈRE DE LA « GRANDE TENTATION. »

Comparez, mes frères, cette horrible situation des âmes tombées dans le vide que l'incrédulité leur a créé, à la situation heureuse des âmes, comme la vôtre, riches de la Vérité infinie dont la foi les a mises en possession, et vous verrez si la doctrine de Jésus-Christ : *Que la parole de Dieu est l'*Un nécessaire *pour l'esprit de l'homme*, n'est pas une doctrine divine!

§ 13. Par les mêmes paroles, le divin Sauveur nous a présenté Dieu comme l'un nécessaire pour le bonheur du cœur, pour la perfection du corps et de tout notre être, pendant la vie et après la mort. — La parabole du richard, frappé de mort au moment où il se complaisait dans les grands biens qu'il avait amassés. — Qu'est-ce que *thésauriser pour soi*, et ne se soucier aucunement d'*être riche en Dieu*. — Tout pécheur engage son âme au démon qui la lui redemandera dans l'autre monde. — A quoi sert-il gagner le monde si l'on perd son âme ?

Mais, en même temps, l'aimable Sauveur nous a présenté aussi la possession de Dieu par la grâce ou par l'amour, comme l'Un nécessaire pour notre cœur. Car il a dit à Marthe : Pourquoi vous donnez-vous tant de sollicitudes, et vous troublez-vous tant au sujet de plusieurs choses, tandis qu'il n'y a que ce dont Marie se préoccupe qui soit nécessaire et parfait? *Sollicita es et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium. Mariá optimam partem elegit.*

Oh! que tout cela est instructif! Chaque mot renferme un grand sens. En effet, tout cœur qui se passionne des *choses plusieurs* ou des choses charnelles, temporelles et terrestres, tant qu'il ne les possède pas,

est tourmenté par le désir, l'avidité, la rage de se les procurer ; *Sollicita es.* Lorsqu'il les possède, désappointé de ne pas y trouver le bonheur qu'il s'en promettait, il devient la proie d'ennuis, de mécontentements, de regrets, d'angoisses, de remords sans fin qui le bouleversent de fond en comble ; *Turbaris ;* qui lui apprennent qu'il n'y a que ce qui est éternellement et absolument UN, le Bien infini, Dieu, qui lui soit homogène, qui lui soit nécessaire ; *Porro* UNUM EST NECESSARIUM, et que c'est ce qu'il doit choisir de préférence et s'y attacher, pour être heureux ; *Optimam partem elegit.* Mais tant que l'homme cherche hors de là sa félicité, il a beau multiplier ses occupations, ses amusements et ses plaisirs ; il a beau les changer, les varier dans tous les sens ; il trouve tout dur, insuffisant, abject, méprisable ; tout son être moral en est toujours en souffrance ; ses *sollicitudes* ne cessent que pour faire place au *trouble ;* le *trouble* ne fait trêve qu'en présence de soucis inquiets et de *sollicitudes* nouvelles ; et, dans ce flux et reflux de *sollicitudes* et de *troubles*, il n'a de repos qu'en revenant au Dieu qu'il a abandonné (1). C'est ainsi que, dans ces trois mots, SOLLICITUDE, TROUBLE, *un* NÉCESSAIRE ; *Sollicita es*, *Turbaris*, *Unum necessarium*, notre divin Maître nous a tracé l'histoire lugubre du cœur humain.

Donc, Jésus-Christ disant à Marthe : *Les* PLUSIEURS *choses dont vous vous préoccupez vous jettent dans l'in-*

---

(1) « Versa et reversa, dura sunt omnia ; et Tu solus requies « (Saint Augustin). »

*quiétude et dans le trouble; tandis que Marie a bien fait son choix, ne s'attachant qu'à l'*UNIQUE *chose nécessaire*, c'est le Dieu Sauveur peiné, affligé, désolé de voir tant d'hommes, tant de chrétiens qui, oubliant la grandeur de leur origine et de leur destinée, poursuivent avec tant d'ardeur les choses périssables, les jouissances matérielles, s'y enfoncent et s'y perdent. C'est le Dieu Sauveur nous reprochant cet abus sacrilége que nous faisons de toutes nos facultés, et tâchant de nous en éloigner par la pensée du châtiment que cet abus porte en lui-même. C'est le Dieu Sauveur nous avertissant que, séparé de Dieu, notre cœur est hors de sa condition naturelle, hors de l'ordre *nécessaire*. Et tout cœur hors de l'ordre est son propre juge qui le condamne, son propre bourreau qui l'exécute (1). C'est le Dieu Sauveur nous rappelant qu'en dehors de la voie qui nous conduit à Dieu, au lieu du repos de la paix, le vrai bonheur de l'âme, nous ne rencontrerons sur notre chemin, comme l'a dit ailleurs l'Écriture, que la douleur, la torture du cœur bien plus cruelles et plus insupportables que toutes les douleurs et toutes les tortures du corps, et le sentier de la paix nous sera toujours fermé (2). C'est, en un mot, le Dieu Sauveur nous indiquant que Dieu est le Bien infini, le Bien nécessaire, l'*unique* bien pouvant remplir, contenter notre cœur et le rendre heureux.

---

(1) « Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis animus inordinatus (Saint Augustin). »

(2) « Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt (*Psal.* XIII, 3). »

En troisième lieu, il est dit dans l'Évangile que toutes les fois que notre divin Sauveur se trouvait au milieu de la foule que sa douceur et sa bonté attiraient auprès de lui, tout le monde s'empressait de le toucher. Et savez-vous pourquoi? Parce qu'une vertu divine, dit l'Évangéliste, sortait de son corps divin, se communiquait, par le simple attouchement même de ses vêtements, à tous ceux qui, avec un sentiment de foi, posaient leur main respectueuse sur lui, et guérissait toutes les maladies du corps et portait la paix et le bonheur dans l'âme; *Et omnis turba quærebat eum tangere, quia virtus de Illo exibat, et sanabat omnes* (*Luc.*, VI). Que voulez-vous? Il était Dieu. Sa divinité débordait donc au dehors de son humanité, et formait autour de lui une atmosphère divine dans laquelle on ne pouvait entrer, et on ne pouvait respirer sans devenir meilleur et heureux. Cela vous explique pourquoi Madeleine ne s'est pas contentée d'écouter de loin la voix du Seigneur, mais a voulu s'approcher de lui le plus possible, et se tenait tout près de ses pieds divins. Ah! elle connaissait bien, par sa propre expérience, la vertu sanctificatrice des influences divines qui jaillissaient de ce divin corps et émanaient de cette humanité sainte!

Or, par le retour de ce divin Seigneur au ciel, cette source de consolation et de grâce, à laquelle a puisé Madeleine, ne s'est pas tarie dans notre terre.

Comme dans la sainte Eucharistie, qui fait la richesse, la gloire, le bonheur de nos Églises, c'est le même Dieu fait homme qui jadis s'est trouvé au milieu des Juifs, qui, sous les espèces sacramentelles, se trouve toujours au milieu du peuple chrétien; il est certain que de

son divin corps glorieux et immortel sort, au moins, la même vertu divine qui, comme on vient de le voir, sortait jadis de son corps passible et mortel. Il est certain qu'il se forme aussi autour du Tabernacle, qui renferme *le Pain divin descendu du ciel*, une atmosphère divine qui remplit, dirai-je, d'un parfum divin toute l'église. Vous comprenez par là pourquoi, non-seulement en approchant de la sainte Table avec les dispositions que cet acte sublime demande, mais en entrant simplement dans une église et en y demeurant avec les sentiments de foi et de respect que le lieu saint exige, on se trouve meilleur et plus heureux que lorsqu'on y est entré.

Jésus-Christ louant donc encore comme très-sage et très-heureuse la pensée de Madeleine d'être allée s'établir si près de lui; *Maria optimam partem elegit*; c'est Jésus-Christ nous apprenant combien il nous importe, à nous aussi, de nous approcher même corporellement de lui par la fréquentation de ses sacrements, par les visites que nous pouvons lui rendre dans les églises et par les exercices du culte. C'est Jésus-Christ nous répétant ce qu'il nous avait dit ailleurs : « Venez à moi, « vous tous qui êtes en travail, qui ployez sous le poids « des misères de la vie, et je vous ranimerai. Prenez « sur vous le joug de ma religion, de ma loi, de mon « culte, et apprenez de moi, que je suis doux et « humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos « âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau est « léger (1). » C'est Jésus-Christ nous avertissant qu'en

(1) « Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego

nous livrant au monde et à nos passions, en nous rendant malheureux, nous profanons notre corps aussi bien que notre âme, nous dégradons l'un et l'autre, nous leur préparons l'ignominie, la corruption et la mort ; et que Dieu, la sainteté infinie, est le seul objet nécessaire, le seul objet où nous pourrons trouver la sanctification, la perfection, l'incorruptibilité, la vie de notre âme, de notre corps, de tout notre être.

Enfin, le Fils de Dieu n'a loué la part que Madeleine avait eu la sagesse de choisir, que parce que cette part ne pouvait lui être ôtée ; *Optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.* Mais ç'a été évidemment blâmer, flétrir l'erreur de ceux qui, au contraire, choisissent des parts qui peuvent leur être ôtées ; c'est-à-dire qui s'attachent à la vie et aux choses de ce monde, qui plus tard leur seront enlevées par la main inexorablement rapace de la mort.

Une autre fois, ce divin Sauveur avait raconté au peuple cette parabole : « Il y avait un richard dont le champ avait rapporté beaucoup de fruits ; et il se disait à lui-même : « Mon âme, tu as des biens immenses amassés pour de longues années ; repose-toi donc, mange, bois, fais bonne chère. » Mais, pendant qu'il faisait ces calculs, Dieu lui fit entendre une voix qui lui dit : Insensé, cette nuit même on te *redemandera* ton âme ; et ce que tu as amassé, à qui sera-t-il? *Stulte, hac nocte, animam tuam repetent a te ; quæ autem parasti, cujus*

« reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, et discite a me, quia
« mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.
« Jugum enim meum suave est, et onus meum leve (*Matth.* XI). »

erunt (*Luc.*, XII)? Et en effet, étant mort la nuit même, il se trouva dans un instant dépouillé de tout, et tous ses biens ne lui servirent à rien. « Ainsi en sera-t-il, « ajouta le Seigneur, ainsi en sera-t-il de quiconque « thésaurise pour soi, et qui ne se soucie point d'être « riche pour Dieu; *Sic est qui sibi thesaurisat et non* « *est in Deum dives* (*Ibid.*). »

Or, c'est, en termes différents, ce même avertissement que nous a répété notre divin Maître, en louant Madeleine de s'être procuré ce qui ne peut pas lui être ravi. Ç'a été nous dire : Vous tous qui suivez avec tant d'ardeur les choses de ce monde, sachez bien que, lorsque vous vous y attendrez le moins, elles vous seront arrachées des mains. De vos richesses, vous n'emporterez pas un liard dans l'autre monde. Vos distinctions et vos titres seront enterrés dans votre tombeau; de vos plaisirs, il ne vous restera que d'inutiles regrets et de cuisants remords. Thésauriser pour soi, c'est donc ne se ménager aucun trésor, c'est travailler à sa propre misère. Il n'y a que le mérite des bonnes œuvres, si vous en avez fait, dont vous ne pourrez jamais être dépouillés. C'est la seule richesse que la main de la mort respecte. Tâchez donc, à l'exemple de Madeleine, de vous la procurer. C'est être riche de Dieu et pour Dieu; c'est être riche, de la richesse qui ne périt jamais; *Optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*

Mais remarquez encore, mes frères, que, dans la parabole que je viens de rappeler, il a été dit au riche voluptueux : *On te redemandera ton âme.* Oh! que la signification de cette parole est grande, affreuse! Elle signifie qu'en nous livrant au péché, qui est l'œuvre

de Satan, nous accomplissons les désirs de Satan, et par cela même nous devenons, sans nous en douter, — Jésus-Christ l'a dit, — *les enfants de Satan; nous engageons notre âme à Satan* (1); nous lui créons de vrais droits, des droits légitimes sur elle. Ainsi, il nous l'aurait *demandée* pendant notre vie, et cédant à ses suggestions, par la perpétration du mal, nous la lui aurions destinée, nous la lui aurions promise. A notre mort, c'est donc lui qui nous la *redemandera*, qui la réclamera, au divin tribunal, comme sa propriété, et le moyen, hélas! qu'elle puisse lui être refusée. Si la mort nous surprend donc avant que nous ayons rescindé, par la pénitence, cet ignoble, cet affreux contrat, nous serons dépouillés non-seulement de tous nos biens terrestres, mais encore de notre âme; *Animam tuam repetent a te*. Elle ne nous appartiendra plus; elle sera adjugée à Satan; elle nous *sera ôtée*, et nous l'aurons perdue comme tout le reste et avec tout le reste.

Jésus-Christ exaltant Madeleine d'avoir choisi *ce qui ne lui sera ôté*, est donc encore Jésus-Christ nous exhortant à ne pas nous exposer à ce qu'un jour Satan puisse réclamer notre âme comme ne nous appartenant plus, comme n'appartenant qu'à lui, et comme une chose que nous aurons irréparablement perdue! C'est Jésus-Christ nous répétant cette grande sentence qu'il nous a prêchée ailleurs : A quoi sert-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme? et quelle chose l'homme peut-il donner en échange pour racheter

(1) « Vos ex patre diabolo estis : desideria ejus vultis perficere « (*Joan* VIII, 44). »

son âme perdue (1)? C'est Jésus-Christ nous engageant à vivre de manière à ce que nous puissions, selon l'expression du Prophète, garder toujours notre âme dans nos mains (2), en disposer en maîtres, et la déposer un jour dans le sein du Dieu où seulement elle sera en sûreté, où seulement elle sera libre de la liberté de Dieu et heureuse de sa félicité ; *Optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.* C'est Jésus-Christ enfin nous indiquant Dieu comme notre unique objet nécessaire non-seulement pendant la vie, mais, à plus forte raison, après la mort.

Mais, comme nous venons de le voir, posséder Dieu, Vérité infinie, par la foi ; posséder Dieu, Bien infini, par l'amour de Dieu et du prochain ; posséder Dieu, Perfection et Sainteté infinies, par la pratique du culte et des sacrements, afin de pouvoir posséder Dieu, Bien éternel par la vie éternelle, ce sont les œuvres, c'est la condition de tout vrai serviteur de Dieu ; *Liberati a peccato, servi facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.* Donc, en nous prêchant, par son admirable discours chez Marthe et Madeleine, la nécessité, l'importance d'une telle condition, de telles œuvres, Jésus-Christ nous a montré la nécessité et l'importance du service de Dieu. Mais ce n'est pas tout : il nous en a, dans le même discours, montré la *récompense* aussi qui est

---

(1) « Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ? Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua (*Matth.* XVI) ? »

(2) « Anima mea in manibus meis semper (*Psal.* CXVIII, 81). »

Dieu lui-même. Et c'est ce qui nous reste enfin à voir. Mais je ne serai pas long sur ce dernier point.

TROISIÈME PARTIE.

LA RÉCOMPENSE DU SERVICE DE DIEU.

§ 14. Toute la vie de la Madeleine, après sa conversion, se résume dans cette parole du Cantique des cantique : *Mon bien aimé est à moi, et moi je suis à lui.* — Grâces et consolations par lesquelles Jésus-Christ récompensa le dévouement de Madeleine. — Ce divin Sauveur n'acceptait l'hospitalité de ses serviteurs que pour apporter chez eux le salut. — La Madeleine assise aux pieds du Seigneur; ce qu'elle a gagné par son humilité.

Le mystère de la vie spirituelle est tout entier dans cette parole de l'Épouse des Cantiques : « Mon Bien-Aimé est à moi, et moi je suis à lui; *Dilectus meus mihi, et ego illi* (*Cant.* II, 16). » Dès l'instant où, attirée, conquise par la grâce, l'âme humaine se donne toute à Dieu, Dieu se communique, se donne tout à elle : et, comme l'a dit saint Paul, Dieu et l'âme s'unissent d'une manière si intime et si parfaite que ce ne sont plus deux esprits, mais un seul; *Qui adhæret Domino, unus spiritus est* (I *Cor.* VI, 17,).

De Marie-Madeleine, à peine convertie, le Seigneur lui-même a dit tout haut : « Elle a aimé beaucoup; *Dilexit multum* (*Luc.* VII). » Ce qui, dans le style des Livres saints, signifie : « Elle a aimé sans division, « sans partage de son cœur purifié et sanctifié par la « pénitence; elle a aimé intimement, uniquement, so-« lennellement Dieu; elle s'est livrée toute à Dieu. En

« sorte qu'elle put dire dès lors en toute vérité avec « l'Épouse sacrée : « Je suis à mon Bien-Aimé ; *Ego* « *Dilecto meo* (*Cantic.* VI, 2). » Mais en même temps le Dieu qui ne se laissa certainement pas vaincre, en libéralité, par sa créature, se communiqua à son esprit et à son cœur avec une telle abondance de lumières et de grâces, que de ce moment même elle put ajouter aussi : « Et mon Bien-Aimé est à moi ; *Et ad me conversio ejus* (*Ibid.*). » Et cet échange d'un dévouement toujours plus héroïque de sa part, et de récompenses toujours plus larges de la part du chaste Époux des âmes pures et parfaites, se continua toujours dans le cœur de Madeleine ; de manière que la mystérieuse parole : Mon Bien-Aimé est à moi, et moi je suis à lui ; *Dilectus meus mihi, et ego illi*, c'est l'histoire complète de sa vie (1).

---

(1) On ferait un beau panégyrique de sainte Marie-Madeleine, en choisissant ce texte, et en exploitant cette pensée. On en trouverait les matériaux tout prêts, dans ce même ouvrage, dans l'Homélie sur l'*Amour pénitent* (tom. I, pag. 361), et dans celle *du Bonheur des Petits* (tom. II, pag. 65). Car il est certain, d'après la tradition toute vivante encore dans le midi de la France, et surtout d'après la croyance de l'Église, qui ne se trompe pas, et qui a exprimé cette croyance dans la liturgie de la fête de cette Sainte : Que la Pécheresse de l'Évangile, Marie sœur de Marthe et de Lazare, et enfin, Marie-Madeleine, dont il est si souvent question dans le récit de la Passion et de la Résurrection du Seigneur, ne sont pas trois Saintes différentes, mais ce sont cette unique et même SAINTE MARIE-MADELEINE PÉNITENTE, dont on célèbre la fête le 22 du mois de juillet. Quant à l'objection qu'on fait *que le Fils de Dieu n'aurait jamais consenti à être reçu dans la maison d'une femme, jadis si fameuse par le désordre de ses mœurs*, ce n'en est pas une ; puis-

Vous comprenez donc ce qui se passait invisiblement dans la maison de Marthe, pendant que visiblement Jésus-Christ parlait, et que Madeleine, humblement assise à ses pieds, écoutait sa divine parole. Elle était là, lui renouvelant avec des transports toujours plus ardents l'offre de son cœur embrasé de la flamme du céleste amour, et le Seigneur l'en récompensait, en répandant sur elle d'une manière plus abondante ses ineffables faveurs. Car notre aimable Sauveur donnait à tous ceux qui lui étaient dévoués infiniment plus qu'il n'en recevait.

D'abord, le Fils de Dieu, dit saint Augustin, ayant volontairement pris par son Incarnation *la forme du serf*, comme s'exprime saint Paul, a eu besoin, dans cette forme, d'un aliment terrestre et s'est laissé nourrir par ses propres serviteurs. Mais c'était moins par nécessité de sa nouvelle condition que par une expansion de sa bonté; car, assujetti à avoir faim et soif parce qu'il avait un corps vraiment humain, c'était toujours le même Jésus que les Anges se firent une gloire de servir lorsqu'il eut faim dans le désert; et, étant Dieu, c'était lui-même qui fournissait à ces âmes choisies, à ces serviteurs heureux de le nourrir, ce dont il voulait être nourri. En sorte qu'au fond ils ne le nourrissaient que de ses propres dons (1).

---

que cette même femme était devenue plus célèbre encore par la sincérité et l'éclat de sa conversion.

(1) « Accepta forma servi, in illa pasci voluit, dignatione, non « conditione. Habebat carnem in qua esuriret et sitiret; sed, in « eremo, esurienti Angeli ministrabant. Ergo, quo pasci voluit, pas- « centi præstitit (*loc. cit.*). »

En second lieu, il rémunérait par des grâces spirituelles, valant autant que Dieu lui-même, la bonne volonté avec laquelle ses serviteurs mettaient à sa disposition leurs biens temporels. Ainsi, s'il acceptait volontiers l'invitation à se rendre dans quelques maisons; si quelquefois il y allait sans y avoir été invité, et même en s'y invitant lui-même, c'était, d'après une excellente expression de saint Ambroise, parce qu'il savait bien qu'il avait de quoi payer largement l'hospitalité qu'il y recevait (1); c'était parce que son cœur de Sauveur éprouvait le besoin de porter dans ces maisons les grâces du salut (2). Ce qui arrivait en effet : témoin Zachée le Publicain, qui devint un saint (3), et Matthieu l'Usurier, qui se changea en Apôtre (*Matth.* IX), immédiatement après avoir reçu dans leurs maisons le Dieu Sauveur.

Ainsi donc, si Jésus-Christ a daigné accepter d'être reçu chez Madeleine, c'est moins, dit saint Augustin, pour recevoir d'elle une nourriture corporelle que

(1) « Sciebat enim uberem hospitii sui esse mercedem (*In* « *cap.* XIX; *Luc.*, *lib.* VIII). »

(2) Le divin Sauveur avait à peine mis le pied dans la maison de Zachée, chez qui il s'était invité lui-même, que cet homme se déclara converti; et le Seigneur put dire : « Cette maison a REÇU AU-« JOURD'HUI LE SALUT... Car le FILS DE L'HOMME est venu chercher et « sauver ce qui avait péri; *Hodie salus domui huic facta est... Ve-* « *nit enim Filius Hominis quærere et salvum facere quod perie-* « *rat* (*Luc.* XIX). »

(3) Ce Zachée, après l'Ascension du Seigneur, fut sacré évêque de Césarée par l'apôtre saint Pierre. Son nom se trouve au Martyrologe, parmi les noms des Saints.

pour lui donner lui-même une nourriture spirituelle (1). Et c'est ce qui a eu lieu véritablement, poursuit le même Père. C'est pourquoi pendant que Marthe était occupée à préparer un repas humain au Seigneur, Marie goûtait déjà les délices du repas divin du Seigneur (2).

Nous venons de voir que, par le renouvellement de toutes ses promesses d'être toujours au Seigneur, Marie lui offrait un mystérieux repas, le repas le plus agréable à son divin cœur, dont l'aliment propre est la sanctification et le salut des âmes. Or, pour l'en récompenser, Jésus-Christ rendit à Marie repas pour repas. Et elle y participait, dit encore saint Augustin, d'autant plus largement que son attitude était plus humble. Car elle était assise aux pieds du divin Maître, et les faveurs célestes ne descendent en abondance qu'au sein de l'humilité, et sont refusées à l'orgueil : comme les eaux ne confluent que dans les vallées et laissent arides les montagnes (3). C'était, dit toujours le grand évêque d'Hippone, la même position que, dans un sentiment profond de sa bassesse et de son indignité, avait choisie la Chananéenne (Voy. *Hom.* I). Marie, demeurant assise, comme nous la présente l'Évangéliste, tout près des pieds du Seigneur et écoutant en silence sa parole ; *Sedebat secus pedes ejus, et audiebat verbum illius*, c'est Marie se tenant, comme

---

(1) « Suscepit spiritu pascenda in carne pascendum (*loc. cit.*). »

(2) « A Martha convivium Domino parabatur, in cujus convivio « Maria jucundabatur (*Ibid.*). »

(3) « Quanto hic melius ad pedes sedebat, tanto amplius capie« bat ; confluit enim aqua ad humilitatem convallis, denatat de tu« moribus collis (*Ibid.*). »

une petite chienne, sous la table mystérieuse que le Fils de Dieu avait dressée à son tour dans cette maison fortunée, table si riche de mets célestes; c'est Marie heureuse de pouvoir ramasser les plus petites miettes de la parole divine (1).

Mais sa profonde humilité valut à la Chananéenne, de la part du Fils de Dieu, le grand honneur d'être appelée sa « fille »; *Confide*, *filia*, et de s'asseoir, comme sa fille chérie, à la même table que le Seigneur, elle qui se croyait à peine digne de rester, comme une pauvre petite chienne, sous la table du Seigneur! Il en a été de même de Madeleine. Pour la récompenser d'avoir choisi pour elle la position la plus humble, le divin Sauveur l'éleva à la place la plus distinguée; *Optimam partem elegit*; il la fit asseoir à sa table divine, à son côté, comme sa fille bien-aimée, elle qui à peine se croyait digne de rester à ses pieds comme la dernière de ses servantes.

Là, dit saint Augustin, pendant que Marthe, sa sœur, était dans la sollicitude et dans le trouble, elle était dans le calme, dans une extase de joie, dans le bonheur d'un festin céleste avec son Dieu. La divine parole, aussi douce que sublime, qu'elle écoutait de ses oreilles, mais qu'elle était avide de recueillir dans son cœur, remplissait ce cœur, le rassasiait de cette suavité céleste que l'âme seule est capable de goûter, et dont la saveur spirituelle fait oublier toutes les jouissances du corps (2).

(1) « De illa mensa Domini opulenta, de verbo Domini micas « colligebat (*Ibid.*). »

(2) Comme Madeleine, ainsi qu'on vient de le voir, tout en

Mais ce bonheur de Madeleine ne cessa pas avec la visite que le Fils de Dieu lui fit chez elle. Cette grande pécheresse, que l'*amour pénitent* avait transformée en fille bien-aimée de Dieu, continua pendant toute sa vie à s'asseoir à la table de son céleste Père. Rien ne put lui ravir ce bonheur sur cette terre, et rien ne pourra jamais le lui faire perdre depuis qu'elle en est en possession dans le ciel; *Optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea*(1).

---

s'appliquant à écouter la parole du Seigneur, a partagé le mérite de l'activité de Marthe, de même Marthe, tout occupée de préparer une nourriture corporelle au Seigneur, n'en voyait pas moins en lui celui qu'elle avait proclamé le *Messie* et *le Fils du Dieu vivant, venu au monde pour le salut du monde.* Son œuvre n'en était pas moins un acte de foi et de religion sublime rendu à Dieu, et conséquemment Marthe n'en a pas moins partagé le mérite de la contemplation de Madeleine. Ayant donc participé au même mérite, les deux sœurs ont obtenu la même récompense. Marthe aussi, après avoir goûté ici-bas, comme sa sœur, les ineffables délices de l'âme unie à son Dieu par la grâce, est allée jouir, elle aussi, en compagnie de sa sœur, du bonheur de l'âme possédant Dieu par la gloire. Dans une *Vie* très-ancienne *de sainte Marthe*, il est raconté que Jésus-Christ, lui ayant apparu au moment de sa mort, lui dit : « Venez, mon hôtesse bien-aimée, venez avec moi; vous méritez bien, vous qui m'avez reçu dans votre maison terrestre, que je vous reçoive, à mon tour, dans ma maison du ciel; *Veni, hospita mea dilectissima; quia, sicut tu me in domum tuam recepisti, sic ego te in cœlum meum recipiam.* » Voyez aussi ce que, dans notre ouvrage sur la *Femme catholique* (tom. I, partie IIe, § 4), nous avons dit de l'apostolat exercé par sainte Marthe dans le midi de la France.

(1) « Illa *turbabatur,* ista epulabatur. Suaviter audiebat verbum « dulcissimum, et corde intensissimo pascebatur. Mira suavitate « tenebatur, quæ profecto major est mentis quam ventris (*Ibid.*) »

§ 15. Les récompenses de Madeleine sont la figure des récompenses auxquelles doivent s'attendre les fidèles serviteurs de Dieu. — Le mot PART de l'Évangile signifie que Dieu est l'héritage de l'homme Juste. — Paix intérieure dont Dieu lui fait don. — Il excite l'envie des mondains. — Le bonheur de la conscience innocente préférable à toutes les richesses de la terre.

Or, dans sa vérité historique, tout cela est mystérieusement prophétique. C'est la figure de la récompense à laquelle doit s'attendre l'homme juste uniquement jaloux d'écouter la parole de Dieu et de l'accomplir. Il n'aspire qu'à l'honneur d'être le plus humble de ses serviteurs, et Dieu en fait son ami (1), son enfant (2) et son frère (3), le traite et le chérit comme tel.

Et c'est cette récompense du service de Dieu, que Jésus-Christ nous a montrée aussi par ces deux mots : « Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point « ôtée. » Car, « la meilleure part, *Optimam partem*, » signifie non-seulement ce qu'il y a de plus parfait dans l'ordre des actions, mais aussi ce qu'il y a de plus riche dans l'ordre des avantages, des profits et de la récompense.

Remarquez, mes frères, que le mot «part, *partem*,» dans les Livres saints, se rapporte à Dieu comme étant l'héritage de l'homme juste. Car le Prophète a dit : « Le Seigneur est la PART de mon héritage ; *Dominus* PARS *hæreditatis meæ (Psal.* XV, 5) ; » et encore : « Et

---

(1) « Jam non dicam vos servos, sed amicos (*Joan.* XV, 15). »
(2) « Dedit eis potestatem filios Dei fieri (*Joan.* I, 12). »
(3) « Ite, nuntiate fratribus meis (*Matth.* XXVIII, 10). »

ma PART c'est Dieu pour toute l'éternité; *Et* PARS *mea Deus in æternum* (*Psal.* XXII, 26). » En disant donc que l'homme qui s'attache au service de Dieu, comme Madeleine, *choisit la meilleure part*, le divin Maître a voulu dire que la récompense de tout vrai serviteur de Dieu c'est de posséder en héritage Dieu lui-même. Or, qui pourrait jamais dire la richesse, le bonheur d'un pareil héritage qui, d'après l'expression du Seigneur, indéterminé quant au temps, et s'accomplissant dans tous les temps, commence ici-bas? Qui pourrait jamais dire les délices ineffables que Dieu répand dans l'âme juste qui le possède ici par la grâce, en attendant de pouvoir le posséder au ciel par la gloire, et que le divin Sauveur nous a promis par cette grande parole : *Marie a choisi la meilleure part?* C'est, mes frères, cette manne cachée dont, d'après l'Écriture, la douceur ne peut être expliquée par des mots, ni être comprise que par ceux qui la goûtent; *Manna absconditum, quod nemo scit nisi qui accipit* (*Apoc.* II, 17). Essayons cependant d'en dire au moins quelque chose.

Tout est dans un ordre parfait dans l'homme possédant Dieu et que Dieu possède. La raison est en lui subordonnée à la foi, le sentiment au devoir, les passions à la raison, l'âme au corps, la nature à la grâce, les exigences du monde aux lois de Dieu; et dès lors il jouit de la paix. Car la paix n'est, dit saint Augustin, que la tranquillité de l'ordre; mais cette paix de Dieu, dit saint Paul, est infiniment au-dessus de toutes les jouissances sensibles; *Pax Dei exusperat omnem sensum* (*Philip.* IV, 7). C'est aussi cette paix dont le Prophète dit : Oh! qu'elle est grande, Seigneur, la paix

qu'éprouvent ceux qui aiment votre loi ! Il n'y a pas de pierre d'achoppement qui puisse la leur faire perdre ; *Pax multa diligentibus legem tuam*; *et non est illis scandalum* (*Psal.* CXVIII, 165). Et, en effet, l'injustice des hommes a beau attenter à la fortune, à la santé, à la liberté, à la réputation, à la vie du vrai chrétien, elle ne peut pas le dépouiller de cet ineffable don de Dieu, la paix de l'âme. C'est donc vraiment le meilleur des biens du ciel, *optima pars*, que rien de terrestre ne peut atteindre ; *quæ non auferetur ab eo.*

Comme les hérétiques envient bien souvent le sort des humbles enfants de l'Église, les pécheurs envient bien plus souvent encore celui des justes. Rien qu'à les voir, ils en sont étonnés, humiliés, confondus, et sentent que quelque chose d'essentiel à l'homme leur manque. Le calme habituel, la sérénité inaltérable, la joie naïve et ce je ne sais quoi de pur et de doux qui, du cœur du vrai chrétien, se traduisent sur sa figure ; qui lui donnent un air, une expression qui n'a rien de terrestre et d'humain, et sont le rayonnement, l'auréole sensible de la Grâce et de la vertu ; toutes ces choses-là, dis-je, frappent le mondain et lui arrachent de profonds regrets, d'involontaires soupirs. « Oh ! quelle âme, dit-il, que celle-là ! Pourquoi ne suis-je pas comme elle ? Oh ! qu'elle est heureuse la condition de l'homme, dont Dieu est le seul Seigneur, le seul maître, le seul Dieu ; *Beata gens cujus est Dominus, Deus ejus* (*Psal.* XXXII, 12) ! »

Cependant qu'est-ce que l'œil grossier, l'œil malade de l'homme du péché découvre dans l'homme juste, pour le lui faire regarder avec ces sentiments

d'admiration et d'envie? C'est à peine un pâle reflet, un faible indice de ce qu'il est dans son intérieur. Oh! s'il pouvait pénétrer dans le sanctuaire d'une conscience pure, où la foi et la justice du chrétien reçoivent déjà les prémices de leur récompense, dans le calme intérieur qu'elles lui procurent, dans le contentement secret qu'elles lui inspirent!

Oh! hommes du monde, qui ne parlez que des plaisirs que le monde vous offre, que vous êtes insensés! Y a-t-il des plaisirs sur cette terre qui ne soient que de la boue en comparaison des plaisirs de l'innocence? L'âme en état de grâce avec son Dieu n'est-elle pas, l'Écriture nous l'a dit, dans un festin continuel; *Secura mens quasi juge convivium* (*Prov.* xv, 15)? Les larmes même du repentir, disait saint Augustin, qui en avait fait l'expérience, ne l'emportent-elles pas en douceur sur toutes les jouissances du péché? Et les épines mêmes de la pénitence ne cachent-elles pas d'ineffables délices (1)? La vie de mortification et de sacrifice du vrai chrétien, son éloignement du monde, son recueillement, son silence, sa modestie, sa réserve, ne sont-ils pas plus féconds en vraies consolations que tous les amusements du monde? Sa vie, aux apparences mélancoliques et sérieuses, n'est-elle pas au fond une vie vraiment heureuse? N'est-il pas mille fois plus satisfait des privations auxquelles il se condamne pour l'amour de Jésus-Christ, que les hommes du siècle ne le sont de toutes les jouissances coupables aux-

(1) « Dulciores mihi lacrymæ pœnitentiæ quam gaudia theatro- « rum (*Confes.*). »

quelles ils s'abandonnent? Ah! est-ce un petit avantage que celui de se conserver humble dans la grandeur, maître de soi-même dans la prospérité, résigné dans les tribulations, pur au milieu du contact du siècle? Est-ce une félicité insignifiante que celle de pouvoir dire : J'espère être en grâce avec mon Dieu? Ma conscience ne me fait aucun reproche. Aidé par la grâce, je suis en règle avec mes devoirs. Me confiant toujours en Dieu, dont j'implore sans cesse le secours par la prière, dont je reçois des grâces toujours nouvelles dans les sacrements, si je vis, je ne pèche pas; si je meurs, je me sauve. Ma vie, si Dieu me la prolonge encore, ce n'est qu'un accroissement de mérite; ma mort, s'il veut me l'envoyer dans l'instant même, ne fera que m'ouvrir les portes de l'éternel bonheur.

§ 16. Récompense que les serviteurs de Dieu obtiennent après leur mort. — Ils possèdent Dieu, et comme la séparation de Dieu c'est l'enfer, la possession de Dieu est le paradis. — Le bonheur du ciel n'est complet que parce qu'il est éternel. — Ce que le chrétien doit répondre au monde cherchant à l'éloigner du service de Dieu. — Exhortation à servir Dieu avec confiance et fidélité.

Je ne reproduirai pas ici le tableau que je vous ai tracé autrefois (*Homél.* III, § 13-14) des charmes, des douceurs de la mort des Justes, que notre divin Sauveur lui-même a comparée au sommeil si calme, si heureux de l'enfant s'endormant au sein de sa mère, de l'innocence dans les bras de l'amour. Je dirai seulement que comme la mort ne change pas, mais empire au suprême degré et rend irrévocable la situation du pécheur; de même elle ne change pas, mais améliore infiniment et rend définitive la situation du Juste. L'âme

vivant dans le désordre du péché, n'appartient pas à Dieu, est séparée de Dieu (1); elle ne fait point partie du peuple de Dieu (2), et, en un mot, elle est morte pour Dieu (3); car, comme le corps ne vit que par son union avec l'âme, l'âme elle-même ne vit que par son union avec Dieu. Or, si le pécheur néglige pendant cette vie de ressusciter à Dieu par son retour à la grâce; s'il se laisse surprendre par la mort dans cet état où il s'est placé lui-même, en dehors de la société de Dieu, il y reste pour toujours; et de là il est éternellement damné : car la damnation n'est autre chose que la séparation, la perte éternelle de Dieu. De même l'âme juste est l'âme toute à Dieu par l'amour, comme Dieu est tout à elle par la grâce (4); est l'âme unie intimement à Dieu et ne faisant qu'un avec l'esprit de Dieu (5), est l'âme faisant partie de la famille des enfants de Dieu (6), est l'âme, en un mot, vivant à Dieu et en Dieu par Jésus-Christ (7). La mort donc la trouvant dans cet état de société avec Dieu, l'y laisse; car elle n'a pas la puissance de briser les liens de la charité qui unissent cette âme à Dieu (8). Et de là elle est

---

(1) « Iniquitates vestræ diviserunt inter me et vos (*Isai.* LIX, 2). »

(2) « Vos non populus meus et ego non ero vester (*Osee* I, 10). »

(3) « Anima quæ peccaverit, ipsa morietur (*Levit.* VI, 2). »

(4) « Dilectus meus mihi et ego illi. (*Cant.* II, 16).

(5) « Qui adhæret Domino, unus spiritus est. (I *Cor.* VI, 17).

(6) « Jam non dicam vos servos, sed amicos (*Joan.* XV, 15). « Cum sint filii Dei (*Ibid.*). »

(7) « Viventes autem Deo, in Christo Jesu (*Rom.* VI, II). »

(8) « Neque mors poterit nos separare a charitate Dei (*Rom.* VIII, 35) »

éternellement sauvée : car le salut n'est autre chose que l'union, la possession éternelle de Dieu (1).

Ainsi, en mourant, le juste ne fait que passer de la foi à la vision, de l'espérance à la possession, de la charité aux noces éternelles de Dieu. Elle verra face à face ce même Dieu qu'ici-bas elle ne voyait que dans le miroir des créatures, enveloppé dans l'énigme d'un incompréhensible mystère (2). Elle contemplera à face découverte la gloire du Seigneur, et par là elle se trouvera transformée en une image parfaite du Dieu qu'elle contemple (3). Car il n'est pas possible, dit saint Jean, de voir Dieu comme il est vraiment en lui-même, sans lui devenir parfaitement ressemblants (4), sans le recevoir en nous, sans nous identifier à lui, en conservant dans toute sa perfection l'individualité de notre être.

Hors de ce monde il n'y a, je le répète, d'autre bien que Dieu, il n'y a de bien qu'en Dieu et avec Dieu. En perdant Dieu, l'âme qui part de ce monde défigurée par le stigmate du péché et que le péché empêche de s'unir à Dieu, perd aussi tout bien ; elle n'a plus de bien d'aucune sorte. Par contre-coup elle se trouve en proie à toutes les privations, à tous les maux ; la privation de Dieu et le mal qu'elle a choisi par le désordre de

---

(1) « Et sic semper cum Domino erimus (I *Thess.* IV, 16). »

(2) « Videmus nunc per speculum in enigmate, tunc autem « facie ad faciem (I *Cor.* XIII, 12). »

(3) « Nos autem, revelata facie, gloriam Domini speculantes, in « eamdem imaginem transformamur (II *Cor.* III, 18). »

(4) « Cum apparuerit, similes ei erimus, quia videbimus eum si- « cuti est (I *Joan.* III, 2). »

sa volonté sera son châtiment et deviendra son partage; et c'est l'enfer. Au contraire l'âme, sortant de ce monde le front orné du THAU (1) mytérieux de l'Agneau divin, revêtue de la robe nuptiale de la grâce, qui lui donne un titre à la filiation, à l'héritage, à la possession de Dieu, en possédant Dieu évite tout mal; car il n'y a pas de mal possible avec Dieu; elle possède tout bien; car tout bien est en Dieu. Il n'y a pas de mal qui puisse l'atteindre, il n'y a pas de bien qui puisse lui manquer. Elle se trouve remplie, selon la belle expression de saint Paul, de toute la plénitude de Dieu même (2). Elle se trouve dans un état parfait, parce que c'est l'état de la réunion de tous les biens (3); et c'est le Paradis.

Dans le temps, passer une portion de la vie dans la douleur ou dans la joie est une peine, ou une récom-

---

(1) On fait allusion ici à la vision d'Ézéchiel, dans laquelle il fut dit aux Anges ministres de la vengeance céleste : « Épargnez tous ceux sur le front de qui vous verrez le THAU; *Omnem autem super quem videritis* THAU, *ne occidatis* (*Ezech.* IX, 6). Ce Thau n'est que le signe de la Croix, le signe du Sauveur. Cette vision est donc la figure et la prophétie de ce qui arrivera au jugement dernier, où les Élus qui auront, sur leur front, le signe de la Croix, seront les seuls sauvés du châtiment universel. C'est à quoi se rapporte aussi cette voix prophétique qu'entendit saint Jean dans son Apocalypse : « Ne « nuisez point à la terre ni à la mer.... jusqu'à ce que nous ayons « empreint le SCEAU sur le front des serviteurs de notre Dieu; *Nolite* « *nocere terræ et mari... quoad usque signemus servos Dei nostri* « *in frontibus eorum* (*Apoc.* VII, 3). »

(2) « Ut impleamini in omnem plenitudinem Dei (*Ephes.* IV, 19). »

(3) « Status bonorum omnium aggregatione perfectus (*Theologi* « passim). »

pense. Mais dans l'éternité, ce qui finit, ce qui n'est pas éternel, n'est rien (1). Comme donc aucune peine temporelle n'est pas une peine véritable, de même aucune récompense temporelle n'est pas une véritable récompense pour l'âme *éternelle*. Par conséquent, comme les damnés seraient heureux s'ils pouvaient espérer la fin de leur peine; les Élus seraient malheureux s'ils pouvaient craindre la fin de leur récompense. Ainsi Jésus-Christ, en promettant aux apôtres que le *gaudium* du ciel les aurait bien dédommagés de la tristesse dont ils allaient être abreuvés sur cette terre, a eu soin de les prévenir que ce *gaudium* non-seulement serait PLEIN (parole profonde et immense), mais aussi interminable, éternel : en tant qu'aucune vicissitude n'en pourrait jamais diminuer le comble, aucun ennemi n'en pourrait jamais contester la possession, aucun temps ne pourrait jamais en abréger la durée (2). C'est aussi ce dont il a voulu nous assurer par ces grandes paroles de notre Évangile : « *Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera jamais ôtée.* » Car en appelant « LA MEILLEURE PART » la Béatitude du ciel; *Optima pars*, il nous a dit que cette Béatitude est tout ce qu'on peut désirer, tout ce qu'on peut recevoir de plus complet et de plus parfait; et en ajoutant « QU'ELLE NE SERA JAMAIS ÔTÉE, *non auferetur*, » il nous a dit aussi que cette Béatitude n'aura jamais de fin. En un mot, dit saint Augustin, il nous a appris que la dou-

(1) « Quod æternum non est, nihil est (*S. Augustin*). »

(2) « Ut gaudium vestrum sit plenum (I *Joan.* I, 4). Tristitia vestra convertetur in gaudium, et gaudium vestrum nemo tollet a vobis (*Joan.* XVI, 22). »

ceur éternelle de la vérité de Dieu s'augmente dans cette vie, se perfectionne dans l'autre, et ne pourra jamais nous être ravie (1).

Voilà comment notre divin Maître nous a, dans le même Évangile, montré la condition et les œuvres, l'importance et la nécessité, et enfin le prix et la récompense du service de Dieu.

Profitons donc, mes frères, de ces sublimes et précieuses leçons. Comprenons, d'abord, nous dit saint Augustin, que nous n'avons été créés que pour connaître Dieu; et en le connaissant, l'aimer; et en l'aimant, le posséder; et en le possédant, jouir de lui, et être heureux de sa propre félicité (2). Comprenons que nous n'avons pas été placés momentanément sur cette terre, pour nous créer une situation heureuse selon le monde, pour servir le monde, la chair, nos intérêts temporels et nos passions; mais pour nous attacher à Dieu, pour adorer Dieu, pour servir Dieu, et ne servir que lui; *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies*. Comprenons que dans l'immense variété de conditions, de professions et de charges qui distinguent les hommes dans la hiérarchie sociale, il n'y en a pas une seule qui soit la fin de l'homme; qu'aucun homme n'existe pour être ce qu'il est aux yeux des hommes; mais que la fin commune à tous, la fin propre de tous,

---

(1) « Æterna dulcedo veritatis, in hac vita augetur, in altera » perficietur, numquam auferetur (*loc. cit.*) »

(2) « Creatus est homo, ut Deum intelligeret, intelligendo ama« ret, amando possideret, possidendo frueretur. »

est de servir Dieu comme leur maître, afin de posséder Dieu comme leur rémunérateur; et que, comme le dit l'Écriture, « Craindre Dieu et observer ses commandements, c'est là tout l'homme, c'est là être vrai homme; *Deum time, et mandata ejus observa, hoc est omnis homo* (*Eccli.* XII, 13). »

Pénétrés de cette vérité, de cette pensée capitale, prenons en second lieu pour règle de notre conduite ces paroles que Jésus-Christ adressa à ses parents qui se plaignaient parce qu'il s'était écarté de leur compagnie : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-« vous pas qu'il faut que je sois aux choses qui sont « de mon Père (1)? »

C'est ce que nous devons répéter à nos passions, aux choses créées, au monde, aux hommes, lorsqu'ils nous cherchent pour nous arracher des bras de Dieu, et nous attirer à eux : « Que voulez-vous de moi? Je ne vous appartiens pas. Je suis à Dieu, mon maître et mon père; et il faut qu'avant tout et au-dessus tout, je m'occupe de ce qui le regarde : que je m'occupe de lui rendre le culte que je lui dois et de remplir ses volontés; *In his quæ Patris mei sunt, oportet me esse.* »

Un serviteur fidèle et exact dans l'accomplissement de ses devoirs, envoyé quelque part par son maître, se débarrasse par un mot de ceux qui veulent l'arrêter dans son chemin et parler de choses futiles. « Laissez-moi aller, leur dit-il; je suis pressé; j'ai à exécuter une commission importante de mon maître. » De même en tra-

---

(1) « Quid est quod me quærebatis? Nesciebatis quia in his quæ « Patris mei sunt oportet me esse (*Luc.* II)? »

versant la voie de ce siècle, nous ne devons donner au monde que des moments fugitifs; nous ne devons lui donner que le temps et l'attention que nous ne pouvons lui refuser sans manquer à la justice et à la charité que nous nous devons à nous-mêmes et aux autres. Nous devons nous en débarrasser au plus tôt lorsqu'il prétend nous arrêter à nous amuser de lui avec lui. Nous devons lui dire : « Laisse-moi, je ne puis pas m'entretenir avec toi. J'ai à remplir la grande affaire, l'important négoce (1) dont Dieu qui, étant mon souverain Maître, est aussi mon tendre Père, m'a exclusivement chargé pendant cette vie : la grande affaire, l'important négoce de la sanctification, du salut de mon âme, et d'aller le rejoindre au ciel où il m'attend après mon court voyage sur cette terre. C'est son désir, c'est sa volonté (2), ce sont ses ordres précis, formels, dont rien ne saurait me dispenser. Mon bonheur, aussi bien que sa gloire, en dépend. Voilà donc ce dont je dois m'occuper; *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse.* »

Oh! que nous serons heureux, mes frères, si nous en agissons ainsi! Oh! que nous serons heureux si, lorsque le divin Maître viendra nous chercher, au moment de notre mort, il nous trouvera veillant sur ses intérêts, qui sont aussi les nôtres, occupés de lui, et de nous-mêmes, mais par rapport à lui; *Beati servi illi quos cum venerit Dominus invenerit vigilantes (Luc.* XII) *!*

---

(1) « Fratres, rogamus vos ut *negotium vestrum* agatis (*Thess.* IV, 11). »

(2) « Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra (*Thess.* IV, 3). »

Beatus servus quem cum venerit Dominus invenerit sic facientem (*Ibid.*) Il nous l'a affirmé avec serment ; *Amen dico vobis* (*Ibid.*) ; il dira à chacun de nous : « Bien, mon bon et fidèle serviteur ; parce que vous avez été fidèle dans le peu de choses que je vous ai commandées, je vous mettrai au-dessus de toutes les immenses choses que je possède. Entrez donc dans la joie de votre Maître ; *Euge, serve bone et fidelis ; quia super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui* (*Matth.* XXV). » C'est ainsi qu'en nous consacrant au service de Dieu par devoir naturel et par reconnaissance de nous avoir délivrés du péché, nous recueillerons le fruit de nos bonnes œuvres dans ce monde en nous sanctifiant, et nous atteindrons notre fin, la vie éternelle dans l'autre ; *Liberati a peccato, servi facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.* Ainsi soit-il.

TREIZIÈME HOMÉLIE.

SAINTE MARIE SALOMÉ

OU

LE BONHEUR DES MÈRES ÉLEVANT SAINTEMENT LEURS ENFANTS.

« *Mulier salvabitur per filiorum generationem, si permanserit in fide, in dilectione, et sanctificatione cum sobrietate.*

« La femme sera sauvée, par la génération des enfants, si elle demeure dans la foi et la charité et la sainteté d'une conduite bien réglée (I *Tim*, II, 15). »

Ainsi, pour saint Paul, avoir des enfants n'est pour la femme un moyen de salut, qu'autant qu'elle aura rehaussé sa dignité de mère par la vivacité de sa foi, par la générosité de son dévouement, par la sainteté de ses actions, et par une conduite irréprochable ; en un mot, par la pratique des vertus d'une vraie chrétienne. C'est-à-dire qu'il ne suffit pas à la femme mariée d'expier en elle-même la faute d'Ève par les douleurs de l'enfantement ; il ne lui suffit pas de mettre au jour des enfants, il faut encore que, par la sainteté de ses exemples, autant que par la sagesse de ses enseignements, elle les élève dans la crainte du Seigneur ; ce n'est qu'à cette condition qu'en sauvant ses fils elle se sauvera elle-même ; et c'est ainsi que les peines et les sollicitudes de la maternité deviennent pour elle une source de conso-

lation et de bonheur dans ce monde et dans l'autre; *Mulier salvabitur per filiorum generationem, si permanserit in fide, in dilectione, et sanctificatione cum sobrietate.*

Nous sommes heureux, mes frères, de trouver cette importante et belle doctrine, avant même qu'elle eût été prêchée par saint Paul, devinée, suivie, réalisée, par une des plus illustres FEMMES DE L'ÉVANGILE : par rapport aux récompenses que cette doctrine promet aussi bien que par rapport aux obligations qu'elle impose.

C'est sainte Marie Salomé, fille de Cléophas, le frère de saint Joseph, et par conséquent nièce de la sainte Vierge et petite-cousine du Seigneur; et qu'on ne peut oublier dans un cours d'instructions puisées aux sublimes et touchantes histoires DES FEMMES DE L'ÉVANGILE.

Occupons-nous donc aujourd'hui de cette sainte et intéressante Matrone. Les mères chrétiennes y trouveront un modèle parfait de la conduite qu'elles doivent suivre à l'égard de leurs enfants, et un grand encouragement à se dévouer à leur sainte éducation. Et puisque nous serons obligé de rappeler, à cette occasion, un grand nombre de faits et de détails de l'Évangile, il y aura, dans cette Homélie, sujet d'instruction et d'édification pour tout le monde (1). *Ave Maria.*

---

(1) Cette Homélie peut servir aussi de lecture spirituelle le mercredi du II[e] dimanche du Carême, et le jour de la fête de saint Jacques le Majeur, le 25 de juillet; car on y trouve l'explication du trait de l'Évangile de saint Matthieu qui se lit à la Messe ces jours-là.

PREMIÈRE PARTIE.

LES VERTUS ET LE MÉRITE D'UNE MÈRE VRAIMENT RELIGIEUSE.

§ 1. Éducation parfaite donnée par sainte Salomé à Jacques et Jean ses enfants, se manifestant par la manière dont ces derniers répondirent à l'appel du Seigneur à l'apostolat. — Sainte Salomé quittant tout, elle aussi, pour suivre le divin Sauveur. — Sa foi en la divinité du Christ. — Son zèle pour que ses fils se dévouassent entièrement à lui.

Heureux l'homme, dit l'Écriture sainte, à qui aurait échu une bonne et vertueuse femme ! C'est une grande grâce par laquelle le Seigneur récompense, même dans ce monde, l'homme de bien pour ses bonnes œuvres ; *Mulieris bonæ beatus vir.... dabitur viro pro factis bonis* (*Eccli.* XXVI, 1 et 3).

Ç'a été le bonheur que Dieu accorda à Zébédée, homme de mœurs simples, mais d'une foi et d'une vertu antiques, en disposant qu'il eût sainte Marie Salomé pour sa femme. Dieu bénit ce mariage, contracté moins par sympathie d'humeurs que par une attraction mutuelle de sainteté ; et deux enfants, Jacques et Jean, furent le fruit de cette alliance : enfants que, d'accord avec son saint époux, sainte Salomé éleva avec un soin tout particulier, dans la vraie piété, dans la crainte de Dieu, propre aux Saints, dans l'innocence des mœurs, dans l'observation de la loi et dans la foi du Messie.

Ainsi s'étant trouvés, en compagnie de Pierre et d'André, aux noces de Cana, où le Fils de Dieu opéra

le premier de ses prodiges, ils ne tardèrent pas un instant à croire en lui (1).

C'est que l'éducation toute sainte qu'ils avaient reçue de leur bonne et pieuse mère avait formé et développé en eux cet instinct religieux qui, aidé de la grâce céleste, sent Dieu de loin et le distingue même sous l'enveloppe de l'homme.

Ils étaient tous les deux pêcheurs, ainsi que leur père. Ils exerçaient leur profession, ainsi que Pierre et André, pêcheurs eux aussi, sur le lac de Génésar, appelé anciennement « la mer de Galilée, » et depuis quelques années seulement « la mer de Tibériade. » Ce lac baignait la ville de Capharnaüm, capitale de la Galilée. Jésus-Christ venait d'appeler à l'apostolat Pierre et André. Or, s'étant avancé, en leur compagnie, toujours sur le bord du même lac, et ayant aperçu Jacques et Jean dans leur barque avec leur père, occupés à raccommoder leurs filets, il les appela (2), et il leur dit à eux aussi : « Venez et suivez-« moi ; et, de pêcheurs de poissons, je vous ferai pê-« cheurs d'hommes (3). »

Jacques et Jean, ainsi que Pierre, André, Philippe et Nathanael ou Barthélemi ne s'étaient pas encore attachés au divin Maître de manière à ne pas s'en éloigner. Et parce qu'ils étaient au nombre de ses audi-

(1) « Crediderunt in Eum discipuli ejus (*Joan.* II, 11). »

(2) « Et procedens inde, vidit alios duos fratres, Jacobum Zebedæi, « et Joannem fratrem ejus, in navi cum Zebedæo patre eorum, reficientes retia sua, et vocavit eos (*Matth.* IV, 21). »

(3) « Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum « (*Ibid.*, v. 19). »

teurs les plus assidus et que, sur le témoignage que lui avait rendu Jean-Baptiste, ils croyaient que Jésus-Christ était le Messie (*Joan.* I, 37-51), l'Évangile les appelle *ses Disciples:* mais ils n'étaient pas encore *ses Apôtres.* Cette vocation sublime leur imposait donc de nouvelles charges et de nouveaux devoirs. Cependant la grâce de cette vocation ne rencontra pas dans les fils de Marie Salomé la moindre opposition; elle trouva, au contraire, les dispositions les plus heureuses dans le cœur de ces jeunes gens, aussi élevé qu'il était pur. Ils cédèrent aux attraits secrets de cette voix divine qui, en se faisant entendre à leurs oreilles, s'était répétée puissamment au fond de leur âme, et y avait allumé le feu sacré de l'amour le plus tendre et le plus généreux pour le Messie. Ils ne délibérèrent pas; ils furent même heureux de pouvoir se soumettre à tous les sacrifices que la nouvelle qualité d'Apôtres du Messie demandait à leur foi et à leur dévouement. Et à l'instant même ils laissèrent dans la barque leur père avec ses gens et avec ses filets, et se mirent à la suite du divin Sauveur(1).

Ces sentiments généreux furent partagés par leur sainte mère, dont, en quelque sorte, ils étaient l'œuvre. Ainsi, lorsque ses enfants lui firent part de leur résolution de s'associer au Seigneur qui venait de les appeler, elle tressaillit d'une joie ineffable qu'elle ne sut pas alors s'expliquer à elle-même. Dieu donne à la mère vraiment religieuse une espèce d'instinct prophé-

(1) « Illi autem *statim*, relictis retibus et Patre, secuti sunt eum » (*Ibid.*, v. 22). »

tique par lequel elle devine par son cœur, bien plus que par son esprit, l'avenir de ses enfants. Marie Salomé pressentit donc tout d'un trait quelque chose de grand et de divin dans cette vocation; et, loin de s'y opposer, elle fut enchantée d'entendre de la bouche de ses enfants qu'ils y avaient promptement répondu, et qu'ils étaient décidés à y rester fidèles. Elle compta comme le jour le plus heureux de sa vie, ce jour où le Messie d'Israël lui faisait l'insigne honneur, à faire envie aux Anges, de prendre tout ce qu'elle avait de plus cher au monde, ses deux fils, à son école et à sa suite, pour en faire deux de ses *coadjuteurs et de ses ministres* (saint Paul) dans son œuvre divine.

Saint Matthieu et saint Marc ont dit : « Il y avait là « aussi (sur le Calvaire), à quelque distance de la croix, « plusieurs femmes qui, *de la Galilée, avaient suivi* « *Jésus pour le servir;* parmi lesquelles était Marie-« Madeleine, Marie mère de Joseph (Marie de Cléo-« phas) et SALOMÉ, LA MÈRE DES FILS DE ZÉBÉDÉE « (*Matth.* XXVII; *Marc.* XV). » Il est donc certain que sainte Marie Salomé était une de ces saintes femmes qui, comme on vient de le voir dans la précédente Homélie, avait formé, sous la présidence de la sainte Vierge, une association pieuse dont le but était d'assister de leurs biens le divin Sauveur et ses Apôtres, de les suivre partout, pour leur rendre les services nécessaires à des voyageurs de Dieu qui, toujours en mouvement et en course pour évangéliser les peuples, n'avaient point de demeure fixe sur la terre. Ainsi sainte Marie Salomé, non-seulement se garda bien d'entraver la résolution qu'avaient prise ses en-

fants, de tout quitter pour suivre le Seigneur (1); elle imita leur exemple. Elle aussi quitta sa maison, son époux, et, en compagnie des autres saintes femmes, elle suivit toujours et partout le divin Sauveur de ville en ville, de province en province (2); l'accompagna au Calvaire, assista à sa mort, à son ensevelissement et sa mise au tombeau; elle acheta des parfums, et se rendit à son sépulcre pour embaumer le saint corps de Jésus. Ce qui lui valut le bonheur de le voir avant les Apôtres eux-mêmes, le jour de sa résurrection, de recevoir son salut, d'embrasser et de baiser ses pieds divins, et d'être envoyée comme apôtre aux Apôtres, pour

---

(1) « Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te (*Matth.* « XIX, 21). »

(2) Qu'on écoute là-dessus saint Chrysostôme : « Oh! femme « admirable, dit-il, et digne des plus grands éloges! Nous apprenons, par l'Évangile, que nous expliquons, que non-seulement ses « enfants quittèrent leur père, mais qu'elle-même quitta son époux « et suivit Jésus-Christ. C'est que son époux pouvait vivre sans elle; « mais elle ne pouvait pas se passer du Seigneur qui seul pouvait la « sauver. Il a pu se faire aussi que Zébédée soit mort peu de temps « après la vocation de ses fils à l'apostolat; et par conséquent, leur « mère se trouvant libre de tous les devoirs domestiques, a pu suivre « partout le Seigneur, quoique fragile par le sexe et brisée par l'âge; « parce que la foi ne vieillit jamais et que la religion ne sent pas la « fatigue; *Magna laus mulieris ex hoc loco colligitur : quia non « solum filii reliquerunt patrem, sed ipsa virum suum, et secuta « fuerat Christum : quia ille (Zebedæus) sine illa vivere poterat; « ista, sine Christo, salvari non poterat. Nisi forte quis dicat « quia infra tempus vocationis Apostolorum et Christi passionem, « mortuus est Zebedæus; et sic illa, sexu fragilis, ætate defecta, « Christi vestigia sequebatur; quia* FIDES NUNQUAM SENESCIT, et « RELIGIO FATIGATIONEM NON SENTIT (*Homil. in CXX Matth.*). »

leur annoncer que le Christ était vraiment ressuscité(1).

Nous avons vu (*Homél.* x, § 5) qu'interrogée par le Seigneur si elle le croyait vraiment l'*auteur de la Résurrection et de la Vie*, sainte Marthe avait répondu : « Oui, Seigneur, je crois, depuis longtemps, « que vous êtes le Messie, le Fils du Dieu vivant, « venu dans ce monde pour le sauver ; *Utique, Do-* « *mine, ego credidi qui tu es Christus filius Dei* « *vivi, qui in hunc mundum venisti.* » Or, sainte Marthe appartenait, comme nous l'apprend l'Évangile (voyez l'Homélie qui précède), à la société des saintes femmes dont nous venons de parler et dont Marie Salomé faisait partie. Comme ces grandes et belles âmes n'étaient unies que par les sentiments de la même foi et du même amour pour Jésus-Christ, il n'est pas douteux que la croyance à la divinité et à la vérité de sa mission, que Marthe avait exprimée par un si sublime et si bel acte de foi, était la croyance commune à toute cette communauté d'anges en membres humains.

C'est que la sainte Vierge qui y présidait n'avait certainement pas manqué d'instruire ces âmes d'élite, si dévouées à sa personne et à celle de son Fils, de tous les mystères de ce Fils divin, qui s'étaient accomplis en elle et par elle : comme elle le fit plus tard avec les Évangélistes et les Apôtres qui, d'après saint Luc (chap. I, v. 2), n'apprirent et ne purent apprendre que par elle les mystères de l'Incarnation du Verbe, de

(1) Saint Matthieu, c. XXVIII ; saint Marc, c. XVI ; saint Luc, c. XXIV. Voyez aussi la IXe homélie, ci-dessus, §§ 3-9.

l'Annonciation et de la sainte enfance de Jésus-Christ; et c'est pourquoi Elle a le nom de REINE DES PROPHÈTES ET DES APÔTRES (Voy. l'appendice à l'Homélie VIII).

C'est encore que les apôtres Jacques le Majeur et Jean, les fils de Solomé, ainsi que Jacques le Mineur et Judas Thaddée, les fils de Marie de Cléophas, en allant rejoindre leurs saintes mères qui étaient à leur suite, les tenaient au courant, jour par jour, heure par heure, des instructions que le divin Maître adressait aux douze Apôtres en particulier, des merveilles qu'ils entendaient de sa bouche, des prodiges qu'ils lui voyaient opérer. Et les saintes femmes, édifiées, ravies de tous ces récits, en faisaient l'unique sujet de leurs entretiens. En sorte qu'il n'était question entre elles que de ce Fils de Dieu fait homme, de son auguste Personne, de ses mystères, de ses doctrines, de sa vertu, de ses miracles, et du miracle, encore plus grand, de son humilité, de sa douceur, de sa miséricorde, de sa bonté, de toutes ses vertus. Ce qui augmentait leur foi en lui, leur amour pour lui, leur dévouement envers lui et leur empressement de le servir; ce qui leur faisait sentir de plus en plus le bonheur d'être si près de lui, et les affermissait toujours davantage dans leur résolution de le suivre continuellement et de ne point le quitter un seul instant.

Mais en dehors de ces saints attraits, qui étaient communs à toutes ces sublimes femmes, la gloire de leur sexe, sainte Marie Salomé, ainsi que sainte Marie de Cléophas, étaient engagées à suivre le Seigneur par la circonstance toute particulière que Jacques et Jean, ses fils, faisaient partie des douze Apôtres que l'aimable

Jésus s'était choisis. Jalouse uniquement que ses fils chéris s'attachassent toujours plus à la personne divine du Messie, lui fussent plus fidèles, l'aimassent plus que tous les autres, afin d'être en retour plus aimés de lui que tous les autres; elle les encourageait de sa présence, les excitait par ses exhortations à remplir les devoirs de leur vocation, et leur prêchait d'exemple la reconnaissance, le dévouement, le respect, le culte qu'ils devaient témoigner à leur divin Maître. Et c'est ainsi qu'elle fit d'eux, saint Pierre excepté, les plus grands, les plus zélés et les plus favorisés de ses Apôtres; comme elle-même, Marie-Madeleine exceptée, était la plus fidèle et la plus dévouée de ses servantes.

Voilà donc, par exemple, dans cette pieuse et vertueuse mère, pour les mères chrétiennes, un excellent modèle à étudier, à suivre, à recopier en elles-mêmes, dans la manière d'élever leurs enfants. Voilà quel doit être leur zèle et leur sollicitude pour les consacrer au Seigneur, pour les assurer au Seigneur, et leur assurer le Seigneur.

§ 2. État de misère et d'humiliation du Fils de Dieu durant sa vie mortelle. — Sainte Salomé, aussi bien que les autres saintes Femmes de l'Évangile, avaient besoin d'une plus grande foi pour croire à la divinité du Christ qu'on n'en a besoin aujourd'hui que la vérité de ce dogme resplendit des plus éclatantes lumières. — Sainte Salomé condamnant par sa conduite le préjugé de certaines mères soi-disant chrétiennes, qui regardent comme un malheur la vocation de leurs fils au service du Seigneur. — Deux portraits de semblables mères. — Comment Dieu punit des parents qui se rendent coupables d'un tel péché.

Et qu'on ne dise pas que sainte Salomé, aussi bien que les autres saintes femmes, partageant son sublime

dévouement au divin Sauveur, avaient le bonheur qu'on n'a pas à présent, de le voir de leurs yeux, de l'entendre de leurs oreilles, de profiter de la société divine de ce Verbe de Dieu fait homme. Car, que voyaient-elles en Jésus-Christ? Elles voyaient en lui, il est vrai, un personnage à la vie sainte, à la doctrine céleste, au pouvoir immense; mais en même temps elles le voyaient sous *la forme d'un serf*, n'ayant rien, ni feu ni lieu, assujetti à toutes les misères, à toutes les épreuves de la nature humaine, à l'exception du péché (1); soumis à tous, ayant besoin de tous, dédaigné par tous. Pour quelques populations qui, à la vue de quelques-uns de ses prodiges, dans le moment d'un enthousiasme passager, le proclamaient « Un grand prophète, un homme de Dieu, faisant bien tout ce qu'il faisait, et même le Sauveur du monde; les autorités politiques le jalousaient comme un chef de parti et le surveillaient comme un révolutionnaire (2). Les chefs de la religion, les pontifes l'indiquaient au peuple comme un possédé, un blasphémateur, un pécheur public et un excommunié. Les grands de la nation le méprisaient profondément, au point de se vanter qu'aucun d'eux n'avait cru en lui, et qu'il n'avait trouvé des partisans que parmi le rebut de la société et dans la foule ignorante, qu'ils disaient « *maudite de Dieu* (*Joan.* VII, 49). » On dénigrait tout ce qui lui appartenait, sa patrie, sa famille, ses parents, ses amis, ses disciples,

---

(1) « *Tentatus per omnia, absque peccato* (*Hébr.* V, 15). »

(2) « Seducit turbas (*Joan.* VII, 12). Hunc invenimus prohibentem « tributum dare Cæsari et dicentem se regem esse (*Luc.* XXIII, 2). »

sa condition. On ne laissait passer sans critique aucune de ses doctrines, on n'épargnait aucune de ses vertus, on ne lui pardonnait aucun de ses miracles. C'était le *signe de la contradiction* la plus universelle, la plus acharnée. Tout conspirait contre lui. On lui tendait partout des embûches pour le surprendre, pour le calomnier et le perdre. Ne fallait-il donc pas avoir une foi bien robuste et bien héroïque ; ne fallait-il pas faire le sacrifice le plus complet de la raison pour croire qu'un tel personnage, dans une telle position, ignoré de la terre, à l'exception d'un petit coin de la Judée, était vraiment le Fils de Dieu, le Messie et le Rédempteur du monde?

Il n'en est pas de même aujourd'hui que l'énigme impénétrable de ces contradictions de sa condition mortelle, que l'astuce de Satan n'avait pu déchiffrer, a été dévoilée; que le plan divin de la Rédemption du monde a été connu; que toutes les prédictions se sont accomplies et que ce personnage, mort sur une croix, a attiré tant de monde à ses pieds et a conquis l'univers non par l'épée mais par le bois. Il n'en est pas de même aujourd'hui que dix-huit siècles et la conspiration permanente de tous les pouvoirs de la terre, de toutes les sciences et de toutes les passions sont passés sur la religion qui porte son nom, sans avoir pu la détruire. Il n'en est pas de même aujourd'hui que du haut du ciel il règne visiblement sur la terre, par sa doctrine triomphant toujours de toutes les erreurs, par sa grâce domptant toujours tous les vices, par sa parole toujours puissante, par sa mission toujours efficace, par son Église toujours immortelle, par trois ou

quatre cents millions d'hommes reconnaissant sa divinité. Il n'en est pas de même, enfin, aujourd'hui qu'il est constaté que tous les peuples qui l'adorent comme leur Dieu, possèdent la vérité pure, la vérité certaine, la vérité sainte, la science, la civilisation, la force qui les rendent les arbitres des destinées terrestres de l'humanité et les maîtres du monde. Aujourd'hui donc non-seulement il ne coûte rien à la raison droite, à la véritable raison de croire que Jésus-Christ est Dieu, mais il faut s'aveugler, se révolter contre l'évidence de la raison, il faut renoncer à la raison même pour nier ce dogme fondamental de la religion dont la vérité est prouvée même par les ignobles qualités de ceux qui la combattent; dont la beauté est attestée par les prodiges de sainteté et de civilisation qu'il produit, et dont l'éclat acquiert avec le temps des splendeurs et des grâces toujours nouvelles. En sorte qu'en ne voyant que le corps du Christ, son Église qui est partout, sans voir son Chef, nous sommes plus heureux, dit saint Augustin, que ceux qui, ayant conversé avec lui, pendant son passage sur cette terre, ont vu ce divin Chef sans voir son corps, sans voir la propagation de son Évangile, l'établissement, le développement, la durée, la grandeur, la puissance, les triomphes de l'Église. Et par conséquent les saintes FEMMES DE L'ÉVANGILE ont dû faire de plus rudes efforts, ont dû surmonter de plus grandes difficultés pour croire à la divinité d'un personnage placé dans la condition du dernier des hommes; pour espérer qu'il aurait accompli une œuvre divine contredite d'avance par toutes les probabilités humaines; pour se dévouer à lui d'une manière si com-

plète et si parfaite; et, comme l'a fait sainte Marie Salomé, lui livrer et associer à son sort, si précaire et si malheureux, aux yeux du monde, leurs propres enfants.

Quelle honte donc pour ces mères prétendues chrétiennes, si empressées de donner leurs fils au monde et si tristement courageuses de les refuser à Dieu, lorsqu'il daigne les appeler à l'état ecclésiastique ou à la vie religieuse!

Dans ce temps où la foi est si rare dans la jeunesse, les mœurs si corrompues, le luxe si effréné, les ressources pour vivre si étroites, les moyens de parvenir si difficiles, l'état de gêne et de misère si universel; dans ce temps, dis-je, sur cent mariages qui se contractent, c'est à peine s'il y en a cinq d'heureux. En sorte qu'il y a, pour les parents, quatre-vingt-quinze degrés de probabilité contre cinq, qu'en établissant leurs enfants dans le monde, ils les dévouent au malheur. Au contraire, sur cent vrais chrétiens qui, de leur plein gré et par des motifs *purement surnaturels*, se consacrent au couvent ou à l'autel, on n'en compte pas même cinq qui plus tard se trouvent malheureux de leur état, et qui oublient les engagements et les devoirs de leurs vocation. En sorte qu'il y a aussi pour les parents quatre-vingt-quinze degrés de probabilité contre cinq qu'en consentant que leurs enfants embrassent le service de Dieu et de l'Église, ils font leur bonheur. Et cependant, qu'est-ce qui arrive? Il arrive qu'enchantés que leurs enfants suivent l'état du monde, les parents se désolent s'ils les voient y préférer l'état du sanctuaire. Pour la grande majorité des parents, le

jour des noces de leur fils, qui, très-probablement, commence pour eux une série de souffrances et de martyres qui ne finiront qu'avec la vie, est un jour de fête et de joie; et au contraire, le jour de l'ordination ou de la profession religieuse de quelqu'un de leurs fils est un jour de tristesse et de deuil. Ils regrettent cette âme généreuse, triomphant de ses propres parents, du monde et d'elle-même. Ils la pleurent comme l'ayant perdue. Ils en veulent en quelque sorte à Dieu de l'avoir enlevée à leur tendresse; et ils ne se doutent pas de la grandeur de la grâce qu'il fait à une famille lorsqu'il daigne choisir dans ses membres quelqu'un qui fera ses affaires auprès de Lui; qui se dévoue pour elle, et qui, par ses prières et par son sacrifice, éloigne d'elle les fléaux et attire sur elle les bénédictions du ciel!

Il n'y a pas longtemps, une dame fort respectable s'est présentée à nous fondant en larmes et nous conjurant de vouloir bien l'assister dans *son malheur*. Quel était ce *malheur?* C'était que la dernière de ses trois filles venait de lui déclarer vouloir se faire *Sœur de la charité!* Et cependant cette mère est bien loin d'être heureuse du sort de ses deux autres filles! Et cependant cette excellente femme est pleine de foi, elle est assez instruite sur la religion et très-exacte à en suivre les pratiques et en remplir les lois. Si grand est l'empire des préjugés du monde sur les meilleurs esprits!

Une autre dame distinguée nous en veut, dans ce moment, parce que nous aurions, à ce qu'elle suppose, engagé à se faire prêtre son unique fils que nous n'avons vu qu'une seule fois, et qui, loin de nous avoir

inspiré la pensée de pouvoir en faire un prêtre, ne nous a laissé qu'une espérance bien faible d'en faire un chrétien! Ainsi cette mère insensée aime mieux voir son fils demeurer dans son état actuel, qui n'est ni la foi ni l'incrédulité, plutôt que le voir quitter le monde, *qui ne le fait pas heureux*, pour aller consacrer son beau talent à la gloire de Dieu et à la conversion des âmes! Aussi nous sommes désolé de devoir lui apprendre par notre parole, si jamais elle parvient à ses oreilles : — Que ce *malheur* qu'elle craint tant pour elle, très-probablement ne lui arrivera pas; mais que ce ne sera pas pour sa plus grande satisfaction, ni pour son bonheur.

Il y a douze ans, une dame, pénitente d'un ecclésiastique de notre intime connaissance, à Rome, après avoir fait sa confession, lui dit : « Père, je vous ai amené ici mon unique fille, qui vient d'achever son éducation dans l'établissement français de Saint-Denis, pour la placer sous votre direction. Seulement je vous préviens que je n'entends pas en faire une religieuse. Je vous dis cela, parce qu'on vous croit très-zélé et très-habile à attirer les jeunes filles dans les couvents. »

—« Tranquillisez-vous, madame, lui répondit le confesseur. D'abord, je n'ai pas l'habitude de prendre la place du Saint-Esprit pour donner à mes pénitents une vocation qu'ils n'ont pas, et qu'il n'appartient qu'au Saint-Esprit de donner. Ensuite, à la manière dont vous venez de vous exprimer, je suis affligé de voir que vous n'êtes pas digne que le Fils de Dieu vous accorde l'ineffable grâce, l'insigne honneur d'appeler

votre fille hors du monde pour en faire son épouse. Ainsi ce *malheur* ne vous arrivera pas. Seulement je ne puis pas vous garantir que vous jouirez de votre fille comme vous l'entendez. »

Cinq jours après ce dialogue, le feu d'une chaufferette s'étant mis à la robe de la jeune demoiselle pendant qu'elle était au piano, ce prodige de bonté et de beauté disparut par une mort, affreuse aux yeux des hommes, mais *précieuse aux yeux de Dieu* (*Psal.* CXV, 15). Car, tranquille dans son âme, de la tranquillité de l'innocence, au milieu des souffrances de son corps virginal, elle demanda elle-même et reçut avec la plus grande ferveur les secours et les consolations de la religion, et s'en alla célébrer au ciel les noces mystérieuses avec le divin Agneau (*Apoc.* XIX) que sa mère ne voulait pas qu'elle célébrât sur cette terre.

Mais cette mère était chrétienne. Dans l'état de stupéfaction et d'idiotisme où la jeta cette immense perte et que produisent ordinairement les grandes douleurs, elle conserva donc assez de raison pour comprendre d'où lui venait ce terrible coup, et ce qui avait attiré sur elle un tel malheur. Car elle n'interrompait son morne silence que pour s'écrier de temps en temps : « Je la LUI ai refusée ; il me l'a ôtée ! C'est dur, mais « je l'ai mérité ; c'est moi qui ai tué ma fille ! »

De pareils exemples se répètent tous les jours ; car Dieu est extrêmement jaloux des parents qui lui disputent le cœur de leurs enfants qu'il ne leur a pas donnés pour en faire l'objet d'une sotte vanité ou de complaisances voluptueuses (1), mais pour en faire de ses

(1) « Luxuriantur in filiis et filiabus suis. »

serviteurs fidèles dans ce monde et les héritiers de sa gloire dans l'autre. Il est donc très-rare qu'il ne punisse sur cette terre ce crime des parents, le plus grand que des parents chrétiens puissent commettre. Ou il les leur enlève brusquement, ou il ne les leur laisse que pour devenir pour eux une source de chagrins et d'insupportables douleurs. En sorte qu'en les voyant périr à la fleur de l'âge, ou plongés dans le malheur, ils peuvent en toute vérité répéter, eux aussi : « C'est nous qui avons tué ou fait malheureux nos fils. »

§ 3. Sainte Salomé priant le Seigneur, à l'instigation de ses propres enfants, de les faire asseoir à ses côtés dans son royaume. — Étrange en apparence et imparfaite, dans l'intention des Fils qui ne comprenaient pas encore le vrai règne du Messie, cette prière a été parfaite dans les intentions de la Mère. — Exemple à imiter par les mères chrétiennes.

Mais revenons à sainte Marie Salomé, et expliquons la prière que, saintement hardie, elle adressa au divin Sauveur, au sujet de ses enfants, et qui fait le sujet principal de l'Évangile du deuxième mercredi de carême.

En montant à Jérusalem, est-il dit dans cet Évangile, quelques jours avant sa mort, Jésus-Christ avait pris à part ses douze Apôtres, et il leur avait dit : « Nous voilà près de Jérusalem. C'est là que le FILS DE L'HOMME sera livré aux Princes des prêtres et aux scribes qui le condamneront à mort, le livreront aux gentils pour être moqué, flagellé, crucifié ; mais il ressuscitera le troisième jour ; *Ascendens Jesus Iero-*

solymam, assumpsit duodecim discipulos secreto, et ait illis : Ecce ascendimus Ierosolymam et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum et scribis, et condemnabant eum morte, et tradent eum gentibus ad illudendum, et flagellandum et crucifigendum et tertia die resurget (*Matth.* xx) (1). »

Mais, d'après saint Luc, les Apôtres ne comprirent rien à ce discours; il fut pour eux une lettre cachetée, et ils n'en pénétrèrent pas le sens véritable (2).

Ce n'est pas qu'ils doutèrent un seul moment que la peinture, aussi bien circonstanciée que le divin Maître venait de mettre sous leurs yeux, de ses supplices, de sa mort et de sa résurrection, se serait réalisée; mais c'est que, le divin Maître leur ayant souvent parlé du royaume qu'il aurait fondé, ils crurent que le Messie ressuscité aurait rétabli dans toute sa splendeur le royaume politique d'Israël; tandis que le vrai royaume d'Israël que, d'après les prophètes, le Messie devait reconstituer par sa passion, par sa mort et par sa

---

(1) Saint Marc a ajouté que le FILS DE DIEU prédit alors même la circonstance qu'on l'AURAIT CONSPUÉ ; et *conspuent eum* (v. 34). E saint Luc paraît indiquer que Jésus-Christ rappela alors toutes les prédictions que les prophètes avaient faites sur la mort du Messie et qu'il dit aux Apôtres que tout cela allait littéralement s'accomplir ; *Et consumabuntur omnia quæ scripta sunt per prophetas de Filio Hominis*. Voilà donc une nouvelle preuve éclatante que Jésus-Christ a donnée, par cette prédiction si détaillée, de tout ce qui allait lui arriver : que le passé et l'avenir lui étaient présents; qu'il était le Messie, et qu'il était Dieu.

(2) « Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud « absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur (*Luc.* « XVIII, 34). »

résurrection, était un royaume tout à fait spirituel, et même qui n'aurait eu rien de semblable aux royaumes de ce monde (1). Voilà ce que les Apôtres ne comprirent jamais avant que le Seigneur, ressuscité, n'eût ouvert leur intelligence pour comprendre le vrai sens des Écritures (2), et avant que le Saint-Esprit ne les eût instruits de toute vérité (3). Ils envisageaient donc ce royaume comme quelque chose de temporel et d'humain.

Un jour, saint Pierre ayant dit au Seigneur : « Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre. Que nous sera-t-il donc donné ? » Le divin Maître avait répondu : « Je vous le dis en vérité, que lorsque, au temps de la régénération, LE FILS DE L'HOMME sera assis sur le trône de sa gloire, vous qui m'avez suivi, vous siégerez, vous aussi, sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël (4). » Or en se trompant de date les Apôtres pensaient que cette promesse du Seigneur, qui ne devait s'accomplir qu'au jugement dernier, se serait réalisée aussitôt après sa résurrection, et qu'eux tous seraient les grands juges ou les ministres du nouveau royaume qu'il aurait établi. Dans un sentiment de

(1) « Regnum meum non est de hoc mundo (*Joan.* XVIII, 36). »

(2) « Aperuit illis sensum, ut intelligerent Scripturas (*Luc.* « XXIV, 35). »

(3) « Spiritus veritatis, ipse docebit vos omnem veritatem (*Joan.* « XVI, 13). »

(4) « Amen dico vobis : quod vos qui secuti estis me, in regene« ratione, cum Filius hominis sederit in sede majestatis suæ, sede« bitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus « Israel (*Matth.* XIX). »

petite vanité, bien naturel dans des âmes si simples et si imparfaites, avant que le feu sacré du Saint-Esprit ne les eût transformés en d'autres hommes, ils rêvaient donc déjà avec bonheur les places qui leur seraient échouées et dont chacun aspirait à occuper la première. C'est dans ce sentiment de prétention de jeunes gens que les fils de Zébédée engagèrent leur bonne mère dans la démarche qu'on va voir, auprès du Seigneur. Et ils la pressèrent à faire vite; car, d'après les dernières paroles que le divin Sauveur venait d'adresser en secret à tous les douze Apôtres, la grande catastrophe approchait, et il n'y avait pas de temps à perdre pour obtenir de lui de leur destiner d'avance les places les plus élevées dans son nouvel empire.

Entourée donc de ses deux fils, Salomé se présenta devant le Seigneur, et, prosternée à ses pieds, l'ayant profondément adoré, elle lui fit entendre qu'elle avait quelque chose d'important à lui demander, mais qu'elle n'osait pas lui être importune; *Tunc accessit ad eum mater filiorum Zebedæi, cum filiis suis, adorans, et petens aliquid ab eo* (*Matth.* xx, 20) (1). L'aimable Seigneur eut compassion de son embarras, et du ton de la plus grande bonté, l'encouragea à parler, en lui disant : Eh bien, que voulez-vous que je vous fasse?

---

(1) Selon saint Marc, il paraît qu'encouragée par sa qualité de cousine du Seigneur, et bien plus encore par l'affection que le Seigneur lui témoignait à cause de sa grande piété et de son dévouement, elle ait fait précéder sa prière par cet exorde : « Maître, je désire que vous me disiez : *Oui*, avant de vous exprimer ma prière, quoi que ce soit que je vous demanderai; *Magister, volumus ut quodcumque petierimus facias nobis* (*Marc.* x, 33). »

Qui dixit ei : Quid vis (v. 21)? Alors Marie Salomé, d'une voix hésitante, répondit : La grâce que je vous demande, Seigneur, c'est que vous *disiez* que mes deux fils, que voici, aient un jour le sort de s'asseoir, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche dans votre royaume; *Qui dixit Illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.* (*Ibid.*)

Voilà une bien singulière demande, s'écrie ici saint Jérôme. Apparemment cette mère partageait les désirs ambitieux de ses enfants; et, ayant appris par eux que le Seigneur, ainsi qu'il venait de le leur dire, allait mourir, mais pour ressusciter le troisième jour, elle pensa que le rétablissement du royaume d'Israël aurait lieu immédiatement après cette résurrection; et, poussée par un sentiment exagéré de vanité de femme, et oubliant tout à fait le ciel, c'est dans le royaume terrestre du Messie qu'elle voulut assurer les premières dignités à ses enfants (1).

Mais un pareil jugement du docteur MAXIME, touchant une si sainte et si auguste matrone, nous paraît trop sévère, et peu en harmonie avec l'opinion que l'Évangile nous a donnée d'elle. Nous y préférerons donc le jugement de saint Jean Chrysostôme que voici : « La mère des fils de Zébédée, dit-il, n'était pas une de ces mères mondaines qui, jalouses des avan-

---

(1) « Quia post omnia dixerat Dominus : *Et tertia die resurget;* « putavit mulier, post resurrectionem continuo regnaturum; et avi- « ditate fœminæa, præsentia cupit, immemor futurorum (*Comment.* « *in Matth.*). »

tages matériels de leurs enfants, ne se soucient guère de leurs avantages spirituels; qui, très-zélées de les voir riches et puissants dans ce siècle, ne pensent pas le moins du monde au triste sort qu'elles leur préparent dans le siècle futur, et qui donnent à voir par là que, mères de leurs enfants par rapport au corps, elles ne sont que leurs marâtres par rapport à l'âme. Marie Salomé veut, au contraire, dans la prière qu'elle a adressée au Seigneur, au sujet de ses fils, ne demander pour eux que les biens du ciel et nullement les biens de la terre (1). » C'est que, comme nous venons de le remarquer dans l'Homélie qui précède, LES FEMMES DE L'ÉVANGILE ayant mieux compris le Messie que les hommes de l'Évangile, saint Pierre excepté. Jésus-Christ, tout étant, pour Marie Salomé, vrai homme, était donc, en même temps, vrai Dieu.

C'est comme son Dieu qu'avant de le prier, elle commença par l'adorer; *Adorans*; et c'est en le reconnaissant le Dieu tout-puissant qui n'a qu'à *dire* pour que tout ce qu'il dit soit fait à l'instant, qu'elle fit usage de cette singulière expression : « DITES, Seigneur. »

Elle croyait donc qu'après sa résurrection, le divin Maître aurait régné moins en homme sur cette terre qu'en Dieu au plus haut des cieux; et c'est dans ce royaume céleste; *In regno cœlorum*, dont Jésus-Christ

(1) « Non sentit sicut cæteræ matres, quæ corpora natorum suo-« rum ornant, animas autem contemnunt; desiderant illos valere « in hoc sæculo, et non curant quid sint passuri in alio : ut osten-« dant quod corporum sint parentes, non animarum. Ita non ter-« rena sed cœlestia filiis suis optabat (*Hom. in Matth.*). »

avait tant de fois parlé à ses disciples et au peuple, qu'elle demande à voir ses enfants placés aux côtés du Roi immortel des siècles.

Ah! se disait à elle-même cette admirable mère, cet humble et pauvre Jésus, si méconnu, si méprisé, si persécuté sur cette terre, qu'il sera grand, qu'il sera puissant et majestueux dans le ciel, le jour où, assis à la droite de son divin Père, il régnera sur tout l'univers! Et qu'ils seront heureux tous ceux qui auront le sort d'être près de lui dans ce règne!

Il est certain que Salomé ne fit sa prière au Seigneur qu'à l'instigation de ses fils qui, nous le répétons ici avec saint Chrysostôme, ne rêvant qu'un règne temporel et de temporelles grandeurs pour Jésus-Christ après sa mort, aspiraient à figurer dans ce royaume au-dessus de tous leurs collègues (1), et que, n'osant pas faire eux-mêmes cette demande tant soit peu ambitieuse, se flattèrent, dit encore saint Chrysostôme, qu'elle aurait moins choqué les oreilles du Seigneur et serait mieux accueillie si elle était prononcée par leur mère; car rien n'est plus touchant qu'une mère priant pour ses enfants (2). Et c'est parce que Salomé n'a été, dans cette occasion, que l'interprète et l'organe des desseins de ses fils que, comme l'a remarqué saint Augustin, saint Marc a rapporté comme ayant été dites par Jacques et Jean ces mêmes

---

(1) « Nihil spirituale petebant, nec intelligentiam superioris regni « habebant (*loc. cit.*). »

(2) « Existimantes quod facilius impetraret mater, pro filiis suis « rogans (*loc. cit.*). »

paroles, que saint Matthieu a rapportées comme ayant été prononcées par Salomé (1).

Mais en passant par l'esprit, par le cœur et par la bouche de leur sainte mère, qui l'avait redressée, cette prière des fils perdit ce que, dans leur intention, elle avait de matériel et d'imparfait. La mère demanda bien la même chose que désiraient ses enfants; mais, d'après la pensée de saint Chrysostôme, elle ne la demanda pas de la même manière. Dans la profonde sagesse de sa foi, elle sollicita dans un sens tout spirituel et céleste ce que dans leur étourderie ses enfants ne sollicitaient que dans un sens matériel et terrestre; *Non terrena, sed cœlestia filiis suis optabat.*

C'est, l'esprit rempli des plus hautes idées sur la grandeur future du Messie, qu'elle lui adressa la prière que vous venez d'entendre, et que, par conséquent, on peut traduire ainsi : « Seigneur, je ne viens vous demander rien de terrestre, rien de temporel et d'humain pour mes fils; je ne viens demander pour eux qu'une grâce toute spirituelle, céleste et divine; c'est que m'en étant privée pour vous les offrir, pour vous les

---

(1) « Marcus ipsos filios Zebedæi perhibet dixisse, quod hic per « matrem Mathæus expressit, cum illa illorum voluntatem attulisset « (*In Caten.*). » Saint Marc a mis sur les lèvres des fils la prière que saint Matthieu attribue à la mère, non-seulement pour indiquer que c'étaient les fils qui l'avaient suggérée; mais encore parce que ces fils se trouvant là à côté de leur mère, pendant que celle-ci portait la parole, ils étaient censés parler avec elle. C'est donc très-régulier que cet Évangéliste ait mis au pluriel un discours que saint Matthieu a mis au singulier. Il a désigné, au moral, les auteurs de ce discours que saint Matthieu a désignés au physique; et les historiens sacrés ont été tous les deux dans le vrai.

donner, ces enfants chéris, pendant votre vie, vous ne les laissiez pas ici, mais que vous les preniez avec vous après votre mort, que vous les placiez à vos côtés de manière à ce qu'ils n'aient jamais à se séparer de vous. Oh! si vous m'accordez cette faveur, je serai la plus heureuse de toutes les mères; je n'ai plus rien à désirer pour ces fils bien-aimés, car auprès de vous, sous vos yeux, et sous la protection de votre amour pour eux, ils seront riches de tous vos propres biens, glorieux de votre propre gloire, heureux de votre propre félicité. Tout cela dépend de vous. Il ne vous en coûtera qu'un mot; vous n'avez qu'à dire : *Dic*, et la chose sera faite. Et le sort de mes enfants sera assuré pour toute l'éternité; *Dic, ut sedeant hi duo filii mei unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo!*

Voilà, mères chrétiennes qui m'écoutez ici, voilà le bel exemple que vous devez imiter. Répandez, vous aussi, des larmes, comme le faisait saint Bernard, sur la conduite scandaleuse de cette foule de mères remplies de l'esprit et des préjugés du monde, qui se donnent tant de sollicitudes et de peines pour procurer à leurs enfants les biens de la terre, et parmi lesquelles on n'en trouve pas une qui fasse rien pour leur procurer Dieu (1). Et, ne vous inspirant que de votre foi, tâchez, avant tout, d'élever les fruits de vos entrailles, de manière qu'après leur mort ils puissent se rencontrer avec Dieu, entrer dans son royaume céleste, et, à côté de lui, vivre de lui et en lui. Que chacune de vous apprenne par cœur cette belle prière

---

(1) « Omnes divitias, nemo filiis suis providet Deum. »

de sainte Marie Salomé, et qu'elle l'ait toujours dans son cœur et sur ses lèvres, pour dire toujours à Jésus-Christ : « Seigneur, je ne vous demande qu'une chose pour mes fils : c'est qu'ils aient le sort de s'asseoir un jour à vos côtés, dans votre royaume du ciel; *Dic, ut sedeant filii mei ad dexteram et ad sinistram tuam in regno tuo.* » Et en priant, comme Marie Salomé, vous serez, vous aussi, exaucées comme elle. C'est ce que maintenant nous allons voir.

DEUXIÈME PARTIE.

SUCCÈS DES SOLLICITUDES ET DES PRIÈRES DE LA BONNE MÈRE POUR LE SALUT DE SES ENFANTS.

§ 4. Explication de la réponse du Seigneur à la prière que sainte Salomé lui fit pour ses fils. — Pourquoi cette réponse n'a pas été adressée à leur mère. — C'est dans les intentions de ses fils que cette prière était imparfaite. — Le *calice* et le *baptême* du Seigneur sont sa passion. — Partager cette passion est une condition indispensable du salut.

La réponse que notre divin Sauveur fit à la prière que lui présenta sainte Marie Salomé eut l'air d'un reproche; car, en s'adressant à Jacques et à Jean, le divin Maître leur dit : Vous ne savez ce que vous demandez; *Respondens autem Jesus dixit : Nescitis quid petatis* (v. 22). Mais n'est-ce pas la mère qui a fait la demande? Pourquoi donc le Seigneur répond-il aux fils? Pour deux raisons, ce nous semble. La première, pour leur faire comprendre que, Fils de Dieu et vrai Dieu lui-même, et rien ne pouvant lui être caché, il savait bien que, comme nous venons de le remarquer,

la mère n'avait parlé qu'à l'instigation de ses enfants, qu'elle n'avait été que leur organe complaisant et fidèle, ne répétant que ce que ses fils l'avaient chargée de dire. Or, la demande n'étant faite en réalité que par ses fils, c'est à eux que devait être adressée la réponse (1).

La seconde raison, pour laquelle ayant mis la mère de côté, ce n'est qu'à ses fils que le divin Sauveur dit : « Vous ne savez pas ce que vous demandez ; *Nes-*« *citis quid petatis* ; » c'est, pour nous faire comprendre, à nous, que, comme on vient de le voir aussi, pure, sainte et parfaite à cause du sens tout spirituel et céleste qu'elle avait dans la bouche de la mère, cette prière ne méritait des reproches qu'à cause du sens matériel et terrestre qu'elle avait dans l'esprit des fils. C'est donc comme si Jésus-Christ eût dit : Quant à vous, femme, dont les intentions me sont connues, je n'ai, il s'en faut, aucun reproche à vous faire. Mais quant à vous, Jacques et Jean, m'ayant fait par votre mère présenter une telle demande dans des intentions bien différentes que je connais aussi, je vous dis, à vous, que vous ne savez pas, vous, ce que vous demandez ; *Nescitis quid petatis.*

Mais Jacques et Jean étaient les fils de Marie Salomé; ils avaient puisé dans le cœur et dans la conduite de leur sainte mère un grand amour, un attachement à toute épreuve, un dévouement sans bornes

(1) « Tum Dominus, occultorum cognitor, non ad verba intercedentis mulieris, sed ad consilium suggerentium filiorum respondit » (CHRYSOST., *loc. cit.*). »

pour leur divin Maître. Tout imparfaite qu'elle était, dit donc saint Chrysostôme, leur demande avait sa source dans leur affection pour le Seigneur. Ils désiraient non-seulement d'être toujours en sa compagnie, mais encore d'être le plus près que possible de sa personne. Leur demande était peu réfléchie, mais elle n'était pas coupable. Dans les termes dans lesquels elle lui était présentée, cette demande ne pouvait pas être admise; mais la simplicité qui l'avait inspirée ne méritait pas d'être confondue par une dure réprimande. Ainsi l'aimable Seigneur ne leur reproche que leur ignorance; *Nescitis quid petatis*; et par là il a donné à comprendre que, quant à leurs sentiments, il ne trouvait rien à leur reprocher (1).

Mais en quoi la pétition de ces Apôtres a-t-elle mérité d'être taxée d'*ignorance?* L'Évangile va nous donner l'explication de ce passage de l'Évangile.

Lorsque, par sa Transfiguration sur le mont Thabor, le Fils de Dieu donna à trois de ses Apôtres un petit essai de la gloire de sa divinité et de la félicité du ciel, saint Pierre, ravi des merveilles, du bonheur et des délices ineffables de cette vision divine, pria le Seigneur de rester toujours en sa compagnie dans la même situation, sur la même montagne; *Dixit ad Jesum: Domine, bonum est nos hîc esse* (*Matth.*, XVII).

---

(1) « Bonum quidem erat eorum desiderium, sed inconsiderata « petitio. Ideo, et si impetrari non debebat, simplicitas tamen pe- « titionis confundi non merebatur, quia de amore Domini talis pe- « titio nascebatur. Propterea solam ignorantiam in eis Dominus « reprehendit (*loc. citat.*). »

Or, saint Marc, en rapportant cette prière du prince des Apôtres a ajouté que Pierre, s'exprimant ainsi, NE SAVAIT PAS CE QU'IL DISAIT; *Non enim sciebat quid diceret* (*Marc*, IX). Et pourquoi? parce que faire une telle prière, c'était *ignorer*, disent les interprètes, que la félicité n'a pas été promise aux Saints sur cette terre, mais au ciel (1); et qu'on ne peut atteindre le bonheur de régner avec Jésus-Christ qu'après avoir beaucoup souffert pour l'amour de Jésus-Christ (2). Or, c'est par la même raison, dit le savant interprète Rabanus, que Jésus-Chrit a fait aux fils de Zébédée le même reproche qui avait été fait à saint Pierre, *de ne savoir pas ce qu'ils disaient*; c'est-à-dire qu'ils ont voulu obtenir du Seigneur le siége de sa gloire avant de l'avoir mérité, et atteindre ce comble du bonheur sans avoir parcouru la voie du travail par laquelle seulement on peut y arriver (3).

Cette explication est fondée, elle aussi, sur le texte de l'Évangile; car, après les avoir avertis de leur ignorance, le Seigneur leur a fait, à son tour, cette demande : POUVEZ-VOUS BOIRE LE CALICE QUE JE DOIS BOIRE; *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum* (v. 22)? et selon saint Marc, il a ajouté encore : « Pouvez-vous être baptisés du baptême dont je serai baptisé;

---

(1) « Quia Petrus oblitus fuerat, Sanctis a Deo in cœlis regnum « non in terra promissum (DRUTHMARUS, *Comment. in Matth.*). »

(2) « Quia tempora patiendi non potest felicitas prævenire re- « gnandi (S. LEO, *Serm. de Transfig.*). »

(3) « *Nesciebant quid peterent*, quia sedem gloriæ a Domino, « quam nondum merebantur, inquirebant. Delectabat eos culmen « gloriæ; sed prius debebant calcare viam laboris (*In Matth.*). »

Et baptismo quo ego baptizor, baptizari (*Marc.* x, 38)? Ce qui a été poser la circonstance *de boire* son propre calice, comme une condition nécessaire d'avoir des places dans son royaume ; car dire, par exemple, à qui veut marchander une chose : Pouvez-vous dépenser mille louis? c'est poser le payement d'une telle somme comme une condition indispensable pour acquérir une telle chose. Or, le mot « calice » dans les Livres saints ne signifie autre chose que la Passion du Seigneur (1); car au *Jardin des Oliviers*, pour donner une preuve sensible de la réalité de son humanité, ayant, au milieu de la plus douloureuse agonie et de sa sueur de sang, prié le divin Père de détourner de lui le calice qui allait lui être présenté ; *Transeat a me calix iste*, il ne fit allusion qu'à sa passion, qui allait commencer. Et le *baptême* dont le Seigneur aurait aussi fait mention ici, selon saint Marc, n'est que ce baptême dont il avait dit ailleurs : « J'ai encore « un baptême à soutenir, et quelle angoisse j'éprouve « jusqu'à ce qu'il s'accomplisse (2)! » c'est-à-dire, le baptême de son propre sang qui aurait inondé tout son saint corps dans le cours de sa passion.

Demander donc à Jacques et Jean s'ils pouvaient boire son calice, ce fut leur dire, d'après saint Chrysostôme : Vous me parlez de partager ma gloire et ma félicité ; mais avant tout il faut que vous partagiez

---

(1) « Calicem, in Scripturis divinis passionem intelligimus (S. Hieron., *in Matth.*). »

(2) « Baptismo habeo baptizari; et quomodo coarctor usque dum perficiatur (*Luc.* xii, 50) ! »

mon agonie et mes sueurs; car le temps de la récompense ne peut précéder le temps du mérite (1)!

Mais le Dieu qui avait connu et mis au grand jour le secret de la démarche qu'ils avaient engagé leur mère à faire auprès de Lui, ne pouvait pas ignorer les dispositions de leur cœur. Ce n'est donc pas à fin de savoir, Lui, ce qu'il aurait ignoré, qu'il les interroge *s'ils sont disposés à boire à sa même coupe la liqueur amère de sa passion;* mais c'est, dit saint Chrysostôme, afin que, par cette interrogation mystérieuse et publique, nous entendissions, nous aussi, d'une manière solennelle, de ses propres lèvres, ce que nous ne savions pas et que nous aimons si peu à savoir, c'est-à-dire : *que personne ne peut suivre Jésus-Christ dans son royaume, à moins qu'il ne l'ait imité et suivi dans sa passion*, et que le trésor de la béatitude éternelle, dont la valeur est infinie, ne peut être acquis qu'au prix des plus grands sacrifices (2).

Ailleurs le divin Sauveur avait dit : « Le royaume « des cieux n'est point le partage des esprits peu cou- « rageux, mais la conquête des forts; il n'est que le prix « de la violence que l'homme se sera faite à lui-même; « *Regnum cælorum vim patitur, et violenti rapiunt* « *illud* (*Matth.* XI, 12). » Or, Jésus-Christ disant tout haut aux fils de Zébédée, qui lui demandent des places

---

(1) « Perinde ac si dicat : Vos de honore et coronis loquimini; ego « autem de agone et sudoribus. Non enim hoc est præmiorum tem- « pus (*loc. cit.*). »

(2) « Ideo interrogat ut omnes audiamus : Quia nemo potest cum « Christo regnare, nisi Passionem Christi fuerit imitatus. Res enim « pretiosa non nisi pretioso pretio comparatur (*loc. cit.*). »

dans son royaume : *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même?* c'est Jésus-Christ, poursuit saint Chrysostôme, nous rappelant cette même grande doctrine de son Évangile. Car, les mots *Passion du Seigneur* signifient ici non-seulement les tourments et même la mort que tout chrétien doit être prêt à subir pour la foi ; mais aussi toute espèce d'efforts qu'il doit faire pour combattre et vaincre le péché (1). C'est Jésus-Christ, ajoutons-nous, répétant ici au monde, avec l'imposante autorité de Maître, de Seigneur et de Dieu, ce qu'il lui a dit ailleurs et lui a fait dire par son Apôtre : Que si, comme Homme et chef des Prédestinés, il a dû passer par la souffrance, pour entrer dans la gloire du Ciel qui, par tant de titres, était à Lui, (2) à plus forte raison ne pouvons-nous entrer qu'à la même condition dans cette même gloire qui nous est étrangère et pour laquelle nous n'avons d'autre titre que sa miséricorde et sa bonté (3); qu'on ne parvient pas au Paradis par le chemin semé de fleurs du Thabor, mais par la voie escarpée du Calvaire, en marchant sur ses traces ensanglantées, notre croix sur les épaules et l'abnégation dans le cœur (4); qu'on n'est prédestiné qu'à la condition de recopier en soi-même l'image de l'HOMME-DIEU

---

(1) « Per passionem Domini intelligimus non solum passionem « gentilium, sed omnem violentiam quam patimur, contra peccata « certantes (*Ibid.*). »

(2) « Nonne *oportuit* Christum pati, et *ita* intrare in gloriam « *suam* (*Luc.* XXIV)?

(3) « Non currentis sed miserentis est Dei (*Rom.* IX, 16). »

(4) « Quid vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat « crucem suam et sequatur me (*Matth.* XVI, 24). »

CRUCIFIÉ (1), et que nous ne serons glorifiés avec lui qu'autant que nous aurons souffert en sa compagnie (2).

Voilà ce que notre divin Sauveur a voulu dire par son interrogation qu'il fit à Jacques et à Jean : *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire?* Elle était grave et effrayante, comme on le voit; elle exigeait d'eux qu'ils s'engageassent à leur tour à partager ses ignominies, ses douleurs, sa mort, dont il venait de mettre sous leurs yeux l'affreux tableau. Eh bien, nous retrouvons encore ici les enfants de Marie Salomé, ces grandes et belles âmes auxquelles leur sainte mère avait su inspirer un attachement à toute épreuve à la personne et à la société du Messie. Ils ne balancent donc pas; et avec l'accent d'un parti pris, d'une résolution bien arrêtée depuis longtemps dans leur cœur : « Oui, répondent-ils au divin Maître, nous le pouvons; « *Dicunt Ei : Possumus* (v. 22). » Ce qui fut dire, d'après les interprètes : « Oui, nous le voulons bien, et nous sommes prêts à tout souffrir pour vous, même la mort (3). » — Car lorsqu'il s'agit de choses ardues qui demandent un grand effort de volonté et une grande énergie d'âme, dire : *Je le puis*, c'est dire : *Je le veux* (4). — Jésus-Christ reprit alors : Et moi je vous

---

(1) « Quos præscivit et prædestinavit conformes vult fieri imagini « Filii sui (*Rom.* VIII, 29). »

(2) « Si compatimur, et conglorificemur (*Rom.* VIII, 17). »

(3) « *Possumus*, id est : Volumus, et parati sumus pro te mor- « tem oppetere (MALDONATUS, *hic* »

(4) « *Posse* subinde sumitur pro *velle* : præsertim ubi res est

dis que vous boirez en effet mon calice; vous serez baptisés de mon baptême; mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de vous le donner, mais ce sera le partage de ceux à qui mon Père l'a préparé; *Ait illis : Calicem quidem meum bibetis; et baptismo quo ego baptizor, baptizabimini; sedere autem ad dexteram meam vel ad sinistram, non est meum dare vobis, sed quibus paratum est a Patre meo* (v. 23). »

§ 5. Jésus-Christ n'a dit aux fils de sainte Salomé : ***Il ne m'appartient pas de disposer des places du ciel,*** que comme homme, et eu égard aux conditions tout humaines auxquelles ces jeunes gens les demandaient.—Le royaume du ciel ne se donne pas à la faveur, mais à la vertu.— Cette doctrine est une source de consolations pour les bons chrétiens pauvres, et mal rétribués dans ce monde.

Mais est-il possible que le Fils de Dieu ait prononcé ces dernières paroles? N'a-t-il pas dit lui-même à ses disciples : « C'est moi qui dispose du règne céleste pour « vous, comme mon Père en a disposé pour moi; *Ego « dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus, regnum* « (*Luc.*, XXII, 29)? » Comment donc, leur dit-il ici : « Qu'il ne lui appartient pas de disposer de ce règne; « *Non est meum dare vobis?* » La Vérité par essence s'est-elle donc contredite? Marie Salomé s'est donc exagéré outre mesure la puissance du Seigneur, en lui disant : Seigneur, vous n'avez qu'à prononcer un seul mot, et la place que je demande pour mes enfants dans

---

« ardua, quæ magno voluntatis conatu et robore indiget (A LAPIDE, « *hic*). »

votre règne leur sera assurée; *DIC, ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram et unus ad sinistram in regno tuo?* Et nous aussi, nous trompons-nous donc dans notre foi, en mettant en Lui toute notre confiance d'être sauvés? Non, non, mes frères, il n'y a rien de tout cela; mais voici la vraie portée de cette déclaration de notre divin Rédempteur.

Jacques et Jean étant, comme nous l'avons dit, parents du Seigneur par leur mère, dans leur simplicité et dans leur ignorance que Jésus-Christ leur a reprochée; *Nescitis quid petatis*, s'étaient imaginé qu'à ce titre le divin Maître aurait bien voulu les préférer à tous leurs compagnons dans la distribution des places de son règne. Ils demandaient donc, dit Cornélius à Lapide, à leur parent, à l'homme, et ils n'attendaient que de l'homme la grâce qu'ils sollicitaient (1). Mais donner une place quelconque dans le royaume des cieux, nous dit saint Augustin, n'est pas du pouvoir de l'homme, mais du pouvoir de Dieu (2). Ne pouvant donc faire, comme homme, ce qu'ils demandaient, Jésus-Christ a eu bien raison de dire : *Ce n'est pas à moi à vous destiner la place que vous désirez.*

Les mêmes paroles qu'il a ajoutées : *Mais à ceux à qui mon Père l'a préparé*, nous indiquent assez qu'ici le FILS DE DIEU n'a parlé qu'en *Fils de l'homme*; car toutes les fois, poursuit le grand Interprète que je

---

(1) « Præeminentiam in Regno Joannes et Jacobus, ratione co- « gnationis et familiaritatis cum Christo, ambiebant (*In Matth.* « xx). »

(2) « Cœlum dare non est potestatis humanæ sed divinæ (*De* « *Trinitate*, lib. II, c. 1). »

viens de citer, que ce Fils de Dieu se déclare, dans l'Évangile, inférieur au Père et son sujet, toutes les fois qu'il rapporte tout à ce Père divin, et qu'il lui attribue tout ce qu'il a reçu, il ne fait cela que dans sa qualité de *Fils de l'homme* (1). Mais tout en disant ici, reprend saint Augustin, qu'il ne peut pas disposer du ciel *dans la forme de serf*, Jésus-Christ n'en a pas moins dit, ici même, qu'il dispose, lui aussi, du ciel dans sa qualité de *Fils de Dieu*; car, dans cette qualité, n'étant, comme il l'a dit lui-même, *qu'une seule et même chose avec son Père, ce qui est préparé par le Père l'est aussi par lui* (2).

Ainsi donc, en nous disant : « Ce n'est pas à moi « à vous donner le ciel; *Non est meum dare vobis*, il a parlé de lui comme homme; et en disant : « C'est « moi qui dispose du ciel pour vous; *Ego dispono « vobis regnum*, » il a parlé de lui comme Dieu. Et, sous ces différents rapports, ces deux déclarations étant toutes les deux d'une exacte vérité, il n'y a pas de contradiction entre elles, mais il y a raison, justesse et harmonie.

C'est cette distinction qu'il faut avoir toujours devant les yeux en lisant l'Évangile; et alors, dans tous les discours, dans tous les faits de notre divin Sauveur, on n'aperçoit que sa touchante sollicitude de nous

---

(1) « Quia Christus, *ut homo*, semper se Patri subjicit; omnia « in ipsum resignat, ipsique accepta refert (A Lapide, *loc. « cit.*). »

(2) « Secundum *formam servi* dixit : *Non est meum dare vobis.* « Quod autem *paratum est a Patre ejus*, et ab Ipso paratum est. « Quia ipse et Pater unum sunt (*loc. cit.*). »

prouver la réalité de ces deux natures, la nature divine et la nature humaine, cette doctrine fondamentale du mystère de l'Incarnation et de toute la religion. Alors, dans ces discours et dans ces faits, tout s'explique, tout se coordonne et s'harmonise, tout devient clair; et la lecture de ce Livre divin devient une source ineffable de lumières pour l'esprit et de consolations pour le cœur.

Mais remarquez bien, nous dit saint Chrysostôme, qu'afin de prévenir toute objection que l'hérésie aurait pu tirer un jour de ce passage, contre l'étendue de la puissance du Christ et les droits de sa royauté, en un mot contre sa divinité, Jésus-Christ n'a point parlé ici dans un sens *absolu*, mais dans un sens *relatif;* car il n'a pas dit : *Je ne puis pas disposer du ciel*; mais il a dit : *Je ne puis pas disposer du ciel pour* VOUS DEUX, et pour les raisons pour lesquelles vous me les demandez (1). Et ce fut leur dire, d'après saint Jérôme : Vous prétendez que je vous accorde les deux premières places dans mon royaume, parce que vous êtes mes parents. Vous m'avez fait adresser la demande de cette grande distinction par votre mère que j'affectionne tant à cause de sa vertu. Vous croyez donc que je veuille disposer des places de mon royaume, comme le font les rois de la terre, par considération pour les rapports du sang et de la parenté, par inclination naturelle, par sympathie, par sollicitations et par faveur. Or, à ces conditions et par ces moyens, vous

---

(1) « Ut non infirmus esse ostendatur, non dixit SIMPLICITER : « NON EST MEUM DARE, sed : NON EST MEUM DARE VOBIS (*loc. cit.*). »

n'obtiendrez jamais ce que vous sollicitez, et *il ne m'appartient pas* de vous l'accorder; car il n'y a pas acception de personnes auprès de Dieu. L'acquisition des places du céleste royaume ne dépend pas seulement de la volonté de Celui qui les donne, mais aussi des dispositions de ceux qui doivent les recevoir. Elles ne se donnent pas à la faveur, mais au mérite; elles ne sont pas distribuées d'après les qualités des personnes, mais d'après leur vie; et celui-là seul doit en être investi qui en sera trouvé digne. C'est l'économie divine du mystère du royaume du ciel (1).

Pour saint Chrysostôme aussi ces divines paroles : *Vous boirez, en effet, mon calice; mais ce n'est pas à moi à vous donner les places auxquelles vous aspirez*, peuvent se traduire ainsi : « Vous partagerez ma passion; vous mourrez même pour moi, je vous le prédis; mais lors même que vous aurez rempli cette première condition indispensable pour vous trouver au ciel en ma compagnie, n'allez pas croire pour cela que les siéges les plus élevés vous soient assurés. Car si quelque autre se présente à moi ayant passé par le martyre comme vous, mais ayant plus de vertu et plus de mérite que vous, l'amour que j'ai pour vous comme mes parents, ne me fera jamais exclure celui-là du premier rang pour vous le réserver. Car la

---

(1) « *Non est meum dare vobis,* id est : Regnum cœlorum non « est tantum dantis sed et accipientis. Non est personarum acceptio « apud Deum; sed quicumque talem se præbuerit ut Regno cœlo- « rum dignus fiat, hoc accipiet, non ex favore sed ex merito, quod « non personæ sed vitæ paratum est (*Comment. in Matth.*). »

primauté dans le royaume du ciel n'appartient qu'à ceux qui, par leurs œuvres, sont devenus les premiers (1).

Enfin, imaginez, nous dit Théophilacte, un roi juste qui, ayant institué une joute, dont le prix ne doit être décerné qu'au mérite de la valeur, soit abordé par ses parents et par ses amis lui demandant d'être préféré à tous les autres dans la distribution des prix et des couronnes; n'aurait-il pas le droit de leur répondre : *Qu'il ne lui appartient plus* de disposer, par des considérations personnelles, de ces prix et de ces couronnes, après avoir décrété qu'ils ne seront emportés que par ceux qui seront restés vainqueurs dans la lutte? C'est le cas précis de notre Évangile. Jésus-Christ ne pouvait donc, ne devait répondre à Jacques et à Jean que comme il l'a fait (2). Ainsi donc, conclut saint Ambroise, Jésus-Christ n'ayant pas dit : *Je ne puis pas donner*; mais : *Je ne puis pas donner à* VOUS *les premières places du ciel*, affirme, non pas qu'il lui manquait le pouvoir de les accorder, mais

(1) « Quærebant, præ aliis stare apud Ipsum. Sed Christus, Mo-« riemini quidem, inquit, propter me, non tamen hoc sufficit vos « facere primum ordinem obtinere. Si enim aliquis alius venerit, « cum martyrio, ampliorem virtutem possidens; non quia vos amo, « illum expellam et vobis dabo primatum. His enim paratur prima-« tus qui per opera possunt fieri primi (*loc. cit.*). »

(2) « Sic justus rex agoni a se instituto præsidens, accedentibus « cognatis et amicis, dicentibusque : Da nobis bravium et coronam; « jure, meritoque responderet : Non est meum vobis dare bravium, « sed quibus illud paratum est et decretum est, scilicet in agone cer-« tantibus et vincentibus (*In* x *Marci*). »

qu'il manquait aux solliciteurs les dispositions et le mérite de les obtenir (1).

Oh! que cette doctrine est consolante pour les pauvres, les petits, les malheureux selon le monde! Cette divine doctrine les assure que, non pas la noblesse de la naissance, la richesse de la fortune, la supériorité du rang, l'étendue du savoir, mais la pureté de l'âme, la droiture du cœur, l'innocence des mœurs et la sainteté de la vie, l'humilité et la prière sont les seuls titres de recommandation auprès de Dieu. Cette divine doctrine les assure que, pour être le rebut de la terre, ils n'en peuvent pas moins espérer les premières places dans le ciel; et, pour être méconnus, méprisés, persécutés par les hommes, ils n'en peuvent pas moins devenir les plus grands amis de Dieu. Cette divine doctrine les assure enfin que la justice de Dieu saura bien les dédommager un jour de toutes les injustices du monde!

Que nous devons donc être reconnaissants aux fils de sainte Marie Salomé de nous avoir procuré, par l'imperfection même de leur prière, une pareille leçon de la part de notre divin Maître! C'est ainsi, dit saint Chrysostôme, que souvent le Seigneur a permis que ses disciples pensassent, dissent ou fissent des choses irraisonnables, inexactes, imparfaites, afin d'avoir par là l'occasion, en corrigeant leurs défauts, de donner à tout le monde les règles de la vraie piété. Car il savait bien que sa doctrine était une source d'édifica-

---

(1) « Non dixit : *Non est meum dare*; sed : *Non est meum dare* « VOBIS : non sibi potestatem deesse asserens, sed meritum crea- « turis (*Ap. a Lap.*). »

tion non-seulement pour le présent, mais aussi pour l'avenir (1).

§ 6. Sainte Salomé a obtenu tout ce qu'elle a demandé au Seigneur pour ses fils. — Ils furent les plus distingués par lui, parmi les apôtres, et partagèrent sa passion. — Gloires toutes particulières à saint Jean, le fils chéri de sainte Salomé.

Mais, si imparfaite, dans les intentions des fils, la demande qui a provoqué des explications si précieuses, ne l'était pas, comme nous l'avons vu, dans les intentions de la mère. Elle méritait donc d'être exaucée, et elle le fut, en effet, dans toute la plénitude de la lettre.

Il est vrai que, par sa réponse, la Sagesse incarnée ne dit clairement ni Oui, ni Non. D'après saint Jérôme, Elle ne dit pas Oui pour ne pas froisser les autres Apôtres; Elle ne dit pas Non non plus, pour ne pas décourager et confondre les deux frères qui ne le méritaient pas (2). Mais il n'en est pas moins vrai que le Seigneur a accompli tout ce que sainte Salomé lui avait demandé pour ses fils.

En disant à ces fortunés jeunes gens : « Vous boirez, « en effet, au même calice auquel je boirai moi-même; « vous serez, vous aussi, baptisés du même baptême « dont je serai baptisé moi-même; » *Calicem quidem*

---

(1) « Frequenter patitur Dominus discipulos suos aliquid non « recte aut dicere aut agere aut cogitare : ut ex illorum culpa occa- « sionem habeat exponendi regulam pietatis : sciens quia non solum « in præsenti sed etiam in futuro doctrina Ejus ædificat (*loc. cit.*). »

(2) « Non dixit : *Non sedebitis*, ne duos confunderet; neque etiam « dixit : *Sedebitis*, ne cæteros irritaret (*loc. cit.*). »

quem ego bibo, bibetis, et baptismo quo ego baptizor, baptizabimini, le Fils de Dieu rendit, d'abord, selon saint Hilaire, un éclatant témoignage à la pureté et à la générosité de leur foi qui leur avait inspiré la belle déclaration d'*être prêts à partager* ses souffrances et ses opprobres (1).

En second lieu, par les mêmes paroles, satisfait de leurs dispositions, au dire de saint Chrysostôme, le divin Seigneur leur prédit qu'ils auraient l'insigne bonheur de lui être associés dans sa passion (2); et enfin par les mêmes paroles, il fit d'avance, d'après Origène, leur panégyrique, et prophétisa leur vraie grandeur et leur perfection (3).

En effet, après avoir évangélisé l'Espagne, revenu à Jérusalem et décapité par Hérode Agrippa (*Act.* XII), à cause de son zèle dans la prédication et la confession de la foi chrétienne, saint Jacques fut le premier des Apôtres à répandre son sang, à donner sa vie pour Jésus-Christ. Saint Jean, son frère, but, lui aussi, au même calice et fut baptisé du même baptême. Car quoiqu'il soit mort de vieillesse, à l'âge de presque quatre-vingt-dix ans, cependant, dit saint Jérôme, en citant Tertullien, sous le féroce Domitien, saint Jean fut, à cause de la confession de Jésus-Christ, plongé dans une chaudière d'huile bouillante; et, Dieu l'ayant

---

(1) « Collaudans eorum fidem ait : Martyrium quidem eos secum « compati posse (*in Matth.*). »

(2) « Dominus autem prophetat eis magna bona, id est, marty- « rio eos dignos efficiendos (*loc. cit.*). »

(3) « Ad futuram eorum perfectionem respiciens dixit : *Calicem « quidem*, etc. (*In Caten.*). »

miraculeusement conservé en vie au milieu de cet affreux supplice (1), il fut exilé dans l'île de Pathmos, où il écrivit son *Apocalypse*. Prochorus, son disciple, et saint Isidore de Séville, attestent que le tyran, voulant, toujours pour la même cause, s'en débarrasser, sans bruit, lui fit boire une boisson empoisonnée, dont il ne reçut aucun mal : Dieu l'ayant encore cette fois miraculeusement sauvé (2). Qu'importe donc, reprend saint Jérôme, que le persécuteur n'ait pas répandu son sang? Saint Jean n'en a pas moins passé par les plus grandes privations et toutes les douleurs de l'exil, par le poison et par le feu. Il a bu au calice de la confession auquel burent les trois jeunes enfants de Babylone, au milieu des flammes de la fournaise où ils furent jetés ; et les prodiges par lesquels Dieu le conserva n'ont rien ôté à son mérite d'avoir plusieurs fois confessé Jésus-Christ au milieu des plus atroces supplices, ni à la réalité, ni à la gloire de son martyre (3).

---

(1) Ce prodige est arrivé près de la porte Latine à Rome. Les chrétiens en perpétuèrent le souvenir, en érigeant, au même endroit, une église qui y existe encore, sous la dénomination de *saint Jean devant la porte Latine ;* et l'Église romaine célèbre la mémoire de ce martyre couronné par un si grand miracle, par une fête particulière, le 6 du mois de mai.

(2) La tradition nous a conservé le souvenir de ce fait en peignant saint Jean toujours avec un calice à la main.

(3) « Si ecclesiasticas historias legamus, in quibus fertur quod « et ipse, propter martyrium (confessionem), sit missus in ferventis « olei dolium, et inde, ad suscipiendam coronam Christi Athleta pro« cesserit, statimque in Pathmos insulam relegatus sit ; videbimus « martyrio animum non defuisse, et bibisse Joannem calicem con« fessionis quem et tres pueri in camino ignis biberunt ; licet perse« cutor non fuderit sanguinem (*Comment. in Matth.*). »

Sainte Marie Salomé n'a pas été moins heureuse par rapport à ce qu'elle a demandé pour ses fils, durant la vie mortelle du Seigneur. A l'exception de saint Pierre que le Fils de Dieu avait choisi pour chef de son Église, et qu'il plaça dans une catégorie tout exceptionnelle, les deux enfants de sainte Marie Salomé eurent toujours le premier rang parmi les Apôtres. Jésus-Christ les eut toujours à ses côtés; il les honora d'une affection toute particulière; il en fit les seuls confidents intimes de ses secrets et les seuls témoins oculaires de ses grands mystères. Car Jacques et Jean furent les seuls, parmi les Apôtres, que, conjointement avec saint Pierre, le Seigneur fit assister au sublime sacrement de sa Transfiguration sur le Thabor (*Matth.*, XVII), au grand prodige de la résurrection de la fille de Jaïre (*Ibid.* IX), et à sa prière et à ses douloureuses agonies du Getsemani (*Ibid.* XXVII).

Mais voici des gloires toutes particulières à saint Jean, l'enfant chéri de Marie Salomé, et que personne n'a partagées parmi les douze, pas même saint Pierre. C'est celui des Apôtres que l'Évangile appelle « Le disciple que Jésus aimait au-dessus de tous les autres; » c'est le seul des Apôtres qui, à la dernière Cène, eut l'ineffable bonheur de s'endormir sur la poitrine du Seigneur (*Joan.*, XIII, 23), d'écouter les palpitations de son cœur divin, et d'y puiser les plus sublimes secrets du ciel. C'est le seul des Apôtres qui, à la dispersion de tous ses collègues, après l'emprisonnement du Seigneur, ne l'ayant pas quitté un seul instant, mais l'ayant accompagné au Calvaire, et, debout à côté de sa croix, ayant assisté à sa mort, recueillit, d'après la belle pensée de

saint Ambroise, en vrai chancelier de l'Église, les dernières paroles du Rédempteur mourant, le Testament de son amour; et, qui enfin, l'ayant fidèlement consigné dans l'Évangile, et l'ayant signé, comme témoin oculaire de tout ce qu'il atteste, et l'ayant environné de tous les caractères d'une authenticité divine, l'a transmis à l'Église, et l'a conservé à l'espérance, à la consolation et à l'édification du monde. C'est enfin le seul parmi les Apôtres qui, à cause du prodige de son innocence et de sa virginité, mérita l'insigne honneur que le Fils de Dieu lui donnât pour mère la sainte Vierge, sa propre Mère, et qu'il confiât à ses soins affectueux cette auguste Mère, ce temple vivant de sa divinité, et ce qu'il laissait de plus cher sur cette terre : la plus pure de toutes les femmes ne devant être confiée qu'à la garde du plus pur de tous les hommes.

§ 7. Réalisation du nom prophétique du FILS DU TONNERRE, que Jésus-Christ imposa aux enfants de sainte Salomé. — Sublimité de l'Évangile de saint Jean.— A quelle occasion fut-il écrit. —Par cet Évangile saint Jean a *tonné* et *tonnera* toujours dans le monde. — Exhortation aux mères chrétiennes à la pratique de la prière pour leurs fils.

Rappelons encore que les deux fils de sainte Marie Salomé ont été les deux seuls Apôtres auxquels, le jour même où il donna à Simon le nom de PIERRE, le divin Sauveur imposa le nom particulier de BOANERGES, mot qui signifie LES FILS DU TONNERRE OU LES TONNANTS (1). Et, en effet, les fils de cette mère aussi

(1) « Et imposuit Simoni nomen PETRUS; et Jacobum Zebedæi et

douce, aussi pacifique par les sentiments que par le nom (1), et aussi pacifiques, eux aussi, autant que leur sainte mère, transformés en d'autres hommes par le feu du Saint-Esprit, sont devenus les vrais FILS DU TONNERRE OU LES TONNANTS : l'un, saint Jacques, par sa prédication; l'autre, saint Jean, par son Évangile. Car saint Jacques, ayant implanté le christianisme en Espagne, d'où, plus tard, la foi chrétienne est passée aux Indes orientales et au nouveau monde; c'est l'Apôtre dont, saint Pierre toujours excepté, le tonnerre de la prédication du christianisme a eu dans les deux mondes le retentissement le plus étendu et le plus prolongé.

Quant à saint Jean, c'est le seul Évangéliste qui nous ait tracé la vie éternelle, la vie divine du Verbe avant de se faire homme; tandis que les autres Évangélistes ne nous ont raconté que la vie de ce même Fils de Dieu après qu'il s'est fait homme. Dans son Évangile, le grand dogme de la divinité de Jésus-Christ perce et éclate, tout pur, de tous ses discours, de toutes ses actions, comme le premier rayon du soleil levant. C'est l'Évangile où ce dogme fondamental de toute la religion nous apparaît brillant de lumières plus resplendissantes, et environné de grâces plus attrayantes que dans les autres Évangiles.

C'était le temps où, par l'organe des hérétiques Ébion et Cérinthe, et d'autres monstres semblables,

---

« Joannem fratrem Jacobi, et imposuit eis nomina Boanerges, quod « est, Filii tonitrui (*Marc.* III, 17). »

(1) Le mot *Salome* signifie *pacifique*.

Satan venait de formuler, pour la première fois, le blasphème que Jésus-Christ n'était pas Dieu. De toutes les parties de la chrétienté, et particulièrement de toutes les Églises d'Asie, que saint Jean avait fondées, les plus vives instances furent faites au grand Apôtre, afin qu'il voulût écrire quelque chose de plus haut sur le Verbe de Dieu, capable d'imposer silence aux blasphémateurs de la divinité du Sauveur et d'affermir les chrétiens dans la foi de cette grande vérité. « Je le veux bien, répondit-il, pour l'honneur de mon divin Maître et pour l'édification et la consolation de l'Église. Mais j'ai besoin, pour cela, de la lumière du ciel, qu'on n'obtient que par la prière. Je prendrai la plume pour écrire sur ce grand sujet le tel jour du tel mois. Que tous les fidèles fassent donc un carême de jeûnes et de prières avant ce jour; et que ce jour-là ils demeurent tous en prières, afin que le Fils de Dieu daigne suggérer lui-même ce qu'il veut qu'écrive de Lui le dernier de ses disciples. » C'est ce qui eut vraiment lieu, d'après la tradition que saint Jérôme nous a conservée. Ainsi, ce fut pendant que toute l'Église était en prière, que le DISCIPLE BIEN-AIMÉ, s'étant mis en prière lui-même; s'éleva en esprit, par la contemplation, au plus haut de la Lumière inaccessible à toute intelligence rampante encore sur la terre; s'approcha le plus près que possible de la *majesté de Dieu*, non pour *la sonder*, au risque *d'en être écrasé* par sa gloire (1), mais pour la révéler aux autres et la faire glorifier; et se trouva, selon l'ex-

(1) « Scrutator Majestatis opprimetur a gloria (*Prov.* xxv, 27). »

pression de saint Jérôme, rassasié de la révélation de Dieu. Il vit la Lumière de Dieu dans la lumière de Dieu (1). L'aigle des Évangélistes plongea son regard, pur de toute souillure et rassuré par l'humilité de son élan et par la sainteté de ses intentions, dans le vrai SOLEIL DE JUSTICE, et en recueillit un rayon ineffable qui lui découvrit le Verbe tel qu'il est, dans les profondeurs de l'énigme incompréhensible de sa génération éternelle au sein de Dieu son Père, et dans tous les charmes de sa charité pour les hommes; et revenant du ciel, d'une main ferme, parce que le Saint-Esprit la guidait, il traça ces grandes paroles si au-dessus de toute pensée humaine, si en dehors de tout langage terrestre, et qui ne purent être que l'écho d'une voix céleste, le prolongement d'un souffle divin; ces paroles qui étonnèrent le ciel, qui consternèrent l'enfer, qui firent tressaillir de joie la terre, qui ébranlèrent toute la création : AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE, ET LE VERBE ÉTAIT EN DIEU, ET LE VERBE ÉTAIT DIEU. IL ÉTAIT AU COMMENCEMENT AUPRÈS DE DIEU. TOUT A ÉTÉ FAIT PAR LUI, ET RIEN DE CE QUI A ÉTÉ FAIT N'A ÉTÉ FAIT SANS LUI. EN LUI ÉTAIT LA VIE, ET LA VIE ÉTAIT LA LUMIÈRE DES HOMMES (2).

---

(1) « In lumine tuo videbimus lumen (*Psal.* XXXV, 10). »

(2) « Cum jam hæreticorum semina pullularent Cerinthi, Ebio« nis et cæterorum qui negant Christum in carne venisse.......
« Coactus est ab omnibus pæne tunc Asiæ episcopis, et multarum
« Ecclesiarum *legationibus* de DIVINITATE SALVATORIS altius scribere,
« et ad ipsum Dei verbum, non tam audaci, sed felici temeritate pro« rumpere. Unde et Ecclesiastica narrat historia, cum a fratribus
« cogeretur ut scriberet, ita facturum se respondisse, si, indicto je-

D'après Métaphraste et d'autres auteurs anciens, cités et suivis par Baronius, comme les paroles : JE SUIS CELUI QUI SUIS, qui ont révélé ce que Dieu est, ne furent prononcées au Sinaï qu'au milieu des éclairs et des tonnerres; de même, pendant que saint Jean écrivait ces paroles de son Évangile, qui nous ont révélé ce qu'est le Fils de Dieu, on vit la foudre sillonnant le ciel, on entendit le tonnerre grondant autour de sa modeste habitation; et c'est ainsi que le nom prophétique de TONNANT ou de FILS DU TONNERRE, que Jésus-Christ avait imposé à saint Jean, s'accomplit même dans sa réalité physique.

Mais, quoi qu'il en soit de cette belle tradition, qui n'a rien qui ne soit très-plausible, il n'en est pas moins vrai que l'Évangile de saint Jean est un éclair permanent qui du beau ciel de l'Église se reflète dans tout le monde et s'y reflétera jusqu'à la fin des siècles : pour y confondre tous les blasphèmes des hérétiques; pour déchirer les ténèbres de toutes les erreurs; pour maintenir un phare de lumières, d'espérance et de consolation au sein de l'humanité. Il n'en est pas moins vrai que, par cet Évangile, ce fils de Salomé, si doux, si affectueux pour l'homme, cet ange de la pureté, ce séraphin de l'amour, cet évangéliste de la compassion et de la charité, a vraiment

---

« junio, in commune *omnes* Deum deprecarentur : quo expleto, re-
« velatione saturatus, illud procœmium, e cœlo veniens, eructavit :
« IN PRINCIPIO ERAT VERBUM; ET VERBUM ERAT APUD DEUM ET DEUS
« ERAT VERBUM : HOC ERAT IN PRINCIPIO APUD DEUM (HIERONYMUS,
« *Procœm. in Matth.*). »

tonné dans le monde bien plus que tout autre apôtre, que c'est le VRAI FILS DU TONNERRE, le VRAI TONNANT, mais d'un tonnerre qui ne gronde que pour éveiller; qui n'étincelle que pour éclairer; qui ne terrasse que pour relever; qui n'atteint que pour guérir; qui ne frappe que pour rappeler à une vie nouvelle, à la vie de la grâce et de la vérité.

Oh! combien donc fut heureuse sainte Marie Salomé d'avoir été la mère de tels enfants! Après la sainte Vierge, qui est au-dessus de tout, pour avoir engendré le Fils de Dieu lui-même, les mères les plus heureuses *de l'Évangile* ont été sainte Élisabeth, qui a enfanté le grand précurseur du Messie, saint Jean-Baptiste; sainte Marie de Cléophas, dont il sera question dans l'homélie suivante, qui a fourni des frères et des sœurs à ce Fils de Dieu, et sainte Marie Salomé, qui a été mère de saint Jacques, le premier martyr de ses Apôtres, et de saint Jean, son disciple bien-aimé et le plus grand de ses Évangélistes!

Oh! qu'elle a été heureuse d'avoir vu sa prière exaucée et au delà de tous ses désirs. Car il n'y a pas de doute que comme ses enfants ont toujours été, après saint Pierre, les plus distingués par le Rédempteur divin parmi ses Apôtres et se sont trouvés toujours à ses côtés sur cette terre, il en soit de même dans le ciel. Voilà ce qui a valu à cette mère fortunée d'avoir ennobli sa maternité par les sentiments de la foi la plus vive, par la constance du dévouement le plus généreux pour Jésus-Christ, et d'avoir, par ses sublimes exemples et par sa conduite toute sainte, transmis ces mêmes sentiments à ses fils; elle a pré-

venu et accompli à la lettre l'oracle de saint Paul : *Mulier salvabitur per generationem filiorum, si permanserit in fide, in charitate, in sanctitate, cum sobrietate.* Courage donc, mères chrétiennes ; édifiez, par votre foi, par votre piété, par votre amour du prochain et par une conduite toute pure, vos enfants ; priez surtout et ne vous lassez jamais de prier pour leur âme. Et le Dieu qui a rempli votre cœur de tant de commisération, de tant d'intérêt pour les fruits de vos entrailles, est tout prêt, vous dit saint Chrysostôme, à écouter favorablement tout ce que votre affection maternelle vous inspirera de lui demander pour leurs véritables avantages et pour leur salut (1).

Maintenant deux mots encore sur les cinq derniers versets du même Évangile, afin qu'il vous soit expliqué tout entier.

TROISIÈME PARTIE.

LA LOI ET LES RÉCOMPENSES DU DÉVOUEMENT.

§ 8. Explication de la doctrine du dévouement prêchée par Jésus-Christ, à l'occasion de l'altercation qu'excita parmi les Apôtres la prière de sainte Salomé. — Cette doctrine est la base des sociétés chrétiennes et la vraie CHARTE de l'humanité. — Obligation des parents de se dévouer pour leurs enfants, afin de les sauver et se sauver eux-mêmes.

Par sa réponse à la prière que, par l'organe de leur bonne mère, les fils de Zébédée avaient adressée à

(1) « Ipse Dominus, qui maternos animos filiorum miseratione « implevit, facilius audiet maternum affectum (*loc. cit.*). »

Jésus-Christ, cet aimable Seigneur, tout ayant l'air de ne rien leur accorder, au fond, comme on l'a vu, ne leur a rien refusé. Il n'en fallait pas davantage pour exciter la jalousie ombrageuse de dix autres Apôtres, dont, à ce qu'il paraît, pas un seul ne croyait avoir le même droit que Jacques et Jean aux places que les deux frères venaient de solliciter pour eux. Le Seigneur n'avait donc pas fini de parler, poursuit l'Évangéliste, que les voilà tous les dix tombant sur les deux, leur cherchant querelle au sujet de la démarche qu'ils avaient ourdie, et exhalant contre eux par force invectives l'indignation de leur petite vanité froissée; *Et audientes decem, indignati sunt de duobus fratribus* (*Matth.*, XX, 24). « Comment? leur disaient-ils, d'après saint Luc; croyez-vous donc avoir un mérite supérieur à celui de nous tous? Passe pour Pierre, que le Maître a établi et que nous avons accepté pour chef. Mais vous, quels titres particuliers avez-vous pour aspirer aux charges de premiers ministres dans le nouveau règne du Messie? Est-ce parce que vous êtes ses parents? Mais, dans ce cas, le lot écherrait aux frères Jacques et Thaddée qui, fils de Cléophas, sont des parents à lui plus proches que vous, car on les appelle *ses frères* (1). Vous ne pouvez invoquer non plus le titre de l'ancienneté de la vocation, car André a été appelé avant vous. Vous ne pouvez enfin alléguer pour vous, ni l'excellence de la vertu qui, au témoignage du Seigneur lui-même, appartient à Bar-

(1) Voyez la table des généalogies du Seigneur, à la fin de ce volume.

thélemy (1), ni la prééminence du savoir qui est le partage de Thomas, ni la maturité de l'âge, car vous êtes les plus jeunes parmi nous. De quel droit prétendez-vous donc qu'on vous place au-dessus de nous tous, dont chacun, par une raison ou par une autre, vous est supérieur? *Facta est autem et contentio inter eos , quis eorum videretur esse major* (*Luc*, XXII, 24). »

Que personne, nous dit ici saint Chrysostôme, ne se scandalise de voir les Apôtres si petits, si vaniteux, si égoïstes et si imparfaits avant que le grand mystère de la régénération de l'homme par la Croix fût consommé et avant qu'ils aient reçu la grâce du Saint-Esprit. C'est par un trait singulier de la Providence que toutes leurs misères, leurs faiblesses et leurs défauts, antérieurs à cette grande époque, se trouvent consignés dans l'Évangile; car ils sont la preuve la plus splendide que leur changement en hommes à qui on ne put plus reprocher le moindre sentiment d'amour-propre, en hommes de toutes les vertus, et de vertus dont la terre n'avait jamais rien vu de plus héroïque, de plus sublime, de plus éclatant et de plus parfait, a été l'œuvre de la puissance du Très-Haut, et le christianisme et l'Église qu'ils ont fondés, aussi (2).

---

(1) Barthélemy était Nathanael dont le Seigneur avait dit : *Ecce vere Israelita in quo dolus non est* (*Joan.* I).

(2) « Non turbetur quisquam, si adeo imperfectos dicimus Apos-« tolos fuisse. Nondum enim mysterium Crucis erat consummatum, « nondum gratia Spiritus sancti in corda eorum infusa. Post datam « gratiam eos considera, et videbis omnem turbationem animi ab il-« lis fuisse separatam. Hac enim de causa illorum modo imperfectio

Mais cette querelle de petite ambition, qui eut lieu à cette occasion parmi les Apôtres, nous a été avantageuse sous un autre rapport; car, afin d'y mettre un terme, les ayant appelés autour de lui, le divin Maître fit alors à ses disciples, et en eux il fit à tous les chrétiens, la grande, la sublime et importante leçon que voici :

« Vous savez, leur dit-il, que les princes des gentils « LES DOMINENT et que les Grands leur font sentir « le poids de leur puissance. IL N'EN SERA PAS « AINSI PARMI VOUS; mais que celui qui voudra « être le plus grand parmi vous soit votre serviteur, « et que celui qui voudra être le premier parmi vous « soit votre esclave. Comme le Fils de l'homme n'est « point venu *pour être servi*, mais *pour servir* et « donner sa vie pour la rédemption de tous (1). »

O leçon! ô paroles! l'homme n'avait jamais parlé, la terre n'avait jamais entendu un pareil langage. Aussi, c'est Dieu et ne peut être que Dieu celui qui a parlé ainsi; et ce langage est descendu du ciel. On le voit, le Fils de Dieu a par ces mots clairement distingué et

---

« revelatur, ut aperte possis percipere quales subito per gratiam « fuerint effecti (*loc. cit.*). »

(1) « Jesus autem vocavit eos ad se et ait : Scitis quia principes « gentium *dominantur eorum*, et qui majores sunt *potestatem exer-* « *cent in eos. Non ita erit inter vos*; sed quicumque voluerit inter « vos major fieri, sit vester minister; et qui voluerit inter vos pri- « mus esse, erit vester servus; sicut Filius hominis *non venit mi-* « *nistrari sed ministrare*, et dare animam suam redemptionem « pro multis (le mot *multis* est ici, comme en d'autres endroits de « l'Écriture, synonyme de *tous*) (*Matth.* xx, 25-28). »

nettement posé le principe du droit public, qui était suivi chez les païens, *Principes gentium*, du principe du droit public qu'il était venu établir parmi les chrétiens ; *Vos autem non sic*. Il nous a dit que si, chez les païens, tout pouvoir DOMINE ses sujets en maître, *Dominantur eorum ;* chez les chrétiens, au contraire, tout pouvoir doit assister ses sujets comme s'il était leur serviteur ; *Sit vester minister*. Il nous a dit que si, chez les païens, les sujets sont exploités dans l'intérêt et selon le bon plaisir du pouvoir, *Potestatem exercent in eos* ; chez les chrétiens, au contraire, le pouvoir doit se consacrer en esclave au bonheur des sujets ; *Erit vester servus*. Il nous a dit enfin que comme toute la science sociale, toute la législation des peuples païens se résumaient dans le mot DOMINATION, *Dominantur ;* au contraire, toute la science sociale, toute la législation des peuples chrétiens doivent se résumer dans le mot DÉVOUEMENT ; *Dare animam suam*. Et afin de sanctionner cette nouvelle et sublime doctrine par l'exemple de la plus grande, de la plus légitime, de la plus essentielle de toutes les autorités, l'autorité de l'Homme-Dieu, créateur, maître et seigneur de l'homme ; il a dit que ce Fils de Dieu fait homme, au lieu de dominer l'homme par sa supériorité, au lieu de dompter l'homme par sa puissance, s'est fait lui-même le serviteur de l'homme ; *Sicut Filius hominis non venit ministrari sed ministrare* ; qu'au lieu d'exploiter l'homme, il a donné lui-même sa vie pour la rédemption de l'homme ; *Et dare animam suam redemptionem pro multis* ; et que c'est là le miroir que tout pouvoir chrétien doit toujours avoir devant

les yeux, et que c'est là le modèle et l'exemple qu'il doit suivre.

Ce n'est donc pas ici une exhortation pieuse à la pratique de l'humilité, mais c'est la grande loi du DÉVOUEMENT établie comme la base et le caractère propre de la constitution de la société chrétienne. C'est la GRANDE CHARTE que le Dieu, auteur et maître suprême de toute société, a octroyée, a publiée et imposée lui-même, comme la vraie charte constitutionnelle de l'humanité, et qui seule peut lui donner l'ordre et la vraie liberté.

C'est à ce sublime et magnifique passage de l'Évangile que le pouvoir ecclésiastique de l'Église a appris à se dévouer au bien des fidèles : le souverain pontife a appris à se donner la qualification de SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU; *Servus servorum Dei*, et les bons évêques et les vrais pasteurs des âmes ont appris à consacrer tout ce qu'ils ont, tout ce qu'ils sont, même leur vie, au salut de leur troupeau.

C'est à la lumière de ce passage de l'Évangile que les princes chrétiens ont envisagé l'exercice du pouvoir politique moins comme un droit que comme un grand devoir; moins comme un avantage que comme un immense fardeau; qu'ils se sont, eux aussi, dévoués entièrement au bonheur de leurs peuples, et ont donné au monde le spectacle nouveau des monarchies chrétiennes ne puisant leur force et leur stabilité que dans le dévouement du pouvoir public aux intérêts publics.

C'est enfin par ce passage de l'Évangile que les pères de famille chrétiens ont compris qu'ils ne peuvent disposer de leurs enfants à la manière des païens,

comme d'une chose que son possesseur peut aliéner ou détruire selon son intérêt ou selon son plaisir; mais qu'ils se doivent tous appliquer à les bien élever, à leur assurer, au prix des plus rudes sacrifices, le plus grand bien-être dans ce monde, et la vie éternelle dans l'autre.

C'est, enfin, de ce passage de l'Évangile qu'a jailli cette admirable législation religieuse, politique, civile, domestique des nations chrétiennes qui fait l'admiration et excite l'envie des nations païennes; qui, fondée sur le principe du dévouement de l'être fort à l'être faible, a amélioré le sort du simple fidèle, du peuple, de la femme, de l'enfant, du pauvre, du débiteur, du prisonnier; et qui, s'inspirant du respect et de l'amour de l'être humain, a civilisé le monde. Car la civilisation n'est que le respect, et l'amour de l'homme pour l'homme; comme l'exploitation de l'homme par l'homme, et le mépris et la haine de l'homme pour l'homme, c'est la barbarie.

Ce n'est pas ici le lieu de développer cette grande doctrine qu'une FAUTE HEUREUSE (*Felix culpa*) des Apôtres a donné à notre divin Sauveur l'occasion de nous révéler. Nous nous bornerons donc à exhorter les mères chrétiennes à se pénétrer toujours davantage des grands devoirs que cette doctrine leur impose. Non-seulement elle leur impose l'obligation de l'économie, du travail, de l'emploi des moyens honnêtes pour donner un état à leurs enfants, mais bien plus l'obligation de s'interdire le luxe, les spectacles, les plaisirs, de fuir des sociétés toutes mondaines, afin de sauver leurs enfants de la contagion du monde; et bien plus

encore l'obligation de les élever moins par des leçons que par l'exemple d'une conduite toute chrétienne, dans la crainte de Dieu, dans l'innocence des mœurs, dans les pratiques de la religion et de tous les devoirs du christianisme; *Mulier salvabitur per filiorum generationem, si permanserit in fide, in charitate, in sanctitate, cum sobrietate.* Oh! que la société serait heureuse si les mères étaient des Marie Salomé; car au moral comme au physique les enfants ne sont que ce que la mère les a faits. Et elles-mêmes, ces nouvelles Salomés, qu'elles seraient heureuses, si, en recopiant un si beau modèle, elles se dévouaient entièrement, comme Marie Salomé et comme l'Évangile leur en fait une obligation, à leurs enfants! Qu'elles seraient heureuses, si encore comme Marie Salomé, elles tâchaient par l'instruction, l'exemple et la prière incessante à Dieu, d'assurer avant tout Dieu et le ciel à leurs fils et de leur laisser un patrimoine de sainteté et de vertus! Doublement leurs mères, pour les avoir engendrés en même temps à la vie de l'âme et à la vie du corps, en faisant le vrai bonheur et le salut de leurs fils, elles feraient, d'après saint Paul, leur propre bonheur et leur propre salut, pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

QUATORZIÈME HOMÉLIE.

LES PARENTS DU SEIGNEUR

OU

DIEU JALOUX DE TROUVER DANS L'HOMME LA SAINTETÉ.

« *Sancti estote, quia sanctus sum Ego Dominus;*
« Soyez saints, parce que moi, le Seigneur, je suis saint (*Levitic.* XI). »

§ 1. Essentiellement saint en lui-même, Dieu exige que ses serviteurs le soient aussi. — Sujet de cette Homélie. — Indication d'une foule de choses qui y seront traitées. — C'est le *Paralipomène* aux Homélies précédentes sur LES FEMMES DE L'ÉVANGILE.

Dieu n'est Dieu qu'en tant qu'il est saint. S'il était possible qu'il fût privé du grand attribut de la sainteté, il ne serait qu'une de ces fausses divinités du paganisme qui n'ont droit qu'au mépris et non pas au culte de l'humanité.

Saint donc par essence, il ne peut pas faire bon visage à la créature intelligente dépouillée de la sainteté. « Vos yeux sont purs, lui disait le Prophète, et vous ne pouvez arrêter un seul instant votre regard sur le péché sans le punir; *Mundi sunt oculi tui et respicere ad iniquitatem non potes* (*Habac.* I, 13). » Et ailleurs, un autre prophète Lui a dit : « Vous ne pouvez pas souffrir que la méchanceté s'asseoie à vos côtés;

et l'injustice ne peut se présenter sous vos yeux sans en être écrasée à l'instant même; *Neque habitabit juxta te malignus, neque permanebunt injusti ante oculos tuos* (*Psal.* v, 6). » « Malheur à la prière, dit de son côté le Sage, s'il s'y mêle la voix du péché! elle n'est plus qu'un blasphème, un sacrilége, capable de provoquer la foudre de Dieu, au lieu d'attirer sa miséricorde; *Oratio ejus erit execrabilis* (*Prov.* XXVIII, 9). »

C'est encore parce que Dieu est essentiellement saint, que « SAINT, TROIS FOIS SAINT EST LE SEIGNEUR DIEU DES ARMÉES; *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus Sabaoth,* » est l'hymne dont retentissent incessamment les voûtes sacrées de la Jérusalem céleste. C'est parce que Dieu est essentiellement saint, que personne n'est admis à habiter dans son tabernacle, à moins qu'il ne soit pur de toute tache, et orné du mérite des œuvres de la justice et de la sainteté; *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo?... Qui ingreditur sine macula et operatur justitiam* (*Psal.* XIV, 1 et 2). C'est enfin parce que notre Dieu et Seigneur est essentiellement saint, qu'il a dit: Que, même sur cette terre, il ne veut que des Saints autour de lui pour lui offrir des sacrifices, pour l'adorer et le servir; *Sancti estote, quia sanctus sum ego Dominus.*

Mais ce Dieu saint ne s'est pas contenté de ces déclarations si solennelles pour nous apprendre combien il est jaloux de la sainteté, il y a ajouté un fait le plus significatif et le plus éclatant : c'est le choix des personnes qui ont eu l'honneur d'appartenir, par des rapports du sang, au VERBE FAIT CHAIR, de l'entourer, de le servir dans son passage sur cette terre, et

des personnes qui ont le sort de former sa parenté spirituelle et sa société au ciel.

C'est à l'explication de ce fait que je veux consacrer cette homélie, et y passer en revue *les parents du Seigneur*.

Je consacrerai ma première partie à vous rappeler *les parents dont notre Sauveur a voulu se faire précéder, avant sa naissance*. Dans ma deuxième partie, je traiterai *des parents dont il s'est plu à s'entourer pendant sa vie;* et je réserverai ma troisième partie à vous instruire sur *les parents qu'il s'est choisis pour le suivre après sa mort*.

Cet important sujet me fournira d'abord l'occasion de vous parler ici des trois généalogies de notre Sauveur que nous ont faites les Évangélistes. Je vous en exposerai les mystères, l'économie, la grandeur, la manière admirable dont elles s'harmonisent entre elles et avec les dogmes fondamentaux de la religion; et je les accompagnerai de remarques bien nécessaires pour comprendre certains passages de l'Évangile.

Je serai encore amené par mon sujet à vous dire quelques mots sur Anne *la prophétesse*, sur sainte Élisabeth et sur sainte MARIE DE CLÉOPHAS, autres FEMMES illustres DE L'ÉVANGILE : mots très-utiles pour vous prémunir contre d'anciennes erreurs qu'on a exhumées et que l'on colporte aujourd'hui pour outrager la divine Mère et son Fils divin. Je vous parlerai aussi des saintes personnes indiquées dans l'Évangile sous les noms de *frères et de sœurs de Jésus*. Ceux qui aiment vraiment Jésus-Christ, et pour qui tout ce qui regarde sa divine Personne a un intérêt, un attrait, un charme

tout particuliers, seront heureux d'apprendre, à cette occasion, une infinité de détails sur sa sainte Parenté, qu'ils ignorent peut-être, et s'en réjouiront autant qu'ils en seront édifiés.

Ainsi, cette homélie sera le PARALIPOMÈNE *des choses oubliées* ou le *supplément* des homélies précédentes, qui complétera notre revue sur LES FEMMES DE L'ÉVANGILE.

Mais en apprenant dans cette homélie quels ont été les parents du Seigneur, nous apprendrons aussi comment nous le pourrons devenir nous-mêmes ; et combien nous devons être jaloux de la sainteté, que le Dieu saint, notre seigneur et maître, exige de nous ; *Sancti estote, quia sanctus sum ego Dominus.* En voilà assez, j'espère, pour intéresser toute votre attention. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

LES PARENTS DU SEIGNEUR AVANT SA NAISSANCE.

§ 2. Les trois généalogies du Seigneur par les Évangélistes. — La vie du Verbe avant son incarnation. — Particularités de la généalogie de Jésus-Christ par saint Luc.

Nous avons dans l'Évangile trois généalogies de notre divin Sauveur : la première par saint Matthieu, la seconde par saint Luc, la troisième par saint Jean.

Mais, comme nous l'avons vu, dans la précédente homélie, c'est cette dernière généalogie qui est, plus que les deux autres, magnifique, sublime, et au-dessus

de toute idée et de toute conception humaine. C'est par elle que nous savons de la manière la plus précise et la plus claire que Dieu a un fils qu'il engendre de sa substance de toute éternité; que ce fils est le Verbe, et que ce Verbe, sans commencement, et avant tout commencement, est en Dieu, il est Dieu lui-même; *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum.*

C'est par elle que nous connaissons que lui seul, le Verbe, étant vrai Dieu du Dieu vrai, et n'étant que de Dieu, tout ce qui n'est pas Dieu, tout ce qui *est* sans être Dieu, Lui doit son être, n'est que de Lui : en tant que tout a été fait par Lui, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans Lui; *Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil, quod factum est.*

Nous apprenons par elle que comme tout ce qui est Lui doit son être; de même tout ce qui vit Lui doit sa vie, et tout ce qui voit Lui doit sa lumière : tandis que lui seul vit de sa propre vie ayant la vie en lui-même, voit par sa propre lumière, parce qu'il est la vraie lumière lui-même qui éclaire tout homme venant dans ce monde, et que comme la lumière qu'il reflète est vie, ainsi sa vie même est la lumière des hommes, luisant au milieu des ténèbres, triomphant des ténèbres, lors même que les ténèbres ne la comprennent pas; *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. In ipso vita erat, et vita erat lux hominum, et lux in tenebris lucet et tenebræ eam non comprehenderunt.*

C'est par elle que nous sommes instruits que pour ne pas avoir été connu, compris par le monde, ce Verbe

divin n'en était pas moins dans le monde fait par Lui et réglant, Lui, le sort du monde; et qui, après avoir été rejeté même par les siens, à qui il s'était manifesté d'une manière toute particulière, n'en était pas moins leur maître, et le maître de tout, disposant de tout, même du plus grand de tous les biens, la filiation divine, en faveur de ceux qui ont voulu le recevoir en eux-mêmes en croyant en son nom; et dont, d'êtres qu'ils étaient, nés de la corruption du sang, des convoitises de la chair et de la volonté de l'homme, il a fait des êtres ne devant leur naissance qu'à Dieu; *In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit. In propria venit et sui eum non receperunt. Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri; his qui credunt in nomine Ejus: qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt.*

Nous sommes enseignés par elle que les prophètes que Dieu a envoyés pendant quatre mille ans, depuis le premier jusqu'au dernier, Jean-Baptiste, le plus grand de tous, n'étaient pas, eux, la vraie lumière, mais qu'ils étaient éclairés par la lumière du Verbe, et qu'ils n'ont eu d'autre mission que de rendre témoignage à cette lumière qu'ils recevaient de lui, et d'attirer tout le monde à croire en lui; *Fuit Homo missus a Deo cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine. Non erat ille lux.*

Nous sommes enfin assurés par elle que c'est ce même VERBE de Dieu qui S'EST FAIT CHAIR et a habité en

nous; mais que, s'étant donné des parents sur cette terre, il n'a pas quitté le sein du Père, qui l'engendre dans le ciel; qu'ayant commencé à être le Fils de l'homme dans le temps, il n'en est pas moins resté ce qu'il était, le vrai Fils du Dieu Père, de toute l'éternité; le Fils de Dieu qui ne nous a manifesté sa grandeur et sa gloire de Fils de Dieu qu'en répandant sur nous les richesses de sa grâce et de sa vérité; *Et* VERBUM CARO FACTUM EST, *et habitavit in nobis; et vidimus gloriam Ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis.*

C'est, mes frères, la sublime et ineffable généalogie de Notre-Seigneur Jésus-Christ par saint Jean (1).

Il avait été solennellement promis à Abraham (*Gen.* XXII, 18) et à David (*Psal.* II, 7) que le Messie, le Sauveur du monde, dont la venue au monde avait été annoncée dès l'origine du monde (*Gen.* III), devait naître de leur sang ou de leur descendance et de leur race. C'est donc principalement afin de nous montrer que cette promesse s'était accomplie en Jésus-Christ, et que, même à ce titre, il a été le vrai Messie et le vrai Sauveur du monde, que saint Matthieu a fait la généalogie de Notre-Seigneur. C'est évident par ces paroles par lesquelles il l'a commencée : « Voici le livre de la génération de JÉSUS-CHRIST, *fils* « de David et *fils* d'Abraham; *Liber generationis* « JESU CHRISTI, *filii David, filii Abraham* (*Matth.* « I, 1) (2). »

---

(1) Voyez, à la table généalogique, la généalogie (1).

(2) Voyez, à la même table, la généalogie (3).

Saint Luc, dans la même intention, en a fait de même. Seulement, comme la Royauté s'était transmise dans la ligne de SALOMON, fils de David, le Sacerdoce s'était spécialement perpétué dans la ligne de NATHAN (autre *Nathan* que le prophète de ce nom), frère germain de Salomon et fils de David, lui aussi. Jésus-Christ est descendu de David par les deux lignes en même temps. Par la mère de sa mère, sainte Anne, il est issu de David par la ligne de Salomon; par le père de sa mère, saint Joachim, il est encore issu de David, mais par la ligne de Nathan. Or, saint Matthieu ayant fait la généalogie du Seigneur de David par la ligne de Salomon, saint Luc a cru devoir la faire par la ligne de Nathan : tantôt afin de constater que Jésus-Christ a été le fils de David, et, par David, d'Abraham, dans tous les sens et par tous les côtés, et tantôt pour nous apprendre que le sang des plus grands rois et des plus saints pontifes circulait dans ses veines; que la dignité royale et la dignité sacerdotale de ses ancêtres, selon la chair, se sont réunies en lui; qu'il a hérité de toutes leurs gloires, de toutes leurs grandeurs, de toutes leurs dignités; et que, comme l'a dit saint Paul, il a été constitué, même en tant qu'homme, l'héritier de tout; *Quem constituit hæredem universorum* (*Hebr.* I) (1).

Mais la généalogie du Sauveur par saint Luc présente une singularité bien frappante. Se conformant à l'usage reçu, saint Matthieu a fait la sienne en commençant par Abraham, et, descendant de père en fils,

---

(1) Voyez la généalogie (4).

est arrivé jusqu'à saint Joseph et à la sainte Vierge, mère du Seigneur. Saint Luc s'y est pris d'une façon toute différente : par une innovation heureuse dans la manière de faire les généalogies, il a tracé celle de Jésus-Christ en marchant à rebours, en remontant de fils en père, de saint Joseph à Héli, de Héli à Mathat, de Mathat à Lévi; et ainsi de suite, jusqu'à David par Nathan, et de David jusqu'à Jacob par Judas, de Jacob à Isaac, et d'Isaac à Abraham.

Encore, tandis que saint Matthieu a commencé sa généalogie *descendante* du Christ, par Abraham, saint Luc, dans sa généalogie *ascendante* du même Sauveur, ne s'est pas arrêté à Abraham; il a monté plus haut. Par Abraham, il est venu jusqu'à Noé par Sem. Et de Noé, en montant toujours, il a continué ainsi : « Noé QUI fut de Lamech, QUI fut de Mathusalé, QUI « fut d'Hénoc, QUI fut de Jared, QUI fut de Malaléel, QUI fut de Caïnan, QUI fut d'Hénos, QUI fut « de Seth, QUI fut d'ADAM, QUI fut de DIEU (Luc. III, « 35-38). » Ainsi, dans cette généalogie, saint Luc a établi ce qu'aucun autre Évangéliste n'a fait, la descendance du Christ en ligne droite d'Adam, et a renfermé entre les augustes noms de JÉSUS-CHRIST et de DIEU les soixante-dix-sept générations qui la composent (1).

(1) Voyez à la Table indiquée la généalogie (3 .

§ 3. Allusions et mystères que renferme la généalogie du Seigneur, par saint Luc. — Pourquoi Jésus-Christ s'est donné le titre de Fils de l'Homme. — Ses grandeurs avant sa naissance sont consignées dans cette généalogie de saint Luc.

C'est la généalogie du Seigneur, par saint Luc.

Oh! que cette manière nouvelle dont cet Évangéliste a tissu la généalogie de notre Sauveur est gracieuse et en même temps éloquente, et pleine d'allusions et de mystères! Les Pères de l'Église et les interprètes de l'Évangile ne reviennent pas de l'admiration et de la satisfaction qu'elle leur inspire!

Saint Luc, dit saint Athanase, a pris son point de départ du Fils de Dieu fait homme, et de lui il a poussé sa marche ascensionnelle jusqu'à Adam, afin de nous apprendre que le corps humain, que le Verbe divin a assumé par son Incarnation, n'est pas un corps *fantastique*, un corps *aérien*, un corps *céleste*, mais un corps *solide*, un corps *terrestre*, un corps de la même nature, on dirait presque de la même pâte que le corps que Dieu donna à Adam en le créant (1).

Ainsi, en jetant les yeux sur cette généalogie, nous comprenons que Jésus-Christ n'est pas un être mystique, un être étranger à la nature humaine, mais qu'il est homme de notre même humanité, parce qu'il est, lui aussi, comme tous les hommes, le vrai fils du premier homme lui-même, le fils d'Adam. Et nous

---

(1) « A Filio Dei exorsus, usque ad Adam recurrit : ut ostenderet, « corpus, quod Jesus assumpsit, ab Adam originem trahere qui a « Deo formatus fuit (*Oratio in illud* ; Omnia tradita sunt mihi, etc.). »

comprenons aussi pourquoi, parmi les titres que ce Fils de Dieu s'est donnés lui-même, celui qu'il répétait le plus souvent et avec plus de satisfaction, plus de goût et de délices, c'est le titre de : LE FILS DE L'HOMME, au sens absolu, c'est-à-dire : le Fils d'Adam, le Chef et le Père de toute l'humanité (1), afin que nous puissions conclure qu'il est notre véritable frère, — les fils du même père étant des frères, — et puissions avoir plus de confiance dans sa bonté!

Oh! qu'elle est pleine de convenance et de beauté cette pensée de l'Évangéliste saint Luc, dit, de son côté, saint Ambroise, d'avoir placé aux deux bouts de la généalogie sacrée du divin Sauveur les noms d'ADAM et de JÉSUS-CHRIST! Nous savons, par saint Paul, que le premier Adam était le type, la figure, le modèle en petit du second Adam, le Rédempteur des hommes; *Adam primus qui est forma futuri* (*Rom.* v, 14). Et voilà saint Luc nous mettant sous les yeux, dans cette généalogie, les ineffables rapports qui lient les deux Adam dans la même pensée divine, comme dans la même génération humaine, le Fils de Dieu en figure au FILS DE DIEU FIGURÉ, la prophétie à la réalité, et CELUI QUI A ÉTÉ CRÉÉ À L'IMAGE DE DIEU (*Gen.* II) à CELUI par lequel la vraie image de Dieu est descendue du ciel sur notre terre (2).

---

(1) « FILIUS HOMINIS, id est, *Adæ* (A LAPIDE, *ex Patribus*). »

(2) « Jam de ipso Adam qui, juxta Apostolum, figuram accepit « Christi, quid pulchrius potuit convenire quam ut sacrosancta ge- « neratio a Dei filio inciperet et usque ad Dei filium deduceretur? « Creatusque præcederet in figura, ut natus in veritate sequeretur;

Mais remarquez, reprend à son tour saint Irénée, que saint Luc n'a pas mis en tête de cette généalogie Adam pour finir à JÉSUS-CHRIST, mais qu'il a commencé par JÉSUS-CHRIST pour terminer à Adam. Et par là il nous a montré que, comme la mort est descencendue d'Adam jusqu'à Jésus-Christ, la vie a commencé par Jésus-Christ pour remonter jusqu'à Adam; que tous les justes anciens jusqu'à Adam, et y compris Adam lui-même, ont participé à cette vie, qui, pour s'être manifestée à la fin des temps, n'en a pas moins exercé sa vertu rétroactive dès le commencement des temps(1).

C'est aussi la pensée de saint Léon sur cette admirable généalogie, commençant à la naissance du Seigneur, et remontant à l'origine, à la source du genre humain. Nous y voyons, dit-il, le second Adam réparant, avant même qu'il eût paru sur cette terre, la faute du premier Adam. Nous y voyons les temps de la Loi qui avaient précédé sa venue, et même les siècles antérieurs au déluge, renfermés d'avance dans son action réparatrice. Nous y voyons les Justes de l'ancien temps se sauvant par la foi dans Celui qui devait venir, comme nous nous sauvons par la foi de Celui qui est venu. Nous y voyons toutes les géné-

---

« ad imaginem Dei factus præiret propter quem Dei imago descen-« deret (*Ap. Cornelium a Lapid.*). »

(1) « Sic Christus initium viventium factus, quoniam Adam ini-« tium morientium factus est : propter hoc et Lucas initium gene-« rationis a Domino inchoans, in Adam retulit : significans quo-« niam non ille hunc, sed Hic illos in Evangelium vitæ regeneravit « (Lib. III, c. XXXIII). »

rations comprises dans le même sacrement, dans le même mystère de la grâce de Jésus-Christ, comme elles avaient été comprises dans le même mystère du péché d'Adam. Nous y voyons quarante siècles d'événements les plus extraordinaires, et soixante-dix-sept générations, se succédant sans interruption jusqu'au CHRIST, lui servant de PRÉPARATION ÉVANGÉLIQUE, attestant que même ce qui est arrivé avant lui n'a servi qu'à lui, et qu'il est le principe et la fin, l'Alpha et l'Oméga de tout, le centre et la source de toute foi, de toute espérance, de toute justification, de tout salut (1). Nous y voyons enfin la succession, l'harmonie, la perpétuité, l'universalité, l'identité, l'unité de la vraie religion.

Pour Euthymius, en commençant la généalogie du Christ par son humanité et en la terminant au Dieu éternel, c'est-à-dire au Verbe lui-même, saint Luc a insinué que ce Jésus qui a eu un commencement comme homme n'a pas eu de commencement comme Dieu; parce qu'AU COMMENCEMENT était le Verbe et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu (2).

Oh! qu'il est beau, dit un autre Interprète, de voir, dans cette généalogie, les soixante-dix-sept généra-

---

(1) « Lucas ab ipso Domini ortu seriem generis sursum versus « retexuit, ut etiam illa sæcula, quæ ante diluvium venerunt, huic Sa- « cramento doceret esse connexa, omnesque ab initio successionum « gradus ad Eum, in Quo uno erat salus omnium, retendisse (*Serm.* « 10 *de Nativit.*) »

(2) « A Christi inchoans humanitate, sermonem reducit ad Ejus « divinitatem; ostendens quidem Christum ut hominem incœpisse, « ut Deum vero carere principio (*Apud Cornelium a Lap.*). »

tions qui se sont déroulées d'Adam jusqu'à Jésus-Christ, et qui représentent toute l'humanité, reprises en amont, et, revenant sur elles-mêmes remonter de Jésus jusqu'à Adam, et toute l'humanité, renfermée entre le Dieu créateur et le Dieu rédempteur! Ç'a été nous tracer l'histoire de l'humanité, qui se résume dans ces deux mots : Venant de Dieu, et arraché du sein de Dieu par la faute d'Adam, l'homme a été rendu au Dieu qui l'avait créé par la grâce du Dieu qui l'a racheté (1).

A ces interprétations si belles et si magnifiques de ces grands hommes, nous osons en ajouter une autre. Il n'y a au monde que quatre dignités : la dignité *patriarcale*, la dignité *royale*, la dignité *sacerdotale* et la dignité *prophétique* ou scientifique, ou doctorale ; toute autre dignité n'est qu'une participation plus ou moins directe, plus ou moins étendue à l'une de ces dignités et se résume en elle. Or saint Matthieu, en traçant la descendance de Jésus-Christ en ligne droite, d'une longue série de Patriarches, de Rois, de Pontifes et de Prophètes, nous l'a présentée, comme nous venons de le remarquer, héritant et réunissant en lui-même toutes les dignités, toutes les grandeurs, toutes les gloires de ses ancêtres. Mais saint Luc, en commençant par Lui pour en venir à ses ancêtres, au lieu de commencer, comme l'a fait saint Matthieu, par ses ancêtres pour en venir à Lui, rien que par cet ordre inverse qu'il a

(1) « Ut per Jesum homines ad Deum reducendos esse ostenderet, « qui per Adam a Deo fuerant abducti (FRANC. LUCAS. *Apud Cornelium a Lap.*). »

donné à sa généalogie du Christ, nous apprend non-seulement que ces dignités, ces grandeurs et ces gloires de ses ancêtres se sont réunies en Jésus-Christ, mais encore que c'est de Lui qu'elles se sont reflétées sur ses ancêtres; qu'il en a été non-seulement l'héritier, mais encore la source; et que ce n'est pas Jésus-Christ qui a été grand pour avoir eu de tels ancêtres, mais que ce sont ses ancêtres qui ont été grands pour avoir eu un Tel Descendant.

En commençant son arbre généalogique du Christ par le dernier de ses bourgeons, par où il devait le finir; et en le finissant par ses racines, par où il devait le commencer, saint Luc nous apprend que, dans cet arbre mystérieux, ce n'est pas le fruit qui a été heureux d'avoir eu de telles racines, mais que ce sont les racines qui ont été heureuses d'avoir produit un Tel Fruit; et que ce ne sont pas les racines qui ont fait le prix et la gloire de ce fruit, mais que c'est ce fruit qui a fait le prix et la gloire de ces racines.

En commençant par le dernier-né de cette race bénie, au lieu de commencer par le plus ancien de ses pères, saint Luc nous apprend enfin que ce n'est pas Jésus-Christ qui doit sa naissance à tant de patriarches, de rois, de pontifes et de prophètes, mais que ce sont ces patriarches, ces rois, ces pontifes, ces prophètes qui doivent à Jésus-Christ la leur; qu'ils n'ont été que pour lui frayer le chemin, pour lui préparer les voies, pour le servir avant même qu'il fût né; qu'il était avant toutes ces générations qui ont précédé sa venue; qu'il a disposé en maître de tous ses pères, les subordonnant à ses desseins, avant même d'être leur enfant; qu'il est

le seul né de femme dont la grandeur a précédé les actions et la vie a été écrite avant la naissance; qu'il est l'ÊTRE SINGULIER et unique, dont avaient parlé les Prophètes, qui s'est trouvé au ciel avant de passer par cette terre (1); que né dans le temps, il a commandé à l'éternité, et que, vrai Fils de l'homme, il a été en même temps le vrai Fils de Dieu. Voilà ce qui ressort de la généalogie en ordre inverse de Notre-Seigneur, par saint Luc.

§ 4. Dans leurs généalogies du Sauveur, les Évangélistes ont visé à établir qu'Il est vrai Homme et vrai Dieu. — Toute hérésie n'est que la négation de sa divinité ou de son humanité. — Tous les hérétiques réfutés d'avance par les Évangélistes.

C'est, du reste, la même pensée céleste qui a inspiré tous les Évangélistes, au moment où ils nous ont tracé la généalogie du Sauveur, de bien établir que ce Sauveur a été vraiment Dieu-Homme et Homme-Dieu.

On vient d'entendre saint Jean annonçant que le Verbe était en Dieu avant tout commencement, et qu'il était Dieu de toute éternité, avant de nous dire qu'il s'est *fait chair*, qu'il a pris un corps humain, et qu'il a habité, en vrai homme, au milieu des hommes. Ce qui a été dire que Jésus-Christ n'est que le VERBE-CHAIR ou le DIEU-HOMME.

Saint Matthieu aussi n'a terminé la généalogie et la naissance du Fils de Marie que par ces paroles : « Tout « cela advint, afin que fût accomplie cette prédiction « que Dieu avait fait faire par le Prophète : UNE VIERGE

(1) « Singulariter sum Ego, donec transeam (*Psal.* CXL, 10). »

« CONCEVRA ET ENFANTERA UN FILS QU'ON NOMMERA « EMMANUEL, c'est-à-dire DIEU AVEC NOUS (*Matth.*, I, « 22 *et* 23). » Ainsi, pour saint Matthieu, ce Fils de Marie n'a été que *le Dieu avec l'homme*, *le Dieu uni à l'homme*, *habitant dans l'homme*, sans cesser d'être Dieu, en un mot, il n'a été que l'HOMME-DIEU.

Enfin, saint Marc lui-même, dont l'Évangile n'est qu'un commentaire abrégé de celui de saint Matthieu, a débuté par ces mots : « Commencement de l'Évangile « de JÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU; *Initium Evangelii* « JESU CHRISTI FILII DEI (*Marc.*, I, 1). » Le mot *Jésus* signifie *Sauveur*, et le mot *Christ*, fils de David et Messie. Ainsi, même pour saint Marc, Jésus-Christ n'a été que *le fils de David*, le vrai *Messie*, le vrai *Sauveur* et le FILS DE DIEU, ou l'HOMME-DIEU. C'est, comme on le voit, la généalogie du Christ par saint Matthieu résumée en trois mots, par lesquels saint Marc a voulu, lui aussi, nous donner la généalogie du Seigneur.

Il faut donc en convenir : les Évangélistes ne pouvaient mieux s'y prendre, dans les généalogies qu'ils nous ont tracées de notre divin Maître, pour condamner, pour flétrir d'avance les deux grandes hérésies par lesquelles Jésus-Christ au ciel aurait continué à être blasphémé par deux sectes contraires d'hérétiques; comme, étant sur la croix, il a été blasphémé par deux larrons de deux côtés opposés : hérésies dont l'une affirme que Jésus-Christ n'a été qu'un homme, ayant reçu dans le temps une filiation divine *nominale* ou d'*adoption*; et par conséquent elle nie la vérité de son origine éternelle, de sa divinité; et l'autre soutient que Jésus-Christ n'a été que le Verbe ayant pris dans le

temps une humanité factice, aérienne, fantastique, n'appartenant pas à la race d'Adam; et par conséquent elle nie la réalité de son humanité.

Dans ces deux hérésies, les Évangélistes ont détruit d'avance toutes les hérésies; car toute hérésie n'est que la négation plus ou moins explicite de la Divinité ou de l'Humanité du Christ.

Comme tous les faux philosophes anciens et modernes se réduisent à l'une de ces deux grandes sectes : la secte des *Idéalistes*, qui n'admet pas que l'homme ait un corps réel; et la secte des *Matérialistes*, qui lui refuse l'âme; de même tous les faux chrétiens, ou les hérétiques anciens ou modernes, appartiennent à l'une de ces deux grandes sectes : la secte des *Humanitaires* qui ne reconnaît pas Jésus-Christ comme Dieu, et la secte des *Phantasiaques* qui ne croit pas que Jésus-Christ soit homme (1).

Ah! rien n'est plus important que cette vérité, qui jaillit de tous les Évangiles comme la lumière du soleil, avec la plus vive clarté et la plus exacte précision possibles : Que Jésus-Christ est vrai Dieu, *de la même na-*

(1) Qu'on n'oppose pas que les protestants sont des hérétiques, et cependant ils ne nient ni la divinité, ni l'humanité du Christ; car en niant ses sacrements et son Église, c'est-à-dire les œuvres de sa Divinité, ils nient implicitement cette divinité elle-même. Et, en effet, les bons logiciens, parmi les protestants, ont fini par nier même *explicitement* la divinité de Jésus-Christ. Sur cent pasteurs protestants, en Allemagne en particulier, ce foyer du protestantisme, à peine on en trouve cinq admettant cette grande vérité. C'est que le protestantisme en renferme en lui-même, en principe et en germe, la négation.

ture de Dieu, et *vrai homme, de la même nature de l'homme.* Car, si Jésus-Christ n'est pas vrai Dieu, n'ayant rien de commun avec Dieu, il n'a pu donner à son sacrifice une valeur infinie et satisfaire à Dieu. Et s'il n'est pas vrai homme, de la même nature, de la même race que l'homme, n'ayant eu rien de commun avec l'homme, il n'a pu représenter en lui-même l'homme, il n'a pu appliquer à l'homme le mérite infini de son sacrifice et satisfaire pour l'homme. Et dans l'un ou l'autre des deux cas, l'homme n'a pas été racheté par le Christ; il n'y a plus de rédemption pour l'homme, il n'y a plus de christianisme!

§ 5. Clarté, précision, force, soins et phrases heureuses, avec lesquelles les Évangélistes ont, dans leurs généalogies de Christ, établi la virginité de sa Mère. — Comment cette parole de saint Jean : ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR, prouve que Jésus-Christ, vrai homme, n'a pas été conçu à la manière du reste des hommes.

Mais voici encore quelque chose de plus remarquable et de plus frappant dans ces généalogies de notre divin Sauveur, que nous ont laissées les Évangélistes : c'est le zèle, la sollicitude, l'exactitude, la précision, la clarté avec lesquels tous les quatre, avec un parfait accord, y ont établi le grand dogme de la sainte virginité de Marie et de l'Incarnation du Verbe par l'opération du Saint-Esprit.

Saint Matthieu s'est ainsi exprimé : « Abraham « ENGENDRA Isaac; Isaac ENGENDRA Jacob; Jacob EN-« GENDRA Judas. » Et, en faisant toujours usage de la même phrase, il continue : « Éliud ENGENDRA Éléazar; « Éléazar ENGENDRA Mathan; Mathan ENGENDRA Jacob;

« Jacob ENGENDRA Joseph, époux de Marie, DE LA-
« QUELLE EST NÉ JÉSUS, qui s'appelle le CHRIST;
« *Eliud* GENUIT *Eleazar; Eleazar* GENUIT *Mathan*;
« *Mathan* GENUIT *Jacob; Jacob* GENUIT *Joseph, virum*
« *Mariæ*, DE QUA NATUS EST JESUS *qui vocatur*
« CHRISTUS (*Matth.*, I, 16). » Ainsi, on le voit, le mot ENGENDRA, que cet Évangéliste avait répété QUARANTE-DEUX FOIS dans l'énumération des *quarante-deux* générations qui ont séparé Abraham de saint Joseph, disparaît tout d'un trait sous sa plume inspirée, lorsqu'il s'agit de saint Joseph lui-même. Car il n'est pas dit qu'il ait *engendré* Jésus-Christ comme il est dit qu'il avait été *engendré* par Jacob son père, et que tous les autres patriarches, qui l'ont précédé, ont été, à leur tour, *engendrés* par le leur. Il est dit simplement : Jacob engendra Joseph, *époux de Marie*, DE LAQUELLE *est né Jésus-Christ.* La génération charnelle expire en saint Joseph. Engendré lui-même par Jacob, il n'a pas engendré Jésus-Christ. Les quarante-deux générations, depuis Abraham jusqu'à Joseph, ne se rattachent pas à Jésus-Christ par la génération charnelle de Joseph, mais seulement par son mariage avec Marie; *Jacob genuit Joseph, virum Mariæ.* Ce mariage est resté virginal, est resté pur. Toute génération humaine en a été exclue. Jésus-Christ n'a été engendré que de Marie seule, sans aucun concours humain. Il n'est pas le fils de Joseph, mais uniquement le fils de Marie, épouse de Joseph; *virum Mariæ*, DE QUA NATUS EST JESUS.

Saint Matthieu ne s'est pas contenté de signaler par ce tour d'élocution si précis et en même temps si heu-

reux, si charmant, la virginité de la Mère de Dieu; car il a continué en disant : « Donc d'Abraham jusqu'à David, quatorze générations; de David jusqu'à la « transmigration de Babylone, quatorze générations; « et de la transmigration de Babylone jusqu'au Christ, « quatorze générations. Mais la génération du Christ « arriva ainsi; *Christi autem generatio sic erat* « (v. 18). » Ce qui a été nous avertir que la génération du Christ seule n'avait eu rien de semblable aux quarante-deux générations qui l'avaient précédée, et qu'elle a été une génération tout à fait exceptionnelle. Puis le saint Évangéliste nous apprend comment et en quoi cette génération a été tout à fait en dehors des lois communes, a été prodigieuse et divine. Car il nous raconte la frayeur religieuse dont le vierge époux de l'épouse vierge fut saisi en voyant enceinte celle qu'il avait la conscience d'avoir respectée, et dont il ne pouvait, — tant il la voyait pure, — soupçonner la fidélité. Il nous fait connaître le sage parti que, dans ses perplexités et dans ses craintes, Joseph adopta de s'éloigner en silence de sa sainte épouse, dont la grossesse n'était point pour lui une faute qu'il devait punir, mais un profond mystère qu'il devait adorer sans chercher à l'approfondir (1). Il nous dit que ce fut l'Ange du Seigneur qui calma les anxiétés du saint époux par ces simples et sublimes paroles : « Joseph, fils de David,

(1) *Celat silentio, cujus mysterium nesciebat*, a dit saint Jérôme (*In* I *Matth.*), précédé par Origène et suivi par un grand nombre des Pères et des interprètes, dans cette appréciation de la conduite de saint Joseph dans une circonstance si délicate.

« ne crains point de rester auprès de ton épouse. Car « ce qu'elle porte dans son sein est l'œuvre miraculeuse du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, auquel « tu imposeras le nom de JÉSUS (ou de Sauveur), parce « qu'il sauvera son peuple de ses péchés ; *Joseph, fili « David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam. « Quod enim in ea natum est de Spiritu sancto est. Pariet autem filium, et vocabis nomen ejus Jesum : Ipse « enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum* « (*Matth.* I, 20 et 21). » Et enfin le même Évangéliste a ajouté cette belle parole, que j'ai citée plus haut : « Tout cela advint afin que s'accomplît cette prédiction que le Seigneur avait fait faire par son Pro« phète : Voilà qu'une vierge concevra et enfantera « un fils qu'on appellera Emmanuel (1), c'est-à-dire : « DIEU AVEC NOUS. »

Voici, dans ce peu de mots de la généalogie du Seigneur, la révélation claire, précise, magnifique que le

(1) Qu'on remarque bien ici que rien n'est plus fréquent dans le style de l'Écriture que la figure dite *métonymie*, par laquelle on dit : *Telle chose* S'APPELLERA pour signifier que *telle chose* SERA, car dans le langage de la vérité la chose *est* vraiment ce qu'on l'*appelle*. Ainsi donc, en disant que le Messie S'APPELLERAIT Emmanuel, le prophète a voulu dire qu'il SERAIT Emmanuel. De même, chez saint Luc, l'Ange en disant à Marie : « Celui « que vous concevrez *sera appelé* le fils de Dieu, » a voulu dire « qu'il *serait* le fils de Dieu. » Comme en lui disant, en parlant d'Élisabeth : « C'est le sixième mois de la grossesse de celle qui s'*ap« pela* stérile, » il voulut dire : « C'est le sixième mois de la gros« sesse de celle qui *était* stérile. » Car on ne l'*appelait* stérile que parce qu'elle l'était en effet. C'est ainsi que Jésus-Christ n'*est appelé* HOMME-DIEU ET FILS DE DIEU, que parce qu'il est réellement tel.

premier des Évangélistes nous a faite de l'accomplissement, dans la personne de Marie, du grand prodige annoncé depuis tant de siècles par Isaïe, de la Vierge concevant et enfantant un fils sans cesser d'être vierge; et de la vérité que Jésus, le fils de cette Vierge, est le vrai Messie, le Sauveur du monde, né d'une mère sans père dans le temps, comme il était né d'un père sans mère dès toute éternité, n'ayant que Marie seule pour principe de sa génération humaine, comme il n'a que le Père éternel pour principe de sa génération divine.

Saint Luc a été encore plus explicite. Dans son sublime et délicieux récit de l'Annonciation de Marie, non-seulement il a confirmé sur tous les points la révélation de saint Matthieu sur la virginité de la Mère et la divinité du Fils, mais il nous a, en quelque sorte, fait assister à l'accomplissement du grand sacrement de l'Incarnation, le secret de Dieu, l'énigme des Anges, la stupeur des siècles, le salut de l'univers. Il nous a représenté le même Ange de Dieu qui a éclairé Joseph sur la grossesse mystérieuse de sa vierge épouse, apprenant à cette créature privilégiée qu'elle allait concevoir dans son sein le Fils unique de Dieu, la Sainteté par essence. Il nous a représenté le Saint-Esprit descendant sur Marie, et la Vertu divine du Très-Haut l'enveloppant en elle-même et lui conférant le privilége unique, qui n'appartient qu'à Dieu, d'engendrer un fils uniquement de sa propre substance. Il nous a représenté la conception humaine du VERBE, de la PAROLE éternelle, se réalisant par une parole de la Mère abîmée dans le sentiment de sa profonde

humilité : comme la conception divine du même Verbe se fait par une parole intérieure du Père se considérant lui-même dans ses perfections (*Luc.* II).

Mais non content, lui non plus, de nous avoir ainsi éclairés, instruits et édifiés sur l'immaculée virginité de Marie, le même Évangéliste est revenu plus loin sur le même sujet; et, par un tour de phrase différent de celui de saint Matthieu, il a proclamé avec la même évidence, mais d'une manière encore plus touchante, la même vérité. En commençant, comme je vous l'ai dit, par saint Joseph; remontant de fils en père par soixante-dix-sept générations jusqu'à Adam, saint Luc a toujours indiqué, par la phrase : « Qui fut de; *Qui fuit*, » chacun des personnages de cette longue généalogie par rapport à son père. Mais en parlant de Jésus, par rapport à saint Joseph, non-seulement il n'a pas fait usage de la même expression; non-seulement il n'a pas dit : JÉSUS QUI FUT DE JOSEPH, comme il a dit : « Joseph *fut d'*Héli, Héli *fut* de Mathat, Mathat *fut de* Lévi, » et ainsi des autres jusqu'à Adam, dont il dit aussi « qu'il fut de Dieu, » mais il a dit formellement : Jésus, COMME ON LE CROYAIT, *le fils de Joseph,* qui *le fut d'*Héli, etc. Ainsi, on le voit encore, Joseph fut fils d'Héli, Héli fut fils de Mathat, etc. Mais quant à Jésus, saint Luc dit qu'il *ne fut pas* réellement, mais qu'il était seulement CRU le fils de Joseph; UT PUTABATUR *filius Joseph*. Rien donc dans cette généalogie du Christ par saint Luc n'est plus précis et plus clair que ce changement d'élocution par rapport à la personne seule de ce même Christ. C'est ainsi que cet Évan-

géliste a, lui aussi, établi que saint Joseph n'a été pour rien dans la génération temporelle du Verbe, et qu'en tant qu'homme, ce Verbe n'est que de la seule substance de la Mère : comme il n'est que de la seule substance du Père, en tant qu'il est Dieu.

Saint Marc, dans les trois mots dans lesquels il nous a donné la généalogie abrégée du Sauveur, a évidemment rendu hommage à ce même dogme. Car dire : « Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, FILS DE DIEU, » c'est dire : « Je vais écrire l'Évangile du Messie sauveur, dont toute la généalogie est renfermée dans ces paroles : « Descendant de David, il a eu vraiment une mère, mais il n'a d'autre vrai père que Dieu. »

Il en est, enfin, de même de saint Jean. Après nous avoir tracé la généalogie divine du Verbe, il n'a dit, il est vrai, que cette seule parole, touchant sa généalogie humaine : « Et le Verbe s'est fait chair ; *Et Verbum caro factum est ;* » mais cette parole est immense. On n'a jamais, ni avant ni après saint Jean, exprimé d'une pareille manière la conception et la naissance de l'homme. On n'a jamais dit d'aucun homme : *Et son âme s'est fait corps.*

C'est, dira-t-on, parce qu'aucun homme n'a été LE VERBE FAIT HOMME. C'est que le Verbe existait avant de se faire homme ; tandis que l'âme humaine n'existe pas avant le corps. C'est, enfin, que dans l'homme l'âme seule n'est pas la personne, et que la personnalité humaine résulte de l'union de l'âme avec le corps ; tandis qu'en Jésus-Christ le Verbe seul était déjà une subsistance parfaite, une personne, avant l'Incarnation,

et que cette personne divine du Verbe a été aussi la personne de l'homme servant de support à son humanité. En sorte que, d'après la vraie théologie et la vraie foi de l'Incarnation, il y avait deux volontés parfaites en Jésus-Christ, et une seule personne. C'est cette profonde et magnifique doctrine que l'Évangéliste a renfermée dans cette étonnante parole qu'aucune langue n'avait jamais articulée, qu'aucune main n'avait jamais écrite : ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR.

Tout cela est vrai. Mais n'est-il pas vrai aussi, et même évident que, par cette même phrase, l'Évangéliste a voulu dire que le Verbe, grande et ineffable SINGULARITÉ divine (*singulariter sum Ego*) par rapport à sa substance et à sa génération éternelles, l'a été aussi par rapport à sa substance et à sa génération temporelles? N'est-il pas évident qu'en résumant avec tant de philosophie, dans ce peu de mots : ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR, l'histoire divine de l'Incarnation, que les autres Évangélistes nous avaient racontée tout au long, saint Jean a voulu nous dire que c'est ici une chose aussi singulière et aussi nouvelle que la phrase qui l'exprime? N'est-il pas évident qu'en nous représentant par cette même phrase, si en dehors du langage humain, le Verbe comme préexistant à son Incarnation et comme s'étant lui-même revêtu de l'habit, lui-même caché sous l'enveloppe de l'humanité (1), a formellement exclu tout procédé ordinaire de l'accomplissement de ce mystère? ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR

(1) « Et *habitu* inventus ut homo (*Philip.* II, 7). » « Conscidisti « saccum meum et circumdedisti me lætitia (*Psal.* XXIX, 12). »

signifie donc que le mélange de deux *sangs différents, la concupiscence de la chair et la volonté de l'homme*, dont le même Évangéliste avait, dans le verset précédent, indiqué la misère et le désordre, n'ont eu aucune part à la nouvelle naissance par laquelle le Verbe est devenu homme et *a habité parmi les hommes*. Le VERBE S'EST FAIT CHAIR signifie qu'ayant vraiment pris la chair et le sang de l'homme, parce que les enfants qu'il est venu sauver étaient des hommes ayant de la chair et du sang (1), cependant il n'a pas été, même en tant qu'homme, engendré par l'homme, à la manière de tous les hommes. Et LE VERBE S'EST FAIT CHAIR signifie, enfin, que cette chair qu'il a assumée, il l'a bien empruntée au même limon dont il avait jadis formé lui-même l'homme, afin d'être vrai homme comme il était vrai Dieu, mais que c'est lui-même qui l'a organisée en un corps humain; en d'autres termes, qu'elle ne lui a pas été fournie d'après les lois de la génération humaine, mais d'après un prodige de la puissance divine. Par cette parole : ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR, saint Jean a donc dit en termes différents ce qu'avait déjà dit saint Matthieu : que Jésus-Christ est né dans le sein de Marie par l'opération ineffable du Saint-Esprit; *Quod in ea natum est de Spiritu sancto est;* et ce qu'avait dit saint Luc : que l'Incarnation du Verbe a été l'œuvre de la vertu de Dieu, cette seule manière de naître étant digne du SAINT par excellence, du Fils de Dieu; *Virtus Altissimi obumbrabit*

(1) « Quia ergo pueri communicaverunt carni et sanguini, et Ipse « participavit eisdem (*Hebr*. II, 14). »

tibi. Quod ENIM *nascetur ex te* SANCTUM, *vocabitur* FILIUS DEI (*Luc.* II).

C'est ainsi que les Évangélistes ont tous également établi, dans les termes les plus clairs, les plus énergiques et les plus frappants, le beau et délicieux dogme, le dogme sublime et important de la conception pure et sainte du Verbe incarné, le dogme dans lequel, comme l'a remarqué saint Bernard, la virginité de la Mère est une preuve sans réplique de la divinité du Fils. Car un fils Dieu ne pouvait avoir qu'une vierge pour mère, et une mère toujours vierge ne pouvait avoir qu'un Dieu pour son enfant (1) : afin qu'il y eût conformité, ressemblance, harmonie entre la génération divine et la génération humaine du Verbe; afin que celle-là fût le type et le modèle, celle-ci l'imitation et le portrait, et qu'on pût appliquer indistinctement à l'une et à l'autre la grande parole du Prophète : Que la génération du Messie serait inénarrable, parce qu'elle serait inconcevable, et ne pourrait être exprimée par la parole, parce qu'elle n'aurait pu être comprise par l'esprit de l'homme; *Generationem Ejus quis enarrabit (Isaï.* LIII, 8)?

---

(1) « Talis partus congruebat Virgini ut non pararet nisi Deum ; « et talis nativitas decebat Deum, ut nonnisi de Virgine nasceretur « (*Serm.* II *de adv.*). »

§ 6. On répond à cette objection : *Puisque ce n'est que par Marie que Jésus-Christ descend de David, selon la chair, pourquoi donc les Évangélistes nous ont-ils donné la généalogie de saint Joseph plutôt que celle de Marie?* — La généalogie de la sainte Vierge se trouve tracée dans celle de saint Joseph. — Il y est même établi que Marie, descendue des deux lignes de David, par son père et par sa mère, elle est la vraie fille de David dans tous les sens, et Jésus-Christ aussi.

Mais tout cela donne lieu à une grande objection, au sujet de ces généalogies que les Évangélistes nous ont faites de notre divin Sauveur. Si, comme il est certain, d'après les Évangélistes eux-mêmes, que saint Joseph n'a été pour rien dans la génération humaine du Verbe; si, selon la belle expression de saint Matthieu, *la naissance de Jésus dans le sein de Marie* n'a été *qu'un prodige* du Saint-Esprit; *Quod in ea natum est de Spiritu sancto est;* si Marie *seule* a fourni au Verbe son humanité et en est en quelque sorte le père et la mère en même temps; il est évident que Jésus n'est le fils de David, et, par David, le fils d'Abraham, selon la chair, qu'en tant que la sainte Vierge a été elle-même la descendante, la fille de David; car ce n'est que par elle que le sang d'Abraham et de David a pu être transmis à Jésus-Christ pour en faire, ainsi qu'il avait été formellement prédit (1), leur vrai descendant, leur vrai fils. Si donc Marie n'a pas été la descendante de David, Jésus-Christ ne l'a pas été non plus, et par conséquent il n'a pas été le vrai Messie.

---

(1) « Dixit Deus ad Abraham : Benedicentur in *semine tuo* omnes « gentes terræ (*Gen.* XXII, 18). Juravit Dominus David veritatem : *De « fructu ventris tui* ponam super sedem tuam (*Psal.* CXXXI, 11). »

Car l'une des qualités distinctives du Messie, d'après la foi (1) des Juifs, fondée sur les prophéties, était que le Messie devait descendre de David. Telle était l'importance de constater que Marie était de la race de David. Pourquoi donc les Évangélistes nous ont-ils donné la généalogie de saint Joseph, et nullement celle de Marie?

C'est, répondent les Pères et les Interprètes résumés par le vénérable Bède, c'est que, d'un côté, il n'était pas d'usage chez les Juifs de faire la généalogie des femmes; mais comme, de l'autre côté, d'après la loi qui veillait à la conservation et à la distinction des familles, les Juifs ne prenaient leurs femmes que dans leur tribu et dans leur même parenté, il suffisait de dire qu'une telle femme était l'épouse d'un tel homme pour en conclure qu'elle était de sa même tribu, de sa même race, de sa même famille; car ce n'était qu'à cette condition qu'elle pouvait être son épouse. La généalogie de l'homme était donc en même temps la généalogie de sa femme. Ainsi, en nous donnant saint Joseph comme le vrai descendant, le vrai fils de David par Salomon; *Joseph filii David*, et en n'ajoutant que ce mot : « Joseph fut l'époux de Marie, de laquelle « est né Jésus; *Joseph virum Mariæ, de qua natus est*

(1) Un jour le divin Sauveur ayant interrogé, en présence du peuple, les Scribes et les Pharisiens *sur ce qu'ils pensaient du Messie, et de qui ils croyaient que le Messie devait être le fils*, il en reçut cette réponse : LE CHRIST DOIT ÊTRE LE FILS DE DAVID; *Quid vobis videtur de Christo? Cujus filius est? Dicunt ei :* DAVID (*Matth.* XXII, 42). Tellement cette croyance était universelle chez les Juifs.

« *Jesus*, » saint Matthieu nous a donné aussi la vraie généalogie de Marie ; il a établi d'une manière claire et incontestable que Marie a été, elle aussi, de la race de David, et que par conséquent Jésus-Christ, son fils, l'a été aussi (1).

Tout cela est encore plus clair chez saint Luc. D'après cet Évangéliste, qui a fait la généalogie du Sauveur, de David par Nathan, Joseph aurait été le fils d'Héli; *Joseph, qui fuit Héli*. Mais si Joseph a été, d'après saint Matthieu, le vrai fils *naturel* de Jacob; *Jacob autem genuit Joseph*, il n'a pu être en même temps et dans le même sens le fils d'Héli ; et il n'a pu être le fils d'Héli que dans un sens *légal*, en tant qu'il a été son gendre et qu'Héli a été son beau-père. Mais en nous disant que Joseph a été le fils-*gendre* d'Héli, saint Luc nous a dit que c'est l'épouse de Joseph, la sainte Vierge, qui a été la vraie fille naturelle d'Héli ; et par conséquent il nous a dit aussi que par Héli, son vrai père, Marie descendait en ligne droite de David par Nathan. Le mot Héli, comme l'a si bien prouvé l'Alapide, d'après saint Hilaire et les rabbins juifs eux-mêmes, n'est que le nom d'Éliachim ou de Joachim syncopé (2). Par ce mot de saint Luc : *Joseph fut*

(1) « *De domo David.* Non solum ad Joseph, sed et ad Virginem « hoc est referendum : Legis enim erat præceptum ut de sua quis- « que tribu et familia nxorem duceret (Beda, *Comm. in Luc.*). »

(2) « Heli, per apocopen, idem est qui Eliachim sive Joachim. « Sic Joachim ex Juda vocatur Eliachim (IV *Reg.* xxiii, 34 ; et II *Pa-* « *ralip.* xxxvi, 4); ac Eliachim pontifex vacatur Joachim (*Judith.* « iv, 11). Sicut enim *Jehova* vel *Jo* in Joachim est nomen Dei ; sic « et *El* est nomen Dei in nomine Eliachim. Ita Rabbini et Hilarius « (A Lapide, *in* III *Luc.*). »

d'Héli, nous apprenons donc que la sainte Vierge était fille de saint Joachim, et que par lui elle descendait en ligne droite de David par Nathan.

Il est certain aussi, par la tradition que des écrivains contemporains et disciples des Apôtres nous ont conservée (1), que sainte Anne, la mère de la sainte Vierge, était, elle aussi, sœur de Jacob, que saint Matthieu donne pour père à saint Joseph. Conséquemment, sainte Anne était la tante de saint Joseph ; saint Joseph était le cousin germain de la sainte Vierge, et c'est à ce titre d'être son parent qu'il est devenu son époux. Mais en même temps, saint Joseph, par Jacob son père ; et Marie, par sainte Anne sa mère, étant tous les deux petits-fils de Mathan, descendaient également en ligne droite de David par Salomon (2). Donc saint Joseph ne descendait de David que par Jacob son père ; tandis que la sainte Vierge, tout en descendant de David, comme saint Joseph, par sainte Anne sa mère, descendait aussi de David par saint Joachim son père. Ce n'est donc que dans la sainte Vierge que, par le mariage de sainte Anne descendant de David par Salomon avec saint Joachim descendant aussi de David par Nathan, se sont réunies et se sont terminées les deux grandes lignes de la race de David, la ligne par Salomon et la ligne par Nathan. C'est la sainte Vierge qui a été, à un double titre, du côté maternel aussi bien que du côté paternel, la vraie descendante, la vraie fille de David.

---

(1) Voyez Cornélius a Lapide sur le IIIe chapitre de saint Luc.

(2) Voyez la table des généalogies, la généalogie (4).

Mais, nous le répétons, cette auguste Vierge a été elle seule la mère et, en quelque sorte, même le père de Jésus-Christ. Nous apprenons donc par ces généalogies que Jésus-Christ est le vrai descendant, le vrai fils de David selon l'humanité ; que c'est en lui aussi que se sont concentrées les deux lignes de David, qui avait perpétué la race d'Abraham ; que c'est en lui que cette race, qui n'a existé que par lui, s'est terminée, sous les rapports du sang, mais pour renaître en Lui et par Lui, sous les rapports de l'esprit, de la foi et de la grâce ; et renouvelée ainsi, ennoblie et divinisée en Lui et par Lui, se propager comme il avait été prédit à Abraham, par tout le monde, pour ne finir qu'avec le monde.

Par là nous voyons clair, comme l'a remarqué saint Augustin, dans la pensée des Évangélistes. Saint Matthieu ayant formellement déclaré que saint Joseph n'a pas engendré le Christ, et saint Luc ayant, de son côté, affirmé que Joseph n'en était que le père *putatif*, ce qu'il importait, c'était de nous donner la généalogie de Marie, la vraie mère de Jésus, et non pas celle de Joseph, qui n'en était pas le père. Et c'est ce qu'ont fait les historiens sacrés. Ayant l'air de ne nous faire que la généalogie de Joseph, pour s'accommoder aux usages reçus du temps, ils ne nous ont donné et n'ont voulu nous donner que la généalogie de la sainte Vierge, et par cette généalogie de la mère, celle du Fils de Dieu fait chair. Leurs généalogies n'ont pu avoir et n'ont eu en effet d'autre but (1).

---

(1) « Cum præmisisset Joseph non esse verum Patrem Christi,

§ 7. Moralité à tirer du choix que Dieu a fait des hommes qui devaient être les ancêtres de Jésus-Christ. — Sainteté des Patriarches antédiluviens et de ceux des temps moyens, aïeuls du Seigneur. — Éloge qu'en a fait l'ECCLÉSIASTIQUE. — Sainteté de saint Joachim et de sainte Anne. — Les parents de la sainte Vierge, mère de Dieu.

Mais n'allez pas croire, mes frères, que les hautes et importantes explications que j'ai dû vous donner sur les généalogies du Seigneur m'aient fait oublier le but moral que je me suis proposé dans cette Homélie, d'exciter en vous l'estime et l'amour de la sainteté, dont Dieu réclame de ses serviteurs la pratique constante et sévère; *Sancti estote, quia Ego sanctus sum* (*Levit.* XI, 44 et I *Petr.* I, 16). Tout ce que vous venez d'entendre n'est, au contraire, qu'une belle et éloquente exhortation à la sainteté.

Quels sont en effet les personnages que, d'après l'Évangile, Dieu a donnés pour aïeuls à son Fils unique devant se faire homme pour sauver l'homme? Pour ce qui regarde les temps antédiluviens, nous sommes avertis que notre Sauveur n'est pas descendu de la race maudite de Caïn, race dont le chef avait trempé ses mains dans le sang de son frère, race qui, en poursuivant avec un empressement aveugle les avantages

« sed tantum *putativum*, non erat ratio cur Josephi genealo-
« gia statim subjungeret, sed potius prosapiam B. Virginis, et
« Christi, secundum carnem, hanc enim scribere intendit Lucas,
« æque ac Matthæus; atque hic est finis et scopus genealogiæ utrius-
« que (*Quæstion. Vet.* et *Nov. Testam.*, lib. I, *quæst.* 56 et lib. II,
« *quæst.* 6). »

de la vie matérielle, finit par corrompre la vérité du dogme, la pureté de la morale, s'enfonça dans les jouissances de la chair, établit le règne de l'homme-chair sur les ruines de l'homme-esprit (1), et se rendit coupable de ces monstruosités du crime qui n'ont pu être effacées que par les eaux vengeresses du déluge. Nous sommes avertis que le divin Sauveur est descendu de la race bénite de Seth (2); race par laquelle a été pour la première fois fixé sur la terre le culte public du Seigneur (3); race à laquelle la ferveur de la foi et la pureté des mœurs mérita le surnom de *la race des enfants de Dieu*; race chez laquelle se conserva toujours intact le précieux dépôt de la révélation primitive, de la vraie loi de justice, dont les huit grands Patriarches qui se la transmirent jusqu'à Noé, et qui tous sont indiqués comme les ancêtres du Messie, furent les crieurs zélés (4), c'est-à-dire les pontifes, les apôtres, les docteurs et même les martyrs; race enfin qui, dans la personne de ce même Noé, l'homme juste et parfait par excellence, marchant toujours avec Dieu, a donné au genre humain un nouvel Adam qui l'a relevé de sa destruction, un archiviste fidèle de ses titres primordiaux, de son origine divine, de ses malheurs et de ses espérances, et un dépositaire

(1) « Non permanebit spiritus meus in homine, quia CARO est « *Gen.* VI). »

(2) Voyez à la *table généalogique* la généalogie (2).

(3) Seth natus est filius, quem vocavit Enos : iste *cœpit invo-* « *care nomen Domini* (*Gen.* IV, 26). »

(4) « Octavum, Noë Justitiæ præconem custodivit (II *Petr.* V, 5). »

infaillible de son plus riche patrimoine, le patrimoine de la religion-vérité (1). En un mot, nous sommes avertis par l'Évangile que notre divin Sauveur n'a eu pour ses aïeuls particuliers, dans ces premiers temps, que Seth et Sem, les plus saints parmi les fils des deux pères de la race humaine, et qui, d'après l'Écriture, se sont élevés au-dessus de toute la race d'Adam par la gloire de la sainteté (2).

Pour ce qui regarde les temps moyens, les Évangélistes ont eu soin de nous apprendre que notre Rédempteur n'a eu pour ses pères qu'Abraham et David, les chefs de la race choisie, chez laquelle seulement la connaissance et le culte du vrai Dieu et l'héritage de la foi, de la justice et de la sainteté se sont conservés toujours purs au milieu des ténèbres de l'idolâtrie et de la corruption épouvantable des mœurs, qui avaient enveloppé presque toute la terre. Les Évangélistes ont eu soin de nous apprendre que, à quelques exceptions près (3), la généalogie de notre Seigneur ne s'est composée que de tout ce que, pendant vingt siècles, il y eut au monde de plus saint et de plus vertueux. Ce sont ces vénérables Patriarches, ces chefs si saints du

---

(1) « Noë vir justus atque perfectus cum Deo ambulavit (*Gen.* VI). « Ideo dimissum est reliquum terræ, cum factum est diluvium. Tes- « tamenta sæculi posita sunt apud illum (*Eccli.* XLIV, 18 et 19). »

(2) « Seth et Sem apud homines gloriam adepti sunt, et super « omnem animam in origine Adam (*Eccli.* XLIX, 19). »

(3) Jésus-Christ, dit saint Augustin, n'a voulu admettre même des pécheurs (qui pour la plupart se sont convertis), parmi ses Pères, qu'afin de faire savoir d'avance au monde qu'il serait venu non-seulement pour les Justes, mais encore pour les pécheurs.

peuple de Dieu, ces grands pontifes, ces pieux rois et ces prophètes si zélés dont l'auteur sacré de l'ECCLÉSIASTIQUE, avant de tracer le panégyrique le plus brillant de chacun d'eux en particulier dans les huit derniers chapitres de son livre (*cap.* XLIV-LI), a chanté dans ces magnifiques termes les grandeurs et les gloires communes à tous :

« Louons les hommes glorieux, nos pères, dans leur « descendance, dont la gloire n'a été qu'un grand « éclat de la magnificence de Dieu. Ils ont été à la tête « des peuples, mais ils les ont dominés moins par la « force que par la grandeur de la vertu et de la pru- « dence, en exerçant le beau rôle d'être leurs institu- « teurs, et apparaissant dans toute la dignité des pro- « phètes. En effet, le premier usage qu'ils ont fait de « leur autorité sur les nations a été de les édifier par « leur prudence et par leur vertu, et de leur prêcher « *les paroles très-saintes*. Ils ont mis aussi une grande « habileté à donner des tours harmonieux à leurs paroles « dans l'exposition des oracles des Écritures. Ils ont « fait consister leur principale richesse dans la posses- « sion de la vertu, et leur amour du beau en introdui- « sant l'ordre et la paix dans leurs familles. Il n'est « donc pas étonnant qu'après avoir été tant loués « pendant leur vie, la gloire les ait toujours suivis « dans leurs générations, et qu'ils soient restés, après « leur mort, les vraies gloires de leur nation dans « leur race. Ceux qui sont nés d'eux leur ont ressem- « blé, et ont laissé eux aussi après eux des titres légi- « times à la louange. Et tandis que tant d'autres per- « sonnages n'ont laissé d'eux aucun souvenir, mais

« sont nés comme s'ils ne fussent pas nés, sont morts « comme s'ils n'eussent jamais vécu et leurs fils ont « été enveloppés dans le même oubli, nos grands hom- « mes, au contraire, ayant été avant tout des hommes « de miséricorde, leur piété leur a survécu. Le bien « qu'ils ont fait s'est perpétué par leurs enfants. Leurs « neveux sont un saint héritage; car leur race est de- « meurée attachée aux croyances traditionnelles, leurs « fils restent éternellement à cause d'eux; leur gloire « et leur descendance ne s'effaceront jamais. Leurs « corps dorment dans la paix du tombeau, mais leurs « noms toujours vivants passent de génération en gé- « nération. Que les peuples ne cessent donc de se ra- « conter, en l'admirant, leur sagesse, et que l'Église « répète toujours leur éloge (*Eccli.* XLV, 1-13). »

Enfin, dans les derniers temps, qui ont été les Pères du Seigneur? Son grand-père a été saint Joachim, l'homme, d'après les traditions de l'Église, le plus pieux, le plus pur, le plus charitable, le père des pauvres de son temps (1). Sa grand'mère a été sainte Anne, cette femme incomparable dont l'ancienne Anne, la mère de Samuel, ne fut que la prophétie et la figure, et qui, héritière de sa foi et de son dévouement comme de son nom, se hâta, aussitôt qu'elle l'eut reçue, d'amener au temple, d'offrir son unique enfant, cette enfant de prières, de grâce et de bénédiction que Dieu lui avait accordée dans sa vieillesse; de l'offrir,

---

(1) Voyez la liturgie du jour de la fête de saint Joachim, qui se célèbre le dimanche entre l'octave de l'Assomption de son auguste Fille.

de la consacrer, ou, selon la belle expression de l'Écriture, de *prêter au Seigneur* cette fille du prodige (1), afin qu'il accomplît sur Elle les desseins de sa miséricorde pour le salut du monde (2).

§ 8. Continuation du même sujet. — Les femmes du Temple. — Sainteté d'ANNE LA PROPHÉTESSE et de Siméon, tuteurs et gardiens de la sainte Vierge. — Sainteté de Marie elle-même et de son vierge époux Joseph. — Dieu ne pouvait mieux signaler son amour pour la sainteté qu'en donnant de tels ancêtres et de tels parents à son Fils.

Mais il paraît que, par sa *présentation au Temple*, l'auguste petite Marie ne fit que passer des mains de sainte Anne dans les mains d'une autre sainte Anne, et qu'elle ne perdit rien au change.

Il y avait tout près du temple, et même faisant partie des grands et nombreux édifices qui y étaient attachés, des habitations destinées aux femmes. C'étaient

---

(1) « Adduxit eum secum ad Domum Domini in Silo. Puer autem « erat adhuc infantulus; et ait Anna : Pro puero isto oravi, et « dedit mihi Dominus petitionem meam; idcirco et ego *commo-* « *davi* eum Domino, omnibus diebus (I *Reg.* I). »

(2) Il faut dire qu'après sa mort le nom de sainte Anne soit resté en grande vénération à Jérusalem, car il est certain que les premiers chrétiens lui érigèrent une chapelle. C'était sa propre maison, où était née la sainte Vierge, que les chrétiens changèrent en église. C'est aussi cette *Église de sainte Anne*, à Jérusalem, dont le sultan Saladin avait fait une mosquée et que le sultan actuel, pour faire plaisir à la France, vient de rendre aux catholiques. N'est-il donc pas singulier que cette maison sacrée, où s'était accompli le mystère de l'IMMACULÉE CONCEPTION, soit rendu au culte, immédiatement après que cette constante et universelle croyance de l'Église a été convertie en dogme pour tous les chrétiens?

des vierges ou des jeunes veuves qui avaient été consacrées par leurs pieux parents ou qui s'étaient consacrées elles-mêmes à Dieu pour le servir dans sa Maison sainte. Elles étaient chargées de la prière perpétuelle, comme nos *Adoratrices perpétuelles*, pendant la nuit et pendant le jour (1); elles accueillaient et assistaient les femmes du dehors qui se rendaient au temple pour y accomplir les prescriptions de la loi; c'était donc à peu près ce qu'ont été les diaconesses chrétiennes de la primitive Église (2).

Anne était de ce nombre, et même, à ce qu'il paraît, leur supérieure, à cause de son grand âge, de ses vertus et des dons extraordinaires dont Dieu l'avait comblée. C'était, d'après saint Luc, une femme distinguée, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, qui, restée veuve à vingt-deux ans, refusant tout autre engagement, s'était, dans la fleur de l'âge, adonnée au service du Seigneur dans le temple. La pratique du jeûne lui était habituelle, la prière était ses continuelles délices, toute sa vie n'était qu'un sacrifice; jour et nuit elle n'était occupée que de la louange et du service de Dieu, elle ne sortait jamais du temple. Il n'est donc pas extraordinaire que le Seigneur, pour la récompenser d'une vie si fervente et si pure, lui ait accordé, entre autres dons, celui de la prophétie, qui l'avait rendue célèbre parmi les Juifs au point qu'on l'appelait ANNE LA PROPHÉTESSE (3).

(1) C'est à quoi paraît faire allusion saint Luc par les mots : *Serviens nocte ac die.*

(2) Voyez l'Alapide sur le chap. II de saint Luc.

(3) « Erat autem ANNA PROPHETISSA, filia Phanuel, de tribu Aser.

C'est cette femme heureuse et sainte qui, d'après saint Luc, à l'heure qui lui était destinée pour y remplir ses fonctions au temple, s'y rencontra avec la sainte Vierge, le jour et à l'heure même où cette Mère de Dieu s'y était rendue, en compagnie de saint Joseph, pour y offrir à Dieu son divin Fils, et, avec une humilité toute nouvelle jusque-là, y accomplir la loi de la purification (1), qui n'était pas instituée pour elle, la Pureté même n'ayant aucun besoin d'être purifiée !

Siméon, ce saint prêtre, le modèle le plus parfait de la justice et de la crainte de Dieu ; ce vieillard vénérable à qui le Saint-Esprit, qui résidait en lui, avait prédit qu'il ne mourrait pas qu'il n'eût vu l'OINT DU SEIGNEUR, le Messie, et qui ne tenait plus à la vie que par le désir de voir l'accomplissement de cette prophétie et par l'attente de voir la Consolation d'Israël (2), Siméon, dis-je, s'étant trouvé, lui aussi, par une inspiration divine, ce jour-là, dans le temple, y avait reconnu le Christ dans les bras de la sainte Vierge ; l'avait pris

---

« Hæc processerat in diebus multis, et vixerat cum viro suo septem « annos a virginitate sua ; et hæc vidua usque ad annos octoginta « quatuor ; quæ non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationi« bus serviens nocte ac die (*Luc.* II, 36 et 37). »

(1) « Cum inducerent puerum Jesum (in templum) parentes ejus, « ut facerent secundum consuetudinem legis pro eo... Hæc (Anna), « ipsa hora superveniens, confitebatur Domino (*Ibid.* II, 27 *et* 38). »

(2) « Et ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen Simeon et homo « iste justus et timoratus, expectans consolationem Israël ; et Spiritus « sanctus erat in eo. Et responsum acceperat a Spiritu sancto non « visurum se mortem nisi prius videret Christum Domini (*Ibid.* « 25, 26). »

dans les siens ; avait, par son court et sublime cantique, remercié Dieu de l'avoir fait digne de serrer sur son cœur ce Messie (1), dont les plus grands patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, David, n'avaient pu que saluer et adorer de loin la venue (2). Il l'avait proclamé tout haut et indiqué au peuple comme l'objet de sa longue attente et de ses dernières espérances, comme la lumière des nations, la gloire d'Israël et le salut du monde (3). Et en se tournant vers Marie, en vrai prophète de Dieu, lisant dans l'avenir comme s'il lui eût été présent, il avait fait d'avance, en quelques mots, l'histoire complète de la vie mystérieuse de ce divin Enfant et du martyre de sa Mère (4).

Eh bien, Siméon n'avait pas terminé sa prophétie, qu'Anne pressant, à ce qu'il paraît, elle aussi, dans ses bras défaillants le Fils de Marie, et faisant écho aux paroles de Siméon, se mit à prophétiser à son tour et à prêcher le Messie déjà venu pour tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Dans ce tendre Enfant, enveloppé en de pauvres langes et assujetti aux misères de l'humanité, elle reconnut et annonça LE SEIGNEUR, le Fils de Dieu, et exhorta tout le monde à

---

(1) « Et venit, in Spiritu in templum... Et ipse accepit eum in « ulnas suas et benedixit Deum (*Luc.* II, 28). »

(2) « Defuncti sunt... non acceptis repromissionibus, sed a longe « eas aspicientes et salutantes (*Hebr.* XI, 13). »

(3) « Et dixit : Nunc dimittis, etc. (*Luc.* II, 29). »

(4) « Et dixit ad Mariam matrem ejus : Ecce positus est Hic in « ruinam et resurrectionem multorum in Israël : et in signum cui « contradicetur ; et tuam ipsius animam pertransibit gladius (*Ibid.* « 34, 35). »

croire en lui (1). Oh! qu'il a été beau, ce témoignage public, éclatant, sortant du cœur d'une femme, sur la divinité de Jésus-Christ encore enfant!

Anne avait environ soixante-huit ans, lorsque la sainte Vierge fut, par ses saints parents, déposée au temple et consacrée au Seigneur. D'après un interprète (F. Lucas), Anne était aussi à la tête des veuves qui demeuraient dans le temple et étaient chargées d'instruire dans la loi de Dieu les jeunes filles qu'on y élevait, et de les former dans la vraie piété. C'est donc à cette admirable femme, si sainte et si remplie de Dieu, que, très-probablement, fut confiée la sainte Vierge; c'est elle qui, avec les sentiments de la plus tendre mère et de la servante la plus respectueuse et la plus dévouée, l'assista tout le temps que la Vierge immaculée passa au temple.

Il est aussi très-raisonnable de croire que Siméon, le plus saint des prêtres, comme Anne a été la plus sainte des femmes attachées au sanctuaire, ait partagé ses soins pieux dans la garde et l'assistance de la future Mère de Dieu, comme plus tard il partagea le zèle d'Anne à reconnaître et à annoncer le Fils de Dieu.

Voilà donc les parents, les tuteurs, les gardiens que Dieu avait ménagés à la Mère de son Fils.

Et cette divine Mère elle-même, comment a-t-elle été préparée pour être un jour à la hauteur de sa dignité? Par une exception unique à la loi du péché originel, qui a souillé toute la race d'Adam, Dieu en a

---

(1) « Anna prophetissa... confitebatur Domino, et loquebatur de « illo omnibus expectantibus redemptionem Israël (*Ibid.* 38). »

préservé Celle qui devait porter dans son sein le Verbe incarné, afin qu'il n'y eût la moindre tache même passagère dans cet auguste tabernacle vivant du TRÈS-HAUT. Non-seulement il la sanctifia avant sa naissance, mais il l'enrichit dès son premier instant de toute la magnificence de la sainteté (1). Il la combla de grâce autant qu'une pure créature est capable d'en recevoir; il la convertit en une chose toute sainte, toute à lui, ne vivant que de lui et avec lui (2). Il en fit le prodige de toutes les perfections, le chef-d'œuvre de sa puissance et de sa bonté, n'ayant au-dessus de lui que son propre Auteur (3).

Choisie pour être l'épouse du Saint-Esprit, et n'ayant pas besoin du concours de l'homme pour devenir la mère auguste de Dieu, Marie avait cependant besoin d'un époux homme, vierge lui aussi comme elle, qui l'assistât dans ses besoins, qui soignât comme un père *le Fruit béni de ses entrailles*, et qui fut en même temps le voile de sa maternité miraculeuse, et le témoin et le gardien de sa virginité. Or, qui a été l'homme sur lequel Dieu fit tomber son choix pour en faire son représentant terrestre, sa providence visible à l'égard de son propre Fils et de sa divine Mère? Est-ce un grand et puissant prince? est-ce l'empereur romain, le maître du monde? Pas du tout; mais un pauvre artisan que, quoique l'héritier légitime du sceptre de

---

(1) « Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus (*Psal.* XLV, 5). « Magnificentia in sanctificatione ejus (*Psal.* XCV, 6). »

(2) « Gratia plena ; Dominus tecum (*Luc.* II). »

(3) « Opus quod solus Opifex supergreditur (*S. Ber.*). »

David, les vicissitudes politiques du peuple de Dieu avaient réduit à vivre du travail de ses mains. Mais cet homme, si au-dessous de tous les hommes par la modestie de sa condition, tenait le premier rang aux yeux de Dieu par la sublimité de sa vertu. Dans un temps où, par l'ambition de concourir à la naissance du Messie, le célibat volontaire avait chez les Juifs quelque chose de honteux, spécialement pour les hommes, Joseph, selon saint Jérôme (*Contr. Helvidium*), s'était, par un vœu solennel, engagé à vivre dans la virginité. C'était un prodige de justice, de piété et de religion ; c'était l'homme le plus pur, le plus saint qu'il y avait sur la terre ; c'était en quelque sorte moins un homme qu'un ange revêtu de membres humains, afin de réaliser le prodige qu'Isaïe avait annoncé comme devant s'accomplir au temps du Messie, le prodige du JEUNE HOMME HABITANT AVEC LA VIERGE, sans que leur virginité courût aucun risque : *Habitabit enim juvenis cum Virgine* (*Isaïe*, LXII, 5). C'est l'homme que Dieu choisit pour en faire le père putatif du Verbe incarné.

Voilà ce qu'ont été les parents du Seigneur en ligne ascendante. On le voit, ceux-ci n'ont eu l'insigne privilége de former l'arbre généalogique du divin Sauveur, selon l'humanité, que parce qu'ils ont été des Saints ; ils n'ont eu le Saint-Esprit pour panégyriste, qu'au titre de la sainteté ; ils forment moins une série de générations humaines, qu'une génération divine, dans laquelle et par laquelle s'est toujours reproduite et perpétuée la vraie foi et la vraie vertu. On le voit, dans ceux même dont Dieu fait les plus proches parents de son Fils, dans Marie et Joseph, Dieu a tout

permis, excepté le péché. Il a permis que les nobles filles de Sion aient rougi de Celle que le Messie devait avoir pour sa mère, à cause de sa pauvreté. Il a permis qu'elle fût appelée avec une sorte de dédain la petite Marie, la femme du charpentier. Il a permis que l'humiliation, la pauvreté, la douleur fussent le partage de ces deux âmes sublimes qu'il aimait au-dessus de toutes les autres créatures. Ce qu'il n'a pas permis, c'est qu'ils fussent un seul instant privés de l'apanage de l'innocence et de la sainteté. L'unique précaution qu'il a prise à leur égard a été d'en faire des Saints, et même les plus grands Saints qu'il était possible d'en faire ; et par cela seulement il a cru en avoir fait assez pour les rendre dignes de lui. L'unique soin qu'il a eu, c'est qu'ils fussent tous les deux purs d'une pureté à éclipser la pureté des anges ; qu'ils fussent tous les deux vierges, afin de former, par les lis entrelacés de leur virginité et entourés des fleurs de toutes les autres vertus, le berceau où la FLEUR NAZARÉENNE devait se reposer ; et encore, par cela seulement il a cru avoir assez pourvu à la dignité de son Fils et lui avoir préparé une habitation en harmonie avec le sein éternel où il l'engendre, de toute éternité, au milieu des *splendeurs des Saints.*

Or, je vous le demande, pouvait-il, notre Dieu, signaler d'une manière plus éclatante son indifférence ou son mépris pour ce qui n'est pas saint, et le prix qu'il attache à la sainteté? pouvait-il se montrer plus jaloux de l'ornement et du mérite de la sainteté? pouvait-il nous dire d'une manière plus éloquente qu'on ne peut plaire au Dieu saint que par la sain-

teté; *Sancti estote, quia sanctus sum ego Dominus?* C'est la grande leçon que notre Sauveur nous a donnée par les parents qu'il s'est donnés avant sa naissance. Mais c'est aussi la leçon qu'il nous répète par les parents dont il s'est plu à s'entourer pendant sa vie, et c'est ce que nous allons voir dans notre seconde partie.

DEUXIEME PARTIE.

LES PARENTS DU SEIGNEUR PENDANT SA VIE.

§ 9. Les oncles, les cousins, les frères et les sœurs de Jésus-Christ. — Sainteté de Zacharie. — Le cantique *Benedictus.* — Sainteté d'Élisabeth, sa foi. — Elle a été la première a connaître et à proclamer la maternité divine de Marie. — Saint Jean-Baptiste et ses grandeurs.

VOULEZ-VOUS savoir, dit l'Écriture sainte, ce que sont de bons parents? Regardez ce que sont leurs enfants; *In filiis suis agnoscitur vir* (*Eccli.* XI, 30). La sagesse et la sainteté des fils est le vrai éloge de leurs pères; *Filius sapiens, docrina patris* (*Prov.* XIII, 1). D'après cette règle, nous devons conclure que Mathan, l'avant-dernier rejeton de la race de David par Salomon, a été, saint Joachim et saint Joseph exceptés, le plus saint et le plus heureux de tous les pères. Outre Jacob, le père de saint Joseph, et sainte Anne, l'épouse d'Héli et la mère de la sainte Vierge, ce Mathan eut encore une fille appelée Sobé (1), qui engendra sainte Élisabeth, la

---

(1) Voyez à la Table des généalogies, la généalogie (4).

femme de Zacharie et la mère de Jean-Baptiste le Précurseur.

Outre saint Joseph, Jacob eut à son tour un autre fils du nom de Cléophas ou Alphée.

Ce Cléophas prit pour sa femme celle que l'Évangile appelle Marie de Cléophas; et les fruits de ce mariage furent deux filles, Salomé et Marie, surnommées, d'après d'autres auteurs, Esther et Thamar, et quatre fils : Jacques, Joseph, Juda-Thaddée et Siméon.

Enfin Salomé, mariée à Zébédée, eut, comme nous l'avons vu déjà, Jacques et Jean l'Évangéliste pour ses enfants.

Ainsi, fille de Sobé la sœur de sainte Anne, sainte Elisabeth a été la cousine germaine de la mère de Dieu et la tante du Seigneur. Son fils, Jean-Baptiste, a été le petit-cousin du même Seigneur. Et par alliance Zacharie, l'époux d'Élisabeth, a été, lui aussi, le cousin de la sainte Vierge et l'oncle du Sauveur.

La sainte Vierge eut encore une parente, c'est Marie de Cléophas, que, d'après l'usage commun chez les Juifs, l'Évangile appelle « la sœur de la mère de « Jésus; *Et soror matris Ejus Maria Cleophæ* (*Joan.* « XIX, 25); » tandis qu'elle n'en était que la belle-sœur par alliance, en tant que femme de Cléophas le frère de saint Joseph, et par conséquent l'oncle lui encore de Jésus-Christ. Car, en vertu de son vrai et légitime mariage avec la sainte Vierge, sans être le père du Seigneur, saint Joseph, Dieu l'ayant ainsi voulu, n'en avait pas moins, à l'égard de ce Fruit béni qui avait, même sans son concours, germé dans une terre vierge de sa propriété, les droits, les devoirs et les rap-

ports de parenté résultant d'une paternité véritable.

Par conséquent encore, les six enfants de Cléophas, le frère de son père putatif, étaient de vrais cousins germains du Sauveur, et ce sont ceux qui dans l'Évangile sont dits *ses frères et ses sœurs* (*Luc.* VIII, 20 et *alibi*), parce que les Juifs appelaient ainsi les cousins germains fils de deux frères (1).

Voilà quels ont été les plus proches parents de notre divin Sauveur selon la chair. Mais les avoir nommés, c'est en avoir fait l'éloge. Et en effet, est-ce que le nom de Zacharie, le père fortuné du Précurseur et

(1) Nous faisons ici cette remarque, pour prémunir ceux de nos lecteurs qui pourraient en avoir besoin, contre le blasphème des modernes incrédules qui, l'Évangile à la main, enseignent que la sainte Vierge a eu de saint Joseph d'autres enfants et ce sont ceux que l'Évangile nomme *les frères et les sœurs du Seigneur*. Oui, blasphème horrible, nous le répétons, que l'incrédulité ne puise que dans son ignorance de l'Écriture, dans la platitude et la corruption des pensées qui lui sont habituelles, et dans sa haine satanique contre les grandeurs de la Mère de Dieu et de son divin Fils lui-même. Car il est de foi que, vierge *avant* son enfantement miraculeux, cette divine Mère est restée vierge dans cet enfantement et *après* cet enfantement; *Virgo ante partum, virgo in partu, virgo post partum;* et que ce Temple vivant de l'intacte pudeur où le Seigneur a daigné séjourner corporellement n'a pas souffert la moindre altération dans sa mystérieuse intégrité; *Post partum virgo inviolata permansisti*. Ce blasphème, du reste, n'est pas nouveau. Un nommé Helvidius, dont l'ignorance des choses saintes était à la hauteur de la témérité de ses doctrines et de la honte de ses mœurs, au quatrième siècle, l'avait articulé à Rome même. Ce qui nous a valu le savant et vigoureux opuscule par lequel le grand Docteur saint Jérôme (*Hier. contr. Helvid.*) a fait justice de cette abominable hérésie, et l'a anéantie par des arguments sans réplique et par le ridicule.

l'oncle du Seigneur, ne rappelle pas le vrai prêtre, le prêtre parfait que Dieu aimait, que le ciel comblait de ses faveurs, à qui les Anges faisaient part des plus grands desseins de Dieu, et que le peuple environnait des sentiments et des témoignages du plus grand intérêt et de la plus profonde vénération (*Luc.* I)? Sa longue vie, à laquelle il avait été impossible de faire le moindre reproche ou d'y apercevoir la plus petite tache (*Ibid.*), ne s'était passée que dans la pratique de la justice la plus exacte, de tous les grands devoirs et de toutes les vertus exceptionnelles de son saint état. Il avait réalisé d'avance le mystère de cette vie intérieure dont plus tard saint Paul a peint à grands traits la perfection, la beauté, le charme, et par laquelle, encore pèlerin de Dieu sur la terre, l'homme est initié à la conversation et aux secrets du ciel (*Philip.* III, 20). Il nous a laissé du reste un beau document de l'élévation de son esprit, de la tendresse de son cœur, de la sublimité de son inspiration prophétique de la connaissance intime que Dieu lui avait donnée de ses mystères, dans ce magnifique cantique (le *Benedictus Dominus Deus Israel*) où, le jour de la naissance miraculeuse de Jean son fils, ravi, saisi d'admiration et rempli du Saint-Esprit qui l'inspirait (*Luc.* I), il a résumé en douze versets toutes les anciennes prophéties; il a chanté dans le style de la plus haute poésie les grandeurs et les tendresses de la miséricorde de Dieu pour l'homme, et, six mois avant que Gabriel en fît la manifestation à Marie, il a présenté comme accompli le mystère de l'Incarnation. Oh! qu'il est beau, qu'il est sublime et touchant ce cantique par lequel ce dernier des Pro-

phètes a clos l'Ancien Testament, et a fait en quelque sorte la préface du Nouveau. C'est pourquoi l'Église le chante tous les jours à l'heure où elle offre à Dieu le premier tribut de ses louanges, de ses bénédictions et de ses prières (aux *Laudes*); c'est pour cela aussi que l'Église le répète à toutes les occasions, pour répandre les consolations de l'espérance dans le cœur des vivants et pour soulager les âmes des morts; c'est pourquoi enfin l'Église en fait ses délices, aussi bien que du cantique encore plus sublime et plus touchant de la sainte Vierge (le *Magnificat*).

Il paraîtrait que personne plus que Zacharie (la divine Marie toujours exceptée) n'ait eu à cette époque fortunée une connaissance plus claire des mystères de Dieu. Eh bien, il n'en est pas ainsi. Encore plus pure, plus humble, plus pieuse, plus fervente et plus parfaite, Élisabeth, son épouse, cette autre tante du Sauveur, a, mieux que son saint époux Zacharie, lu dans le livre incompréhensible des secrets de Dieu.

D'abord, c'est elle qui, par le prodige que Dieu opéra en elle de lui donner un enfant, malgré sa stérilité et sa vieillesse, a préludé au prodige encore plus grand de la Vierge, sa cousine, devenue mère sans cesser d'être vierge; c'est elle qui a servi à rendre plus croyable ce prodige unique dans l'histoire de l'humanité, et à prouver que rien n'est impossible à la puissance de Dieu (1). Son époux hésita quelques instants

---

(1) « Et ecce Elisabeth cognata tua, et ipsa concepit filium in « senectute sua, et hic mensis sextus est illi quæ vocatur sterilis : « quia non erit impossibile apud Deum omne verbum (*Luc.* I, 36). »

à croire à la parole de l'Ange, lui annonçant qu'il allait devenir père du précurseur du Messie; et la perte passagère de l'usage de la parole avait été le châtiment de sa défiance et du délai de sa foi. Mais Élisabeth, sa femme, n'hésita pas. Comme donc elle avait été plus docile à croire et plus fervente à espérer, Dieu l'a gratifiée du don de mieux comprendre, et de la haute mission de publier, elle la première, le mystère du Fils de Dieu fait homme. Aussi voyez-la, écoutez-la au moment où la sainte Vierge, venant de concevoir et portant dans son sein ce Fils de Dieu, alla la visiter. A peine l'auguste Marie fait résonner sa voix céleste aux oreilles d'Élisabeth, par une salutation affectueuse, que l'enfant que celle-ci avait conçu depuis six mois tressaillit de joie, parut sentir la présence du Messie, et parut vouloir l'indiquer déjà et l'adorer. Ce fut un moment solennel où d'ineffables choses se passèrent dans l'âme de cette fortunée mère. Elle fut saisie du Saint-Esprit (*Luc.* I, 41). Un rayon lumineux d'en haut lui révéla la grandeur des personnages qui l'honoraient de leur visite, et dont la majesté toute divine remplissait sa modeste habitation. Elle connut avec la plus grande distinction les vertus, les grandeurs de Marie, les merveilles que Dieu avait opérées en elle, et la divinité du Fils dont elle était devenue la mère. Étonnée donc, et ravie en une extase de contemplation et d'une joie inexprimable, à la vue de si grands et si délicieux mystères, dans l'enthousiasme de la plus vive foi, mêlée à la plus profonde humilité, elle s'écria à haute voix : « O « Marie! ô la femme heureuse, la femme bénie au-

« dessus de toutes les femmes ! car quel genre de « grâces et de bénédictions pourrait vous manquer à « vous qui portez dans votre sein un fruit de béné- « diction et de grâce, et la source de toutes grâces et « de toutes bénédictions ! Mais, qui suis-je, moi, et « qu'ai-je fait pour avoir mérité ce comble d'honneur « et de bonheur, que la Mère DU SEIGNEUR daigne « me visiter, moi la dernière de ses servantes (1)? » Or, LE SEIGNEUR n'est que Dieu.

Ainsi sainte Élisabeth a été la première créature humaine qui ait reconnu et adoré, dans le fils de Marie, le Fils de Dieu, même avant sa naissance. Elle a été le premier théologien qui ait formulé, et le premier évangéliste qui ait annoncé le dogme de la divinité de Jésus-Christ et de la maternité divine de Marie. O admirable femme ! quelle a donc dû être la pureté de son âme, la ferveur de son cœur, l'intimité de ses communications avec Dieu, l'énergie du regard de son intelligence, la solidité de sa foi, pour avoir si promptement deviné et manifesté avec une telle précision le mystère du Messie ?

Voilà ce qu'ont été Zacharie et Élisabeth, parents du Seigneur et de sa divine Mère. Ils leur appartenaient moins par les rapports du sang que par les rapports de la foi, de la grâce et de la vertu.

---

(1) « Ut audivit salutationem Mariæ, Elisabeth, exultavit infans « in utero ejus ; et repleta est Spiritu sancto Elisabeth ; et exclamavit « voce magna et dixit : « Benedicta tu inter mulieres, et benedictus « fructus ventris tui !... Et unde hoc mihi, ut veniat mater Domini « ad me (*Luc.* I, 41, 43)? »

Le fils de si grands Saints ne pouvait être qu'un grand Saint lui-même. En effet, placé au milieu des deux Testaments, Jean-Baptiste a résumé en lui toutes les gloires des Saints de l'Ancien Pacte. Il a été conçu miraculeusement par une mère stérile, comme les Isaac, les Jacob, les Joseph, les Samuel. Il a été sanctifié, étant encore au sein de sa mère, comme Jérémie. Il a la perfection de la foi d'Abraham, de la mansuétude d'Isaac, du zèle d'Élie. Et, en même temps, il a réuni en lui tous les caractères de sainteté des Saints du Pacte Nouveau. Il a été un prodige d'innocence et un prodige de pénitence; il a été patriarche et prophète, homme d'oraison et homme d'action, vivant dans les déserts et s'occupant de la conversion du peuple. Il a été apôtre et évangéliste, vierge et martyr, homme et ange; on dirait presque, comme de Jésus-Christ a été homme et Dieu. Car, si dans toutes les Écritures anciennes et nouvelles il est appelé ANGE, l'Ange *préparateur des voies du Seigneur, l'Ange du Témoignage*, c'est autant à cause du miracle de sa pureté, de sa contemplation et de son amour de Dieu, qu'à cause de la sublimité de sa mission d'*annoncer* Jésus-Christ.

Mais quel besoin avons-nous de relever la sainteté de cet Ange terrestre, dont Gabriel, un Ange du ciel, a décrit la vie avant sa naissance, et a dicté l'éloge dans les termes les plus splendides (*Luc*, I, 13-17)? Quel besoin avons-nous de mentionner une à une les vertus d'un homme dont le Fils de Dieu lui-même a daigné se faire le panégyriste, en le proclamant L'HOMME LE PLUS GRAND (aux yeux de Dieu, cela s'entend) *qui* SOIT

NÉ D'UNE FEMME; *Non surrexit inter natos Mulierum, major Joanne Baptista (Matth.* XI, 11)? Mais pouvait-il en être autrement? Jean-Baptiste a dit de lui-même : JE NE SUIS QU'UNE VOIX; *Ego vox.* Définition sublime et charmante ! car comme la *voix* est le véhicule de la pensée intérieure, du verbe de l'homme, Jean a été le véhicule de la Pensée intérieure, du Verbe de Dieu, la voix qui l'a révélé et l'a fait connaître. Cela nous dit assez que, première conquête de la grâce de ce Verbe de Dieu fait Homme, il a été formé exprès pour l'usage, pour le ministère, pour la gloire du Verbe; et par cela même qu'il a été mis en harmonie avec le Verbe, qu'il a eu des traits particuliers de ressemblance au Verbe. Et dès lors on conçoit à quelle hauteur il a dû être élevé dans les *montagnes de la sainteté* (*In montibus sanctis*). Tel a été le petit-cousin du Seigneur, l'ami, le compagnon et les délices de sa sainte enfance.

§ 10. Sainteté et martyre de saint Cléophas, le frère de saint Joseph. — Sainteté et dévouement de Marie, femme de Cléophas, pour la sainte Vierge.

Sans avoir atteint une pareille hauteur de sainteté, les autres parents, dont le Verbe de Dieu a voulu s'entourer dans son passage sur cette terre, n'en ont pas moins été des Saints et de grands Saints, eux aussi.

Nous ne savons rien de particulier sur la jeunesse de Cléophas, le frère de saint Joseph, et, lui encore, beau-frère de la sainte Vierge et oncle du Seigneur; mais nous savons bien ce qu'il a été dans la maturité de son âge et dans sa vieillesse. Nous savons que, non

content de lui avoir donné tous ses fils, il se donna lui-même au Seigneur ; qu'il se mit à sa suite ; qu'il fut l'un de ses soixante-douze disciples ; et que, parmi ces disciples, il fut le plus fervent et le plus zélé de la gloire du divin Maître. Car c'est ce Cléophas qui, d'après saint Luc (*Luc*, XXIV), se rendant de Jérusalem au château d'Emmaüs, le jour de la résurrection du Christ, pendant la route ne s'entretint avec son compagnon que de la vie et des mystères du Seigneur, et qui, au comble de la tristesse à cause de sa mort, brûlait d'une sainte impatience d'en apprendre la résurrection. « Il nous a promis, disait-il, qu'il serait ressuscité le troisième jour. C'est donc aujourd'hui qu'il a dû accomplir cette promesse ; car il est certain qu'il n'a pas plus voulu nous tromper qu'il n'a pu se tromper lui-même. En effet, *des femmes*, qui sont allées ce matin même à son tombeau, et ne l'y ont pas retrouvé, assurent qu'il est revenu à la vie. Nous le croyons donc vraiment ressuscité ; mais nous ne le voyons pas encore ; nous ne savons pas où le rencontrer ; nous le cherchons partout. Oh ! qu'il nous tarde de le revoir (*Ibid.*) ! »

Une pareille foi, un pareil amour ne pouvaient pas manquer d'obtenir leur prompte et riche récompense de la part du Dieu de bonté. Aussi ce Pèlerin, qui s'était associé à ces heureux disciples dans leur chemin et avec qui ils avaient épanché tout leur cœur, c'était Jésus-Christ ressuscité lui-même. Ils le reconnurent au souper, où l'aimable Seigneur daigna leur donner à manger son corps sous les accidents du pain consacré (*Luc.*, *loc. cit.*). C'est donc Cléophas qui, parmi les dis-

ciples bien-aimés du Christ, reçut l'insigne faveur de voir le premier ce Christ venant de triompher de la mort. C'est à lui que le Seigneur ressuscité se révéla avant même de se révéler aux Apôtres; et c'est de lui qu'il s'est servi comme d'un évangéliste de sa résurrection auprès des Apôtres (*Ibid.*).

Il paraît que, depuis ce jour fortuné, il ne fut plus possible à Cléophas d'oublier ce château d'Emmaüs et cette auberge où il avait eu l'immense bonheur de voir le Seigneur à peine sorti de son tombeau et de recommunier de sa main. Il paraît qu'il choisit cet endroit même pour être le théâtre de sa prédication sur la divinité de Jésus-Christ. Car, d'après la tradition de l'Église, c'est dans cette même maison qu'un jour, comme il y évangélisait les Juifs, il fut mis à mort par eux en haine de la confession du Seigneur, et qu'il termina la vie glorieuse d'un saint par la mort héroïque d'un martyr; et c'est de cette même maison, où il avait jadis préparé un banquet terrestre à son divin Maître, qu'il fut appelé par lui au banquet du ciel. L'Église célèbre sa fête le 25 septembre (1).

Maintenant nous avons à parler de la femme d'un si saint personnage, tante, elle aussi, de notre divin Sauveur : de sainte Marie de Cléophas, l'une des plus illustres FEMMES DE L'ÉVANGILE. Elle mérite donc que nous fassions d'elle ici une mention toute particulière.

---

(1) « *In castello Emmaus, natalis B. Cleophæ Christi discipuli quem tradunt in eadem domo in qua mensam Domino paraverat, pro Confessione illius a Judæis occisum, et gloriosa memoria sepultum* (MARTYR. ROM. 25 *septem.*). »

L'Évangile l'appelle « Marie de Cléophas, » du nom de son saint époux. Mais comme, d'après l'usage des Juifs d'avoir plusieurs noms, Cléophas était encore surnommé *Alphée*, saint Matthieu (*cap.* x) et saint Luc (*Act.* I), appellent aussi *Jacques d'Alphée* l'apôtre saint Jacques fils de cette Marie et de Cléophas : afin de le distinguer de l'autre apôtre saint Jacques, frère de saint Jean et fils de Marie Salomé et de Zébédée.

Sainte Élisabeth, la mère du Précurseur, tout ayant, elle, la première reconnu, comme on vient de le voir, l'auguste Mère de Dieu, dans l'humble mère de Jésus, n'en était pas moins sa cousine et sa plus proche parente, puisqu'elle était, comme on l'a vu aussi, la fille de Sobé, sœur de sainte Anne, la mère de la sainte Vierge. Tout en vénérant donc cette mère du Seigneur et l'assistant avec le respect religieux et la dévotion d'une humble servante, sainte Élisabeth ne la chérissait pas moins, ne la soignait pas moins avec la tendresse d'une mère. La mort de cette vieille et incomparable femme fit donc un grand vide autour de la sainte Vierge et de son Fils divin. Eh bien, ce vide, Dieu en ayant ainsi disposé, pour la consolation de la Mère de son Fils, fut rempli et bien rempli aussitôt par sainte Marie de Cléophas. En sorte que saint Jean, en l'appelant LA SOEUR DE LA MÈRE DE JÉSUS (*Joan.* XIX, 25), tandis qu'elle n'en était que la *belle-sœur*, a voulu évidemment nous l'indiquer moins par son degré de parenté avec la sainte Vierge que par sa dévotion, son affection, son dévouement pour cette Mère du Seigneur. En effet, Marie de Cléophas ne la quitta jamais un seul instant, ne s'en éloigna jamais d'un seul pas. Elle la

soignait comme sa fille et la servait comme sa maîtresse. Elle fut la première à l'accompagner au Calvaire. Elle se tint constamment à son côté au pied de la croix, pour s'édifier de sa constance et partager sa douleur.

Dans cette intimité avec la Mère de Dieu, elle avait puisé de grandes lumières sur les mystères et un dévouement sans bornes pour l'auguste personne de Jésus-Christ. Après la sainte Vierge, Marie de Cléophas était l'âme de l'association pieuse de ces saintes et sublimes femmes qui, comme on vient de le voir, suivaient partout le Seigneur et les Apôtres, les assistaient de leurs biens et leur rendaient les plus humbles services. Après la sainte Vierge, elle est nommée la première, par les Évangélistes, parmi les femmes qui, dans la fuite honteuse des Apôtres, avaient eu le courage de braver la haine des Juifs et de protester contre l'injustice des magistrats et la fureur du peuple, en se laissant voir pleurant sur les souffrances et les opprobres du divin Maître, et assistant à sa mort. Après l'ensevelissement du divin Corps du Seigneur, c'est elle, cette *autre Marie* qui, d'après saint Matthieu, est restée assise, en compagnie de Madeleine, vis-à-vis du tombeau sacré, pour garder, même mort, son Maître chéri, et ne voulant point se séparer de lui ; *Erat autem ibi Maria Magdalena et altera Maria sedentes contra sepulchrum* (*Matth.* XXVII, 61). C'est elle enfin qui est encore indiquée comme aussi empressée que Madeleine et que sa propre fille, sainte Salomé, d'acheter des parfums, de revenir au sépulcre du Seigneur à la pointe du jour, la fête du Sabbat à peine expirée, pour rendre

au saint Corps du Fils de Dieu les honneurs d'une dernière onction. Ce sont ces heureuses femmes dont, comme vous l'avez vu déjà (*Homél.* IX), le Sauveur ressuscité a si largement récompensé la foi et la dévotion en leur apparaissant à elles les premières, sur le chemin de Jérusalem, dans la beauté et la splendeur de son corps glorifié, en les saluant du ton le plus affectueux, en leur permettant d'embrasser, de baiser ses pieds, en les comblant de bénédictions, et en en faisant, auprès des Apôtres, les premiers évangélistes et les premiers hérauts de sa résurrection.

Sainte Marie de Cléophas, peu de temps après l'ascension du Seigneur, mourut saintement comme elle avait vécu, dans la Judée, le 9 du mois d'avril ; mais sa fête se célèbre le 25 mai. C'est le jour où son saint corps, transporté de la Judée en Italie, arriva à Veroli, petite ville épiscopale des États de l'Église, à douze lieues de Rome. Les Verulans ont choisi sainte Marie de Cléophas pour PATRONNE particulière de leur ville auprès de Dieu ; ils l'invoquent avec beaucoup de confiance et honorent sa mémoire et ses reliques avec la plus grande dévotion (*Cornelius à Lapide, in* III *Luc.*).

Voilà donc quels ont été les oncles et les tantes du Fils de Dieu fait homme : des Saints et toujours des Saints. Il en a été de même des enfants de sainte Marie de Cléophas, les neveux de saint Joseph et les cousins du Seigneur, que, d'après l'Évangile, les Juifs appelaient *les sœurs et les frères de Jésus*,

§ 11. Sainteté des six enfants de Marie de Cléophas. — Leur vie et leur mort. — Cette femme a donné quatre apôtres au Seigneur. — Preuve résultant de cette exposition, de l'intérêt que Dieu attache à la sainteté.

Sainte Marie de Cléophas eut six enfants de son mariage : deux filles : Salomé et Marie, et quatre fils : Jacques, Joseph, Judas-Thaddée et Siméon. Or tous ces enfants renouvelèrent les grands exemples de vertu et de sainteté de leurs parents et de leurs aïeux.

C'est que, secondée par son saint et vénérable époux Cléophas, Marie leur mère les éleva avec un soin tout particulier dans les sentiments de la vraie foi et de la vraie piété, dans la pratique de la prière, dans la pureté des mœurs, dans l'observation de la loi, dans la crainte de Dieu qui fait les saints.

Vous savez déjà comment Marie Salomé, l'aînée de tous les enfants de Marie de Cléophas, éleva les siens (XIIIe Homél.). Eh bien, sainte Salomé n'avait appris qu'à l'école de sa mère les sentiments de religion et de pureté qu'elle sut inspirer à Jacques et à Jean. Ainsi, toute la gloire des vertus et des mérites de sainte Salomé revient de droit à sainte Marie de Cléophas, sa mère.

Nous ne trouvons rien de particulier, dans l'Évangile, sur la deuxième des filles de sainte Marie de Cléophas. Elle y est à peine indiquée comme l'une de ces saintes femmes qui, pendant la Passion du Seigneur, lui donnèrent de si belles preuves de leur dévouement courageux ; ce qui est assez pour que nous la croyions une Sainte.

Le premier des fils de sainte Marie de Cléophas fut l'un des Apôtres de Jésus-Christ. C'est celui qu'on appelle *saint Jacques* LE MINEUR, pour le distinguer de l'apôtre saint Jacques, fils de Salomé, qui est dit *saint Jacques* LE MAJEUR, parce que celui-ci a été appelé le premier à l'apostolat; car, quant à l'âge, Jacques d'Alphée lui était supérieur, étant le frère de sa mère, sainte Salomé, et par conséquent son oncle.

Pour être appelé *le Mineur*, saint Jacques, le fils de Marie de Cléophas, n'en a pas moins été un grand Apôtre. C'était même le plus vénérable, le plus universellement estimé comme le plus âgé des Apôtres.

A cause de l'austérité de ses mœurs et de son esprit de pénitence et de prière, il était en odeur de sainteté même auprès des Juifs. C'était au point qu'on lui avait accordé le privilége unique et sans exemple, celui qui n'appartenait qu'au souverain pontife, le privilége d'entrer dans le *Sancta sanctorum* du temple. C'est pour cela que ses collègues, les Apôtres, après l'Ascension du Seigneur, lui confièrent le siége difficile de Jérusalem. Premier évêque de cette ville, il y fonda cette première chrétienté si sainte et si parfaite, dont les Actes des Apôtres et saint Paul nous ont transmis les gloires, et qui a été le modèle de toutes les chrétientés du monde.

Saint Paul énumère, parmi ses bonheurs, d'avoir connu ce saint *Jacques, le frère du Seigneur* (*Galat.* I, 19). Au premier concile de Jérusalem, où s'agita la grande question touchant l'obligation de la loi mosaïque et de la circoncision pour les convertis au christianisme; c'est saint Jacques qui appuya et fit prévaloir l'opinion

du prince des Apôtres saint Pierre : Qu'il ne fallait pas imposer aux Gentils, qui se seraient faits chrétiens, le joug du mosaïsme et des rites judaïques. Les gens du peuple l'avaient en telle considération qu'ils s'estimaient heureux de pouvoir toucher les extrémités de sa robe. Enfin, un jour qu'il prêchait avec plus de zèle et de ferveur qu'à l'ordinaire la divinité de Jésus-Christ, les scribes et les pharisiens voulurent le faire taire à coups de pierres; puis, ils le firent monter au sommet du temple et l'en précipitèrent. Il ne mourut pas tout de suite de cette chute; mais, les jambes cassées, et à demi mort, il put encore, à l'exemple de son divin Maître, élever au ciel ses mains pures, et dire à Dieu : « Seigneur, « pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. » Et c'est pendant qu'il répétait ces sublimes et touchantes paroles, qu'accablé de coups de bâton, il rendit son âme au Seigneur à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après avoir saintement gouverné, pendant trente ans, l'église de Jérusalem (*Brev. rom.*, I. Mai.). Enfin, ce saint Jacques est l'auteur d'une des sept Épîtres canoniques; admirable épître, car c'est un résumé fidèle de la morale de l'Évangile, et en quelque sorte un petit Évangile de l'Évangile, qui lui donne le droit de prendre place parmi les évangélistes. L'Église célèbre la fête de ce grand Apôtre le 1er du mois de mai.

Le deuxième fils de sainte Marie de Cléophas s'appelait Joseph. C'est pourquoi cette sainte est appelée, dans l'Évangile, du nom de ses deux premiers fils, *la mère de Jacques et de Joseph*. Ce Joseph, surnommé LE JUSTE par excellence, ainsi que son oncle Joseph, l'époux de la sainte Vierge, était réputé, à l'égal de saint

Mathias, le plus saint parmi les soixante-douze disciples du Seigneur, et le plus digne d'occuper la douzième place dans le collége apostolique, restée vacante par l'apostasie et la mort affreuse de Judas. Aussi, ce furent les deux disciples sur lesquels les Apôtres jetèrent les sorts pour choisir le successeur de l'apôtre traître (*Act.* II). Le sort étant tombé sur Mathias, Joseph n'en resta pas moins l'un des plus zélés propagateurs du christianisme. Créé évêque d'Éleuthéropole, il y fonda une église très-florissante. Il est inscrit au nombre des Saints, et sa fête se célèbre le 22 juillet.

Plus heureux, le troisième des fils de sainte Marie de Cléophas fut appelé à l'apostolat par Jésus-Christ lui-même. C'est l'apôtre saint Judas Thaddée, l'auteur d'une des Épîtres canoniques, formant partie du Nouveau Testament. Il a, en compagnie de l'apôtre saint Simon le Cananéen, évangélisé la Mésopotamie, la Perse et l'extrême partie de l'Égypte; et après avoir converti des peuples innombrables à la foi, il illustra le nom de Jésus-Christ par le plus glorieux martyre. Sa fête revient le 28 du mois d'octobre (*Brev. rom.*).

Enfin, le dernier des fils de notre Sainte a été saint Siméon, qui succéda à l'apôtre saint Jacques, son frère, dans l'épiscopat de Jérusalem, et qui fut martyrisé sous l'empereur Trajan. Sa mort est célèbre dans l'histoire des martyrs. C'est parce que crucifié, en haine du Christ, qu'il ne cessait de prêcher, quoique à l'âge décrépit de cent vingt ans, il remplit de stupeur ses bourreaux, et étonna tout le monde par la constance héroïque de sa confession.

Voilà ce qu'ont été les enfants de sainte Marie de

Cléophas : des Apôtres, des Martyrs et des Saints. Et puisque sainte Marie Salomé, sa fille, a été la mère des apôtres saint Jacques et saint Jean, sainte Marie de Cléophas, la plus heureuse de toutes les mères de l'Évangile, aurait à elle seule donné, dans ses fils et ses petits-fils, *quatre* Apôtres au Seigneur, et par eux elle aurait été pour un tiers dans l'œuvre précieuse de la fondation et de la propagation de l'Église.

Mais ce sont là les *sœurs et les frères du Seigneur* qui ont complété sa parenté. Quelle parenté donc que celle-ci ! Quels Saints qu'un Zacharie, une Élisabeth, un Jean-Baptiste, un Cléophas, une Marie, sa femme ; et ses fils : un Jacques, un Joseph, un Thaddée, un Siméon, une Salomé et les fils de sa fille, un Jacques encore et un Jean l'Évangéliste ! Pauvres des biens de la terre, ils ont été riches des trésors du ciel, la grâce et la vertu. C'est la famille que le Fils de Dieu fait homme s'est donnée pendant sa vie mortelle. C'est de tels personnages qu'il a voulu s'entourer ; c'est au milieu de cette atmosphère de vertus, si héroïques et si variées, qu'il a voulu vivre, comme si ce ne fût que là qu'il pût respirer à son aise. Il ne s'est pas soucié de les mettre à l'abri de la pauvreté, de l'humiliation, de la douleur. Ce que son amour pour eux n'a pu souffrir en eux, c'est qu'ils fussent des hommes de péché ; ce que son amour pour eux l'a engagé de faire, ce fut de les sanctifier, et que ceux qui étaient si près de lui par les liens du sang, se rapprochassent encore plus de lui par la sainteté. Preuve éclatante celle-ci encore que ce Dieu saint n'apprécie que la sainteté, ne se plaît que dans la sainteté, et qu'on ne peut lui être

agréable que par la sainteté ; *Sancti estote, quia sanctus sum ego Dominus.*

C'est, enfin, cette même leçon qu'il nous a donnée par la condition qu'il a établie pour ceux qui aspirent à faire partie de sa parenté après sa mort. C'est le sujet de notre dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

LES PARENTS DU SEIGNEUR APRÈS SA MORT.

§ 12. Jésus-Christ est venu se former une famille sur cette terre, qui doit le suivre au ciel. — A quelle condition peut-on devenir son frère, sa sœur et même sa mère. — Explication d'un passage de l'Évangile sur ce sujet.

L'UNE des plus consolantes vérités qu'on rencontre presque à chaque page dans l'Évangile et dans les Épîtres de saint Paul, c'est qu'en se faisant le fils de l'homme et le frère de l'homme, le Verbe divin a voulu faire des hommes les fils de Dieu et ses propres frères (1).

Jésus-Christ s'est donc formé une famille sur cette terre ; il s'est donné des frères qui doivent le suivre au ciel, qui doivent former sa céleste parenté, partageant tous ses biens dans leur qualité de vrais héritiers de Dieu et de vrais cohéritiers du Christ (2).

Mais à quelle condition pouvons-nous aspirer à faire

---

(1) « *Dedit eis potestatem filios Dei fieri* (*Joan.* I, 12). *Ut adoptionem filiorum Dei reciperemus* (*Galat.* IV, 5). *Non confunditur fratres eos vocare* (*Hebr.* II, 11). »

(2) « *Si autem filii, et hæredes : hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi* (*Rom.* VIII, 17). »

partie de cette race, de cette famille, de cette parenté divine, et recevoir l'investiture des biens qui y sont annexés? Jésus-Christ lui-même nous l'a dit, dans les termes les plus clairs et les plus explicites, dans son Évangile. Allons consulter ce code divin de nos devoirs, mais aussi de nos droits et de nos espérances.

Nous avons souvent remarqué, dans le cours de ces Homélies sur *les femmes de l'Évangile*, que les femmes ont plutôt et mieux que les hommes compris Jésus-Christ comme étant le Fils de Dieu et le Messie. Ce fait a eu lieu même dans la famille du Seigneur. Pendant que Marie de Cléophas, aussi bien que Salomé sa fille donnaient les preuves les plus éclatantes de leur croyance en la divinité du Christ, ses fils Jacques, Joseph, Thaddée et Siméon, partageant ses vertus, ne partageaient pas tout à fait sa foi. Pour eux, Jésus, le fils de Marie, leur cousin, et qu'on appelait *leur frère*, n'était qu'un grand prophète, mais non pas le divin Messie. Ils lui étaient très-dévoués; ils l'aimaient tendrement, mais, d'après saint Jean, ils ne croyaient pas encore en sa divinité; *Neque enim fratres ejus credebant in eum (Joan.*, VII, 5). Un jour donc, ayant appris que Jésus, leur frère bien-aimé, se laissant emporter par son zèle d'évangéliser la foule, allait jusqu'à oublier de prendre la plus petite nourriture (1), et que par surcroît les Juifs voulaient le tuer; dans le transport d'une émotion toute humaine, ils se mirent à dire : « Hélas! il va se perdre; il est hors de lui-

(1) « Convenit iterum turba ita ut non possent neque panem man« ducare (*Marc.* III, 20). »

même; il faut aller le chercher, et l'arracher de vive force des mains de ses ennemis, et l'amener ici où il sera plus en sûreté (1). » Ils firent partager à sa sainte mère leurs craintes et leurs anxiétés, et ils se rendirent à Capharnaüm, où le Seigneur se trouvait alors, dans l'intention de l'enlever et de le reconduire avec eux.

La synagogue où Jésus-Christ prêchait était si remplie de monde, que sa mère et ses frères ne purent y pénétrer pour arriver jusqu'à lui. Ils chargèrent quelques personnes de lui faire savoir qu'ils arrivaient de Nazareth et demandaient à le voir. On vint donc lui dire en présence de toute l'assemblée : « Voilà que votre mère et vos frères, qui n'ont pu percer la foule, vous attendent au dehors et souhaitent de vous parler (2). »

Le divin Maître profitait de tout pour instruire ses auditeurs, et pour élever leur esprit des choses de l'ordre matériel et humain, aux choses de l'ordre spirituel et divin. Il répondit donc : « Qui croyez-vous être ceux que j'aime avec l'affection qu'on a pour ses frères et pour sa mère ? » Et étendant la main vers ses disciples : « Voilà, ajouta-t-il en les montrant, voilà ma mère à moi et mes frères; car quiconque

---

(1) « Cum audissent sui, exierunt tenere eum, dicebant enim « quia in *furorem versus est* (*Ibid.* v, 21). » Græce, *Exoste*, id est, *Extra se est.*

(2) « Et venerunt ad Illum mater et fratres ejus ; et non poterant « adire eum præ turba (*Luc.* VIII, 19). Et foris stantes, miserunt ad « eum vocantes eum (*Marc.* III, 31). Dixit autem quidam : « Ecce « mater tua, et fratres tui foris sunt, quærentes te (*Matth.* XII, 47).

fait la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, celui-là est vraiment mon frère, ma sœur et ma mère aussi (1). »

Mais est-il possible que notre divin Maître se soit ainsi exprimé, et que de telles paroles soient tombées de ses lèvres ? Celui qui était venu nous enseigner le respect filial, l'amour filial, la piété filiale envers nos parents, et qui avait placé ce devoir de l'homme immédiatement après ses devoirs envers Dieu, aurait-il commencé par renier lui-même ainsi ses propres parents et sa propre mère ?

Non, non, mes frères, il n'a rien fait de tout cela. Jésus aimait avec tendresse sa divine mère, comme il l'a donné à voir par la sollicitude avec laquelle, sur la croix de ses douleurs, il l'a recommandée aux soins et au dévouement de son disciple bien-aimé (*Joan.*, xx). Mais en lui la nature humaine étant parfaitement subordonnée à la nature divine, son amour pour sa mère, en tant qu'homme, était soumis à l'amour qu'il avait pour elle en tant que Dieu. Il a donc voulu dire qu'aimant sa mère comme étant son fils, il l'aimait bien davantage comme étant son Dieu. C'est-à-dire que Marie ayant toujours et en tout cherché à faire la volonté du Père céleste, à ce titre Jésus-Christ la regardait et l'aimait bien davantage comme sa mère qu'au titre d'avoir été engendré d'elle.

---

(1) « At ipse respondens ait : « Quæ est mater mea ? et qui sunt « fratres mei ? » Et extendens manum in discipulos suos dicit : « Ecce mater mea, et fratres mei. Quicumque enim fecerit volun- « tatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror et « mater est (*Matth.* xii, 48, 50). »

Par cette réponse du Seigneur, nous sommes avertis que notre divin Sauveur préfère à la parenté charnelle la parenté spirituelle, dans laquelle on ne fait attention ni au sexe ni aux différents degrés de proximité, et par laquelle les Saints lui appartiennent de très-près, et lui sont intimement unis comme s'ils étaient ses frères et sa mère (1). Nous sommes avertis que les vrais parents, la vraie mère du Seigneur sont ceux qui accomplissent la volonté de Dieu. Et comme c'est dans l'accomplissement de cette volonté divine que consiste la vertu, la perfection, la sainteté humaine, nous sommes avertis encore que la sainteté est la condition nécessaire, la condition indispensable de faire partie de la famille qu'il est venu se former sur cette terre, et qui, après sa mort, doit le suivre dans le ciel. Rien n'est plus clair.

Mais voici une autre difficulté. On conçoit bien qu'en obéissant fidèlement à Dieu l'on devient le fils adoptif de Dieu par la grâce, et par cela même, tout homme devient le frère, toute femme devient la sœur de Jésus-Christ. Mais on ne conçoit pas comment on peut devenir aussi *sa mère.*

Saint Augustin a répondu à cette difficulté. Rappelez-vous, nous dit-il, ces touchantes paroles de saint Paul aux païens qu'il venait de convertir : *Vous êtes mes enfants à qui je donne une naissance nouvelle jus-*

---

(1) « Cognationem spiritualem carnali præfert, in qua non est « sexus, nec ordo : sed omnes proxime et omnimode contingunt « Christum, quasi frater, soror, et mater (A Lapide *hic*, *ex Patri-* « *bus*). »

qu'à ce que Jésus-Christ SOIT FORMÉ ET NAISSE EN VOUS-MÊMES (1). Vous le voyez donc, l'amour de Dieu et du prochain est très-fécond, il peut *faire naître* vraiment Jésus-Christ dans ceux qu'il engendre à la foi et à la vertu; et par cela, toute âme fidèle et sainte devient la vraie mère de Jésus-Christ (2). Et saint Grégoire a dit à son tour : Lorsque, par notre parole, nous parvenons à faire connaître Jésus-Christ, à inspirer l'amour de Jésus-Christ aux autres, nous l'engendrons vraiment en eux. Et c'est ainsi que nous, qui sommes les frères du Seigneur par la grâce de la foi, nous devenons vraiment *sa mère* aussi par l'exercice de la prédication, de l'exhortation, de l'instruction et de la prière (3).

C'est que toute chose connue se produit d'une manière intentionnelle dans l'esprit qui la connaît, et toute chose aimée se produit, naît, d'une manière sentimentale, dans le cœur qui l'aime (4). Ainsi donc notre parole a une vertu génératrice; et lorsqu'elle fait connaître, lorsqu'elle fait aimer Jésus-Christ, elle l'enfante

---

(1) « Filioli mei, quos iterum parturio donec in vobis efformetur « Christus (*Galat.* IV, 19). »

(2) « Mater Christi est omnis anima faciens voluntatem Patris « ejus, fœcundissima charitate, in iis quos parturit, *donec in eis Jesus* « *formetur* (AUG. *de S. Virginit.*). »

(3) « Sciendum nobis est quia qui Christi frater et soror cre- « dendo, mater efficitur prædicando. Quasi enim parit Dominum, « quem cordi audientis infuderit, et mater ejus afficitur, si, per ejus « vocem, amor Domini in proximi mente generetur (*Homil.* III *in* « *Evang.*). »

(4) « Omne cognitum est in cognoscente; omne amatum est in « amante (*S. Thomas*). »

dans l'esprit et le cœur de ceux qui nous écoutent.

Cette doctrine est consolante non-seulement pour nous qui exerçons le ministère de la Parole sainte, mais pour vous aussi, mères pieuses, qui faites connaître Jésus-Christ à vos enfants et qui le leur faites aimer. Vous formez ainsi, vous engendrez Jésus-Christ dans leur âme, et, en accomplissant ce grand devoir, cette volonté de Dieu, humbles servantes, sœurs et filles chéries du Seigneur, vous devenez aussi ses véritables mères; et il vous doit cette génération spirituelle, qui fait le bonheur de son cœur de Sauveur, par laquelle il naît, il vit dans l'esprit et dans le cœur de l'homme.

§ 13. Explication d'un autre passage de l'Évangile sur le même sujet. — Résumé de l'Homélie. — On ne peut plaire à Dieu que par la sainteté. — La sainteté est facile. — Exhortation à s'y dévouer.

C'est cette même doctrine que notre aimable Seigneur a confirmée d'une manière plus éclatante encore, lorsque cette femme courageuse, dont parle saint Luc (1), enchantée du charme de sa divine parole, s'é-

---

(1) On croit que cette femme a été sainte Marcelle. Voyez ce que nous avons dit d'elle dans la VIIe homélie, § 3. Lors de la *visite* de la sainte Vierge à sainte Élisabeth, celle-ci, après l'avoir proclamée *Bénie entre toutes les femmes,* lui dit encore : *Que vous êtes heureuse d'avoir cru ! car tout ce que le Seigneur vous a révélé s'accomplira en vous* (*Luc.* I). C'est-à-dire que sainte Élisabeth fit elle-même le commentaire de l'éloge qu'elle avait adressé à la sainte Vierge; tandis qu'ici sainte Marcelle aurait prononcé l'éloge de la Mère de Dieu, et le commentaire en aurait été fait par Jésus-Christ. Mais, dans les deux endroits, la doctrine est exactement la même.

cria au milieu de la foule : *Heureux le ventre qui vous a porté et le sein que vous avez sucé;* et qu'il lui répondit : « *Heureux* PLUTÔT *tous ceux qui écoutent la parole « de Dieu et la gardent* (1) ». Par cette grande et sublime parole, il n'a pas nié, non plus, comme le remarque saint Augustin, que la sainte Vierge a été bien heureuse d'avoir été sa mère ; mais il a déclaré que cette auguste Vierge a cependant été plus heureuse encore d'avoir conçu le Verbe de Dieu par la foi que de l'avoir conçu par la chair ; et que sa maternité divine ne lui aurait servi à rien, si elle n'avait porté plus heureusement Jésus-Christ dans son cœur que dans son sein (2).

La raison de cela, ajoute un grand interprète, c'est qu'être la mère de Dieu est l'une de ces grâces que, dans le langage théologique, on appelle *grâces intérieures et données gratuitement*; mais *écouter et garder* la parole de Dieu est une de ces grâces que, dans le même langage, on appelle *grâces intérieures qui rendent* agréable à Dieu l'âme qui la possède. C'est-à-dire que la parenté la plus intime, selon la chair, avec Jésus-Christ, ne donne pas à l'homme le droit à la féli-

---

Voyez comment tout est uniforme, tout s'harmonise dans l'Évangile.

(1) « Loquente Jesu ad turbas, extollens vocem, quædam mulier « de turba dixit illi : « *Beatus venter qui te portavit, et ubera « quæ suxsisti.* » At ille dixit : « QUINIMO, *Beati qui audiunt « verbum Dei, et custodiunt illud* (*Luc.* XI, 28). »

(2) « Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi felicius « Christum corde quam carne gestasset. Beatior ergo Maria percipiendo fidem quam concipiendo carnem Christi (*De S. Virginit.*, « c. III et *Tract.* X *in Joan.*). »

cité du ciel; mais que c'est la docilité à entendre la parole de Dieu et la fidélité à l'accomplir constamment jusqu'à la fin de la vie qui donne le droit à la vision béatifique et à la gloire éternelle (1). Ainsi, la sainte Vierge aurait été élevée au premier rang dans les cieux moins par la sublimité de sa dignité de mère de Dieu que par la sublimité de ses vertus.

Jésus-Christ aurait donc déclaré ici encore qu'il regarde, qu'il aime Marie comme sa mère, bien plus à cause de sa docilité et de sa fidélité à la parole de Dieu, que pour avoir fourni son sang au Fils de Dieu. Par conséquent, il aurait déclaré en même temps que tous ceux que l'Évangile appelle LES DOCILES DE DIEU, ou tous ceux qui se soumettent par leur esprit aux révélations divines et les accomplissent par leurs œuvres, — car *écouter la parole de Dieu et la garder* n'est que cela, — peuvent, eux aussi, être regardés, aimés du Seigneur comme des parents, comme des mères.

Mais, par cette même réponse, Jésus-Christ aurait établi aussi que *bien croire, et opérer comme on croit,* c'est le comble de la vertu, c'est la perfection de la sainteté; et par conséquent il aurait établi, en même temps, que la sainteté est la condition unique, nécessaire, indispensable pour devenir membre de cette

---

(2) « Esse matrem Dei est gratia *externa, gratis data :* AUDIRE ET « CUSTODIRE VERBUM DEI et gratia *interna gratum faciens.* Esse « matrem Dei precise non facit matrem beatam ut fruatur Dei vi- « sione et gloria æterna; at custodire verbum Dei perseveranter « usque ad finem vitæ perducit hominem ad visionem et gloriam « æternam (A LAPIDE, *hic.*). »

parenté, de cette famille spirituelle qu'il est venu se former sur cette terre pour l'accompagner dans le ciel.

Voilà comment, 1° par les parents qu'il s'est donnés avant sa naissance; 2° par les parents dont il s'est environné pendant sa vie, et 3° par les parents qu'il s'est formés pour le suivre après sa mort, il nous a prêché l'obligation que nous avons tous d'être saints : *Sancti estote, quia sanctus sum ego Dominus.*

« Mais, être *saints*, m'opposerez-vous, c'est facile à dire, mais ce n'est pas facile à faire. » Et moi je vous réponds : D'abord, oui, ce n'est pas facile d'être saint; mais est-ce qu'il est facile d'être scélérat? Le chemin de la sainteté est parsemé d'épines; mais est-ce que le chemin du vice est parsemé de roses? et ceux qui le suivent ne sont-ils pas forcés, bien des fois, d'avouer, comme ces anciens pécheurs dont parle l'Écriture : Qu'ils marchent dans des sentiers difficiles; *Ambulavimus vias difficiles* (*Sap.* v, 7)? Il faut se faire violence pour obtenir le bonheur du ciel; mais est-ce qu'on ne doit pas se faire bien plus de violence encore, et s'assujettir à toute espèce de travail, de chagrins, de remords, d'humiliations, de douleurs, de sacrifices, pour goûter des délices fugitives de la terre? Dieu a mis à un grand prix les trésors de la grâce; mais est-ce que le monde accorde *gratis* ses faveurs? Pour plaire à Dieu, l'homme doit immoler toutes ses passions; mais pour plaire à une seule passion ne doit-il pas, bien souvent, immoler son bien, sa santé, sa dignité, son honneur et même sa vie? Ah! tout bien calculé, il est vrai, il est certain que si Dieu est un maître sévère, le monde est un maître cruel; que la vie de la vertu

est infiniment plus facile, plus agréable, plus heureuse que la vie du péché, et qu'il en coûte infiniment moins au chrétien de se sauver que de se perdre.

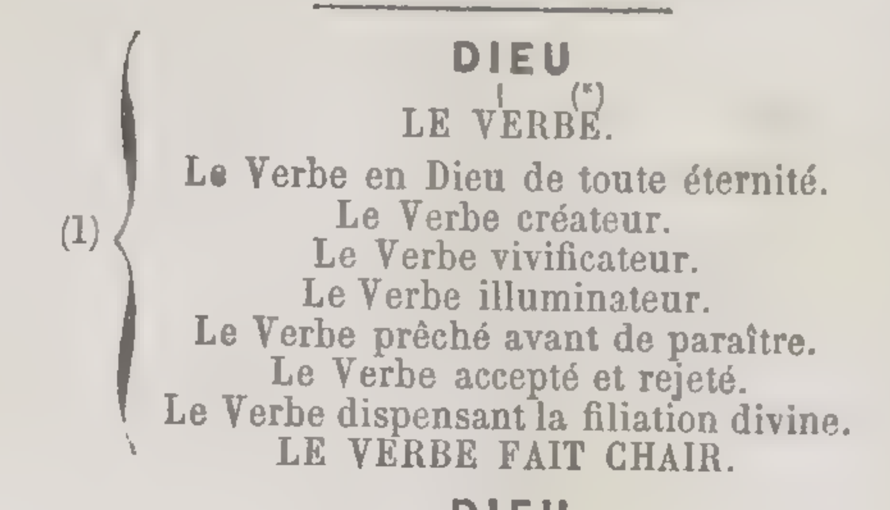
En second lieu, est-ce que, pour être saint, il est nécessaire de quitter le siècle, de se condamner à toutes les rigueurs d'une vie solitaire, pénitente et austère? Non. Est-ce qu'être saint ce n'est pas sentir les misères, les défaillances de la nature humaine, ou bien c'est avoir des révélations, être ravi en extase, et opérer des prodiges? Non, non, la sainteté n'est pas cela et ne demande rien de tout cela. La sainteté, c'est la haine, la fuite du mal et la pratique du bien; ce qui, avec les secours d'en haut, qui ne manquent jamais, et par l'usage fréquent des sacrements, est non-seulement possible, mais facile. La sainteté, c'est la vie en état de grâce. Tout chrétien en état de grâce est saint, et s'il éprouve des répugnances dans la pratique du devoir, de la sécheresse dans ses prières, cela, loin de rien ôter à sa sainteté, en augmente le mérite. Enfin, la sainteté n'est que la justice. Dans les Livres saints, les mots *juste* et *saint* sont synonymes. Soyez donc justes envers Dieu, envers le prochain, envers vous-mêmes, et vous serez saints; et après vous être enrichis des grâces de la sainteté dans le temps, vous en aurez pour récompense d'être heureux pour toute l'éternité. Ainsi soit-il!

FIN.

JACQUES, JEAN (9).

GÉNÉALOGIES DU **SAUVEUR** DIVIN

PAR LES ÉVANGÉLISTES.



(1)

DIEU
LE VERBE. (*)
Le Verbe en Dieu de toute éternité.
Le Verbe créateur.
Le Verbe vivificateur.
Le Verbe illuminateur.
Le Verbe prêché avant de paraître.
Le Verbe accepté et rejeté.
Le Verbe dispensant la filiation divine.
LE VERBE FAIT CHAIR.

EXPLICATION DES SIGNES.

(*) *Ce signe | indique paternité et filiation véritable entre ceux dont il unit les noms.*

(**) *Ces points..... signifient suppression de plusieurs générations, faite à dessein, pour ne pas trop allonger cette table.*

(***) *L'individu dont le nom n'a pas ce signe | dessus, n'est pas le fils de celui dont le nom précède.*

REMARQUES.

(1) Généalogie et vie du Verbe avant son Incarnation, selon saint Jean.

(2) Ancêtres, depuis Adam, du Verbe fait homme, selon saint Luc.

(3) Descendance du Verbe fait homme d'Abraham, selon saint Matthieu et saint Luc.

(4) Jésus-Christ, de la part de la mère de sa mère, sainte Anne, descendant de David par Salomon, selon saint Matthieu, et la tradition.

(5) Jésus-Christ, de la part du père de sa mère, saint Joachim ou Héli, descendant encore de David par Nathan, autre fils de David, selon saint Luc.

(6) Fils *légitime* et *naturel* de Jacob, saint Joseph n'a été indiqué par saint Luc que comme fils *légal* d'Héli; *Qui fuit Heli* : c'est-à-dire, en tant qu'époux de LA SAINTE VIERGE MARIE, fille d'Heli, il était son *gendre*.

(7) Ce Cléophas, frère de saint Joseph, avait pour femme Marie d'Alphée, dite, dans l'Évangile, la SOEUR DE LA MÈRE DE JÉSUS, selon l'usage des Juifs : tandis qu'elle n'en était que la *belle-sœur*.

(8) Ces six enfants de Cléophas étaient appelés LES FRÈRES ET LES SOEURS DE JÉSUS, toujours selon la coutume juive : tandis qu'ils n'étaient que ses *cousins germains* PUTATIFS. Parmi ces frères, Jacques et Thaddée furent du nombre des apôtres.

(9) Ce Jacques est saint Jacques, apôtre, lui aussi, dit *le majeur*, parce qu'il fut appelé avant le fils de Cleophas, du même nom, à l'apostolat; et qui, pour cela, est surnommé *le mineur*. Ce Jean est saint Jean l'Évangéliste. Ce sont les *enfants de Zébedée*, du nom de leur père.

(2)

DIEU
ADAM.
Seth.
Henos.
Caïnan.
Malaléel.
Hénoch.
Mathusalé.
Lamech.
Noé.
Sem.
Arxaphad..... (**)
Héber. (***)
Phaleg.....
Nachor.
Tharé.

(3)

ABRAHAM.
Isaac.
Jacob.
Judas.
Pharés....
Salmon.
Booz.
Obed.
Jessé.
DAVID.

(4)

SALOMON.
Roboam.
Abias.
Asa.
Josaphat.
Joran.
Joatham.
Achaz.
Ézéchias.
Manassès.
Amon.
Josias.....
Zorobabel.....
Eliud.
Éléazar.
Mathan.

Sobé, Jacob, SAINTE ANNE (*épouse de*) SAINT JOACHIM ou Héli.

ÉLISABETH, Cléophas (7), JOSEPH (*époux de*) LA S. VIERGE, MÈRE DE DIEU. S. JOSEPH (6)

JEAN-BAPTISTE.

Salomé, Marie, JACQUES, Joseph, THADDÉE, Siméon (8) **JÉSUS-CHRIST**

JACQUES, JEAN (9).

(5)

NATHAN.
Menna.
Éliakim.
Jona.
Joseph.
Juda.
Siméon.
Lévi.
Mathat.
Éliézer.
Jésu.
Her.....
Janné.
Melchi.
Lévi.
Mathat.
Héli.

TABLE ANALYTIQUE.

HUITIEME HOMÉLIE.

NEUVIÈME HOMÉLIE.

DIXIÈME HOMÉLIE.

ONZIÈME HOMÉLIE.

DOUZIÈME HOMÉLIE.

TREIZIÈME HOMÉLIE.

QUATORZIEME HOMÉLIE.

FIN DE LA TABLE.

Paris — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et C[ie], rue Mazarine, 30.



LES
FEMMES
DE
L'ÉVANGILE

2

